

OEUVRES MESLÉES

DE M^R.

DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez JACOB TONSON Marchand Libraire,
à Grays-Inn-Gate.

MDCCV.

OF UVER

MESS L E S

DE GRAY

TRIMMER

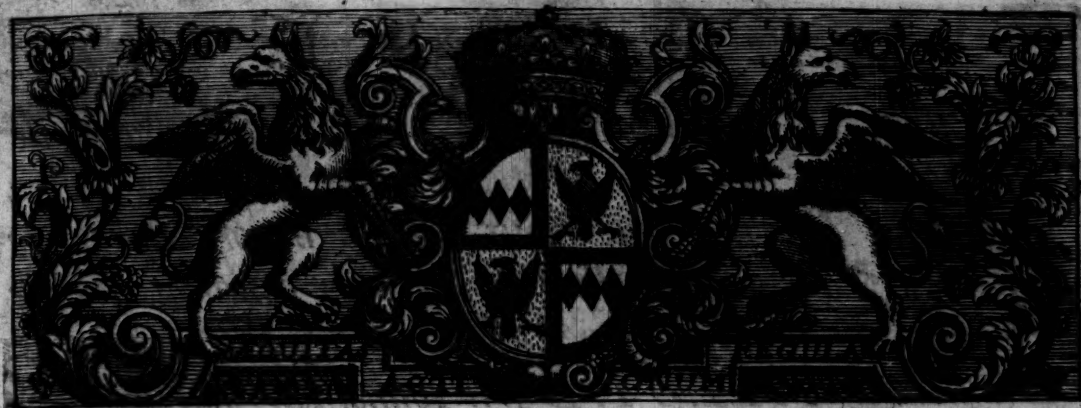
1811



CHAS. P. COB

1811

M.D.C.C.



A
MYLORD DUC
DE
MONTAIGU,

Marquis de MONTHERMER, &c. Du
Conseil Privé de SA MAJESTÉ, Grand
Maître de la Garderobe, &c.

MYLORD,

*Je prens la liberté de presenter à VOSTRE
GRANDEUR les Oeuvres de Monsieur de
Saint-Evremond. S'il les avoit données lui-même*
Tom. I. a au

E P I T R E.

au Public, je suis sûr qu'il se seroit fait honneur de leur procurer la même protection que vous lui aviez accordée. On sait que vous l'avez honoré de votre Estime & de votre Amitié, & que pendant trente Années vous lui en avez donné de solides preuves. D'ailleurs, MY LORD, il connoissoit peu de Personnes aussi capables que vous de juger de ses Ecrits, & qui fussent aussi touchés de la finesse de ses Pensées & de la délicatesse de son Expression ; aussi n'y avoit-il personne de l'Approbation de qui il fit plus de cas que de la vôtre. Il y a même telle Piece dont il avouoit que vous lui aviez souvent fourni les Pensées dans la Conversation, & qu'il n'avoit fait que les mettre en œuvre.

Vous dedier ses Ouvrages, c'est suivre les intentions de Monsieur de Saint-Evremond, & vous rendre un Bien qui vous appartient. Mais j'ai une autre raison qui me regarde particulièrement. Desesperant de pouvoir rien produire de mon propre fonds qui soit digne de vous être offert, je me sers de cette occasion pour faire connoître les Obligations infinies que je vous ai. Depuis que j'ai l'honneur d'être connu de VOSTRE GRANDEUR, j'ai reçu en toutes sortes de rencontres des temoignages de votre Bienveillance. Vos Bienfaits & vos Graces ont toujours prevenu mes Souhaits : permettez-moi, MY LORD, de rendre publique la juste & sincere Recon-

E P I T R E.

Reconnoissance que j'en conserverai toute ma vie.

Si je suivois la coutume établie dans les Epitres Dedicatoires, j'aurois une occasion fort naturelle d'établir la Noblesse & l'Ancienneté de la Maison de MONTAIGU, dont vous êtes l'Aîné & le Chef. Je remonterois jusqu'à Guillaume le Conquerant; je parlerois du Fameux Comte de Salisburi, qui se signala contre les François au Siege d'Orleans: & que ne pourrois-je pas dire du Rang que tient presentement dans l'Etat votre Illustre Maison, dont nous voyons quatre Pairs avoir seance dans la Chambre des Seigneurs; distinction, qu'on voit rarement dans une Famille? Mais, MYLORD, tous ces Avantages vous sont, pour ainsi dire, étrangers. Pour faire votre Eloge on n'auroit pas besoin d'avoir recours à une longue suite d'Ayeux: loin de recevoir quelque éclat de leur Noblesse, vous leur avez donné un nouveau Lustre. Elevé jeune à la Cour de Charles II. vous vous êtes distingué dans les Charges que vous avez possédées. Deux Ambassades extraordinaires en France ont fait connoître vostre Capacité dans les plus importantes Negociations; mais toujours supérieur aux Affaires vous avez trouvé le tems de goûter les douceurs & les agrements d'une Societé choisie; & vostre Hostel a été le Rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus delicat parmi les Courtisans & les Beaux-Esprits. Homme public, qui en

E P I T R E.

a soutenu le Caractere avec plus de grandeur ? Qui a mieux fait valoir que vous les Interêts de son Prince & de sa Patrie ? Particulier, qui a vécu avec plus de Dignité, avec plus de Politesse ? Vous avez introduit les Beaux Arts en Angleterre : vous y avez fait voir dans les Bâtimens, la Magnificence & la Commodité ; dans les Meubles, la Richesse & le Bon-goût ; dans les Jardins, la belle Ordonnance & la Variété. Votre Maison est ouverte aux Curieux, aux Connoisseurs : votre Table aux Gens de Lettres, aux Gens d'Esprit. Les Etrangers se louent de vos Manieres honnêtes & polies ; tout le Monde de votre accès libre & facile. Voila le sujet d'un bel Eloge, & ce qui doit en augmenter le prix, c'est que ce sont des choses qui n'ont pas besoin d'être ornées, & qu'il suffit simplement de les dire. Je suis avec un profond Respect,

M Y L O R D,

DE VOSTRE GRANDEUR,

*Le très humble & très
obéissant Serviteur,*

SILVESTRE.

P R E F A C E.

IL y a si long-tems qu'on demande une Edition correcte des Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond*, que je ne doute point que le Public ne reçoive favorablement celle qu'on lui donne. Elle peut passer en effet pour la premiere ; toutes les Editions qui ont paru, soit en *France* ou en *Hollande* étant extrêmement défectueuses. Ceux qui n'ont pas connu Monsieur de *Saint-Evremond*, doivent savoir qu'il n'a jamais rien fait imprimer, & que les Livres qu'on a publiés sous son Nom, ont été imprimés sur des Copies qui couroient dans le Monde ; Copies souvent tronquées, & d'ordinaire très peu exactes. Les deux premiers Volumes qu'on a vûs de lui eurent un si prompt débit, que le Libraire de *Paris* voulant donner une Edition plus ample, n'épargna rien pour ramasser de nouvelles Pièces : cela fit que sans beaucoup de choix il ajouta aux veritables Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond* diverses Pièces qui n'étoient pas de lui. Ce desordre a augmenté dans toutes les Editions suivantes, & il est allé enfin si loin, qu'on a imprimé des Volumes entiers où il n'y a rien de Monsieur de *Saint-Evremond*. Tel est le *SAINT-EVREMONIANA* : tel est le *RECUEIL d'Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond*, imprimé chez *Anisson* en 1701. Je ne parle point des *MEMOIRES de la Vie du Comte D... avant sa retraite, redigez par Monsieur de Saint-Evremond, à Paris 2. Vol. 12.* Ce seroit faire tort au discernement du Public, que de croire qu'il eut pû se laisser surprendre au Titre de ce Roman.

Il faut encore remarquer que dans les Editions de *Paris* on a supprimé, ou du moins défiguré tous les Noms, & qu'on a retranché bien des endroits qui paroissent trop libres. Bien loin de

P R E F A C E.

de corriger ces Fautes, on les a multipliées dans les Editions de *Hollande* : au lieu de rétablir les Omissions, on y a encore ajouté de mauvaises Pièces ; & l'on a fait un si étrange alliage de bonnes & de méchantes choses, que Monsieur de *Saint-Evremond* ne s'y reconnoissoit plus.

On l'avoit sollicité de *France* à revoir ses Ouvrages : les Amis qu'il avoit à *Londres* le pressoient tous les jours d'en donner une Edition qu'il pût avouer ; mais il s'en étoit toujours défendu. Depuis la dernière Paix, les Libraires de *Paris* lui firent faire des offres assez avantageuses, pour tenter un Homme moins desintéressé que lui : rien ne pût l'ébranler. „ J'ai un grand désavantage, „ mandoit-il à Mademoiselle de l'*Enclos*, en ces petits Traités „ qu'on imprime sous mon Nom. Il y en a de bien faits que je „ n'avoue point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas ; & parmi „ les choses que j'ai faites on a mêlé beaucoup de Sottises, que je „ ne prens pas la peine de désavouer. A l'âge où je suis une heure de vie bien ménagée m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre Réputation. Qu'on se défait de l'Amour-propre „ difficilement ! Je le quitte comme Auteur, je le reprends comme „ Philosophe ; sentant une Volupté secrète à négliger ce qui fait le „ soin des autres. “ Il me souvient que parlant un jour avec lui sur ce sujet, & lui ayant dit que puis qu'il ne vouloit pas prendre la peine de revoir ses Ouvrages, il devoit du moins donner cette satisfaction à beaucoup d'Honnêtes-gens, de marquer les Pièces qu'il désavouoit ; il me répondit, *Il se mêle, peut-être, un peu de vanité dans ma conduite. Il y a telle Pièce imprimée parmi mes Oeuvres que j'avouerois de tout mon cœur, & qui vaut mieux que ce que j'ai fait.*

Mais quoi que Monsieur de *Saint-Evremond* eût toujours refusé de publier ses Ecrits, il changea de sentiment quelque tems avant sa Mort, & jeta les yeux sur Monsieur *Des Maizeaux*, pour le charger de ce soin. Il relût avec lui ses Ouvrages : il marqua sur un Exemplaire ce qui étoit de sa façon, & ce qui n'en étoit pas : il corrigea beaucoup de choses, & lui donna des Eclaircissémens sur les endroits

P R E F A C E.

endroits qui avoient besoin de Commentaire : enfin il lui communiqua ses Manuscrits, & revit avec lui les Copies qu'il en faisoit. Son grand Age & ses Infirmités ne laissant pas espérer qu'il pût vivre long-tems, Monsieur *Des Maizeaux* se hâtoit de tirer tous les Secours, & toutes les Lumières nécessaires ; & il ne lui manquoit plus que quelques Pièces, lors qu'il fut obligé d'aller à la Campagne. Cependant Monsieur de *Saint-Evremond* se sentant plus foible qu'à l'ordinaire, témoigna plusieurs fois l'envie qu'il avoit de le voir ; il pria même Monsieur le *Fèvre* de lui écrire de venir au plutôt. Mais ayant cessé de vivre avant que Monsieur *Des Maizeaux* pût être de retour, ses Manuscrits, qu'il m'avoit souvent promis de me laisser, me furent remis par son ordre après sa Mort ; par-là je me suis vû en quelque maniere engagé à travailler de concert avec Monsieur *Des Maizeaux* à l'Edition de ses Ouvrages. Voici la méthode que nous avons suivie.

Nous avons retranché tout ce que Mr. de *Saint-Evremond* desavoüoit : bon ou mauvais, tout a été également supprimé. Notre scrupule a été si grand, qu'à la reserve d'une seule Pièce*, sur quoi nous sommes encore en doute, on peut être assuré que tout ce qu'on verra dans cette Edition, sans être expressément marqué comme fait par un autre, est véritablement de Monsieur de *Saint-Evremond*. Nous avons revû avec beaucoup de soin sur les Manuscrits, tout ce qui avoit été imprimé. Comme j'avois plusieurs Copies, on a choisi parmi diverses Leçons celle qui paroissoit la plus naturelle : on a rétabli par un Manuscrit, ce qui manquoit dans l'autre : enfin pour la Ponctuation, la chose du monde que Monsieur de *Saint-Evremond* négligeoit le plus, on a suivi celle qui donnoit un plus beau sens & un meilleur tour ; & par-là on a rendu à diverses Perodes la clarté & la netteté qui y manquoient. On y a ajouté beaucoup de Pièces qui n'ont pas encore paru, & dans ce nombre-là, si je ne me trompe, on en trouvera qui ne cedent pas aux premières. On a sur tout publié autant de Lettres & de Billets qu'on en a pû ramasser. Si on n'y trouve rien de fort important, on y verra du moins le tour d'esprit de Monsieur de

* L'ODE à
Mr. le Duc de
Nevers, Tom.
II. Pag. 393.
On l'a trouvée
parmi les Pa-
piers de Mr. de
St. Evremond ;
mais on ne veut
pas garantir
qu'elle soit de
lui.

P R E F A C E.

de *Saint-Evremond*. Ce n'est pas par un Ouvrage limé & fini, qu'on doit toujours juger d'un Auteur : on est bien-aîsé de le connoître dans son naturel ; & rien n'est plus propre à nous le représenter tel qu'il est, que ce qu'il écrit familièrement & sans préméditation. Au reste, ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on a ramassé tout cela. Il y a bien des Pièces que Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas lui-même, & qu'il a falu chercher de côté & d'autre. Monsieur *Le Fèvre*, Médecin à *Londres*, nous en a fourni un bon nombre. D'ailleurs, comme il avoit connu particulièrement Monsieur de *Saint-Evremond*, & que depuis quarante ans il le voyoit avec beaucoup de familiarité, il nous a donné des Eclaircissemens sur beaucoup de Faits, & nous a appris plusieurs Particularités que nous ignorions.

On a pris grand soin dans tout l'Ouvrage de remplir les Lacunes, & de nommer les gens dont les Noms avoient été effacés, ou défigurés. On a aussi ajouté des Notes. Tantôt c'est un Passage que l'Auteur cite en François, ou bien à quoi il fait allusion : ailleurs c'est l'explication d'un Fait ; ou bien on indique les Personnes dont il s'agit, & s'il est nécessaire pour l'intelligence du Texte, on dit un mot de leur Caractère. Ceux qui savent tout, trouveront qu'on y a mis des choses trop communes ; mais pour un Lecteur qui s'en plaindra, il y en aura vingt qui auroient souhaité qu'on eut grossi considérablement les Notes, & qu'on leur eut expliqué jusqu'à la moindre bagatelle : en cela on a tâché de garder un juste milieu.

Quoi qu'il semble qu'il n'importât guere en quel ordre on plaçât les Pièces détachées qui composent ce Recueil, on a crû pourtant devoir les ranger à peu près suivant l'ordre des tems où elles ont été écrites. Je dis à peu près, car il n'a pas toujours été possible de le découvrir, & souvent il a falu deviner. Cet ordre est sans doute le plus naturel, & pour le dire ici en passant, il seroit à souhaiter qu'en ramassant en un Corps les Ouvrages d'un Auteur, on les publiât dans le même ordre qu'il les a faits. On jugeroit par-là de ses progrès ; on marqueroit le tems où il a le mieux écrit ;
de

P R E F A C E.

de même que dans les Ouvrages de certains Peintres fameux, on distingue ce qu'ils ont fait dans le commencement, dans le fort, ou dans la décadence de leur Réputation : & le même plaisir qu'on prend à remarquer les différentes manières qu'un Peintre s'est souvent faites, on l'auroit à voir le changement qui paroît quelquefois dans le stile & dans le tour d'esprit d'un Auteur.

On avoit d'abord résolu de désigner par quelque marque particulière, les Pièces qui n'avoient pas encore paru : mais on a changé de sentiment, parce que parmi les Ecrits qui avoient déjà été imprimés, il y en a qui ont été entièrement refondus, & qui peuvent passer pour nouveaux. Ceux-là on n'auroit sù en quelle classe les ranger. Il faut encore remarquer que l'Auteur ayant revû en différens tems ses Ouvrages, y ajoutoit après coup de nouvelles choses : ainsi à prendre tout à la rigueur, on pourroit le condamner sur quelques Anachronismes. On a fait cette remarque particulièrement dans la Comédie des ACADEMICIENS; mais on a crû la devoir faire encore ici, parce qu'elle peut avoir lieu pour quelques autres Pièces.

Après avoir rendu compte de cette Edition, je ne m'arrêterai point à faire l'éloge des Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il est en possession il y a long-tems de l'Approbation du Public ; en sorte que désormais c'est au Public à justifier sur cela son Goût, & son Jugement. Il y a cinquante ans qu'on lit, & qu'on estime les Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond*. Si une longue Prescription peut établir le Mérite, & répondre de la durée des Ouvrages, nous en avons une d'un demi Siècle. C'est déjà un Préjugé assez favorable pour les premières Pièces : celles qu'il a faites dans la suite ont été encore plus estimées. Ajoutons que si avec tous les desavantages dont on a parlé, les Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond* n'ont pas laissé d'avoir un si grand nombre d'Approbateurs ; il n'y a pas lieu de douter que paroissant dans un meilleur état, elles ne soient reçues beaucoup plus favorablement.

On n'est pas au reste assez prévenu en sa faveur, pour croire que tout ce qu'il a écrit soit de la même force. Il y a entre au-

P R E F A C E.

tres des Pièces de Poësie, qui sont au dessous du médiocre. On a été tenté d'en supprimer quelques-unes qu'il avoit composées dans sa Jeunesse; mais comme elles avoient déjà été imprimées, on n'a pas crû les devoir retrancher; de peur que le Public ne s'imaginât qu'on s'étoit érigé en Juge, & qu'on vouloit décider du prix & du mérite de chaque chose. Pour celles qui n'avoient pas encore paru, on en a usé plus librement. On n'a pas voulu publier toutes les Bagatelles qu'il faisoit assez à la hâte, & qu'il ne se donnoit pas la peine de corriger: on a fait seulement le meilleur choix qu'on a pû. Je prévoi que tous les Lecteurs n'en seront pas également touchés. Il y a dans telle Pièce une Pensée fine, une Raillerie délicate, qui échapera à la plûpart des Gens. Pour être capable de la sentir, il faudroit être exactement instruit du Caractère des Personnes avec qui l'on est en commerce; il faudroit savoir certains Faits, certaines Circonstances qui donnent lieu à un Jeu, à une Plaisanterie, & qui hors de-là paroissent très insipides. Cela est inévitable dans les Ouvrages purement d'esprit. Le seul moyen de remédier à cet inconvenient, seroit d'éclaircir tout par de bonnes Notes: mais outre que ce seroit un travail infini, il n'est pas toujours permis de nommer les personnes, sur tout si elles sont vivantes; & d'ailleurs il y a bien des choses qu'on ne peut pas dire. On a fait seulement un Essai sur deux ou trois Pièces, qui regardent *Morin* *: que ceux qui les ont lûes autrefois, & qui n'y ont rien trouvé, les relisent; je suis sûr qu'ils y trouveront tout un autre sel. Ils pourront par-là juger du reste; & s'il y a quelques endroits qu'ils n'entendent point, ils suspendront leur Jugement, & rendront du moins cette justice à l'Auteur, qu'il peut avoir eu en vûe un autre sens que celui qui se présente d'abord.

* Fameux
Joueur.

Puis que je me suis insensiblement engagé à défendre Monsieur de *Saint-Evremond*, je répondrai en peu de mots à deux Objections qu'on peut faire contre ses Ouvrages. La première regarde ce mélange bizarre de Sérieux & de Comique; de choses graves, & de bagatelles. Que ne s'est-on contenté, disent certaines gens austères & difficiles, de ramasser tout ce qu'il y a de bon & de

P R E F A C E.

de solide ? Pourquoi n'avoir pas retranché tout ce qu'il y a non seulement d'inutile, mais aussi de badin ? Ces gens, qui voudroient qu'on ne s'attachât qu'à des études utiles, doivent considérer que ce n'est point ici un Docteur qui écrit pour instruire & pour dogmatiser ; que ce n'est point un Homme engagé par sa Profession à rendre compte au Public de ses Occupations & de ses Veilles. C'est un Homme du Monde, qui dans une grande oisiveté cherche à passer agréablement le tems ; qui écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, uniquement pour s'amuser : c'est un Bel-Esprit qui pense à se divertir, & à divertir un certain nombre d'Honnêtes-gens avec qui il est en commerce. Il y auroit assurément de l'injustice à juger de lui avec trop de severité ; & l'injustice seroit encore plus grande, de vouloir obliger ceux qui publient ses Ouvrages à supprimer tous ceux qui sont purement divertissans.

L'autre Objection roule sur le Stile de Mr. de *Saint-Evremond*. On dit qu'il n'est pas toujours clair ; qu'il y a quelquefois de l'obscurité, & souvent de l'affectation. On y voit, dit-on, une mesure trop exacte & trop recherchée : ce sont des Antitheses trop fréquentes. Je ne prétens pas justifier sur tout Monsieur de *Saint-Evremond* ; mais on peut dire qu'il pensoit avec justesse, & s'exprimoit noblement. Son tour est délicat ; sa diction est pure, hardie & soutenue. Il passera toujours pour un de nos meilleurs Ecrivains. Ses négligences même sont heureuses. Il les connoissoit aussi bien que personne, mais il ne vouloit pas s'assujettir scrupuleusement aux regles introduites par nos *Puristes* modernes. Il se plaignoit de la trop grande exactitude de nos Auteurs, qui à force de polir la Langue Française, l'ont rendue sans nerfs & sans force. Il ne pouvoit souffrir ceux qui écrivent d'une manière toujours exacte, mais trop uniforme ; aussi un des Conseils qu'il donnoit pour bien écrire, étoit de varier autant qu'il étoit possible la construction & le tour de la Phrase. Mais c'est assez parler des Ouvrages ; il est tems de parler de l'Auteur.

CHARLES DE SAINT-DENIS, Seigneur de SAINT-EVREMOND, étoit d'une noble & ancienne Maison de Basse-

P R E F A C E

* Celui qui nous a donné des MESLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE sous le Nom de Vigneul-Marville, dit que c'étoit De Margotelle.

Normandie. Le véritable Nom de sa Famille étoit *Marcquetel* * ; mais depuis assez long-tems ses Ancêtres ont pris celui de *Saint-Denis*, de la Terre de *Saint-Denis du Guast* dans le *Cotantin*, entre *Saint-Lo* & *Coutance*.

Le Baron de *Saint-Denis* son Pere Commandoit la Compagnie des Gendarmes de *Henri de Bourbon*, dernier Duc de *Montpensier*, Gouverneur de *Normandie*. Il épousa N. de *Rouville*, Sœur du Marquis de *Rouville*, qui avoit été nommé Surintendant des Finances, & de ce Mariage il eut six Garçons, tous bien faits & Gens d'esprit. Monsieur de *Saint-Evremond*, qui étoit un des Cadets, a survécu à tous ses Freres, & de cette nombreuse Famille il ne reste plus d'Enfans mâles que ceux qui sont descendus de l'Aîné. Le Marquis de *Saint-Denis* fait aujourd'hui une figure considérable en *Normandie*.

Monsieur de *Saint-Evremond* fut envoyé fort jeune à *Paris* au College de *Clermont* : il y fit ses premières Etudes, & après sa Philosophie vint à *Caën*, où il étudia en Droit. Mais son Génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'Académie. Il n'y demeura que peu de mois, car à peine avoit-il seize ans qu'il entra dans le Service : il eut bien-tôt une Compagnie d'Infanterie, & se trouva au premier Siège d'*Arras*. Il servit ensuite dans la Cavalerie, & entra dans la Compagnie des Gardes de Monsieur le Duc d'*Anguien* †. Il se trouva au Combat de *Fribourg*, & l'année suivante à la Bataille de *Nortlinguen* : il étoit alors Lieutenant des Gardes de Monsieur le Prince, & ayant été commandé avec deux Escadrons pour occuper une hauteur, il essuya un si grand feu des Ennemis, que presque toute sa Troupe fut défaite. Il fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de Fauconneau. On demeura près de six semaines dans l'incertitude si on lui couperoit la Cuisse ; les Chirurgiens voyant qu'il y avoit quelque espérance de guérison, differerent d'en venir à cette dure extrémité, & le tirerent heureusement d'affaire, mais ce ne fut qu'après avoir souffert plusieurs mois. Sa Blessure se rouvrit à *Londres* plus de trente ans après, & guerit si bien qu'il ne lui en restoit d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse dans cette Jambe.

† Louis II. dernier Prince de Condé, qu'on appelloit Duc d'Anguien du vivant de son Pere.

Il

P R E F A C E.

Il continua de servir en *Allemagne* & en *Flandre* sous Monsieur le Prince de *Condé*, & s'aquit l'Estime & l'Amitié de la plupart des Généraux. Sa Capacité fut connue dans les différens Emplois par où il passa; & sa Valeur parut plus d'une fois dans les Occasions, aussi bien que dans les Combats singuliers, dont il se tira avec beaucoup d'honneur. D'ailleurs il se distinguoit du commun des Officiers, par une maniere de penser fine & délicate, par une expression juste & polie. Ces endroits le firent connoître & estimer de Monsieur de *Turenne*, du vieux Maréchal d'*Etrées*, du Maréchal de *Grammont*, du Maréchal d'*Albret*, & de plusieurs autres Personnes du premier rang. Mais ses plus grandes liaisons furent avec le Comte de *Grammont*, le Comte d'*Olonne*, le Duc de *Candale*, le Maréchal de *Clerembaut*, & le Maréchal de *Crequi*. Ce dernier tout le tems qu'il a vécu l'a honoré de son Amitié, & lui en a donné des marques essentielles dans un tems & dans des circonstances où il est rare de trouver de vrais Amis.

Les premières Années que Monsieur de *Saint-Evremond* fut auprès de Monsieur le Prince, il eut beaucoup de part à sa Bienveillance. Il étoit de ceux avec qui Son Altesse aimoit à retirer, & à s'entretenir familièrement: on le mettoit même assez souvent des Parties de plaisir. Mr. le Prince le dépêcha plus d'une fois à la Cour pour des Affaires importantes, & je ne dois pas oublier qu'en l'envoyant en 1646. porter à la Reine-Mere la nouvelle de la prise de *Furnes*, Son Altesse le chargea de voir le Cardinal *Mazarin*, de lui faire la première ouverture du Siége de *Dunkerque*, & de regler avec ce Ministre tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand Dessein. Quelque relief que cela lui donnât dans l'Armée, il ne pût résister au penchant naturel qu'il se sentoît à découvrir & à marquer le foible des Hommes; talent qu'il a bien fait voir depuis. De concert avec le Maréchal de *Clerembaut*, il s'attacha à observer les Sentimens & les moindres Actions de Monsieur le Prince, & faisant profession l'un & l'autre d'admirer ses grandes Qualités, ils ne le ménagerent pas assez dans leurs Railleries, & ne garderent peut-être pas toujours le respect qu'ils lui devoient. Cela dura

P R E F A C E.

dura plusieurs mois ; mais ils ne pûrent jouër leur jeu si finement que Monsieur le Prince ne s'en apperçût. De l'humeur dont il étoit, on peut juger qu'il n'en eut pas un médiocre ressentiment, particulièrement contre Monsieur de *Saint-Evremond*. La Prison des Princes, & la Guerre Civile survinrent peu de tems après, & Monsieur le Prince fut obligé de se retirer dans les Pays-Bas. Mais la Paix étant faite Son Altesse eut la générosité de lui pardonner, & lui témoigna beaucoup de bonté quand il le revit à *Paris*. Depuis cela en plusieurs occasions ce Prince lui fit donner des assurances de son Affection & de son Estime.

* On a les Originaux des deux Brevets datés de Compiègne le 16. & le 17. de Septembre 1652.

Après la prise de *Dunkerque* il alla servir en *Catalogne*. Les Troubles étant survenus les Années suivantes, il demeura toujours attaché au Parti du Roi, & obtint un Brevet de Maréchal de Camp, avec une Pension de mille Ecus *. Il eut pendant la Guerre Civile divers Commandemens dans la *Guienne*, & personne n'eut plus de Crédit que lui auprès du Duc de *Candale*, qui commandoit une petite Armée dans cette Province. On payoit alors peu régulièrement les Troupes : on donnoit simplement aux Officiers des Assignations sur les Villes & sur les Communautés, & chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des Conjonctures, & soutenu par Monsieur *Fouquet*, de qui il étoit particulièrement connu, Monsieur de *Saint-Evremond* ne fit pas mal ses affaires dans la *Guienne*. Il avoüoit lui-même, & en plaisantoit souvent, qu'en deux ans & demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous fraix faits : *précaution*, ajoûtoit-il, *qui m'a été d'un grand secours tout le reste de ma Vie*.

Il lui arriva peu de tems après une fâcheuse Affaire. Le Duc de *Candale* étoit très bien dans l'Esprit du Cardinal *Mazarin* : on peut même dire que le Ministre avoit fait toutes les avances, & qu'il n'avoit rien oublié pour l'attacher à ses Interêts. Cependant dans l'Accommodement que fit la Province de *Guienne*, le Duc prit un Parti qui déplût au Cardinal, & celui-ci n'osant pas attaquer directement Monsieur de *Candale*, crût devoir mortifier Monsieur de *Saint-Evremond*, qu'on accusoit d'avoir eu part à ces Con-

P R E F A C E.

Conseils. Sur un prétexte assez léger, c'est-à-dire, pour quelques Plaifanteries dites à Table, à quoi Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas plus de part que le reste de la Compagnie, le Cardinal le fit mettre à la Bastille. Après y avoir resté un peu plus de trois mois, il fut mis en liberté ; mais l'idée effrayante de la Bastille lui demeura toujours dans l'esprit, & cette crainte fut la principale raison qui l'obligea à sortir de *France*, comme on le dira dans la suite.

On commençoit à traiter de la Paix, & les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant rendus à la Conference, Monsieur de *Saint-Evremond* y alla avec plusieurs Personnes de Qualité. Il étoit trop habile & trop délié pour ne pas voir le manège du Cardinal *Mazarin*, & de *Don Luis de Haro* : ces deux premiers Ministres joüoient au plus fin ; mais dans le fonds ils vouloient également la Paix, quoi que par des motifs differens. En partant de *Paris* Monsieur de *Saint-Evremond* s'étoit engagé d'écrire à quelques-uns de ses Amis, & de leur rendre compte de ce qui se passoit à la Conference. Entre ceux-là il y en avoit un assez grand nombre qui souhaitoient la continuation de la Guerre : le Maréchal de *Crequi* étoit un des premiers, & Monsieur de *Saint-Evremond* crût lui faire plaisir en traitant de ridicule le Fameux Traité des *Pyrénées*, qu'on regardoit alors comme désavantageux à la *France*. Il s'expliqua sans doute trop librement, ou pour mieux dire il railla trop fortement le Ministre, dans la Lettre qui fut la cause de sa Disgrace. C'est ce qu'il avouoit lui-même ; mais il ne pouvoit pas prévoir que cette Lettre deviendrait publique. On verra bien-tôt comment cela arriva.

Le Roi *Charles II.* revint en *Angleterre* peu de tems après la Paix, & fut complimenté sur son heureux Rétablissement par tous les Princes & Etats de l'*Europe*. Le Roi de *France* se distingua sur tous en envoyant Monsieur le Comte de *Soissons*. Cette Ambassade fut des plus magnifiques, soit par le rang de l'Ambassadeur, ou par le grand Cortège des Gens de Qualité qui l'accompagnerent. Monsieur de *Saint-Evremond* fut de ce nombre-là. Pendant
près

P R E F A C E.

près de six mois qu'il resta à *Londres*, outre qu'il eut l'honneur d'être connu particulièrement du Roi, & du Duc d'*York*, il vit beaucoup de Seigneurs *Anglois* qu'il avoit connus en *France*, & fit de nouvelles habitudes : ce fut ce qui le détermina dans la suite à fixer son séjour en *Angleterre*.

Quelque tems après son retour en *France*, le Cardinal *Mazarin* mourut, & la perte de Monsieur *Fouquet* fut résolue. On auroit bien de la peine à deviner comment la Disgrace de Monsieur *Fouquet* causa celle de Monsieur de *Saint-Evremond*. Qu'on me permette de développer ce Fait, dont peu de gens sont exactement instruits. Pour mieux cacher le dessein qu'elle avoit, la Cour alla faire un tour en *Anjou*, & de-là en *Bretagne*. Monsieur de *Saint-Evremond* fit le Voyage avec le Maréchal de *Clerembaut*, & laissa en partant à Madame *Dupleffis Beliere* une Cassette où il avoit quelque Argent comptant, des Billets, & tous ses Papiers. Lors que Monsieur *Fouquet* fut arrêté, on ne se contenta pas de saisir tous les Papiers qu'on trouva chez lui ; on fit mettre le Scellé chez ses Amis, & chez les Gens avec qui il avoit eu le plus de Liaison. Madame *Dupleffis* étant Amie de Monsieur *Fouquet*, on mit aussi le Scellé chez elle, & avec les Papiers, qu'on croyoit appartenir au Surintendant, on emporta la Cassette de Monsieur de *Saint-Evremond*. On y trouva la Lettre sur la Paix des *Pirénées*, qui jusqu'alors n'avoit été vûe que des Maréchaux de *Créqui* & de *Clerembaut* : on la montra au Roi, & on n'oublia rien pour aigrir l'Esprit de ce Prince. Comme il n'est pas ordinaire dans les Cours de s'intéresser à la Réputation d'un Ministre mort, on s'étonnera sans doute qu'il se soit trouvé des Gens qui ayent pris assez à cœur la Mémoire du Cardinal, pour faire un Crime capital de quelques Railleries. Mais il faut savoir que Messieurs *Le Tellier* & *Colbert*, qui s'élevoient sur les ruines de Monsieur *Fouquet*, étoient Créatures de Son Eminence, & qu'affectant l'un & l'autre une pieuse reconnaissance pour leur Maître & leur Bienfacteur, ils représentèrent au Roi que déchirer si cruellement un Ministre, qui avoit gouverné l'Etat pendant sa Minorité, c'étoit attaquer la Régence de

P R E F A C E

de la Reine sa Mere, & tourner en ridicule les commencemens de son Regne. Ces insinuations firent leur effet, & Monsieur de *Saint-Evremond* averti de bonne heure des mauvaises impressions qu'on avoit données de lui, s'absenta par le conseil de ses Amis. Il se retira d'abord en *Normandie* chez un de ses Parens; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il fut obligé de changer souvent de retraite. Il alla d'une Province dans une autre, voyageant toujours de nuit, & ne logeant que chez des gens dont il étoit connu. Enfin ennuyé de cette Vie errante, & voyant que les tentatives que ses Amis avoient fait en sa faveur étoient inutiles, & plus que tout cela appréhendant la *Bastille*, où il avoit fait quelques Années auparavant un assez rude Noviciât, il prit le parti de sortir de *France* vers la fin de l'Année 1661. Il vint d'abord dans les Pays-Bas *Espagnols*, & de-là en *Hollande*: il n'y fit pas un long séjour, mais passa en *Angleterre*, où il salua le Roi *Charles II.* qui le reçût très favorablement. Il y vécût d'abord avec beaucoup de familiarité avec les Ducs de *Buckingham* & d'*Ormond*, les Comtes de *Saint-Albans* & d'*Arlington*, avec Mylord *Crofts*, & quelques autres Seigneurs. Il vécût sur tout dans une grande liaison avec Monsieur d'*Aubigny*. Il s'attacha à la Lecture, & ne négligea pas la Conversation des Gens de Lettres. Il fit connoissance avec Monsieur *Waller*, un des plus beaux Esprits d'*Angleterre*, avec le fameux *Hobbes*, avec Monsieur *Cowley*, Monsieur *Isaac Vossius*, & divers autres Savans.

Quelque agréablement qu'il passât ses jours en *Angleterre*, il pensoit souvent à revoir sa Patrie, & à rentrer dans ses Emplois. Dans cette vûe il écrivoit à ceux de ses Amis qui avoient le plus de crédit à la Cour de *France*, & ne négligeoit rien pour obtenir son Retour. Mais trouvant inflexible l'Esprit des Ministres, il tomba dans une profonde mélancolie, & dans une espece de langueur. On lui conseilla, pour divertir ses ennuis, de passer la Mer, & il eut d'autant moins de peine à s'y résoudre, que la Peste commençoit à regner dans *Londres*, & que la Cour pensoit déjà à se retirer. Il partit en 1665. & passa en *Hollande*, où au bout de quel-

P R E F A C E.

ques mois il recouvra sa santé. Il y connut particulièrement le Pensionnaire *De Wit*, & les Personnes les plus considérables de l'Etat. Il eut beaucoup d'habitude avec le Marquis d'*Estrades*, le Baron de *Lifola*, & la plupart des Ministres Etrangers qui étoient à la *Haye*. Mais sur tout il vit alors le Prince d'*Orange*, qui bien que dépouillé des Charges de ses Ancêtres, & réduit en quelque manière à une condition privée, ne laissoit pas de donner dans un Age peu avancé, des marques d'un Génie extraordinaire, de cette humeur Guerrière, & de cette noble Ambition qu'il a fait paroître dans toute la suite de sa Vie.

* Le Grand
Duc d'à pré-
sent.

Le Traité de *Breda* commença peu après: Monsieur de *Saint-Evremond* y alla passer quelques mois, & y connut presque tous les Plenipotentiaires. De-là il fit un tour à *Bruxelles*, & revint à la *Haye*. Le Prince de *Toscane* *, qui voyageoit *incognito* y passa allant en *Angleterre*. On avoit retenu pour lui une Maison, qui étoit précisément celle où Monsieur de *Saint-Evremond* étoit logé. Il se préparoit à en sortir, de même que les autres qui y avoient des Appartemens; mais le Prince lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il demeurât. Tout le tems que Son Altesse fut à la *Haye*, Monsieur de *Saint-Evremond* lui fit régulièrement sa Cour, & eut l'honneur de manger ordinairement à sa Table. Depuis ce tems-là le Grand Duc a toujours conservé beaucoup d'estime & de bienveillance pour lui, & lui en a donné des assurances par des Lettres très obligeantes, & par des *Regales* que Son Altesse Royale lui envoyoit de tems en tems.

Il y avoit plus de quatre ans que Monsieur de *Saint-Evremond* étoit en *Hollande*, lors que le Chevalier *Temple* lui fit dire de la part du Roi *Charles II.* que Sa Majesté souhaitoit qu'il retournât en *Angleterre*. Il se rendit au plutôt à *Londres*, où le Roi le reçût avec une extrême bonté, & lui donna une Pension de trois cens Livres Sterling, qui fut toujours régulièrement payée. Il avoit fait une grande perte à la mort de Monsieur d'*Aubigny*, mais il retrouva un grand nombre d'anciens Amis, & se fit bien-tôt connoître des jeunes Courtisans. La Lecture & la Société des Honnêtes-
gens

P R E F A C E.

gens faisoient toute son occupation, & on peut dire qu'il vivoit aussi agréablement, qu'un Etranger & un Exilé pouvoit le souhaiter. Mais ce qui contribua le plus à la douceur de sa Vie, fut l'arrivée de Madame la Duchesse *Mazarin* en *Angleterre*. Alors tous ses soins auparavant partagés se réunirent; toute son assiduité fut pour une Personne si extraordinaire. Il devint un de ses plus zélés, & de ses plus constans Admirateurs. Elle a servi de sujet à ce qu'il a fait de plus délicat dans tous les genres d'écrire: en mille endroits de ses Ouvrages il a célébré sa Beauté incomparable, les agrémens de son Esprit, les charmes de sa Conversation; mais quelques éloges qu'il lui ait donnez, ils sont encore beaucoup au dessous de ceux qu'elle méritoit. Et à dire le vrai, on ne fait qui des deux avoit le plus d'obligation, ou Madame *Mazarin* à son Panegiriste, d'avoir fait connoître à tout le monde ses rares & admirables qualités; ou Monsieur de *Saint-Evremond* à Madame *Mazarin*, de lui avoir fourni les occasions d'écrire mille choses qui lui feront toujours beaucoup d'honneur, dans l'esprit des Personnes qui ont de la délicatesse & du bon-gout. Il trouvoit chez elle ce que l'*Angleterre* avoit de plus qualifié & de plus poli, ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Ministres Etrangers: il trouvoit ceux que les Charmes de Madame *Mazarin*, ceux que la liberté de sa Maison y attiroient ordinairement: mais ce qu'il estimoit plus que tout le reste, il voyoit tous les jours Madame *Mazarin*, c'étoit sa principale occupation. Si le tems, qui détruit ce qu'il y a de plus grand & de plus beau; qui efface jusqu'aux Noms & aux Tîtres, pouvoit faire oublier la Beauté, le Rang, la Fortune d'*Hortence Mancini*, les Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond* lui assureroient l'Immortalité. Son Nom & ses Tîtres sont plus en sûreté, que si on les avoit gravés sur le Marbre & sur le Bronze. Le Lecteur me pardonnera ce que je viens de dire de Madame *Mazarin*. Elle a eu tant de part aux Ecrits, que Monsieur de *Saint-Evremond* a fait en *Angleterre*, que je ne pouvois me dispenser de m'étendre sur son sujet; & on ne sauroit se souvenir d'une Personne si accomplie, sans être également touché de son mérite & de sa perte.

P R E F A C E.

Du tems que Monsieur *Colbert de Croissi* étoit Ambassadeur en *Angleterre*, il s'employa pour obtenir le rappel de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il écrivit plusieurs fois à Monsieur *Colbert* son Frere, & le pressa de s'expliquer. Monsieur *Colbert* promit de ne faire point d'opposition, si quelqu'un vouloit prendre sur soi d'en parler au Roi; mais il ajouta qu'il ne pouvoit pas agir directement dans une Affaire, où en quelque maniere il avoit été Partie. Ainsi cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes.

Après la mort du Roi *Charles II.* le Comte de *Sunderland*, qui étoit Secrétaire d'Etat, & Président du Conseil, proposa au Roi *Jacques II.* de créer une nouvelle Charge pour Monsieur de *Saint-Evremond*: c'étoit en quelque maniere une Charge de Secrétaire du Cabinet, car on vouloit qu'il fit les Lettres particulieres du Roi aux Princes Etrangers. Monsieur de *Saint-Evremond* s'excusa d'accepter un tel Emploi, ne croyant pas qu'il convint à un Homme de son âge. Il pria Mylord *Sunderland* de remercier très humblement le Roi, & de dire à Sa Majesté qu'après soixante & dix ans il falloit jouir du peu qui restoit à vivre, & renoncer entierement aux Affaires.

La Révolution, qui arriva sur la fin de l'année 1688. & qui donna une nouvelle face à l'*Angleterre*, loin de nuire à Monsieur de *Saint-Evremond*, lui fut plutôt avantageuse. Il alla saluer le Prince d'*Orange*, dès qu'il fut arrivé à *Londres*, & fut reçu de lui avec beaucoup de distinction. Ce Prince ayant été élevé sur le Thrône, lui donna en toutes sortes d'occasions des marques de bonté, & les accompagna souvent de Graces & de Bienfaits solides. Lors que Sa Majesté mangeoit chez quelque Seigneur, elle le nommoit assez souvent pour un des Convives, & se plaisoit fort à sa Conversation. Assûré de la Protection & de la Bienveillance du nouveau Roi, il ne songeoit qu'à finir tranquillement ses jours en *Angleterre*, lors qu'on lui fit dire qu'il pouvoit retourner en *France*. Ce fut avant la Déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de *Grammont* le lui fit savoir de la part des Ministres. Plusieurs de ses Amis le sollicitèrent en même tems de se rendre à *Paris*,

P R E F A C E.

ris, & lui firent des offres très obligeantes. Mais soit que l'extrême passion qu'il avoit eüe fut rallentie par l'âge, ou qu'il fut content du genre de vie, & de la société qu'il avoit choisie, il répondit au Comte de *Grammont*, qu'il étoit trop vieux pour se transplanter; que d'ailleurs il aimoit mieux rester par choix à *Londres*, où il étoit connu de ce qu'il y avoit d'Honnêtes-gens; où l'on étoit accoutumé à sa Loupe & à ses Cheveux blancs, à ses manieres & à son tour d'esprit, que de retourner en *France*, où il avoit perdu toutes ses habitudes; où il seroit comme Etranger, & où à peine connoîtroit-il un autre Courtisan que le Comte de *Grammont* lui-même.

Le reste de la Vie de Monsieur de *Saint-Evremond* a été trop uni & trop égal, pour nous arrêter long-tems. Il suffit de dire qu'il vivoit à *Londres* en Philosophe. La Lecture & la Conversation étoient plus que jamais sa principale affaire: le reste du tems il l'employoit à composer de petites Pièces pour son amusement, & pour celui d'un certain nombre d'Honnêtes-gens, qui s'assembloient tous les jours chez Madame *Mazarin*. La mort de cette Dame le toucha vivement: il ne pouvoit quelquefois la nommer sans répandre des larmes. Quelques-uns de ses Amis lui firent sur cela de nouvelles instances, & le sollicitèrent de quitter l'*Angleterre*; mais il demeura ferme dans sa première résolution.

Il a conservé jusqu'à la fin un Jugement sain, une Mémoire heureuse, & une Santé aussi parfaite qu'on pouvoit la souhaiter à son âge. Il commença à se plaindre huit ou dix mois avant sa Mort, d'une difficulté d'uriner, causée par un Ulcere dans la Vessie. Ce Mal augmenta insensiblement, & lui causa des douleurs vives & des insomnies qui l'affoiblirent, & lui ôtèrent enfin l'appetit, qu'il avoit toujours eu fort bon. Se sentant accablé il fit un Testament, & disposa du peu qui lui restoit en faveur de ses Domestiques, & de quelques-uns de ses Amis. Il mourut le 2^o. de Septembre 1703. ayant toujours eu les sens libres, & parla autant qu'il pût se faire entendre. On n'a jamais fû exactement son âge; mais par la plus juste supputation qu'on ait faite, il ne pouvoit pas avoir moins de

P R E F A C E.

92. ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster*, auprès des Savans *Casaubon*, *Camden*, *Barrow*, & des Poètes *Chaucer*, *Spencer*, *Cowley*, &c. On travaille présentement à son Buste : il doit être mis au dessus de l'Inscription qu'on a gravée sur un Marbre blanc, & qu'on trouvera à la fin de cette Préface.

Finissons en disant un mot de sa Personne & de son Caractère. Monsieur de *Saint-Evremond* étoit d'une taille avantageuse & bien prise : comme il avoit bien fait dans sa Jeunesse tous ses Exercices, il lui en restoit dans un âge très avancé une démarche naturelle & aisée. Il avoit les Yeux bleus, vifs, & pleins de feu, une physionomie spirituelle, un souris malin. Il avoit eu de beaux Cheveux noirs : quoi qu'ils fussent devenus tous blancs, & qu'il lui en restât même fort peu, il ne voulut jamais prendre la Perruque, & se contenta d'une Calotte. Plus de vingt ans avant sa mort il lui vint à la racine du nez une Loupe, qui grossit considérablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup ; de moins ceux qui étoient accoutumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.

Sa Conversation étoit enjouée & facile, ses reparties vives & piquantes, ses manieres honnêtes & polies : en un mot on peut dire qu'il sentoît en tout son Homme de Qualité. Rigide observateur des regles de la Civilité, il ne manquoit point à rendre une visite : mais c'étoit sans cette affectation de Cérémonie, qui gâte la douceur & l'agrément du Commerce.

Il n'avoit pas un grand savoir ; mais ce qu'il avoit lû il le savoit bien. En lisant il s'attachoit plus à étudier le Génie & le Caractère d'un Auteur, qu'à charger sa mémoire d'une érudition fastueuse & souvent inutile.

Il écrivoit avec facilité. Quoi que son Stile sente le travail & l'étude, il s'étoit fait une si grande habitude d'écrire, que cela ne lui coûtoit rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigeât ses Ouvrages. Il les reprenoit au bout d'un certain tems ; il ajoûtoit, quelquefois il retranchoit : mais assez souvent du premier coup il réussissoit mieux que dans ses Corrections.

Quoi qu'au jugement de tout le Monde sa Poësie soit fort au dessous

P R E F A C E.

déssous de sa Prose, il n'en jugeoit pas toujours comme le Public. On peut même dire qu'il avoit souvent un peu trop de prévention pour les Vers. D'ailleurs il les faisoit avec beaucoup de facilité. Il aimoit passionnément la Musique, & l'entendoit assez bien pour composer des Airs. Il nota le CONCERT DE CHELSEY, un PROLOGUE EN MUSIQUE, & diverses autres Pièces qu'on verra dans cette Edition. Il est vrai que pour les Ouvertures, les Basses continues, les Chœurs, & toute la Symphonie, il les donnoit à faire à quelque Musicien habile. Grand Admirateur d'une Belle Voix, & encore plus des Instrumens bien touchés, il ne manquoit aucun Concert, ni aucun Divertissement de cette nature-là.

Tout le tems qu'il resta dans le Service, il fut très appliqué à remplir les Devoirs d'un bon Officier : hors de-là aimant le Plaisir, Homme de Commerce, de Bonne-chere. Le Comte d'Olonne, le Marquis de Boisdauphin & lui, furent nommés les CÔTEAUX*, pour avoir voulu raffiner sur le goût, & sur la délicatesse de la Table. Dans les Pays étrangers il a toujours aimé la Bonne-chere, & lors même que les autres Passions l'ont quitté, celle-ci l'a accompagné jusqu'au Tombeau.

Quoi que naturellement il eut du penchant à la Satire, ou plutôt à une Raillerie fine, à une Ironie ingénieuse, sa Politesse & le grand Monde, dans lequel il avoit vécu, l'avoient rendu fort circonspect & fort réservé. Sur ses vieux jours il affectoit de louer tout, & même d'applaudir un peu trop aux Favoris & aux Personnes en place. C'étoit plutôt un effet de crainte & de défiance, compagnes ordinaires de la Vieillesse, qu'un changement dans son humeur & dans son tour d'esprit. Il a exprimé dans ces quatre Vers la disposition où il se trouvoit.

*Je pers le goût de la Satire,
L'Art de louer malignement
Cede au secret de pouvoir dire
Des-Verités obligeamment †.*

* Monsieur de Lavardin Evêque du Mans, ayant dit un jour à sa Table que Messieurs d'Olonne, de Boisdauphin, & de Saint-Evremond étoient des délicats, qui ne buvoient du Vin que de trois Côteaux, ne mangeoient des Perdreux que de tel ou tel endroit, &c. Ces Messieurs repeterent si souvent ce qu'il avoit dit des Côteaux, & ils l'en raillerent en tant d'occasions, qu'on les appella LES TROIS CÔTEAUX. Mr. Menage n'a point su la véritable origine de ce Mot, non plus que Mr. Despreaux.

† Voyez le SONNET entier Tom. II. Pag. 41.

Non

P R E F A C E.

Non seulement il a vécu très long-tems, mais pendant tout le cours de sa Vie il a joui d'une Santé forte & vigoureuse. Il a conservé jusqu'à la fin une humeur gaye, un enjouement qui ne tenoit rien de l'austerité, ni du chagrin de la Vieillesse. Il aimoit la compagnie des Jeunes-gens, il étoit sensible à tous leurs Plaisirs. Les Divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, faisoient sur son Esprit une impression vive & agréable : il se plaisoit à en entendre parler.

Il étoit naturellement mal-propre, & ce qui y contribuoit le plus, c'est qu'il avoit toujours chez lui des Chiens, des Chats, de toutes sortes d'Animaux. Il disoit que pour divertir les ennuis inseparables de la Vieillesse, il falloit toujours avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

Il emporta de France tout l'Argent qu'il pût retirer, laissant quelques Billets au Maréchal de Crequi, qui lui en fit une Rente viagere de deux cens Ecus. Quand il passa la seconde fois de Hollande en Angleterre, il donna cinq cens Livres Sterling à Mylord Duc de Montaignu, qui lui en a fait près de trente années & jusqu'à sa Mort, une Rente viagere de cent Livres Sterling par an. Cela joint à ce qu'il retiroit de Normandie, & aux Gratifications qu'il a eues des Rois Charles II. & Guillaume III. lui suffisoit pour le nécessaire, & pour les commodités de la Vie.

En voila assez pour faire connoître Monsieur de Saint-Evremond. S'il manque quelques traits à son Portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même* : il le finit par ses Vers, qui nous apprennent en quoi il faisoit consister sa Religion.

* Voyez le
Tom. II. Pag.
655.

*De Justice & de Charité
Beaucoup plus que de Penitence,
Il compose sa Pieté :
Mettant en Dieu sa confiance,
Esperant tout de sa Bonté,
Dans le Sein de la Providence
Il trouve son repos & sa félicité.*

CAROLUS

CAROLUS DE SAINT-DENIS DÑS DE SAINT-EVREMOND
NOBILI GENERE IN NORMANNIA ORTUS
A PRIMA JUVENTUTE
MILITIÆ NOMEN DEDIT
ET PER VARIA MUNERA
AD CASTRORUM MARESCALLI GRADUM EVECTUS
CONDÆO TURENNIO
ALIISQUE CLARIS BELLI DUCIBUS
FIDEM SUAM ET FORTITUDINEM
NON SEMEL PROBAVIT
RELICTA PATRIA HOLLANDIAM
DEINDE A CAROLO II. ACCITUS ANGLIAM
VENIT
PHILOSOPHIAM ET HUMANIORES LITTERAS
FELICITER EXCOLUIT
GALLICAM LINGUAM
CUM SOLUTA TUM NUMERIS ASTRICTA ORATIONE
EXPOLIVIT ADORNAVIT LOCUPLETAVIT
APUD POTENTISS. ANGLIÆ REGES BENEVOLENTIAM ET FAVOREM
APUD REGNI PROCERES GRATIAM ET FAMILIARITATEM
APUD OMNES LAudem ET APPLAUSUM
MERUIT.
NONACINTA ANNIS MAJOR OBIIT
DIE IX. SEPTEMBRIS MDCCIII.

VIRO CLARISSIMO
INTER PRÆSTANTIORES
ÆVI SUI SCRIPTORES
SEMPER MEMORANDO
AMICI MOERENTES
P. P.

TABLE
OF
THE
MARRIAGES
AND
BAPTISMS
PERFORMED
IN
THE
CHURCH
OF
ST. MARY
IN
THE
CITY
OF
NEW
YORK
IN
THE
YEAR
1840
BY
THE
REVEREND
FATHER
JOHN
BAPTIST
MURPHY
PASTOR
OF
THE
SAID
CHURCH
AND
BY
THE
CLERGY
OF
THE
PARISH
OF
ST. MARY
IN
THE
CITY
OF
NEW
YORK
IN
THE
YEAR
1840
PUBLISHED
BY
J. B. MURPHY
AT
THE
PRINTING
OFFICE
OF
J. B. MURPHY
NO. 100 NASSAU ST. N.Y.

T A B L E

Des Pièces contenuës dans le premier Tome.

L ES Academiciens, Comedie.	Pag. 1.
Retraite de Monsieur le Duc de Longueville en son Gouvernement de Normandie.	36.
Lettre à Madame ***: Je me souviens qu'allant à l'Armée, &c.	45.
Lettre à la même: Je pensois que vous m'aviez oublié, &c.	46.
Lettre à Madame ***: Vous êtes sur le point de faire un méchant Galant, &c.	47.
Madrigal: Qu'avez-vous fait de mon Amour, &c.	48.
A Madame ***; Elegie: Aimable Iris si vous voulez apprendre, &c.	49.
A la même; Elegie: Iris si vous savez les peines que j'endure, &c.	52.
A la même; Stances: Iris je vous aime toujours, &c.	53.
A la même; Stances: Puis qu'il vous faut quitter, &c.	55.
A la même; Stances: Je n'entens plus parler de vous, &c.	56.
A la même; Stances: Si vous savez que je vous aime, &c.	57.
A la même; Stances: Mes Yeux, mes inutiles Yeux, &c.	58.
A la même; Chanson: Vous avez trompé mes desirs, &c.	59.
Caractere de Madame la Comtesse d'Olonne.	60.
Lettre à Madame la Comtesse d'Olonne, en lui envoyant son Caractere.	64.
A Madame ***; Sonnet: Que vous faites languir un pauvre malheureux, &c.	65.
Dixain: Vous faites la spirituelle, &c.	66.

T A B L E.

<i>A Madame ***; Stances: Laissez là nos jeunes desirs, &c.</i>	66.
<i>A Madame ***; Stances: Bien-heureux qui vit sans Chimere, &c.</i>	68.
<i>A la même; Stances: Je ne viens point devant vos Charms, &c.</i>	70.
<i>Epigramme: Etre sans vertu prétieuse, &c.</i>	71.
<i>Epigramme: Très difficile & fort peu délicat, &c.</i>	ibid.
<i>Stances: Philis en tournant ses beaux Yeux, &c.</i>	72.
<i>Lettre à Mad***: Quelque violente que soit mon Amitié, &c.</i>	76.
<i>A Monsieur le Marquis de ***; Stances: Marquis on dit par tout que vous êtes aimable, &c.</i>	77.
<i>A Mad***; Sonnet: Vous m'ordonnez de vous voir rarement, &c.</i>	80.
<i>A Madame ***; Stances irregulieres: Ménagez mieux le repos de ma Vie, &c.</i>	81.
<i>Sur les Ingrats.</i>	82.
<i>Lettre à Madame ***: Il n'y a rien de si honnête qu'une ancienne Amitié, &c.</i>	85.
<i>Observations sur la Maxime, qu'il faut mépriser la Fortune, & ne se point soucier de la Cour.</i>	86.
<i>Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne.</i>	90.
<i>Le Cercle.</i>	93.
<i>A Mademoiselle de l'E***; Elegie: Chere Philis qu'êtes-vous devenue, &c.</i>	97.
<i>L'Homme qui veut connoître toutes choses ne se connoît pas lui-même.</i>	102.
<i>Lettre à Monsieur ***: Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Protestante, &c.</i>	106.
<i>Sur les Plaisirs.</i>	108.
<i>Sonnet: Nature enseigne-moi, &c.</i>	114.
<i>Stances: Tircis, que l'Avenir trouble moins tes beaux Jours, &c.</i>	115.
<i>Epitaphe: A broüiller les humains Boudet fut sans seconde, &c.</i>	116.

Dixain:

T A B L E.

<i>Dixain : Qu'une Passion délicate, &c.</i>	117.
<i>Chanson : Il faut pour vôtre honneur Silvie, &c.</i>	ibid.
<i>Idée de la Femme qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais.</i>	118.
<i>Lettre à Madame *** : A ce que j'apprens, Madame, vous voulez devenir dévote, &c.</i>	124.
<i>Elegie sur la Mort du Duc de Candale.</i>	128.
<i>A Monsieur le Chevalier de Grammont : Il n'est qu'un Chevalier au Monde, &c.</i>	126.
<i>Lettre à Monsieur le Marquis de Crequi, sur la Paix des Pirenées, &c.</i>	128.
<i>Jugement sur les Sciences où peut s'appliquer un Honnête-homme.</i>	136.
<i>Jugement sur Cesar & sur Alexandre.</i>	141.
<i>Reflexions sur les divers Genies du Peuple Romain dans les divers tems de la Republique.</i>	151.
CHAP. I. De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Genie sous les premiers Rois.	ibid.
CHAP. II. Du Genie des premiers Romains, dans les commencemens de la Republique.	156.
CHAP. III. Des Guerres des premiers Romains.	158.
CHAP. IV. Contre l'opinion de Tite Live sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire d'Alexandre contre les Romains.	160.
CHAP. V. Le Genie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.	165.
CHAP. VI. De la premiere Guerre de Carthage.	171.
CHAP. VII. De la seconde Guerre Punique.	175.
CHAP. VIII. Du Genie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.	189.
CHAP. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV.	197. 198.
CHAP. XVI. D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Genie.	199.
CHAP. XVII. De Tibere & de son Genie.	209.
<i>Sonnet : Qu'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer, &c.</i>	215.

T A B L E

<i>A Madame ***; Stances : Il me souvient de mes Plaisirs, &c.</i>	
216.	
<i>Sur la Complaisance que les Femmes ont en leur Beauté.</i>	218.
<i>Jugement sur Seneque, Plutarque, & Petrone.</i>	222.
<i>La Matrone d'Ephese.</i>	236.
<i>Conversation du Maréchal d'Hoquincourt avec le Pere Canaye.</i>	240.
<i>Conversation de Monsieur d'Aubigny avec Monsieur de Saint-Evremond.</i>	247.
<i>Sir Politick Would-be, Comedie à la maniere des Anglois.</i>	251.
<i>Le Prophete Irlandois, Nouvelle.</i>	349.
<i>Lettre à Monsieur le Maréchal de Grammont.</i>	361.
<i>A Madame de Comminges, sur ce qu'elle avoit dit un jour à Monsieur d'Aubigny qu'elle aimeroit mieux avoir été Helene, que d'être une Beauté mediocre.</i>	364.
<i>Sur la Mort de la belle Marion de Lorme.</i>	366.
<i>Lettre à Monsieur le Marquis de Crequi.</i>	368.
<i>Lettre à Monsieur le Comte de Lionne, qui m'avoit fait dire de lui envoyer une Lettre qu'il pût montrer au Roi</i>	372.
<i>Au même.</i>	375.
<i>Au même.</i>	378.
<i>Au même.</i>	380.
<i>Au même.</i>	381.
<i>Dissertation sur la Tragedie de Racine, intitulée Alexandre le Grand.</i>	
384.	
<i>Observations sur Saluste & sur Tacite.</i>	394.
<i>Lettre à Monsieur le Comte de Lionne.</i>	401.
<i>Lettre au même.</i>	403.
<i>Au même.</i>	405.
<i>De la Retraite.</i>	407.
<i>Entretien de deux Dames avec une Religieuse mal satisfaite de sa Condition.</i>	414.
<i>Lettre de Monsieur de Corneille à Monsieur de Saint-Evremond, pour le remercier des Loüanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'Alexandre de Racine.</i>	419.
	Réponse

T A B L E.

<i>Réponse de Monsieur de Saint-Evremond à la Lettre de Monsieur de Corneille.</i>	421.
<i>Lettre à Monsieur le Comte de Lionne.</i>	423.
<i>Au même.</i>	425.
<i>L'Interêt dans les Personnes tout-à-fait corrompues.</i>	427.
<i>La Vertu trop rigide.</i>	430.
<i>Sentiment d'un honnête & habile Courtisan sur cette Vertu rigide, & ce sale Interêt.</i>	433.
<i>Conversation du Duc de Candale avec Monsieur de Saint-Evremond.</i>	439.
<i>Lettre à Monsieur le Comte de Lionne.</i>	457.
<i>Au même.</i>	458.
<i>Au même.</i>	459.
<i>Au même.</i>	460.

Fin de la Table.



ERRATA

ERRATA du premier Tome.

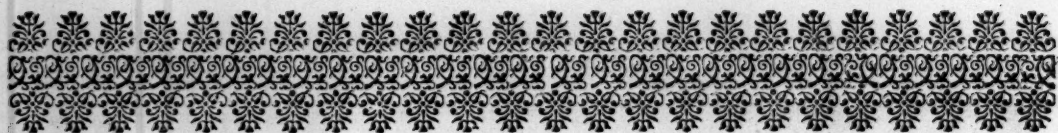
Page 22. ligne 14. Serifay, lisez, de Serifay. Pag. 72. lig. 1. & 2. effacez, A la même. Pag. 115. lig. 7. plaintes, lisez, craintes. Pag. 129. lig. 29. le maintien de son éternel empire, lisez, le maintien éternel de son Empire. Pag. 164. lig. 11. ont, lisez, on. Pag. 192. lig. 2. des, lisez, de. Pag. 312. lig. 7. courtoisie, lisez, courtoise. Pag. 316. lig. 9. tenir, lisez, se tenir. Pag. 320. lig. 14. si vous, lisez, mais si vous. Pag. 340. lig. 3. a, lisez, à. Pag. 359. lig. 17. quel-, lisez, quelque. Pag. 372. lig. 3. le Comte, lisez, le Marquis. Ibid. Otez la Note qui est à la Marge, & mettez-y celle qui est à la page 398. Pag. 375. lig. 25. Au même, lisez, Lettre à Mr. le Comte de Lionne. Ibid. Mettez à la Marge la Note qui est à la page 372. Pag. 396. lig. 2. dés, lisez, des. Pag. 459. lig. 15. pas la, lisez, par la.

LES

LES
ACADEMICIENS,
COMEDIE.

Tom. I.

A



ACTEURS.

* SÉQUIER.

MONSIEUR LE CHANCELIER *, *Protecteur de*
l'ACADEMIE FRANCOISE.

SERISAY, *Directeur de l'ACADEMIE.*

DESMARETS, *Chancelier de l'ACADEMIE.*

GODEAU, *Evêque de Grasse, & Vence.*

GOMBAULD.

CHAPELAIN.

HABERT.

FARET.

BOISROBERT.

SILHON.

COLLETET.

GOMBERVILLE.

SAINT AMANT.

COLOMBY.

BAUDOIN.

L'ESTOILE.

PORCHERES d'ARBAUD.

Mademoiselle de GOURNAI.

*La SCENE est à Paris dans la Maison, où
s'assembloit l'ACADEMIE.*



LES
ACADEMICIENS,
COMÉDIE *.

ACTE I.

SCENE I.

SAINT AMANT, FARET.

SAINT AMANT.

Faret, qui ne riroit de nôtre ACADEMIE?
A-t-on vû de nos jours une telle Infamie?
Passer huit ou dix Ans à reformer six Mots!
Par-Dieu, mon cher Faret, nous sommes de grands Sots.

A 2

FA-

* Cette Piece avoit d'abord pour Titre. La Comédie des ACADEMISTES, pour la Reformation de la Langue François. Elle fut faite au commencement de l'Année 1643. c'est à-dire environ huit ans après l'Etablissement de l'ACADEMIE. Après avoir couru longtems Manuscrite, on l'imprima en 1650. mais si horriblement défigurée, que M. de St. Evremond ne s'y reconnoissoit plus. Madame la D. de Ma-

zarin l'ayant engagé à la revoir en 1680. il aima mieux la refondre, que la corriger. Ceux qui prendront la peine de comparer la premiere Edition, avec celle qu'on donne presentement, verront bien que c'est icy une Piece toute Nouvelle. On a crû devoir marquer exactement le tems, où cette Comédie a esté retouchée, parce que sans cela on y trouveroit quelques Anachronismes.

F A R E T.

Tant fots qu'il vous plaira : mais les Premiers de *France*
Sont les Admirateurs de nôtre suffisance.

Quoy ! trouvez-vous mauvais que de pauvres Auteurs,
Devant les Ignorans s'érigent en Docteurs ?

S'ils peuvent se donner du credit, de l'estime,
L'erreur des abusez n'est pas pour eux un Crime.

Après tout ; où trouver de ces rares Sçavans,
Dont le nom immortel percera tous les Ans ?

Si pour l'ACADEMIE il faut tant de Science,
Vous, & moy, pourrions bien ailleurs prendre Séance.

S A I N T A M A N T.

Oui : mais je n'aime pas que Monsieur de *Godeau*,
Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau :

Qu'un fat de *Chapelain* aille en chaque Ruelle
D'un ridicule ton reciter sa PUCELLE * ;

* Chapelain a
fait un très
mechant Poëme
intitulé LA
PUCELLE.

Ou que-dur & contraint en ses Vers amoureux
Il fasse un sot Portrait de l'Objet de ses Voeux :

Que son Esprit sterile, & sa Veine forcée,
Produisent de grands mots, qui n'ont sens ni pensée.

Je voudrois que *Gombauld*, *l'Estoile*, & *Colletet*,

En Prose comme en Vers eussent un peu mieux fait :

† Comédie de
Boisrobert.

Que des AMIS RIVAUX †, *Boisrobert* ayant honte
Revint à son Talent de faire bien un Conte.

Enfin

F A R E T.

Vous avez tort de mépriser *Godeau* :

Il a l'Esprit fertile, & le tour assez beau.

Tout le défaut qu'il a soit en Vers, soit en Prose,

C'est qu'en trop de façons il dit la même chose.

L'Estoile fait des Vers avec le Cardinal [o] :

Colletet est bon-homme & n'écrit pas trop mal :

[o] L'Estoile,
Colletet, &
Boisrobert
étoient du
nombre de
ceux, qui
travaillaient à
des Pièces de
Théâtre par or-
dre du Cardi-
nal de Riche-
lieu, & souvent même avec luy. Voyez l'Histoire de l'Académie Française par M. Pellisson.

Bois-

Boisrobert est plaisant autant qu'on sauroit l'être;
Il s'est assez bien mis dans l'Esprit de son Maître) (;

A tous ses Madrigaux il donne un joli tour,
Et feroit des Leçons aux Grecs de leur Amour *.

Baudoin fait des Vers au dessous des Images,
Mais *Davila* traduit est un de ses Ouvrages †.

Gombauld pour un Châtré ne manque pas de Feu

J'entens quelqu'un qui monte; arrêtons nous un peu :
Je commence à le voir, c'est l'Evêque de *Grasse*.

SAINT AMANT.

Il faut se retirer, & luy quitter la place;

Nous reviendrons tantôt: allons, mon cher *Faret*,

Trouver proche d'icy quelque bon Cabaret.

(*Boisrobert* estoit alors en sa plus haute faveur auprès du Cardinal de Richelieu. & son plus grand soin estoit de delasser l'Esprit de son Maître après le bruit & l'embarras des Affaires, tantôt par ses agreables Contes, qu'il faisoit mieux que personne du monde, tantôt en luy rapportant toutes les petites Nouvelles de la Cour

& de la Ville; & ce Divertissement étoit si utile au Cardinal, que son premier Médecin M. Citois avoit accoutumé de luy dire, *Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé; mais toutes nos Drogues sont inutiles, si vous n'y méléz un peu de Boisrobert.* Pelis. Hist. de l'Acad.

* On accusoit fort Boisrobert du Vice de non-Conformité; témoin ces deux Vers de Ménage dans sa Requête des Dictionnaires.

Cet admirable Patelin,
Aimant le genre Masculin.

Quoy que M. Pelisson ait dit que Boisrobert estoit de CAEN, M. de St. Evremond m'a assuré qu'il étoit de ROUEN.

† Davila a écrit en Italien l'Histoire des Guerres Civiles de France depuis la mort de Henry II. jusqu'à la Paix de Vervins: Baudoin l'a traduite en François, & c'est le plus supportable de ses Ouvrages.

SCE-

SCENE II.

G O D E A U , C O L L E T E T .

G O D E A U .

E H quoy ! chers Nourissons des Filles de Mémoire,
 Qui sur les tems futurs obtiendrez la Victoire ;
 Beaux Mignons de *Pallas*, vrais Favoris des Dieux ;
 Vous n'êtes pas encore arrivez en ces lieux !
 Seriez-vous bien si tard assis encore à Table ?
 Non ; les plus grands Festins n'ont pour vous rien d'aimable.....

Mais voici *Colletet*, qui hâte un peu le pas :

Je l'ai toujours connu sobre dans ses Repas *.

* *Colletet*
 étoit extrême-
 ment pauvre.

Bon-jour, cher *Colletet*.

C O L L E T E T , *se jette à genoux.*

Grand Evêque de *Grasse*,

Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse :

Ne dois-je pas baiser votre sacré Talon ?

G O D E A U .

Nous sommes tous égaux étant Fils d'*Apollon*.

Levez-vous, *Colletet*.

C O L L E T E T .

Votre Magnificence,

Ne permet , Monseigneur, une telle Licence.

G O D E A U .

Rien ne sauroit changer le Commerce entre nous :

Je suis Evêque ailleurs, icy *Godeau* pour vous.

C O L L E T E T .

Très-reverend Seigneur, je vais donc vous complaire.

G O D E A U .

Attendant nos Messieurs que nous faudra-t-il faire ?

C O L L E T E T .

Je suis prêt d'obéir à votre Volonté.

GO-

G O D E A U.

Parlons comme autrefois avecque Liberté;
Vous savez, *Colletet*, à quel point je vous aime.

C O L L E T E T.

Seigneur, vôtre Amitié m'est un honneur extrême.

G O D E A U.

Oh bien ! seul avec vous, ainsi que je me voi,
Je vais prendre le tems de vous parler de moi.
Avez-vous vû mes Vers ?

C O L L E T E T.

Vos Vers ! je les adore :

Je les ai lûs cent fois, & je les lis encore.
Tout en est excellent, tout est beau, tout est net ;
Exact & regulier, châtié tout à fait.

G O D E A U.

Manquai-je en quelque endroit à garder la Césure ?
Y peut on remarquer une seule Hiature ?
Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les Mots ?
Ne fais-je pas parler chacun fort à propos ?
Le *Decorum* Latin, en François *Bien-séance*,
N'est si bien observé nulle part que je pense.
Colletet, je me loüe ; il le faut avoüer :
Mais c'est fort justement que je me puis loüer.

C O L L E T E T.

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la vie
Mépriser tous les traits de la plus noire Envie.
Vous n'aviez pas besoin de vôtre Dignité,
Pour vous mettre à couvert de la Malignité.

G O D E A U.

On se flate souvent : mais si je ne m'abuse,
S'attaquer à *Godeau*, c'est se prendre à la *Muse* ;
Et le plus envieux se verroit transporté,

S'il

* Godeau a
paraphrasé en
Vers le Canti-
que des trois
Enfans,
BENEDICI-
TE, omnia o-
pera Domini
&c. C'est une
de ses meilleu-
res Pièces.

S'il lisoit une fois mon BENEDICITE *.

O l'Ouvrage excellent !

COLLETET.

O la Piece admirable !

GODEAU.

Chef-d'Oeuvre précieux !

COLLETET.

Merveille incomparable !

GODEAU.

Que peut on desirer après un tel Effort ?

COLLETET.

Qui n'en fera content aura, ma foi, grand tort.

Mais sans parler de moi trop à mon avantage,

Suis-je pas, Monseigneur, assés grand personnage ?

GODEAU.

Colletet mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi ! je pretens traiter tout le monde d'égal,

En matiere d'Ecrits ; le bien est autre chose :

De richesse & de rang la Fortune dispose.

Que pourriez vous encor reprendre dans mes Vers ?

GODEAU.

Colletet, vos Discours sont obscurs & couverts.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le stile magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de Boutique.

COLLETET.

Ah ! le respect m'échape : & mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETET.

C'est vous, Monsieur Godeau, qui me faites l'outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre Ouvrage ?

COL-

COLLETET.

J'ai tant loüé le vôtre !

G O D E A U.

Il le meritoit bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat pour ne vous celer rien.

G O D E A U.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colere.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'étoit pour vous complaire.

G O D E A U.

Colletet, je vous trouve un gentil Violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant Fils d'Apollon.

G O D E A U.

Vous, *Enfant d'Apollon* ? vous n'êtes qu'une Bête.

COLLETET.

Et vous, Monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

S C E N E III.

S E R I S A Y, G O D E A U, C O L L E T E T.

S E R I S A Y à Godeau.

Q U'avez-vous, Monseigneur ? je vous voi tout ému ?

G O D E A U.

Colletet m'insulter ! qui l'auroit jamais crû ?

C O L L E T E T.

Traiter un vieil Auteur avec cette infamie !

C'est affronter en moi toute l'ACADEMIE.

S E R I S A Y.

Mais quelle est cette injure, & d'où vient tant de mal ?

C O L L E T E T.

Colletet mon ami, vous ne faites pas mal :

Vous parlez un peu mieux qu'un homme de Boutique.

Et mieux que vous, Godeau ? Car, enfin, je m'explique ;

Et nôtre DIRECTEUR le saura comme vous.

S E R I S A Y.

Moderez, Colletet ; moderez ce courroux.

Offenser un Prelat à qui l'on doit hommage,

C'est d'un homme insensé faire le personnage.

C O L L E T E T.

Je sai bien respecter Godeau comme Prelat ;

Mais Godeau comme Auteur, je le trouve fort plat.

G O D E A U.

Ma Colere se passe, & je veux sans murmure,

En Prelat patient endurer cette injure.

C O L L E T E T.

Moi ; je veux recevoir la satisfaction

Du tort, qu'a pû souffrir ma Reputation.

O, d'un humble Prelat, patience parfaite !

Il parle d'endurer l'Injure qu'il a faite !
Pardonner à des gens que l'on a maltraités,
Ce sont du bon Godeau les Générosités.

G O D E A U.

Eh bien ! cher *Colletet*, je ferai d'avantage,
Vous serez reconnu pour un grand Personnage.
Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi ;
Et vous saurez écrire & parler mieux que moi.

C O L L E T E T.

Ordonnez, Monseigneur, ce qu'il faut que je fasse :
J'ai plus failli que vous, & je demande grace.

Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin Prelat le BENEDICITE.

O l'Ouvrage excellent ! O la Piece admirable !

Chef-d'Oeuvre précieux ! Merveille incomparable !

Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin Prelat le BENEDICITE.

G O D E A U.

Qu'en tous lieux on exalte, & qu'en tous lieux on chante,

De nôtre *Colletet* la CANE BARBOTANTE * :

Ces beaux Vers, que le tems ne sauroit effacer,

Et qu'un grand Cardinal voulut recompenser.

C'est là que *Colletet* si vivement explique,

Du Canard amoureux la Venus aquatique ;

Qu'au sens de *Richelieu* le Roi ne pourroit pas,

De tout l'Or du Royaume en payer les appas.

B 2

S E-

de la Description du Quarré d'Eau en cet endroit :

*La Cane s'humecter de la Bourbe de l'Eau,
D'une Voix enrouée & d'un Batement d'Aïsse,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.*

Et après avoir ecouté tout le reste, il luy donna de sa propre main cinquante Pistoles avec ces paroles obligeantes, *quo c'estoit seulement pour ces deux (derniers) Vers, qu'il avoit trouvez si beaux, & que le Roy n'estoit pas assez riche pour payer tout le reste...* Au lieu de *La Cane s'Humecter de la Bourbe de l'Eau*, le Cardinal voulut luy persuader de mettre BARBOTER dans la Bourbe de l'Eau, &c. *Peliff. Hist. de l'Acad.*

Pour donner plus de ridicule à *Colletet M. de St. Evremond*, employe icy le terme de Cane Barbotante. Le Monologue, qui est une assez mechante Piece, est imprimé devant la Comédie des Tuileries; C'est une Description du Palais & du Jardin des Tuileries, tels qu'ils estoient dans ce tems là.

* *Colletet* ayant porté au Cardinal le Monologue des Tuileries, il s'arrêta particulièrement sur deux Vers

S E R I S A Y.

Nous sommes tous contents: la Discorde est finie,
Et la Paix regnera dans nôtre Compagnie.

Au reste, l'heure approche, où se doit terminer,
La Reforme des Mots que nous allons donner;
Et par qui nous aurons la Gloire sans seconde,
D'établir le François en tous les lieux du Monde.

C O L L E T E T.

Monsieur le C H A N C E L I E R ne doit venir que tard.

S E R I S A Y.

Donc, pour un peu de tems, allons quelque autre part.

S C E N E IV.

P O R C H E R E S D'ARBAUD, COLOMBY.

P O R C H E R E S.

* Colomby étoit
de Caën en
Normandie,
Parent de Mal-
herbe, dont il
fut Disciple &
Sectateur.....
Il avoit une
Charge à la
Cour, qui n'a-
voit point été
avant luy, &
n'a point été
depuis; Car il
se qualifioit,
Orateur du Roy
pour les Affaires
d'Etat. Pelic.
Hist. de l'Acad.

Illustre Colomby, vrai cousin de Malherbe *,
De ton merite seul glorieux & superbe;
Parmi tous les Auteurs en voit on aujourd'hui,
Qui puissent approcher ou de vous, ou de lui?

C O L O M B Y.

Malherbe ne vit plus; Bertaut n'est plus au monde:
D'Ignorance & d'Erreur toute la terre abonde †.

P O R C H E R E S.

Desportes a subi nôtre commun destin;
Passerat a vécu; j'ai vû mourir Rapin:
Et c'étoient les Auteurs, dont l'illustre Genie
Auroit pû faire honneur à nôtre Compagnie.

C O L O M B Y.

Vous savez que j'avois auprès du Potentat,
La Charge d'Orateur des Affaires d'Etat.

† Vers de Ber-
taut Eveque
de Scez, qui
se fit estimer en
son tems par
ses Poësies. Il
mourut en
1611.

P O R-

P O R C H E R E S.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Regence,
Des *Nocturnes Plaisirs* la suprême *Intendance* *.

C O L O M B Y.

Où n'étant point payé de mes Appointemens ;

P O R C H E R E S.

Détrompé que je suis de tous Amusemens ;

C O L O M B Y.

Je vais faire leçon aux gens de nos Provinces ,
Du peu de gain, qu'on fait au service des Princes.

P O R C H E R E S.

J'abandonne la Cour, & vais dans chaque lieu,
Loüer la Reine-mere, & blamer *Richelieu*.

C O L O M B Y.

Aux Auteurs assemblés prenez le soin de dire,
Que las de mes Emplois, enfin je me retire.

P O R C H E R E S.

C'est la forme ordinaire : & quiconque a quitté,
Leur a fait en quittant cette Civilité.

C O L O M B Y.

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de reformer les Mots, je me reforme.

P O R C H E R E S.

Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même Compliment.

* Porcheres
d'Arbaud avoit
esté Intendant
des Plaisirs
Nocturnes ;
Charge, dont
il ne restoit plus
qu'un nom ri-
dicule.

Fin du I. Acte.

A C-



A C T E II.

S C E N E I.

CHAPELAIN seul, faisant des Vers avec un soin
ridicule, & peu de Genie.

T Andis que je suis seul, il faut que je compose
Quelque Ouvrage excellent; soit en Vers, soit en Prose.
La Prose est trop facile; & son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un Auteur immortel :
Mais d'un sens figuré la noble Allégorie,
Des sublimes Esprits sera toujours chérie.
Par son divin pouvoir nos Ecrits triomphans,
Passent de siècle en siècle, & bravent tous les ans.
Je quitte donc la Prose & la simple Nature,
Pour composer des Vers, où regne la Figure.

Qui vit jamais rien de si beau,

(Il me faudra choisir pour la Rime, Flambeau.)

*Que les beaux Yeux de la Comtesse *?*

(Je voudrais bien aussi mettre en Rime, Déesse :)

* D'ordinaire
les Poètes choi-
sissent une Da-
me distinguée
par sa Beauté,
ou par son Me-
rite, pour l'ai-
mer en idée.

Chapelain avoit pris pour Objet de ses Vœux Poétiques la Comtesse de Vermeil.

Qui

*Qui vit jamais rien de si beau ,
Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
Je ne croi point qu'une Déesse
Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut on trouver une ame
Qui ne sente la vive Flamme ,
Qu'allume cet Oeil radieux ?*

*Radieux me plaît fort : un Oeil plein de lumiere ,
Et qui fait sur nos Cœurs l'impression premiere ,
D'où se forment enfin les tendresses d'Amour.
Radieux ! j'en veux faire un Terme de la Cour.*

*Sa Clarté qu'on voit sans seconde ,
Eclairant peu à peu le Monde ,
Luira même un jour pour les Dieux.*

*Je ne suis pas assés maitre de mon Genie ,
J'ai fait sans y penser une Cacophonie :
Qui me soupçonneroit d'avoir mis peu à peu ?
Ce desordre me vient pour avoir trop de Feu.*

*Qui vit jamais rien de si beau ,
Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
Je ne croi point qu'une Déesse ,
Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut on trouver une ame ,
Qui ne sente la vive Flamme ,
Qu'allume cet Oeil radieux ?
Sa Clarté qu'on voit sans seconde ,
S'épand déjà sur tout le Monde ,
Et luira bien tôt pour les Dieux.*

Voilà

Voilà, ce qui s'appelle écrire avec Justesse !
 Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans Rudesse :
 Car tout Ouvrage fort a de la dureté,
 Si par un Art soigneux il n'est pas ajusté.

*Chacun admire en ce Visage,
 La lumière de deux Soleils :
 Si la Nature eût été sage,
 Le Ciel en auroit deux pareils.*

Que voilà de beaux Vers ! l'auguste Poësie !
 „ *Phœbus*, *éclaire encore un peu ma fantaisie :
 „ Divin Pere du jour, qui maintiens l'Univers,
 „ Donne moi cette Ardeur, qui fait faire des Vers.
 „ Ranime mes esprits, & dans mon sang rappelle,
 „ La féconde Chaleur, qui forma la PUCELLE.
 „ Par l'Epithete alors je me rendis fameux :
 „ Alors le Mont Olympe à son pied sablonneux ;
 „ Alors hideux, terrible, affreux, épouvantable,
 „ Firent dans mes Ecrits un effet admirable.
 „ Divin Pere du jour, qui maintiens l'Univers,
 „ Redonne moi l'Ardeur, qui fit faire ces Vers.

*Le Teint qui paroît sur sa Face,
 Est plus uni que n'est la Glace,
 Plus clair que le Ciel cristalin :
 Où trouver un Pinceau qui touche,
 Les Charmes de sa belle Bouche,
 Et l'honneur du Nez aquilin ?*

Cette Comparaison me semble assez bien prise :
 Il n'est rien plus uni qu'un Cristal de Venise ;
 Et les Cieux qui ne sont formés d'aucun Metal,
 Pourroient, à mon avis, être faits de Cristal.

Aquilin ne vient pas fort souvent en usage,
 Mais il convient au Nez du plus parfait Visage :
 Tous les Peintres fameux veulent qu'un Nez soit tel.
 Oublier *Aquilin*, est un Pêché mortel.

*Chacun admire en ce Visage ,
 La Lumière de deux Soleils ;
 Si la Nature eût été sage ,
 Le Ciel en auroit deux pareils.*

*Le Teint , qui paroît sur sa Face ,
 Est plus uni que n'est la Glace ,
 Plus clair que le Ciel cristallin ;
 Où trouver un Pinceau qui touche ,
 Les Charmes de sa belle Bouche ,
 Et l'honneur du Nez aquilin ?*

Ainsi peignoient les Grecs des Beautés achevées,
 De l'injure des ans par leurs Ecrits sauvées.

Je n'ai fait que vint Vers , mais tous Vers raisonnés,
 Magnifiques , pompeux , justes , & bien tournés.
 Par un secret de l'Art ; d'une grande Déesse
 J'oppose les Appas à ceux de ma COMTESSE ;
 Et des Charmes divins dans l'opposition ,

Je fais voir la Confusion.

Quant à l'autre Couplet ; j'y reprends la Nature
 Qui des Corps azurés a formé la structure,
 De n'avoir sù placer à ce haut Firmament

Qu'un Soleil seulement.

La COMTESSE en a deux : C'est au Ciel une honte,
 Qu'un Visage ici bas en Soleils le surmonte.

J'acheve heureusement : il me falloit finir ;
 Aussi bien nos Auteurs commencent à venir.

SCENE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON,
BOISROBERT.

SERISAY à Chapelain.

Vous attendiez ici cette heure fortunée
Où la Reforme enfin doit être terminée.

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit Ans nous attendons ce jour,
Où doit être réglé tout Language de Cour.
Mais que les Ignorans vont en dire d'injures !

SERISAY.

Nous saurons mépriser de fots & vains Murmures.

BOISROBERT.

Nous allons bien-tôt voir un de nos Mécontents,
Résolu de se plaindre & de nous, & du tems.

CHAPELAIN.

C'est *Silhon* irrité contre l'ACADEMIE,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY.

Et de sa haine encor quel est le fondement ?

CHAPELAIN.

Nous reformons un mot propre au Raisonnement.
Il laissera sans OR tous Discours politiques,
Et n'écrira jamais des affaires publiques.
Silhon est violent : s'il parle contre nous.....

SERISAY.

Monsieur le CHANCELIER calmera son Courroux.

BOIS-

BOISROBERT.

Faut il un CHANCELIER pour calmer sa Colere ?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :
 Il doit attaquer OR, que *Silhon* aime tant,
 Aussi bien que PARFOIS, & POURCE-QUE, & D'AUTANT.

SILHON *entre.*

A dire vrai, Messieurs, c'est une chose étrange :
 On a beau meriter honneur, gloire, loüange ;
 Affermir tant qu'on peut l'autorité des Loix ;
 Faire service à Dieu, travailler pour les Rois ;
 Préscrire le devoir & du Peuple & du Prince ;
 Instruire un Potentat à regler sa Province * :
 Il faut avoir l'affront de voir des Esprits doux,
 Gagner chez nos Auteurs plus de credit que nous.

* *Silhon* a fait
 un traité de
 l'immortalité
 de l'Âme, un
 Livre de Politi-
 que, intitulé
 le Ministre
 d'Etat & quel-
 ques autres
 Ouvrages.

SERISAY.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette Injustice.

BOISROBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vû du Caprice.

SILHON.

Les Siècles, *Boisrobert*, sont assez differens :
 On blamoit autrefois les hommes ignorans ;
 La Science aujourd'hui donne fort peu d'estime :
 En savoir plus que vous n'est pas un petit crime.

BOISROBERT.

J'aime les Ignorans d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'aquerir cet honneur.

SERISAY.

Eh ! pour l'amour de moi finissez la querelle :

Soyons, foyons unis d'une Amitié fidelle.

Encor, Monsieur *Silhon*, dequoi vous plaignez-vous ?

BOISROBERT.

Un Mot qu'on veut changer lui donne ce courroux.

S I L H O N.

C'est un Mot, il est vrai; mais de grande importance.

B O I S R O B E R T.

On pourroit s'en passer bien mieux que de Finance.

S I L H O N.

Il est pourtant utile, & le fera toujours.

O R, trouve bien sa place en de graves Discours.

En Affaire, au Barreau, dans la Théologie,

O R, est fort positif, & de grande énergie.

S E R I S A Y.

Je voi venir à nous la Sibille *Gournai*:

Quel suplice, bon Dieu! m'avez vous ordonné.

S I L H O N.

Elle merite bien que vous fassiez cas d'elle.

B O I S R O B E R T.

A soixante-&-dix ans elle est encor Pucelle.

S C E N E III.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I, S E R I S A Y, B O I S R O B E R T, S I L H O N.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I.

J E vous ai bien cherché Monsieur le President.

S E R I S A Y.

Baïffez-vous, *Boisrobert*, & ramassez sa Dent.

B O I S R O B E R T.

C'est une grosse Dent, qui vous étoit tombée,

Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

S I L H O N.

Montagne en perdit une âgé de soixante ans.

MA-

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les Dents *.

Mais apprenez de lui que par toute la Grece,

C'étoit comme un devoir d'honorer la Vieillesse:

Et le *vieil* age en vous fera peu respecté,

Si vous en usez mal dans la *Virilité*.

Montagne s'employoit à corriger le Vice,

Et bien connoître l'Homme étoit son *Exercice*.

Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand *los*,

Du *sterile* *labeur* de reformer des Mots.

BOISROBERT.

Vous fûtes ennemie en tout tems du Language.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Le *Sens* à mon avis vous eût rendu plus sage.

Avec tous mes vieux Mots encore ma Raïson,

Parmi les gens sensés se trouve de faïson.

BOISROBERT.

Je l'avoüe aisément; & vôtre Experience,

Nimphe des premiers ans, vaut mieux que la science.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

On méprisoit un Fourbe au tems que je vous dis.

Boisrobert le plaïsant eût été gueux *jadis*:

Et *Montagne* & *Charron* avoient l'ame trop forte,

Pour demeurer toujours au *recoin* d'une porte,

Aucuper jour & nuit leurs plus grands Ennemis,

Et des Grands de la Cour être *Valets* *soumis*.

BOISROBERT.

Ce sont là des raisons, que le Demon vous dicte.

Comment, vieille *Gournai*, vous aimez la *Vindictte*?

Qui vous fait *détracter*? qui vous met en *courroux*?

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Montagne haïssoit les Menteurs & les Fous.

Poursuivez, *Sçavantaux*, à reformer la Langue.

* Mademoiselle de Gournai se disoit Fille d'Alliance de Montagne, dont elle a publié les ESSAIS corrigés & augmentés. Dans une Preface curieuse, qu'elle mit à la tête de cette Edition, & dans quelques autres Ouvrages, elle se déclara hautement pour les vieux Mots, & les Phrases surannées. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

S E R I S A Y.

Allez-vous en ailleurs faire vôtre Harangue.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I.

Otez MOULT & JACOIT, bien que mal à propos:

Mais laissez pour le moins, BLANDICE, ANGOISSE, & Los.

S E R I S A Y.

Tout ainsi que l'Esprit est vague & *contournable*,

De même le Discours doit être variable:

Les Termes ont le fort, qu'on voit au genre humain,

Un Mot vit aujourd'hui, qui perira demain.

L'usage parmi nous est fort *ambulatoire*.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I.

Vous raillez sottement la Verité *notoire*.

Il moura, T O U T A I N S I, que je voi méprisé;

Mais devant lui mouront les Vers *Serifay*.

Fin du II. Acte.

A C-



A C T E III.

S C E N E I.

MONSIEUR LE CHANCELIER, GODEAU, CHAPELAIN,
BOISROBERT, SERISAY, PORCHERES, &c.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

C'Est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle à la *France*,
Les Mystères secrets de la vraie Eloquence :
Les *Muses*, qui du Ciel ont descendu chez nous,
Vous rendent par ma bouche un Oracle si doux.
C'est à tort, grands Auteurs, que la *Grèce* se vante ;
La *Rome* des *Latins* n'est plus la Triomphante ;
L'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,
Et les *Muses* n'ont plus de séjour qu'à *Paris*.

G O D E A U.

Qui croiroit, Monseigneur, que ces Enchanteresses
Que les neuf belles Sœurs nos divines Maitresses,
Vinssent ici flater nos esprits & nos sens,
Si vous n'aviez aimé leurs Charmes innocens ?

C H A P E L A I N.

Vous voyez les choses futures,
Malgré les nuits les plus obscures,
Qui couvrent le bien de l'Etat :

Vous

Oeuvres Mesiées.

Vous voyez tout ce qu'il faut faire,
 Au rebours du sens populaire,
 Pour maintenir le Potentat.

B O I S R O B E R T.

Superbes Filles de memoire,
 Venez accroître mon ardeur;
 Je vais travailler à la Gloire,
 D'une incomparable Grandeur.....

Que le stile élevé me paroît incommode !
 Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une *Ode*.

M O N S I E U R L E C H A N C E L I E R.

Que chacun se reduise au merite d'Auteur;
 J'estime le Sçavant, & je hais le Flateur.
 Mes Loiianges, Messieurs, ne sont pas nécessaires,
 Et vous avez ici de plus grandes affaires.

S E R I S A Y.

Porcheres semble avoir dessein de nous parler.

P O R C H E R E S.

Quatre mots seulement, Messieurs; puis m'en aller.
 Monsieur de *Colomby* m'a chargé de vous dire,
 Que las de ses Emplois enfin il se retire:
 Et, vous saurez aussi qu'ennuyé de la Cour,
 Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

S E R I S A Y.

Vous nous voyez pensifs, mornes, & taciturnes,
 De perdre *l'Intendant* de nos *Plaisirs Nocturnes*:
 Et vous ferez savoir au muet *Orateur*
Des Affaires d'Etat, le fonds de nôtre Cœur.
 Nous regrettons beaucoup un si grand Personnage,
 Et ne suivrons pas moins nôtre important Ouvrage.

D E S-

DES MARETS.

Je ne voi point ici *Saint Amant*, ni *Faret*;
Que sont ils devenus?

G O D E A U.

Ils sont au Cabaret.

DES MARETS.

Ils sont au Cabaret! Messieurs, quelle impudence!
Vous voyez parmi nous un CHANCELIER de *France*,
Qui vient de son Logis en ce méchant Quartier*,
Sachant bien le Respect que l'on doit au métier;
Et ces vieux Débauchez au mépris de la Gloire,
Lors que nous travaillons font leur plaisir de boire.

G O D E A U.

Je vois entrer *Faret* suivi de *Saint Amant*.

C H A P E L A I N.

Et si je ne me trompe ils ont bû largement.

desiroit qu'à l'avenir elle s'assemblât chez luy. Voyez M. Pelif. Hist. de l'Acad.

* L'ACADE-
MIE n'avoit
point au Com-
mencement de
lieu fixe, pour
tenir ses As-
semblées. On les
tenoit tantôt
chez un des A-
cademiciens, &
tantôt chez un
autre; jusqu'à
ce que M. le
Chancelier fit
dire à la Com-
pagnie, qu'il

SCENE II.

SAINT AMANT, FARET, CHAPELAIN, GOMBAULD,
SERISAY, MONSIEUR LE CHANCELIER, &c.

S A I N T A M A N T.

Pour tout Emploi chez vous, Seigneurs Académiques,
Nous ferons vos Bûveurs & Poètes Bachiques.

F A R E T.

Nous perdons le respect ; mais ô Grand CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

C H A P E L A I N.

Il ne vous reste plus qu'à parler de la Guerre,
Qui dans le Cabaret se fait à coup de Verre.

G O M B A U L D.

Qu'à dire des Chançons, qui vantent la Liqueur,
Dont le Pere *Bacchus* réjouit votre cœur.

S A I N T A M A N T.

Prenez soin de nôtre Langage,
Auteurs polis & curieux ;
Et nous laissez le doux usage,
D'un Vin frais & délicieux.

Que *d'Apollon* la docte Troupe,
Vieillisse à réformer les Mots ;
Celle de *Bacchus*, dans la Coupe
Ira chercher la Joye, & trouver son Repos.

F A R E T.

Si l'esprit & la suffisance,
Si l'avantage de Raison,

Ne

Ne paroissent point dans l'enfance,
 Et demeurent comme en Prison ;
 C'est qu'on succe le lait d'une pauvre Nourrice :
 Et Dieu , qui conduit tout sagement à sa fin ,
 De nos divins Talens réserve l'exercice ,
 Pour le tems précieux que nous boirons du Vin.

S E R I S A Y.

Nous sommes satisfaits de vos Stances Bachiques,
 Et vous êtes reçûs Bûveurs Académiques.
 Mais de peur de vieillir à réformer les Mots ,
 Nous allons travailler ; laissez nous en repos :
 La chose qui se traite est assez d'importance.

F A R E T.

Nous nous tairons.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

Sortez ; c'est le mieux que je pense.

F A R E T.

Si nous vous offensois , Monsieur le CHANCELIER,
 Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

SCENE III.

MONSIEUR LE CHANCELIER, SERISAY, GODEAU, DES MARETS, SILHON, CHAPELAIN, GOMBAULD, BOISROBERT, L'ESTOILE, GOMBERVILLE, BAUDOIN, &c.

SERISAY.

ENfin, ils sont sortis. Sans tarder d'avantage,
Réformons les Défauts que l'on trouve au Langage,
Et d'un Stile trop vieux faisons en un nouveau.
Vous, parlez le premier, docte & sage Godeau.

GODEAU.

C'est m'obliger beaucoup : & cette déference,
Seroit dûe à quelque autre avec plus d'apparence.

SERISAY.

Vous êtes trop modeste, & votre Dignité.....

GODEAU.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité :
Je le dois purement à votre Courtoisie.

SERISAY.

On n'en sauroit avoir aucune jalousie.

GODEAU.

Je dirai donc, Messieurs, qu'il est très important,
D'ôter de nôtre Langue, OR, POURCE-QUE, & D'AUTANT.
C'est là mon sentiment : vous me voyez attendre
Que quelque Emulateur s'apprête à les deffendre.

DES MARETS.

Silhon s'oppose enfin.

SERISAY.

Parlez distinctement :

Vous

Vous, Monsieur de Godeau.

G O D E A U.

Je dis premièrement,
Que ces Mots sont usés, qu'ils tombent de Vieillesse;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse.

S I L H O N.

Inepte sentiment ! absurde vision !
Ces Mots mènent enfin à la Conclusion :
L'un, sert à resumer, comme à la Conséquence ;
Les autres, à prouver les choses d'importance.

G O D E A U.

Le premier sent l'École, & tient trop du Pédant ;
Et tous ont trop vécu.

L A T R O U P E.

Nous en disons autant.

S I L H O N.

Qu'ils soient bannis des Vers & conservés en Prose.

D E S M A R E T S.

Aujourd'hui Prose & Vers sont une même chose.

C H A P E L A I N.

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le pous.

S E R I S A Y.

C'est assez disputé, Messieurs ; asséyez-vous :

Que quelque autre succède à l'Evêque de Grasse.

Parlez, vous *Chapelain*, sans user de Préface.

C H A P E L A I N. -

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes de Barreau,

Que leur antiquité doit porter au Tombeau.

S I L H O N.

J'estime en *Chapelain* la bonté de Nature,
Qui veut donner aux Mots même la Sepulture.

CHA-

CHAPELAIN.

* Ut filvæ foliis
 pronos mutan-
 tur in annos;
 Prima cadunt:
 ita verborum
 vetus interit æ-
 tas, Et juvenum
 ritu florent
 modò nata, vi-
 gentque. Ho-
 rat. de Arte
 Poët.

Horace les fait naître, & puis les fait mourir *.
 Sans quelque Métaphore on ne peut discourir.

SILHON.

Les Mots peuvent mourir; mais jamais Métaphore,
 N'avoit dressé Tombeau pour de tels Morts encore.

LA TROUPE.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, *doivent être abolis,*
Mais on ne les voit pas encore ensevelis.

GOMBAULD.

Je dis que la Coûtume assez souvent trop forte,
 Fait dire improprement que l'on FERME LA PORTE.
 L'Usage tous les jours autorise des Mots,
 Dont on se sert pourtant assez mal à propos.
 Pour avoir moins de Froid à la fin de Décembre,
 On va POUSSER SA PORTE, & l'on FERME SA CHAMBRE.

SERISAY.

En matiere d'Etat vous savez que les Rois,
 N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes Loix:
 De même dans les Mots ce n'est pas être sage,
 Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'Usage.

LA TROUPE.

Digne Raisonnement! Noble Comparaison!
Gombauld n'a pas de tort, & vous avez Raison.

BOISROBERT.

Messieurs, je veux ôter un terme de Coquette;
 C'est le Mot d' A R A V I R.

L'ESTOILE.

Il est bon en Fleurete.

Cent & cent faux Galans en leur fade entretien,
De ce Mot d' A R A V I R se servent assez bien:
Et principalement dans les Amours de Ville,
A R A V I R se rendra chaque jour plus utile.

L A T R O U P E.

*Nous n'avons parmi nous que des Auteurs de Cour,
Et partant ennemis de ce dernier Amour.
Les Dames de Quartier auront leur COTTERIE,
A qui nous laisserons le droit de Bourgeoisie.*

G O M B E R V I L L E.

Que ferons nous, Messieurs, de C A R *, & de P O U R Q U O I ?

D E S M A R E T S.

Que deviendrait sans C A R, l'Autorité du Roi ?

G O M B E R V I L L E.

Le Roi fera toujours ce que le Roi doit être,
Et ce n'est pas un Mot, qui le rend nôtre Maître.

G O M B A U L D.

Beau Titre que le C A R, au suprême Pouvoir,
Pour prescrire aux sujets la règle & le devoir!

D E S M A R E T S.

Je vous connois Gombauld : vous êtes Hérétique †,
Et partisan secret de toute République.

G O M B A U D.

Je suis fort bon Sujet, & le serai toujours;
Prêt de mourir pour C A R, après un tel discours.

D E S M A R E T S.

Du C A R viennent les Loix : sans C A R point d'Ordonnance;
Et ce ne seroit plus que desordre & licence.

* Gomberville
avoit une si fu-
rieuse Antipa-
tie pour le
C A R, qu'il
se vanta un
jour de ne l'a-
voir jamais em-
ployé dans les
cinq Volumes du
POLEXANDRE.
Voyez dans les
Oeuvres de
Voiture, cette
Agrable Let-
tre, qui Com-
mence, Made-
moiselle, C A R,
étant d'une si
grande Confi-
deration en
nôtre Langue,
&c.

† Gombauld
étoit Prote-
stant.

G O M -

G O M B A U L D.

Je demande pardon, si trop mal à propos,
J'ai parlé contre un Mot qui maintient le Repos.

G O M B E R V I L L E à Des Marets.

L'effort de vôtre Esprit en chose imaginaire,
Vous rendra, *Des Marets*, un grand Visionnaire.
Le POETE, le VAILLANT, le RICHE, l'AMOUREUX,
Feront de leur Auteur un aussi grand Fou qu'eux *.

* Des Marets
a fait une Co-
medie intitulee
LES VISION-
NAIRES, qui
est son chef-
d'Oeuvre, &
dont les quatre
principaux Per-
sonnages sont un
Capitan, un
Poete extra-
vagant, un A-
moureux en
idée, & un
Riche imagi-
naire. Sur la
fin de sa vie il
publia LES DE-
LICES DE L'ES-
PRIT, où il don-
na dans le
Fanatisme, &
se remplit la
Tête de Visions
Prophétiques.
Voyez le Di-
ction. de M.
Byle.

D E S M A R E T S.

Un Faiseur de Romans, pere de POLEXANDRE,
A corriger les Foux n'a pas droit de pretendre.

M O N S I E U R L E C H A N C E L I E R.

Ni vous autres, Messieurs, droit de vous quereller.
Laissez le C A R en paix : il n'en faut plus parler.

G O M B E R V I L L E.

Et le P O U R Q U O I, Messieurs?

L A T R O U P E.

*Sans cesse il questionne:**Qu'il soit moins importun, ou bien on l'abandonne.*

L' E S T O I L E.

Je ne saurois souffrir le vieux AUPARAVANT,
Qui se trouve cent fois à la place d'AVANT.

B A U D O I N.

Pour mes Traductions c'est un Mot nécessaire;
Et si l'on s'en fert mal, je n'y saurois que faire.

L' E S T O I L E.

Peut-être voudrez-vous garder encor JADIS?

BAU-

B A U D O I N.

Sans lui comment rimer si bien à *Paradis*.

L' E S T O I L E.

Paradis est un Mot ignoré du *Parnasse*,
Et les *Cieux* dans nos Vers auront meilleure grace.

S E R I S A Y.

Que dira *Colletet* ?

C O L L E T E T.

Le plus grand de mes soins,
Est d'ôter NONOBTANT, & casser NEANTMOINS.

H A B E R T.

Condamner NEANTMOINS ! d'où vient cette pensée ?

Colletet, avez-vous la Cerveille blessée ?

NEANTMOINS ! qui remplit & coule doucement ;

Qui met dans le Discours un certain Ornement.....

Pout casser NONOBTANT, c'est un méchant Office,

Que nous nous rendrions dans les Cours de Justice.

D E S M A R E T S.

Puisque C A R est sauvé, laissons le reste en Paix,
Et faisons une Loi, qui demeure à jamais.

„ Les Auteurs assemblés pour régler le Langage,

„ Ont enfin décidé dans leur *Aréopage* :

„ Voici les Mots soufferts ; voici les Mots cassés.....

Monfieur de *Serifay*, c'est à vous : Prononcez.

S E R I S A Y.

Grace à Dieu, Compagnons, la divine Assemblée,

A si bien travaillé, que la Langue est réglée.

Nous avons retranché ces durs & rudes Mots,

Tom. I.

E

Qui

Qui sembloient introduits par les barbares Gots :
Et s'il en reste aucun en faveur de l'Usage,
Il fera désormais un méchant personnage.

OR, qui fit l'important, déchû de tous Honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux Raisonneurs.
COMBIEN-QUE, POURCE-QUE, font un son incommode,
Et d'AUTANT, & PARFOIS ne sont plus à la mode.
IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes de Barreau,
Mais le Plaideur François aime un air plus nouveau.
IL APPERT étoit bon pour Cujas & Barthole *.
IL CONSTE ira trouver le Parlement de Dole,
Où malgré sa Vieillesse il se rendra commun,
Par les graves Discours de l'Orateur le Brun †.
Du pieux Chapelain la Bonté paternelle,
Peut garder son Tombeau pour sa propre PUCELLE.
Aux stériles Esprits dans leur fade Entretien,
On permet A RAVIR, lequel n'exprime rien.
JADIS, est conservé par respect pour Malherbe.
Dans l'Ode il a marché, JADIS, grave & superbe ;
Et de là s'abaissant en faveur de Scarron,
Il a pris l'Air burlesque & le comique Ton ;
Mais il demeure exclus du Discours ordinaire :
Vieux, JADIS, c'est pour vous tout ce que l'on peut faire.
Il faudra moderer cet indiscret POURQUOI ;
Et révéler le CAR pour l'Interêt du Roi.
En toutes Nations la Coutume est bien forte ;
On dira cependant que l'on POUSSE LA PORTE.
Nous souffrons NEANTMOINS, & craignant le Palais,
Nous laissons NONOBTANT, en repos pour jamais.
Qu'au milieu des Cités la vaine COTTERIE,
Au prodigue CADEAU soit toujours assortie :
Et que dans le Repas ainsi que dans l'Amour,
Ils demeurent Bourgeois, éloignés de la Cour.

* Deux célèbres Jurisconsultes.

† Mr. le Brun
Procureur Général au Parlement de Dole,
s'en servoit tousjours. Touchant
Mr. le Brun,
voyez le Dictionnaire de Mr.
Bayle.

Auteurs, mes Compagnons, qui réglez le Langage,
Avons nous assez fait; en faut il davantage ?

LA TROUPE.

*Voila ce qu'à peu près nous pensions réformer :
Anatheme sur ceux qui voudront le blâmer ;
Et soit traité chez nous plus mal qu'un Hérétique ,
Qui ne reconnoitra la Troupe Academique.*

DES MARETS.

A ce divin Arrêt, des Arrêts le plus beau,
Je m'en vais tout à l'heure apposer le grand Sceau.

Fin du Troisième & dernier Acte.



R E T R A I T E
D E
M O N S I E U R L E D U C
D E L O N G U E V I L L E

*En son Gouvernement de Normandie. **

**M. de St. Evremond écrit cette ingénieuse Satire pour tourner en ridicule la plupart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1649. Après avoir couru quelque tems Manuscrite, on l'imprima dans une Feuille Volante, & l'Auteur n'en fut pas fâché; puis que la Guerre étant déclarée, c'étoit*

rendre service à la Cour. On l'a depuis insérée dans les Mémoires du Duc de la Rochefoucault; mais toujours Anonyme. On la donne icy plus correcte, & on y a joint l'explication de quelques endroits, qui avoient besoin de Commentaire. Le Cardinal Mazarin en faisoit beaucoup de cas: il trouvoit que M. de St. Evremond avoit admirablement bien marqué le ridicule de certaines gens, & qu'il avoit peint d'après nature ceux qui jouïoient les principaux Rolles. Enfin elle lui plaisoit si fort, que dans sa dernière Maladie il voulut qu'on lui en fit plusieurs fois la Lecture; sur tout quand il ne pouvoit pas dormir.

† Lieutenant General de Roi en Guienne sous le Duc d'Epemon.

)(Fils du Marquis de Beuvron.

Monsieur de Longueville entrant dans le Vieux-Palais, rencontra d'abord Mr. de Saint Luc †, qu'on avoit envoyé de Saint-Germain au Marquis d'Heffot)(, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la Cour. Il lui dit avec un visage plein de joie; *Saint Luc, il n'y a pas long-tems, que je vous haïssois bien; & moi, Monsieur, repartit Saint Luc, je ne vous hais pas moins présentement, que vous me haïssez en ce tems-là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici; & si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert.*

Ce

Ce petit Discours fini, Monsieur de *Longueville* voulut aller au Parlement, qui s'assembloit pour délibérer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alléguant, qu'en se commettant il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple; & comme on lui eut rapporté, qu'on entendoit de toutes parts des cris de joie, il sortit aussi-tôt accompagné de ceux qui l'avoient suivi, & se rendit au Palais, après avoir reçu par tout mille Acclamations.

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'atendoient pas une aventure si inopinée; & après avoir pris sa place, il parla de cette sorte: *Vous aiant toujours beaucoup honorés & chéris, je suis venu avec tout le Péril, où un homme de ma Qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour vôtre Conservation. Je sai, que la plupart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi; & que tirant de vous tout le Service qu'ils en peuvent tirer dans un tems paisible, ils vous abandonnent aussi-tôt qu'ils vous voient dans le Danger. Pour moi, qui vous ai mille Obligations, je prétens ici les reconnoître: &, en qualité de Gouverneur, &, comme une Personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourai dans une conjoncture si périlleuse.*

Le Premier Président ne répondant rien à cette harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du Duc l'affligeoit; tous les Messieurs lui donnèrent des témoignages de joie, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand' Chambre appelé *Municoté*, qui lui fit ce beau Discours: *La même difference, qui se rencontre entre le Loup & le Berger, Prince debonnaire, la même se trouve entre le Comte d'Harcourt & Vôtre Altesse en cette occasion. Le Comte d'Harcourt est venu soit comme Loup, soit comme Lion; mais toujours en Bête ravissante pour nous dévorer: nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos Portes, de peur de recevoir l'Ennemi dans nos entrailles; pour toute grace, nous lui avons laissé faire le tour de nos Murs, ce qu'il a fait en jettant sur nous des yeux tout étincelans de colère, tanquam Leo rugiens. Pour*
vous,

vous, Grand Prince, vous êtes venu en véritable Berger, pour mettre à couvert toute votre Bergerie; bonus Pastor ponit animam pro Ovibus suis. Il est trop vrai, que vous en userez de même; atque ideò, Monseigneur, nous vous remettons la garde de cette Ville, & le Salut de toute la Province: c'est à vous à veiller à notre conservation; & à nous d'aider vos soins de toutes les assistances, qui sont en notre pouvoir.

La Harangue finie, Monsieur de Longueville se leva, & après avoir salué chaque particulier, avec son affabilité ordinaire, il sortit du Palais, accompagné de ses Amis, & suivi du Peuple, qui le conduisoit avec de nouvelles Acclamations.

Messieurs du Parlement faisant réflexion sur la joie, qu'avoient eu les Bourgeois de revoir leur Gouverneur, commencèrent de craindre une Servitude entière; & pour empêcher ce malheur-là, ils firent dessein d'assurer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de Longueville eût pénétré leur intention; soit pour établir une entière confiance; il les voulut prévenir, & les assurer, qu'ils auroient toujours la disposition de toutes choses. Il leur dit, que les Affaires dont il s'agissoit, étoient proprement celles des Parlements, & non pas les siennes; qu'il ne vouloit ni ne devoit avoir autre emploi, que celui de conduire une Armée, pour le bien de l'Etat, & pour leur service particulier; que toutes les Levées se feroient par leurs ordres; qu'ils établissent eux-mêmes des Commissaires de leur Compagnie pour la recette, & pour la distribution des Deniers: & enfin, que comme ils avoient le principal intérêt au succès des Affaires, il étoit raisonnable, qu'ils eussent une entière participation de tous les Conseils.

Ces Messieurs lui rendirent grâces de l'honneur, qu'il leur faisoit; l'assurèrent, qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il voudroit sans rien examiner; qu'étant Tuteurs des Rois, ils disposeroient à son gré du bien du Pupille; qu'ils hazarderoient toutes choses pour son service, à condition qu'il feroit supprimer le Semestre, & remettroit la Compagnie dans son ancien état. Le Premier Président & l'Avocat Général, se croiant inutiles au ser-

service du Roi, allèrent à *Saint-Germain* rendre compte de leur Impuissance.

Cependant, Monsieur de *Longueville*, qui se voioit assuré du Peuple, & du Parlement, ne songea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de Fonds, il voulut toujours distribuer les Charges pour entretenir tout le monde; & on commença à travailler à l'état d'une Armée, qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés, " il leur ren-
,, dit grace de la chaleur, qu'ils témoignioient à son service; que
,, pour lui, il reconnoîtroit toute sa vie l'affection de ceux, qui s'at-
,, tachoient à sa Fortune; & qu'en attendant qu'il les pût obliger
,, par des Graces essentielles, il étoit prêt de leur commettre les plus
,, importans Emplois.

A ces douces paroles tant d'illustres Personnes firent de profondes Révérences; un moment après, ce ne furent que Complimens, qui allèrent insensiblement aux assurances de fidélité, & aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur Sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux Discours, sur l'état présent des Affaires; & quelques-uns, possédés du zèle qu'ils avoient pour le Parti, ouvrirent un Avis considérable. *Pourquoi, dirent-ils, ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud? Vous avez, Monseigneur, quantité de Noblesse auprès de vous, & quantité de jeunes gens dans la Ville; vous pouvez faire un gros de Gentilshommes, un gros de leurs Valets de chambre, auxquels vous joindrez la Cinquantaine, & les Archers; deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois; & avec ces troupes aller surprendre le Roi dans Saint-Germain.* Oui, répondit Monsieur de *Longueville*, *il sera bon, mais comme c'est nôtre principale entreprise, il faut penser à la bien conduire; nous en parlerons au premier Conseil.* Cependant, pour éviter la confusion, qui ruine d'ordinaire tous les Partis, il faut distribuer les Charges, afin que chacun soit assuré de son Emploi.

Varicarville, si considéré des Esprits Forts, ne voulut prendre aucun Emploi, ayant appris de son Rabbi que pour bien entendre le Vieux Testament il y faut avoir une Application entière, & même
se

* Varicarville
avoit auprès de
lui un Rabbín,
qui ne lui lais-
soit manger que
des Herbes.

se réduire à ne manger que des Herbes *, pour se dégager de toute Vapeur grossière ; neantmoins l'aversión, qu'il a pour les Favoris, ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occasions, il voulut prendre soin de la Police, & régler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange : mais comme il arrive toujours cent malheurs, il avoit oublié à Paris un Manuscrit du Comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'Artillerie & pour les Vivres ; ce qui fut cause vrai-semblablement, qu'il n'y eut ni munitions, ni pain dans cette Armée là.

Saint-Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les Ennemis en France ; & on lui répondit, que Messieurs les Généraux de Paris se le réservoient : Il demanda un plein-pouvoir de traiter avec les Polonois, les Tartares, les Moscovites, & l'entière disposition des Affaires chimeriques ; ce qui lui fut accordé. Le Comte de Fiesque, fertile en Visions militaires, outre la charge de Lieutenant Général, qu'il avoit eüe dès Paris, obtint une Commission particulière pour les Enlevemens de Quartier, & autres Exploits brusques & soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un Air de la Barre †, & dansant un pas de Balet.

† Fameux Mu-
sicien de ce
tems-là.

Le Marquis de Beuvron fut fait Lieutenant Général, à condition qu'il demeureroit au Vieux-Palais ; la place, & le Gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin. Le Marquis de Matignon, toujours illustre par sa suffisance, & présentement fameux par le mémorable Siège de Vallogne, commandoit les troupes du Cotantin, disant, qu'il vouloit avoir la petite Armée, & être aussi indépendant de Monsieur de Longueville, que l'étoit le Valsstein de l'Empereur. Le Marquis d'Hectot demanda le commandement de la Cavalerie, ce qui lui fut accordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres ; qu'il étoit environ de l'âge de Monsieur de Nemours, lors qu'il la commandoit en Flandre, & qu'il avoit une Casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit Ausonville pour Gouverneur de Roüen, comme un homme entendant civilement bien la Guerre, & aussi propre à haran-

haranguer militairement les Peuples, que le *Plessis-Besançon*. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp pour ne pas obéir aux autres ; & le Maréchal de Camp Gouverneur, pour ne pas quitter la Ville : car c'étoit une de ses Maximes, *qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût* ; & il alléguoit plusieurs Villes considérables, qui s'étoient perduës par l'absence des Gouverneurs.

Hanerie, & *Caumenil* demandèrent, qu'on les fit Maréchaux de Camp : *Hanerie* fondé sur ce qu'il avoit pensé être Enseigne des Gendarmes du Roi : *Caumenil* sur ce qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'eût été Mestre de Camp du Régiment de Monsieur. *Bocaulé* ne pouvoit pas dire qu'il eût jamais vû d'Armée ; mais il alléguoit, qu'il avoit été Chasseur toute sa vie, & que *la Chasse étant une image de la Guerre*, selon *Machiavel* *, quarante ans de Chasse valloient bien pour le moins vingt Campagnes. Il voulut être Maréchal de Camp, & le fût. *Flavacourt* disoit, que pour être bon Capitaine, il falloit avoir vû des Déroutes, aussi bien qu'avoir gagné des Combats ; à ce que *Barriere* † avoit lû dans le Livre de Monsieur de *Rohan*) (: cela étant, il prétendoit, que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre expérience ; tout le monde se souvenant assez du desordre, où il se trouva, quand *d'Estanges* fut fait prisonnier]].

On voulût donner le commandement de l'Artillerie à *Saint-Evremond* ; & à dire vrai, dans l'inclination, qu'il avoit pour *Saint-Germain*, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une Charge considérable, où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte *d'Harcourt*, de ne point prendre d'Emploi, il tint sa promesse ; tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux *Normans*, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'Argent, qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grans Emplois ; il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avouant ingénûment, qu'il ne le savoit pas, mais se faisant fort de savoir le País jusqu'aux petits Ruisseaux, & aux moindres passages ; laquel-

* Voyez ses Discours sur la premiere Decade de Tite Live ; Livre III. Chapitre 39.

† Son Beaufrere.

) (Le Parfait Capitaine, ou l'abregé des Guerres des Comment. de César, &c.

]] A la Guerre de Paris.

le Science il avoit apprise à la Chasse avec Monsieur de *Vendosme*. *Sevigny* se contenta du même emploi ; mais il fut la dupe de sa modération , quand il vit , que pour être Maréchal de Camp , il ne faisoit pas être habile homme : il s'érigea de plus en Goguenard , & eut l'honneur de faire rire son Altesse.

Rucqueville , cet ancien Serviteur , ne voulut rien faire ; & sa longue expérience à la Guerre demeura inutile , sous prétexte de ses vapeurs. Monsieur de *Longueville* , pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de *Caën* , augmenta ses Pensions ; mais ce fut en vain ; *Rucqueville* disant hautement , qu'il prendroit assez l'Argent de son Maître , mais que pour s'empêcher d'en dire du mal , il ne le feroit jamais.

* On nommoit
ainsi sa Femme.

Franquetot-Barberousse demeura long-tems sans prendre parti ; *Bon-cœur* * entretenant son incertitude par l'amitié du Maréchal de *Gramont* : durant ses longues délibérations , il ne laissoit pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons offices ; se flatant avec joie de la vanité d'un faux crédit. Depuis , étant informé par les Lettres de ses Amis , qu'on travailloit sérieusement à la Paix , il fit dessein de quitter le personnage neutre ; il lût les *Mémoires* de *César* , pour fortifier son esprit , qui n'étoit pas encore bien résolu : quand il vint au passage du *Rubicon* , il s'arrêta tout court , comme avoit fait ce grand Capitaine ; & après avoir un peu rêvé , il s'écria comme lui : *Le Rubicon est passé ; à tout perdre , il n'y a qu'un coup périlleux*. Il sort là-dessus avec une émotion extrême ; sans regarder *Bon-cœur* , sans regarder le petit *Henri* † ; sachant bien , que la vue des Femmes & des Enfans peut amolir les plus fiers courages ; sans rien dire à pas un de ses Amis , il va trouver le Duc de *Longueville* , & lui tenir ce Discours : *J'ai toujours été votre serviteur , mais non pas avec un attachement si particulier , que cela m'obligeât de vous servir en cette rencontre ; aujourd'hui je veux entrer dans vos intérêts , & viens assurer Votre Altesse , que je me donne entièrement à Elle*.

† Fils de *Franquetot*.

La joie de ce Duc fut grande , & de celles , qui ne pouvant être renfermées dans le cœur , font d'ordinaire quelque impression sur le visage ; mais elle fut modérée , lors que *Barberousse* se fut expliqué de cette

cette sorte : *La Déclaration que je fais, n'est pas si générale, que je n'y mette encore une condition : je prétens demeurer ici, quand vous irez à la Guerre, ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuse rétention d'Urine, qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'est pas, que je veuille être inutile dans le Parti; je négocierai avec Madame de Matignon, pour laquelle j'ai toujours conservé quelque espèce de Galanterie; & de plus, comme vous n'avez ici personne, qui sache faire de Relations, je prendrai le soin de publier vos Exploits.* Ces dernières paroles remirent entièrement l'esprit du Prince; car à dire vrai, la nécessité du *Gazetier* étoit grande, & il fut bien aisé d'en trouver un si entendu dans la Narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande Occasion de *la Bouille* *. Durant son séjour en *Normandie*, le Duc de *Longueville* lui communiqua toutes choses, aussi-bien qu'à *Varicarville*, & au Comte de *Fiesque* : mais *Fontrailles* ne pouvoit goûter cette Confiance; aiant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, & de devenir le Confident d'une seconde entreprise sur *Pontoise*. Une si juste appréhension l'obligea de quitter, & d'emmener avec lui le Comte de *Fiesque*, auquel il représenta, qu'au point qu'ils gouvernoient leur Général, on leur imputerait tous les Desordres qui arriveroient, s'ils portoit les choses à l'extrémité.

Le Duc de *Retz*, dont on avoit attendu de si grans Secours, vint accompagné seulement du Page, qui porte ses Armes, & de ses deux fidèles Ecuyers †. Quelques-uns trouvèrent à dire, de le voir arriver sans troupes; mais ils furent bien-tôt satisfaits, quand il leur montra une longue Liste des Barons qui demandoient de l'emploi : il ne tint qu'à deux-cens-mille écus, qu'il ne mît les *Bretons* en Campagne; & manque de ce peu d'Argent, le crédit d'un si grand Seigneur ne servit de rien. Il est vrai, qu'il promit de paier de sa personne; & de servir de Duc & Pair dans l'armée de *Roüen*, avec la même assiduité, qu'il avoit fait dans celle de *Flandre*. Il assûra de plus, que *Montplaisir* viendrait bien-tôt; & donna même quelque

* Mr. de St. Evremond allant à Roüen pendant cette Guerre, trouva le Duc de Longueville à la Bouille avec sa petite Armée. Il lui témoigna qu'il étoit surpris de lui voir tenir la Campagne; que le Comte d'Harcourt s'avançoit pour l'attaquer, & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc se croiant perdu, fit faire une si prompte Marche à ses Troupes, qu'elles arrivèrent à Roüen presque aussi-tôt que Mr. de St. Evremond; & il est vrai que sans cet Avis elles eussent été entièrement défaites. La Bouille est un Bourg à trois Lieues de Roüen.

F 2

† En Flandre il avoit toujours deux Ecuyers à ses côtés, & un Page qui portoit ses Armes.

* Aubeterre
étant à l'Ar-
mée, se dérobait
quelque fois de
Table ou d'ail-
leurs, pour aller
essayer quelques
Coups de Mous-
quet à la Tren-
ché; & ses A-
mis, qui s'atten-
doient à toute
autre chose,
étoient surpris
de le voir reve-
nir blessé. Cela
lui fit donner le
Nom de Tapi-
nois.

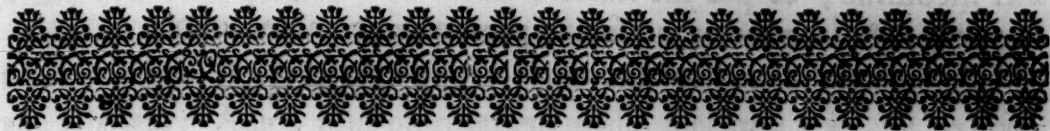
espérance du *Tapinois* *. Au reste *Belle-Isle* étoit en fort bon état, il y avoit Garnison dans *Machecoul*, & l'on faisoit bonne garde à *Montmirel*. Sa façon de vivre avec les Officiers fut tout à fait obligeante; & quiconque étoit assez heureux, pour avoir un Bufle, ou une Hongrelaine de velours noir, pouvoit s'assurer de son amitié.

Vous voiez les différens Emplois des plus considérables personnes du Parti. Si quelqu'un s'étonne, que je ne dise rien de leurs Actions, c'est que je suis exactement véritable; & comme je n'ai vû autre chose, je n'ai rien dit davantage. Cependant, je me tiens heureux d'avoir aquis la haine de ces mouvemens-là, plus par Observation, que par ma propre Expérience. C'est un métier pour les Sots & pour les Malheureux, dont les honnêtes gens, & ceux, qui se trouvent bien, ne se doivent point mêler.

Les Dupes viennent là tous les jours en foule; les Proscrits, les Misérables s'y rendent des deux bouts du Monde; jamais tant d'entretiens de Générosité sans Honneur; jamais tant de beaux Discours, & si peu de Bon-sens; jamais tant de Dessesins sans Actions; tant d'Entreprises sans Effets; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel, que la nécessité & la misère. De là vient, que les Particuliers se plaignent des Grands, qui les trompent; & les Grands des Particuliers, qui les abandonnent. Les Sots se défabusent par l'expérience, & se retirent: les Malheureux, qui ne voient aucun changement dans leur Condition, vont chercher ailleurs quelque autre méchante Affaire; aussi mécontents du Chef de Parti, que des Favoris.

L'Apologie pour M. le Duc de Beaufort, qu'on attribue dans les Mémoires du Duc de la Rochefoucault à M. de S. Evremond, n'est pas de luy. Il est vrai qu'il y eut quelque part; mais le véritable Auteur de cette Piece est Girard, qui a écrit la Vie du Duc d'Epernon.

LET-



L E T T R E

A

*Madame ***.*

JE me souviens qu'allant à l'Armée, je vous priay d'aimer le C. D. G. * si j'étois assez malheureux pour y mourir ; En quoi je suis si bien obeï, que vous ne le haïssez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma Mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes Ordres ; & si je continuë à vous donner la même Commission, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec grand soin.

* On croit que
cecy regarde
le Comte de
Grammont,
qu'on appelloit
dans ce tems là
le Chevalier de
Grammont.

Vous croyez que je veux cacher sous un faux ridicule une véritable Douleur ; & dans la connoissance que vous avez de ma Passion, vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un Rival sans jalousie. Mais peut-être ne savez-vous pas, que si je n'ose me plaindre de vous, pour vous aimer trop, je n'oserois me plaindre de lui, pour ne l'aimer gueres moins : & s'il faut de nécessité me mettre en Colère ; apprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage ; ou contre luy, qui m'enleve une Maîtresse ; ou contre vous, qui me volez un Ami.

Quoiqu'il en soit ; ne vous mettez pas en peine de m'appaiser. J'ay trop de Passion pour donner rien au ressentiment : ma Tendresse l'emportera toujours sur vos Outrages. J'aime la Perfide, j'aime l'Infidèle ; & crains seulement qu'un Ami sincere ne soit mal avec

tous

tous les deux. Adieu. Faisons, je vous prie, une manière de Liaison inconnue; & par un mystère assez nouveau, que son Amitié, la vôtre, & la mienne ne soient plus qu'une même chose.



L E T T R E

A

La même.

JE pensois que vous m'aviez oublié: mais par une conduite plus fine, & plus ingénieuse, vous me traitez comme si vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai, je n'ai jamais vû Lettre si civile, qui oblige si peu que la vôtre: Vous avez trouvé une Indifférence si délicate, que je ne puis me plaindre de vous sans chagrin, ny m'en louer sans sottise.

Générosité, gratitude, obligation, sont les moindres Mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les Complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelque sentiment d'Amour.

Il faut avouer que vous imitez parfaitement le stile de Madame votre mere. Je pensois d'abord recevoir une marque de son souvenir. Outre cela, Madame, ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs* ne vous convient point; il sent tout-à fait le genie d'une personne mystérieusement désolée.

Pour vous, qui n'avez jamais fait la Comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choisissiez pour me donner les apparences d'une si belle Misère? Ne suis je plus au monde que pour être le Confident de vos chagrins concertés, & de vos douleurs étudiées?

Comme vous ne me ferez jamais indifférente, j'ai demandé de vos nouvelles à M***. qui m'a dit que vous danciez depuis le matin

tin jusqu'au soir, & qu'on ne pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu, *misérable* personne, *accablée* d'une longue suite de *malheurs*, pleine de *gratitude* pour ceux qui *prennent quelque part* à vos *Misères*: Adieu plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebuter; & que je serai plutôt toute ma vie le Confident de vos Malheurs, que de ne vous être rien du tout.



L E T T R E

A

MADAME ***.

Vous êtes sur le point de faire un méchant Galant d'un fort bon Amy; & je m'apperçois que ce que je nommois Satisfaction avec vous, devient insensiblement quelque Charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule*, & la même personne qui faisoit tant de cas de vos Imaginations malicieuses, trouve en vous des Qualités plus touchantes, qui la dégoûtent de ces premiers Agrémens.

Vous m'aviez toujours paru fort aimable: mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement, j'ay bien peur que je ne vous aime, si vous souffrez que j'aye de l'Amour: car je suis encore en état de n'en point avoir, si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moy ny les beaux sentimens, ny les belles passions. J'en suis tout-à-fait incapable, & les laisse volontiers aux amoureux de Mademoiselle C***. Que les Ruelles en fassent leur profit. Permettez à Madame de ***. de définir l'*Amour* à sa fantaisie; & n'enviez point les Imaginations à ces misérables qui dans les ruines de leur Beauté font valoir l'esprit qui leur reste, aux dépens

pens du Visage qu'elles n'ont plus.

Peut-être croyez-vous, me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens, que pour les exercices du corps je suis un des plus déterminés Hommes du monde; Ecoutez ce qui en est. Je suis médiocre en toutes choses, & la Nature ny la Fortune n'ont rien fait pour moy que de fort commun.

Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs dépenses, je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnés à leurs Plaisirs; & si j'ose le dire, je hais en quelque sorte les *Vivonnes* & les *Sauours*, pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes Affaires vont toujours un même train. Jamais le Dérèglement ne m'est permis; & il me faut un peu d'Economie pour arriver au bout de l'Année, & passer une nuit d'Hiver.

Ce n'est pas que je sois réduit à la Nécessité, ou à la Foiblesse: mais si je veux dire les choses nettement; ma dépense est petite, & mes efforts médiocres.

Dites-moy si avec ces Qualités là je puis devenir vôtre Amant: ou si je dois demeurer vôtre Ami. Pour moy, je suis résolu de prendre le Party qu'il vous plaira. Et si je passe de l'Amitié à l'Amour sans emportement, je puis revenir de l'Amour à l'Amitié avec aussi peu de violence.



M A D R I G A L.

Q'avez-vous fait de mon Amour,
 Bonheur fatal, funeste Joüissance!
 Etoit-ce pour le perdre, ô trop mal-heureux jour,
 Que je vous attendois avec impatience?
 Rendez, trompeur, rendez-moy mes Desirs,
 Et je vous rendrai vos Plaisirs.

A



A

MAD***.

E L E G I E.

Aimable *Iris*, si vous voulez apprendre
 Les maux secrets, dont ne se peut défendre
 Le plus fidele & le plus triste Amant,
 Lisez ces Vers pour savoir mon tourment;

Et s'il restoit encore dans vôtre ame
 Un sentiment favorable à ma flâme;
 S'il vous restoit encor quelque amitié,
 Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
 Depuis le jour que mon Malheur extrême,
 Me contraignit de me laisser moy-même,
 Quand la rigueur d'un injuste courroux
 Me contraignit de m'éloigner de vous:
 Depuis le jour que j'ay quitté vos Charmes,
 J'ay tout quitté, si non mes tristes larmes:
 J'ay tout quitté, mon repos, mes plaisirs;
 Quitté l'Espoir & gardé les Desirs.
 Soit dans la foule, ou dans la solitude,
 Je m'entretiens en mon inquietude;
 Le souvenir de vos beaux Yeux absens
 Fait mon dégoût pour les objets presens.
 Je croirois être infidele à ma flâme,
 Si je voyois sans horreur quelque femme;
 Je trahirois mon innocent Amour,
 Si je passois sans ennui quelque jour.

Tom. I.

G

Les

Les grans Repas & toutes leurs délices ,
 Sont devenus comme autant de supplices ,
 Et la douceur de cette Volupté
 Cède au Chagrin dont je suis tourmenté.
 Triste, rêveur, sans goût & sans parole,
 J'y représente un Mort, ou quelque Idole ;
 Mes Yeux ouverts sans aucun mouvement ,
 Ma Bouche ouverte aux soupirs seulement ,
 Le pâle Teint d'un languissant Visage.
 Sont de ma mort un assuré Présage ;
 Et si mon Cœur montre par un soupir
 Qu'il vit encore , il est prêt de mourir.
 Dans les plaisirs que donne l'Harmonie ,
 Je m'abandonne à mon triste génie ,
 Et la douceur des plus tendres Accens
 Si délicate autrefois à mes sens ,
 Ne fait plus rien qu'exciter ma foiblesse ,
 Au souvenir de l'objet qui me blesse ;
 Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
 Les mouvemens secrets de ma langueur.
 Ces chers Amis , dont l'esprit agreable ,
 Dont l'entretien me fut toujours aimable ,
 Ne sauroient voir le chagrin où je suis ,
 Sans demander ce qui fait mes ennuis ;
 Ce qui me donne une mélancolie ,
 Où mon humeur est comme ensevelie ;
 Ce que j'ai fait de cette liberté ,
 Dont si long-tems on me vit enchanté.
 „ Mes chers Amis n'en soyez plus en peine ,
 „ Depuis qu'*Iris* me retient dans sa chaîne ;
 „ Depuis qu'*Iris* a voulu me charmer ,
 „ Pour mon malheur je ne sai plus qu'aimer :
 „ Mon pauvre Cœur dans sa douce molesse
 „ N'est rien qu'amour , que langueur , que tristesse ;

„ Et

„ Et quand il a de plus vifs sentimens ,
„ C'est lors qu'*Iris* excite ses tourmens ;
„ Que sa rigueur , ou son ingratitude
„ Luy vient donner une peine plus rude.
Triste sujet de mon ressouvenir ,
Dernier Malheur qui viens m'entretenir ,
Ordre fâcheux de quitter tant de charmes ,
Combien de fois m'as-tu coûté des larmes !
Combien de fois aux lieux les plus secrets
En ai-je fait ma plainte & mes regrets ?
O vous que j'aime ! ô vous pour qui j'endure !
Vous qui causez ma funeste Avanture ,
Au lieu de prendre un si cruel dessein ,
Vous deviez mettre un Poignard dans mon sein ;
Et par la Mort que vous m'eussiez donnée ,
Mettre en repos mon Ame infortunée.
Mais c'en est fait , je cede au Desespoir :
De tant de Biens que j'eus en mon pouvoir ,
Je n'ai plus rien pour flater mon envie ,
Que le dessein de terminer ma vie :
Tous mes regrets ont été superflus ,
Jobeïrai , je ne vous verrai plus.
Ma perte , *Iris* , est une perte entière ,
En vous perdant , je perdrai la lumière ,
Et j'aime mieux avancer mon trépas ,
Que d'être en vie , & de ne vous voir pas.



A

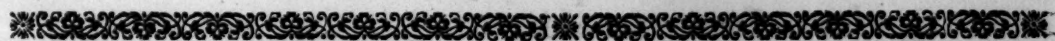
La même

E L E G I E.

IRIS, si vous savez les Peines que j'endure,
 Depuis le jour fatal de ma triste Avanture;
 Si vous avez appris tous les maux que je sens,
 Depuis que j'ai perdu vos Charmes innocens;
 Apprenez aujourd'hui qu'en cet état funeste
 M'entretenir de vous est tout ce qui me reste,
 Et qu'un cher souvenir de mon Bonheur passé
 Fait l'unique plaisir que vous m'avez laissé.
 En ce tems bienheureux, où sans peine & sans crainte,
 Je vous parlois du mal, dont mon ame est atteinte;
 En ce tems bienheureux, j'aimois, j'étois aimé,
 Je flattois vôtre esprit, le mien étoit charmé.
 Touchés également, nous sentions en nos Ames
 Comme un secret rapport de nos communes flâmes;
 Un Soupir vous disoit l'excès de mon tourment,
 Vous m'en disiez autant d'un regard seulement;
 Et nos Yeux concertés dans un si doux silence
 Exprimoient de nos Feux l'aimable violence.
 Mais si je suis encore en l'état où j'étois,
 Si je soupire encor dessous les mêmes loix,
 Vous forcez aujourd'hui vôtre amoureux genie,
 Et travaillez vous-même à vôtre tyrannie:
 Vous prenez malgré vous l'infidèle dessein
 D'étouffer l'Amitié qui reste en vôtre sein;
 Et vôtre esprit confus s'entendant mal soy-même,

Re-

Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime.
 Pour moi de qui l'Amour ne doit jamais finir,
 Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir,
 Je veux jusqu'à la Mort conserver une Idée
 Que mon ame fidele a chèrement gardée :
 Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs,
 Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs ;
 Et jamais sa langueur, & jamais son envie,
 Ne trouveront de fin qu'en celle de ma Vie.
 Qu'on ne me parle point de votre cruauté,
 J'aimerai vos rigueurs aimant votre Beauté ;
 Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude
 Pour pouvoir dégager ma longue servitude.
 Endurer votre orgueil, souffrir votre courroux,
 C'est par quelque moyen tenir encore à vous ;
 Et j'aime mieux, *Iris*, ressentir votre haine,
 Que d'être sans amour, & de vivre sans peine.



A

La même

S T A N C E S.

IRIS, je vous aime toujours :
 Soyez ou trompeuse ou fidelle,
 Rien ne peut finir mes Amours
 Si vous ne cessez d'être Belle.

Ce n'est pas votre Fermeté,
 Qui fera ma persévérance ;
 Ayez toujours de la Beauté,
 J'aurai toujours de la constance.

Et

Et quand vous n'auriez plus la foi
Que vous m'avez cent fois promise;
Ce Charme qui peut tout sur moi
Ne consent pas à ma franchise.

Les avis me sont odieux :
Qui me conseille d'être Sage,
Devroit, ou m'arracher les Yeux,
Ou gâter vôtre beau Visage.

Encore, *Iris*, ne fai-je pas
Quand vos Beautés seroient passées,
Si je ne verrois point d'Appas
Parmi leurs traces effacées.

Peut-être ces mêmes Desirs,
De qui j'ai l'Ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs,
Que leur offriroit une idée.

Je pourrois m'en entretenir,
Et trouverois mille Artifices,
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

Mon esprit toujours enchanté
Auroit chez luy sa complaisance;
Et j'aimerois vôtre Beauté,
Comme on vous aime en vôtre absence.

Mais je suis trop ingénieux,
A me faire une Amour nouvelle:
Je n'ay besoin que de mes Yeux;
Iris, vous serez toujours Belle.

A

La même.

S T A N C E S.

PUIS-qu'il vous faut quitter en ces funestes lieux,
Afin que mon départ ait moins de violence,
J'emporte avecque moy les Traits de vos beaux Yeux,
Et vous laisse mon cœur dans cette longue absence.

Vôtre Image fera mon plaisir le plus doux;
A toute heure, en tous lieux, j'aurai sa compagnie,
Et mon fidele esprit qui demeure avec vous,
Entretiendra souvent votre aimable genie.

Foibles amusemens d'un esprit amoureux!
Je trompe ainsi les maux dont mon Ame est blessée;
Mais ah! qu'on est à plaindre, & qu'on est malheureux,
Quand on se fait des Biens par la seule pensée.

Adieu, charme secret, dont vous touchez les Cœurs;
Adieu, chers entretiens, adorable Visage;
Adieu, je laisse tout, excepté mes langueurs,
Qui me suivront toujours en ce fâcheux Voyage.

Helas! je vais quitter l'objet de mon Amour;
Je me quitte moy-même, & si ma triste envie
Ne se flattoit encor de l'espoir du Retour,
En vous laissant, *Iris*, je laisserois la vie.

A



A

La même

S T A N C E S.

JE n'entens plus parler de vous ;
 Vous cachez à mes yeux vôtre aimable Visage ;
 Vôtre esprit même est en couroux ,
 Que le mien garde encor les traits de vôtre Image :
 Vous haïssez en moy jusqu'à mon souvenir ,
 Dont jamais vos Beautés ne seront effacées ;
 Pour achever de me punir
 Il ne vous reste plus qu'à m'ôter les pensées.

Mais donnons à nos Sentimens
 L'agréable douceur qu'apporte la vangeance ,
 Pensons, pensons à tous momens
 A l'ingrate Beauté qui m'en fait la défense :
 Tirons *d'Iris* un bien qu'elle ne sache pas ,
 N'appellons point ses Yeux à faire nos Délices ,
 Et jouïssons de ses Appas ,
 Bien loin des cruautez qui causent nos supplices.

Ah ! que d'inutiles desirs ,
 Que de vains mouvemens excitent ma Colere !
 N'ai-je pas perdu mes plaisirs ,
 Depuis que ma langueur commence à luy déplaire ?
Iris , contentez-vous aux dépens de mon sort ,
 Je veux vous satisfaire une fois en ma vie ,
 Je vous garde encore ma Mort ,
 C'est là le dernier charme à toucher vôtre envie.

A

A

La même

S T A N C E S.

SI vous savez que je vous aime,
Sachez aussi le mal extrême
Que je sens loin de vos Appas;
Iris, la douleur de l'Absence
Est un mal qu'on ne connoît pas,
Si l'on n'en fait l'expérience.

Mon Tourment ne se peut dépeindre,
J'ai beau soupirer & me plaindre,
Beau pousser de tristes accens;
Helas! j'ai des Langueurs secrètes
Qui ne s'expliquent pas aux Sens
Par de si foibles Interpretes.

Il faut souffrir ce que j'endure
Pour savoir la peine si dure
Dont je suis sans cesse agité:
Une Ame contente & paisible
Ne conçoit pas la Verité
Des Maux, où je me voi sensible.

Je n'ai pas l'humeur assez vaine,
Pour croire qu'une même Peine
Soit commune à nos sentimens;
J'en souffre seul la violence,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu vôtre indifférence.

Tom. I.

H

Tan-

Tandis que la Mélancolie
 Où mon ame est enfevelie,
 M'ôte l'usage des plaisirs;
 Tandis que parmi les délices
 Pour qui j'avois tant de desirs
 J'entretiens mes secrets supplices:

Vous n'avez rien qui vous tourmente,
 Toûjours tranquile, indifférente,
 Vous possédez le bien present;
 Et ces délicates Tristesses
 Que l'on conçoit pour un absent,
 Vous semblent de fortes Tendresses.

A

La même

S T A N C E S.

MEs Yeux, mes inutiles Yeux,
 Vous savez bien que dans ces lieux
Iris fait toûjours sa demeure;
 Et si proche de ses Appas,
 Ingrats! vous souffrez que je meure
 Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon Cœur
 La triste & secrete langueur,
 Qui consume aujourd'huy ma vie;
 Pour servir si mal mes Desirs
 Et refuser à mon envie
 Votre secours & mes plaisirs.

Mes

Mes Yeux , Cause de mes Ennuis ;
 Puis que dans ces lieux où je suis ,
 Pour vous seuls *Iris* est absente ;
 Mon Esprit plus ingenieux ,
 Qui toujourns me la represente
 Fera vôtre office, mes Yeux.

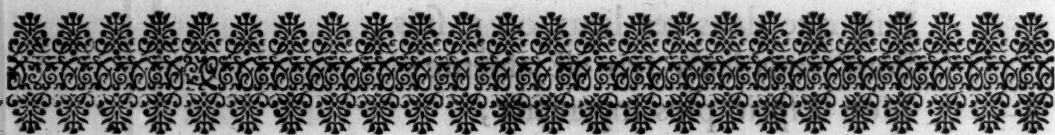
A

La même

CHANSON.

Vous avez trompé mes Desirs
 Par des esperances bien vaines ;
 Et sans goûter de vos plaisirs ,
 J'ay senti toutes vos peines :
 Amour , c'est trop longtems souffrir ,
 Je veux me plaindre , & puis mourir.

Ecoutez mes derniers Accens ,
 Soyez un moment favorable ;
Iris , laissez toucher vos sens
 A la Douleur d'un Misérable ;
 Un mot, un larme , un soupir ;
 Et je suis tout prêt de mourir.



C A R A C T E R E

D E M A D A M E

L A

C O M T E S S E D O L O N N E.

JE ne pense pas être plus heureux à votre Caractère, que nos Peintres à votre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur Reputation. Jusqu'ici nous n'avons point vû de Beautés si achevées, qui ne soient allées chez eux pour y chercher de certaines Graces, ou pour s'y défaire de quelques Défauts. Vous seule, Madame, êtes au dessus des Arts qui savent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement; jamais sans vous avoir beaucoup interessée, & fait perdre autant d'avantages à une Personne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le sont pas.

Si vous n'êtes gueres obligée à la Peinture, vous l'êtes encore moins à la Curiosité des Ajustemens. Vous ne devez rien ni à la Science d'autrui, ni à votre propre Industrie; & pouvez en repos vous remettre à la Nature, des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses, je ne conseillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plupart des Femmes ne sont agréables que par les Agrémens qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer, cache des Défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure, vous rend quelque Grace; & vous avez autant d'interêt à revenir
pure-

purement au naturel, qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des Louanges générales, aussi vieilles que les Siècles. Le *Soleil* ne me fournira point de Comparaison pour vos Yeux, ni les *Fleurs* pour votre Teint. Je pourrois parler de la régularité du Visage, de la délicatesse des Traits, des agrémens de la Bouche; de ce Cou si poli & si bien tourné; de cette Gorge si bien formée. Mais au delà des plus curieuses Observations, il y a mille choses en vous à penser, qu'on ne peut bien dire; & mille choses qu'on sent mieux qu'on ne les pense.

Croyez-moi, Madame, ne confiez le soin de votre Gloire à personne: car assurément vous n'êtes jamais si bien qu'en vous-même. Paroissez au milieu des Portraits & des Caractères, & vous défairez toutes les Images, qu'on sauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée; ce que je trouve de plus extraordinaire c'est que vous ayez comme ramassé en vous les Charmes divers des différentes Beautés: ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui pique, ce qui touche.

Votre Caractère proprement n'est point un Caractère particulier; c'est celui de toutes les belles Personnes. Tel a résisté à des Beautés fières, qui s'est laissé gagner à des Beautés délicates. La Délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la Fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le monde. Les Emportés y trouvent le sujet de leurs transports: les Ames passionnées reprennent leur tendresse & leur langueur. Esprits différens, diverses Humeurs, Tempéramens contraires; tout est sujet à votre Empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'Amour, conservent la première de ces qualités, & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos Amis, & la passion de vos Amans; qu'on ne sauroit vous admirer sans intérêt; que le jugement des simples Spectateurs n'est pas libre. De-là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible.

Jus-

Jusqu'ici j'ay rendu une partie de ce que je devois à vôtre Beauté, & ce n'est pas une de vos moindres loüanges, que j'aye pû vous loüer si long-tems. Présentement il est juste que je me donne quelque chose à moy-même, & qu'en parlant de vôtre Esprit & de vôtre Humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des Veritez; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes désavantageuses, je commencerai pas les charmes de vôtre Conversation, qui ne cedent en rien à ceux de vôtre Visage.

Oüi, Madame, on n'est pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire voir en *France*, comme on a vû en *Espagne*, quelque Avanture de *la Belle Invisible*.

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos Discours; ce qui est surprenant, rien de si vif, & de si juste: des choses si heureuses & si bien pensées.

Mais finissons des Loüanges dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelques veritables qu'elles soient; & préparez vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes; & après une étude fort difficile, voicy les Défauts que j'ay remarquez.

Je vous ai vû souvent estimer trop des gens médiocres; & dans certaines Docilités soumettre vôtre Jugement à celui de beaucoup de Personnes qui n'en avoient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'Habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sagement, vous paroît à la fin délicat sans raison; & quand vous venez à guerir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de vôtre Humeur, que par les reflexions de vôtre Esprit.

Quelquefois, Madame, par un mouvement contraire, pour penser trop, vous passez la Verité du sujet; & les Opinions que vous formez sont des choses plus fortement imaginées, que solidement connûes.

Pour

Pour vos Actions, elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites Formalités, qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'Opinion des Sots, & le chagrin de ceux que votre Mérite fait vos Ennemis.

Les Femmes, vos Ennemies déclarées, sont contraintes de nous avouer mille Avantages que vous avez reçus de la Nature. Il y a des Occasions, où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux, & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en sauroient faire.

Je finirai par vos Inégalitez, dont vous faites vous même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi, j'y trouve quelque chose de piquant; & je voi, quand on se plaint le plus de l'Humour, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la Personne.

Quoiqu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y sauroit prendre de mesure. On vous desoblige aisément sans y penser; & même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplû. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bien heureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juste pour les prendre. Ce qu'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux que de vous aimer; mais rien de si difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les observations d'un Spectateur qui, pour juger de vous plus sainement, a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir a été de vous éviter autant qu'il a pû: encore n'est ce pas assez de ne vous voir point, quand on vous a vûe; & ce remede ailleurs infallible n'apporte pas une sûreté entiere sur votre sujet.

Peut-être me direz-vous, qu'un homme qui a des sentimens un peu tendres, n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux, ne sauroit subsister qu'en votre Absence: car, pour
ré-

répéter ce que j'ay déjà dit; paroissez, Madame, au milieu des Portraits & des Caractères, & vous défairez toutes les Images qu'on sauroit donner de vous.



L E T T R E

A

*Madame la Comtesse d'OLONNE, en luy
envoyant son Caractère.*

J E vous envoie votre *Caractère*, qui vous explique le sentiment general, & vous apprend, qu'il n'y a rien en France de beau que vous. Ne soyez pas assez rigoureuse à vous-même, pour vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des Dames se laissent persuader aisément, & reçoivent avec plaisir de douces Erreurs. Il seroit bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une Verité agréable.

Outre l'Opinion publique, le Jugement de Madame de Longueville est pour vous. Rendez vous y sans scrupule, & vous croyez hardiment, puisqu'elle le croit, la plus belle chose qu'on ait vûë.

De votre Beauté, Madame, je passe aux Maux qu'elle cause; je passe aux Malades, aux Mourans qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable: au contraire, si vous suiyez mon conseil, il en coûtera la vie à quelque Malheureux. Il y a trop longtems que les Poëtes, & les faiseurs de Romans, nous entretiennent de fausses Morts. Je vous en demande une veritable; & ce vous sera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter. De cinq ou six Malades que je connois, choisissez Celui que vous voudrez honorer de vos dernieres rigueurs; Vous n'aurez pas beau-

beaucoup à faire pour le conduire de la Maladie à la Mort. Faites le mourir promptement pour vôtre satisfaction, & celle de

Vôtre, &c.



A

Madame ***.

S O N N E T.

QUE vous faites languir un pauvre Malheureux,
Je ne trouve avec vous, ni Douceur ni Colère,
Et vôtre Esprit adroit ménage un Amoureux,
Evitant de fâcher aussi bien que de plaire.

Si vous voulez m'aimer je feray trop heureux;
Et si vous voulez prendre un sentiment contraire,
Quand il faudra souffrir un Mal si rigoureux
Les Reproches au moins pourront me satisfaire.

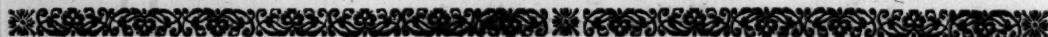
J'ay beau par ma Tendresse exciter vos soupirs;
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs
Vous ne répondez rien à ce pressant langage:

Puis qu'il ne vous plaît pas que mon Sort soit plus doux,
Eh ! de grace, *Philis*, faites-moi quelque Outrage,
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.



D I X A I N.

Vous faites la Spirituelle,
 Nous laissant tout à deviner,
 Ainsi que vous faites la Belle
 Avec votre Art de façonner;
 Il ne sort rien de votre Bouche,
 Vieille *Caliste*, qui nous touche,
 Tout votre Esprit dépend de nous;
 Et quiconque auroit la malice
 De penser aussi peu que vous,
 Vous rendroit un méchant Office.



A

MAD***.

S T A N C E S.

Laissez-là nos jeunes Desirs
 Où votre Vertu s'intéresse;
 Cette rigueur pour les plaisirs
 Sent le chagrin de la Vieillesse.

Autrefois vous avez été
 De ces Belles que l'on renomme,
 Et jamais votre cruauté
 N'a fait mourir un honête homme.

Vous

Vous fûtes jeune comme nous ;
Pour consoler vôtre tristesse,
Nous aurons enfin comme vous
Tous les Dégouts de la Vieillesse.

Helas ! nous y viendrons un jour ;
Nous verrons ce triste passage ,
Et laisserons-là nôtre Amour
Comme vous vôtre beau Visage.

Nos Traits devenus odieux ,
Nos Beautés toutes effacées ,
Seront la honte de nos Yeux ,
Et la douleur de nos pensées.

Mais aujourd'hui que nos Appas
Respirent l'Amour & la joye ;
Pourquoi ne joiïrons-nous pas
Des biens que le Ciel nous envoie ?

Lorsque vos esprits languissans
Perdent ces douceurs légitimes ,
Des moindres plaisirs de nos Sens
Vôtre chagrin se fait des crimes :

Toujours vôtre Séverité
S'oppose à nôtre jeune envie ,
Et d'une sotte Antiquité
Tire une règle à nôtre Vie.

Ou laissez nous vivre en ces lieux
Comme il plait à nos Destinées ;
Ou veuille la bonté des Cieux ,
Borner le Cours de vos Années.

A

MADAME ***.

S T A N C E S.

Bien-heureux qui vit sans Chimère,
 Qui pour un Bien imaginaire
 N'a point d'inutiles desirs;
 Heureux dont l'Esprit se contente
 De vrais & solides plaisirs,
 Sans languir d'une vaine attente.

Oh ! qu'une Femme est aveuglée
 Quand sa Passion déreglée,
 Trouble le repos de ses jours;
 Qui se met un Heros en tête,
 Et fait l'objet de ses amours
 De quelque faiseur de Conquête

Philis, en vain une Maîtresse
 Par quelque obligeante caresse
 Flate leurs Inclinations;
 La violence du Génie
 Qui fait le joug des Nations,
 Fait aussi votre Tyrannie.

Jamais nos soupirs & nos larmes,
 Ces tendres effets de vos Charmes
 Qui font nos plaisirs les plus doux;
 Jamais l'aimable violence
 De nos douleurs & de vos coups,
 N'ont troublé leur Indifférence.

Un

Un Orgueil chagrin & sévère
Aux soins de servir & de plaire
Ne peut soumettre leurs desirs ;
Et ces fiers Tyrans de la Vie
Vous regardent dans leurs plaisirs
Comme Esclave de leur envie.

Je perds d'inutiles paroles,
Mes raisons sont raisons frivoles,
Pour guerir un esprit gâté ;
Philis, la grandeur & la Pompe
Ont surpris votre Vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

Si les Dieux venoient sur la Terre
Avec leur Foudre, leur Tonnerre,
Et tout l'Equipage des Cieux ;
Vos Heros quitteroient la place,
Et d'un Esprit si glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

Après une telle Avanture
Je pense qu'une Créature
N'oseroit pas vous approcher ;
Et les Amours de race humaine
Pourroient bien alors se cacher
Auprès d'une Femme si vaine.

Philis, je serois téméraire
Si j'espérois de pouvoir plaire
A vos desirs ambitieux ;
Un pauvre Mortel se retire ;
Parmi les Heros ou les Dieux,
Cherchez un Amant qui soupire.

A

La même

S T A N C E S.

JE ne viens point devant vos Charmes
 Avec des soupirs & des larmes,
 Pour adoucir votre Fierté ;
 Je viens irriter votre haine,
 Et chercher dans sa cruauté
 Votre dernier Outrage, & ma dernière peine.

Soyez, foyez impitoyable ;
 Le Desespoir d'un Misérable
 N'a besoin que de vos rigueurs :
 La plus aimable Complaisance
 Flateroit en vain mes langueurs,
 Aujourd'hui le Trépas fait ma seule espérance.

O Dieux, vous écoutez ma plainte,
 Et déjà je ressens l'atteinte
 Qui va finir mon triste Sort ;
 Adieu, trop ingrate Maîtresse,
 Adieu, le soupir de la Mort,
 Est l'unique soupir qu'un Malheureux vous laisse.



EPI-

EPIGRAMME.

Estre sans Vertu Précieuse,
 Faire la Belle sans beauté,
 Par une adresse ingénieuse
 Qui soutient votre Vanité;
 Ne rien devoir à la Nature,
 Mais par une heureuse imposture
 Abuser l'Esprit & les Yeux;
 Mettre la laideur en usage,
 N'est-ce pas vous vanger des Dieux,
 Qui formerent votre Visage,
 Pour estre un objet odieux.

EPIGRAMME.

Tres difficile, & fort peu Délicat,
 Le Président * condamne chaque Plat,
 Quand à dîner un Amy le convie;
 Les Mets d'un autre il blâme sans raison,
 Et sans raison il passeroit sa Vie
 A louer tout en sa propre Maison.

* Le Président
 Tambonneau.
 C'étoit un hom-
 me sans goût
 qui vouloit fai-
 re le difficile sur
 la bonne chère.
 M. de St. Evre-
 mond se trou-
 vant avec luy à
 un grand Repas,
 que donnoit le
 Commandeur
 de Souvré, fit
 cette Epigram-
 me.

A

La même

S T A N C E S.

Philis en tournant ses beaux Yeux,
 Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
 Et n'en veut qu'à la Créature;
 Je voi dans sa triste langueur,
 Que le Ciel moins que la Nature
 Fait le mouvement de son Cœur.

Les plus Devots, les plus grands Saints,
 Tiennent pour Miracles certains
 Des langueurs toutes naturelles;
 Et l'excès de sa Passion
 Fait ces extases infideles,
 Qu'on donne à sa Devotion.

Mais, grands Dieux! vous le voulez bien,
 Un Cœur brûlant comme le sien
 Vit-il d'Encens & de Fumée?
 Et croyez-vous avec raison,
 Contenter une Ame enflammée
 Par le Jeûne & par l'Oraison?

Dûssai-je vous mettre en Courroux,
 Je connois *Philis* mieux que vous,
 Je connois ce qui la contente;
Philis cherche dans les saints lieux
 Une Amour bien plus succulente
 Que celle de vous autres Dieux.

Philis

Philis fait se mettre à genoux,
Philis levant les yeux vers vous
Vous fait sa petite Requête;
Et l'on peut dire sans mentir
Que par fois il entre en sa tête
Quelque sorte de repentir.

Si *Philis* perdoit un Amant,
Je croi qu'au fort de son Tourment
Elle auroit recours à vous autres;
Mais au premier Objet d'Amour,
Ma foi, bons Dieux, elle est des nôtres,
Et vous fait une fausse cour.

Sensible à de nouveaux Deseins,
Dans les entretiens les plus saints,
Vous croyez *Philis* occupée;
Et la grimace de ses Vœux,
Dont votre Sagesse est dupée,
Cache ses veritables Feux.

Pour conserver nôtre repos
Il seroit assez à propos
Que nous fissions quelque partage;
Prenez ses craintes & ses pleurs,
Et n'esperez rien d'avantage
Que de jouir de ses douleurs.

Par tout où la rage du Sort,
De l'effroy que donne la Mort,
Trouble les plaisirs de la Terre;
Et par tout où vôtre courroux
S'arme d'Eclairs & de Tonnerre
Que *Philis* se mette à genoux:

Que dans la tristesse & le deuil
 Qu'apporte l'horreur du Cercueil,
Philis se couvre de ténèbres;
 Et que ses Esprits languissans
 Se flatent dans vos Chants funebres
 De leurs pitoyables accens.

Mais aussi pour l'amour de vous,
 Que son Cœur ne soit pas moins doux,
 Quand nous la tiendrons en Ruelle;
 Et que d'un langage odieux
 Faisant sottement la Pucelle,
Philis n'allegue pas les Cieux.

Par tout où l'on se divertit,
 Par tout où l'on chante, où l'on rit,
 Vous n'entrerez point avec elle;
 Et son Ange avec le Suivant
 Entretiendra sa Demoiselle
 Derrière quelque Paravant.

Nous retenons tous ses desirs,
 Nous retenons ses vrais Soupirs,
 Témoins du pouvoir de nos Charmes;
 Et nôtre Empire le plus doux
 Est de voir répandre des larmes,
 Qu'Amour fait couler devant nous.

Philis dans nôtre éloignement
 Cache son amoureux Tourment
 Sous une feinte Pénitence;
 Et les pauvres Dieux sont touchés
 De la douleur de nôtre Absence,
 Et du desir de ses péchés.

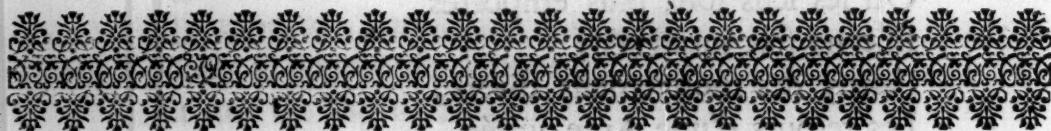
Ce n'est pas qu'en des Voluptés
Où les sens sont plus emportés
Elle ne soit inquiétée;
Parmy des mouvemens divers,
Les retours d'une Ame agitée
M'ont été souvent découverts.

O vous ! qui regnez dans les Cieux,
Goûtez en repos de ces lieux
Les félicités éternelles;
Laisant à nos Yeux, à nos mains,
Chercher ces douceurs naturelles,
Qui se trouvent chez les Humains,

Vous avez chez vous vos Attraits ;
Et comme vous êtes parfaits,
Tout vôtre bien est en vous-mêmes :
Hélas ! nous n'avons rien de nous :
T'aimer, *Phylis* ; que tu nous aimes,
C'est nôtre Plaisir le plus doux.

Jouïssons de nôtre Printems ;
Il faut au plus beau de nos Ans
Cueillir les fleurs de la Jeunesse ;
C'est le partage des Mortels,
Et ce qu'un autre âge nous laisse
Doit suffire pour les Autels.





L E T T R E

A

MADAME***.

Quelque violente que soit mon Amitié, elle me laisse assez d'Esprit pour vous écrire avec moins d'Emportement que de coutume. Et à vous dire vrai, j'ai quasi honte de vous envoyer des Soupirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la Délicatesse de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils sont, il faut de nécessité que je les hazarde, & que je vous fasse souvenir de moy dans un tems, où tout le Monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûe de votre sainte Mere, & de toute votre pieuse Famille n'ait été accompagnée de beaucoup de Pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette Mere des larmes civiles & respectueuses, comme une Fille bien née : Mais vous savez trop le Monde pour donner de veritables tendresses aux chagrins des Prudes, dont la Vertu n'est qu'un Artifice pour vous priver des Plaisirs qu'elles regrettent.

C'est assez d'avoir obéi une fois, & sacrifié votre repos à une Complaisance que peut être vous ne lui deviez pas. Elle est injuste, après avoir exigé de vous une si dure Obéissance, de vouloir régler vos inclinations, & de contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaît, & non point ce qui est permis : & si pour
aimer

aimer il faut demander congé à vos Parens; de l'humeur que je les connois, vos Amours seront rares dans votre Vie.

Mais peut-être que je vous fais un Discours fort inutile, & qu'en l'état où vous êtes, je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous suivez les Avis que je vous donne, en vous moquant des Réprimandes d'une Mere. Mais que sai-je si la pauvre Mere, à qui je veux tant de mal, n'est pas dans mes intérêts; & si pour empêcher une Amitié naissante, elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer une Personne éloignée?

J'ai sujet de me louer de votre fermeté jusqu'ici: je doute néanmoins qu'une Idée le puisse disputer longtems contre un Visage, & un souvenir contre des Conversations. J'ay trop d'inquiétude pour laisser plus longtems l'avantage de la Présence, à ceux qui vous voient. Il n'y a point d'Affaires qui m'empêchent de me rendre bientôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma passion, souvenez-vous des Sermons que vous m'avez faits, de m'aimer toute votre Vie.



A

*Mr. le Marquis de***.*

S T A N C E S.

MArquis, on dit par tout que vous êtes aimable;
 Mais votre Serviteur ne vous déguise rien;
 Votre entretien galant, votre Esprit agréable,
 Ne sauroit contenter que des Femmes de bien.

Vous

Vous êtes en horreur à nos Voluptueuses ;
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment,
Laissent très-volontiers jouir les Vertueuses
Des steriles discours d'un inutile Amant.

Vous demandez toujours lorsque l'on vous refuse ;
Mais si le prude Objet longtems sollicité,
Ne vous oppose plus qu'une legere excuse ,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le Plaisir se propose ,
Qui pour vous contenter n'ose rien à demi ;
En vous accordant tout , que fait-elle autre chose
Que chasser un Galant & faire un Ennemi ?

Tant que vous gouvernez les belles Créatures,
Vous ne sôûhaitez rien que d'innocens Plaisirs ;
Et jamais entre vous on ne voit de Ruptures,
Si ces Belles n'ont eû quelques vilains desirs,

Vous pouvez rétablir la Vertu d'une Dame ;
Je connûs autrefois un soupçonneux Mari,
Qui se tint assuré de l'honneur de sa Femme,
Dés lors que l'on vous crût être son Favori.

* Il enroit
dans ce tems-là
des Vaudevill-
les sur l'avan-
ture d'une Da-
me, que son
Mari avoit
fait mettre au
Convent des
Feuillantines ;
Ce qui fit qu'on
appella Feuill-
lantines les
Chansons Ga-
lantes, qui fu-
rent faites sur
le même Air.

Si vous aviez aimé cette humeur Libertine,
Sur qui toute la France a fait tant de Chansons,
Nous n'aurions eu jamais la moindre Feuillantine *
A réjouir le peuple & les jeunes garçons.

Jaloux, il ne faudroit ni de Murs, ni de Grilles,
Si vous n'aviez à craindre autre Amour que le sien ;
Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos Familles,
Si vous aviez à faire à d'aussi gens de bien.

Bons

Bons Dieux ! que de Bonheur en des Maisons honnêtes ;
De trouver un Amant & si sage & si doux ;
Un Amant , qui ne sert qu'à troubler les Conquêtes
De quelqu'autre Galant moins retenu que vous.

Si l'on faisoit raison à votre Contenance ,
Vous seriez le sujet de mille beaux Discours ;
Et Monsieur du *Bellay* feroit voir à la France
Quelque pieux Roman de vos chastes Amours *.

Quand le Pere *Caussin* nous donna la *Cour sainte* † ,
Vous pouviez y prétendre une assez bonne part ;
Et vous avez de luy juste sujet de plainte
D'y voir plutôt que vous le Chevalier *Bayart* ‡.

Je sai bien que d'ailleurs vous avez quelque Vice ,
Que vous avez encor de mauvais sentimens ;
Et s'il est vray qu'un jour le grand Dieu nous punisse ,
Vous devez redouter ses justes Châtimens.

Vous vous laissez souvent emporter au Blasphême ,
Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un Démenti ;
Vous ne faites jamais Vendredy , ni Carême ,
Mais vous baisez bien moins que Monsieur de *Renti*)(.



* Jean Pierre le Camus, Evêque du Bellay a composé quelques Romans pleins d'Onction & de Piété.

† Le Pere Caussin Jésuite, a fait un Livre de Devotion, intitulé la Cour Sainte. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

‡ C'étoit un si brave, & si galant Homme, qu'il mérita d'être appelé le Chevalier sans reproche.

)(Le Marquis de Renti mourut à l'Age de 37. Ans, pour avoir gardé une Chasteté trop rigide. Le Pere St. Jure Jésuite, a écrit sa Vie.



A

MAD***.

S O N N E T.

Vous m'ordonnez de vous voir rarement,
Et pour souffrir l'extrême Violence,
Que peut donner un amoureux Tourment,
Vous m'ordonnez de garder le silence:

Parler à vous le plus innocemment,
Seroit aller contre vôtre deffence;
Vous vous fâchez d'un Regard seulement,
Et les Souûpirs font la dernière Offence.

Arrêtez là vos injustes rigueurs,
N'ordonnez rien à mes tristes langueurs,
N'ordonnez rien à ma secrète Flâme:

Vous pouvez tout sur ma Bouche & mes Yeux,
Mais je serai le Maître de mon Ame,
Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.



A



A

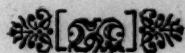
Madame ***.

S T A N C E S
I R R E G U L I E R E S.

MEnagez mieux le Repos de ma Vie:
Auprès de vous je n'ay pas une envie,
Que je ne craigne une faveur;
Lorsque je vous trouvai si Belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle,
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon Tourment un peu moins pitoyable;
Vôtre Bonté fera sans doute un Misérable;
Et sans la grace des refus,
Beaux Yeux, je ne vous verray plus.

Si le noble Orgueil de vos Charmes
Se payoit de mes humbles Larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs;
Tant que vous serez inhumaine
Je ne refuse aucune peine,
Mais je meurs de frayeur au danger des Plaisirs.





S U R

L E S I N G R A T S.

IL y a des hommes, que la Nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur Naturel. Tout est ingrat en eux; le Cœur ingrat, l'Ame ingrate.

On les aime, & ils n'aiment point; moins pour être durs & insensibles, que pour être ingrats au bien qu'on leur veut. C'est l'*Ingratitude du Cœur*, qui de toutes les Ingratitudes est la plus contraire à l'humanité; Car il arrive à des personnes Généreuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un Bienfait, pour ne plus sentir la gêne importune, que leur donnent certaines Obligations. Mais l'Amitié a des Noeuds qui unissent, & non des Chaînes qui lient; & sans avoir quelque chose de fort opposé à la Nature il n'est pas possible de résister à ce quelle a de plus engageant, & de plus doux.

Je croirois qu'il n'est pas permis aux Femmes de résister à un si légitime Sentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la Vertu. En effet elles pensent être Vertueuses, & ne sont qu'Ingrates, lors qu'elles refusent leur Affection à des gens passionnés, qui leur sacrifient toutes choses.

Se rendre trop favorables, feroit aller contre les droits de l'Honneur: se rendre trop peu sensibles, c'est aller contre la Nature du Cœur, qu'elles doivent garantir du trouble, s'il est possible, & non pas deffendre de l'impression.

L'*Ingratitude de l'Ame* est une disposition naturelle à ne reconnoître aucun Bienfait, & cela sans Considération de l'Interêt. Car l'Esprit d'Avarice empêche quelquefois la Reconnoissance, pour ne
pas

pas laisser aller un bien que l'on veut garder : mais l'Ame sans aucun motif, se porte à ne pas répondre aux Obligations qu'elle reçoit. Il y a une autre espece d'Ingratitude fondée sur l'Opinion de nôtre Mérite, où l'Amour propre nous représente une grace que l'on nous fait, comme une justice que l'on nous rend.

L'amour de la Liberté a ses Ingrats, comme l'Amour propre a les siens. Toute la sujétion qu'il fait permettre est seulement pour les Loix. Ennemi d'ailleurs de la Dépendance il hait à se souvenir des Obligations, qui luy font sentir la superiorité du Bienfaiteur. De là vient que les Républicains sont Ingrats. Il leur semble qu'on ôte à la Liberté ce que l'on donne à la Gratitude. *Brutus* se fit un Mérite de sacrifier le sentiment de la Reconnoissance à celui de la Liberté. Les Bienfaits luy devinrent des Injures, lors qu'il commença à les regarder comme des Chaînes ; & pour tout dire, il peut tuer un Bienfaiteur, qui alloit devenir un Maître. Crime horrible à l'égard des Reconnoissans : Vertu admirable à l'égard des Partisans de la Liberté.

Comme il y a des hommes, purement Ingrats, par les véritables sentimens de l'Ingratitude, il y en a de purement Reconnoissans par un plein sentiment de Reconnoissance. Leur Cœur est sensible non seulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut ; & leur Ame est portée d'elle même à reconnoître toute sorte d'Obligations.

Suivant les diversités, qui se trouvent dans la Reconnoissance, aussi bien que dans l'Ingratitude, je dirai qu'il y a des Ames basses, qui se tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs Vaines, qui ne se tiennent obligées de rien.

Si l'Amour propre a ses Ingrats présomptueux, la défiance du Mérite a d'imbecilles Reconnoissans, qui reçoivent pour une faveur particuliere la pure justice qu'on leur rend. Cette défiance de Mérite fait le penchant à la sujétion, & le penchant à la sujétion fait une sorte de faux Reconnoissans. Ceux-cy embarrassés de la Liberté, & honteux de la Servitude, se font des Obligations qu'ils n'ont pas, pour se donner un prétexte honnête de Dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des Reconnoissans certains Misérables, qui se tiennent obligés du Mal, qu'on ne leur fait pas : Non seulement ils servent, mais dans la Servitude ils n'osent envisager aucun bien. Tout ce qui n'est pas rigueur est pour eux un traitement assez favorable ; Ce qui n'est pas Injure leur semble Bienfait.

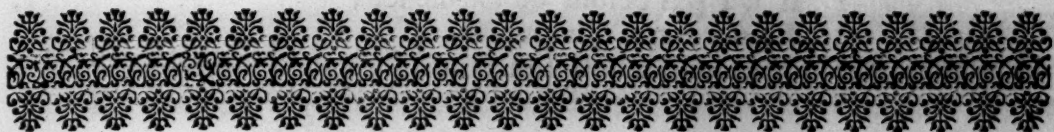
Il me reste à dire un mot d'une certaine Reconnoissance des Gens de Cour, où il y a moins d'égard pour le passé, que de Dessen pour l'avenir. Ils se tiennent toujours obligés à ceux, que la Fortune a mis dans un poste, où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée des Graces qu'ils n'ont pas reçues, ils gagnent l'Esprit des Personnes, qui en peuvent faire, & se mettent industrieusement en état d'en recevoir. Cét Art de Reconnoissance n'est pas bien assurément une Vertu ; mais c'est moins un Vice, qu'une Adresse, dont il n'est pas deffendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les Grands à leur tour se servent d'un Art aussi délicat pour s'empêcher de faire les Graces, que peut l'être celui des Courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des Biens qu'ils n'ont pas faits, comme les Courtisans en avoient qu'ils n'ont pas reçûs ; & se plaignant toujours des Ingrats sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger jamais.

Mais laissons ces Affectations de Reconnoissance, & ces plaintes Mistérieuses sur les Ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à desirer dans la Prétention des Bienfaits. Je desirerois en ceux qui les prétendent moins d'Adresse que de Merite ; & en ceux qui les distribuent plus de Justice que de Générosité,

La Justice a des égards : sur tout dans la distribution des Graces, elle fait régler la Liberalité de celui qui donne, & considère le Mérite de celui qui reçoit. La Générosité avec toutes ces Circonstances est une Vertu admirable : sans la Justice, c'est le Mouvement d'une Ame véritablement Noble, mais mal réglée ; Ou une Fantaisie libre & glorieuse, qui souffre comme une gêne toute dépendance de la Raïson.

LET-



L E T T R E

A

MADAME***.

IL n'y a rien de si honnête qu'une ancienne Amitié, & rien de si honteux qu'une vieille Passion. Détrompez-vous du faux Mérite d'être fidele, & croyez que la Constance est la chose du Monde qui fait le plus de tort à la Réputation d'une Beauté. Qui fait si vous n'avez voulu aimer qu'une seule Personne, ou si vous n'avez pû avoir qu'un seul Amant ? Vous pensez pratiquer une Vertu, & vous nous faites soupçonner plusieurs Défauts.

Mais que d'Ennuis accompagnent toujours cette misérable Vertu ! Quelle difference des dégoûts de vôtre Attachement, à la délicatesse d'une Passion naissante ! Dans une Passion nouvelle, vous trouverez toutes les heures délicieuses : les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille habitude le tems se consume ennuyeusement à aimer moins. On peut vivre avec des Indifferens, ou par bienséance, ou par la nécessité du Commerce : mais comment passer sa Vie avec ceux qu'on a aimés, & qu'on n'aime plus ?

Il ne me reste que quatre Mots à vous dire, & je vous prie d'y faire Réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'est méchant Goût ; si vous n'avez pas la Résolution de quitter ce qui vous déplaît, c'est Foiblesse. Mais faites ce qu'il vous plaira, vous ferez aisément justifiée auprès de moi. Il n'y a point de Foible que je ne vous pardonne, sans me croire fort Indulgent.

Quand

Quand le Sexe fragile a commis une Offence,
 Il n'a pas besoin de Clémence ;
 Toute sorte d'Impunité,
 N'est que Justice dûe à son Infirmité.



O B S E R V A T I O N S

sur la MAXIME

*Qu'il faut mépriser la FORTUNE, & ne se point
 soucier de la COUR.*

IL est plus difficile de persuader cette Maxime-ci, que les autres. Ceux qui reçoivent des Graces, ceux même qui n'ont que de simples Prétentions, se moquent d'un sentiment si contraire au leur.

J'avoüe qu'il y a de la peine à se persuader que des gens raisonnables ayent voulu rendre cette Opinion-là universelle : je pense qu'ils n'ont eû d'autre Dessein que de parler aux Malheureux, pour guerir des Esprits malades, d'une Inquiétude qui ne sert de rien. En ce cas-là, je ne saurois les condamner. S'il est permis d'appeller une Maitresse ingrate & cruelle quand on l'a servie sans aucun Fruit, à plus forte raison ceux qui croient avoir reçu des Outrages de la Fortune, ont droit de la quitter, & de chercher loin d'elle un Repos qui leur tienne lieu des Biens qu'elle leur refuse. Quel tort lui fait on de lui rendre Mépris pour Mépris ? Je ne trouve donc pas étrange qu'un Honnête-homme méprise la Cour : mais je trouve ridicule qu'il veuille se faire honneur de la mépriser.

Il y en a d'autres qui ne me déplaisent pas moins : des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe ; qui s'intéressent dans la Disgrace des personnes les plus indifférentes

rentes, & qui trouvent à redire à l'Elevation de leurs propres Amis. Ils regardent comme une Injustice tout le Bien & le Mal qu'on fait aux autres : la Grace la mieux méritée, la Punition la plus juste, les irritent également. Cependant si vous les écoutez, ils ne vous parleront que de Constance, que de Générosité, que d'Honneur : dans tout ce qu'ils vous diront il y aura toujours un Air lugubre qui vous attriste, au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine Volupté dans les Plaintes, qui fait qu'on ne leur est jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le Monde composé de deux sortes de Gens : les uns pensent à leurs Affaires ; les autres songent à leurs Plaisirs.

Les premiers, fuyent l'abord des Misérables ; craignant de devenir Malheureux par Contagion. Pour entrer dans leur Commerce, il faut cacher son Malheur, & tâcher de leur être bon à quelque chose.

Les autres, pour se donner tout entiers à leur Divertissement, ont je ne sais quoi de plus humain ; ils sont accessibles par plus d'endroits. Leurs Maîtresses, leurs Confidens profitent des Folies qui les occupent. Leur Ame est plus ouverte, mais leur Conduite est plus incertaine. La Passion l'emporte toujours sur l'Amitié : ils regardent les Devoirs de la Vie comme des gênes. Ainsi pour vivre avec eux, il faut suivre le Cours de leurs Plaisirs, leur confier peu de chose, & en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté consiste à bien connoître ces deux sortes de Gens. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'assujétir à ses Maximes ; parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la Sagesse de ces Gens qui s'érigent deux mêmes en *Réformateurs*. C'est un Personnage qu'on ne peut soutenir longtems sans offenser ses Amis, & se rendre ridicule,

Cependant la plus-part de ces *Réformateurs* ont leurs Vûes, leurs Interêts, leurs Cabales. On a beau les décrier ; tout ce qu'on en dit à la Cour & sur le Théâtre, ne les rebute point. Ecoutez leurs Remontrances, vous les aurez bien tôt pour Maîtres ; ne les écou-

tez

tez pas, vous les aurez pour Ennemis. Tant que la Fortune leur a été favorable, ils ont joui de ses Faveurs : sont ils tombés dans quelque Disgrace ? ils cherchent à s'en relever, & à se faire valoir par une Réputation d'Intégrité. A quoi bon haïr en autrui la Fortune, qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes ? Leur Aversion s'attache à ceux qui prétendent des Graces ; leur Envie à ceux qui les obtiennent ; leur Animosité, aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur Estime ou leur Amitié, il faut être mort, ou pour le moins misérable.

Je fais qu'un Honnête-homme est à plaindre dans le Malheur, & qu'un Fat est à mépriser, quelque Fortune qu'il ait : mais haïr les Favoris par la seule haine de la Faveur, & aimer les Malheureux par la seule Considération de la Disgrace ; c'est une Conduite à mon avis fort bizarre, incommode à soi-même & insupportable à ses Amis. Neantmoins la diversité des Esprits fait voir tous ces différens effets dans la Vie des Courtisans.

Nous avons dit qu'il se trouve assez de Gens à la Cour, qui rompent avec leurs Amis, du moment qu'il leur arrive quelque Désordre ; qui n'ont ni Amitié, ni Aversion qui ne soit mesurée par l'Interêt. Quiconque leur est inutile, ne manque jamais de Défauts ; & qui est en état de les servir, a toutes les Perfections. Il s'en trouve d'autres qui ne se contentent pas d'abandonner les Malheureux ; ils les insultent même dans le Malheur. Plus ils témoignent de bassesse à flater les Favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui sont tombés dans l'Infortune.

A dire vrai, si le Chagrin de ceux qui pestent toujours contre la Cour est extravagant ; la Prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs Amis, est infame. Il y a une juste Situation entre la Bassesse & la fausse Générosité : il y a un véritable Honneur qui règle la Conduite des Personnes raisonnables. Il n'est pas défendu à un Honnête-homme d'avoir son Ambition & son Interêt : mais il ne lui est permis de les suivre que par des voies légitimes. Il peut avoir de l'Habileté, sans finesse ; de la Dextérité, sans fourbe ; & de la Complaisance sans flatterie.

Quand

Quand il se trouve Ami des Favoris, il entre agréablement dans leurs Plaisirs, & fidèlement dans leurs Secrets : s'ils viennent à tomber, il prend part à leur Malheur, selon qu'il en a pris à leur Fortune. Le même Esprit qui favoit leur plaisir, fait les consoler; il rend leurs Maux moins fâcheux, comme il rendoit leurs Plaisirs plus agréables : il ménage ses Offices avec adresse, sans blesser sa Fidélité, ni nuire à sa Fortune; il sert plus commodément pour lui, & plus utilement pour ses Amis. Bien souvent il se rebute moins que ceux qui cherchent leur propre Gloire en secourant les autres; qui ne songent qu'à se rendre recommandables par des marques de Fermeté, & qui préfèrent l'Eclat d'une belle Action au Bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux sortes de Gens, les uns font semblant de s'éloigner des Malheureux, afin de les mieux servir; les autres courent après pour les gouverner. Tandis que ceux-là se cachent, & ne pensent qu'à soulager les affligés; ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une Générosité farouche & impérieuse, qu'à gourmander les Misérables, qui ont besoin de leur Crédit.

C'est trop pousser ce Discours : je vais le finir par le Sentiment, qu'on doit avoir pour les Favoris.

Il me semble que leur Grandeur ne doit jamais ébloüir : qu'en son Ame on peut juger d'eux comme du reste des hommes; les estimer ou les mépriser selon leur Mérite ou leurs Défauts, les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'il nous font : ne manquer en aucun tems à la Reconnoissance qu'on leur doit : cacher soigneusement les Déplaisirs qu'ils nous donnent; & quand l'honneur ou l'intérêt nous veulent porter à la Vengeance, respecter l'Inclination du Maître dans la personne de l'Ennemi; ne confondre pas le Bien public avec le nôtre; & ne faire jamais une Guerre civile d'une Querelle particulière.

Qu'on les méprise, qu'on les haïsse; ce sont des mouvemens libres, tant qu'ils sont secrets : mais du moment qu'ils nous portent à des choses où l'Etat se trouve intéressé, nous lui devons conte de nos Actions, & sa Justice a ses droits sur des Entreprises si criminelles.



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

D'OLONNE*.

* Le Comte
d'Olonne étoit
de la Maison de
la Trimouille.

Vous me laissâtes hier dans une Conversation, qui devint insensiblement une furieuse Dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'Avantage des Lettres. Vous devinez les Acteurs, & savez qu'ils étoient tous deux fort intéressés à maintenir leur Parti : *Bautru* * ayant peu d'Obligation à la Nature, de son Génie, & le Commandeur † pouvant dire sans être Ingrat, qu'il ne doit son Talent ni aux Arts ni aux Sciences.

* Guillaume
Bautru Comte
de Serrant.
Voyez le Di-
ctionnaire de
Mr. Bayle.

† Le Comman-
deur de Jars,
de la Maison
de Rochecou-
art.

‡ La Reine
Christine étoit
alors (1656.)
en France.

La Dispute vint sur le sujet de la Reine de *Suede* ‡, qu'on louoit de la Connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva, & ôtant son Chapeau d'un air tout particulier; *Messieurs*, dit il, si la Reine de *Suede* n'avoit su que les *Coûtumes* de son Pais, elle y seroit encore : pour avoir appris notre *Langue* & nos *Manieres*; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son Royaume. Voilà ce qu'ont produit sa Science, & ses belles *Lumieres*, que vous nous vantez.

Bautru voyant choquer la Reine de *Suede* qu'il estime tant, & les Bonnes-Lettres qui lui sont si cheres; perdit toute Considération: & commençant par un Serment; " Il faut être bien injuste, „ reprit il, d'imputer à la Reine de *Suede* comme un Crime, la „ plus

„ plus belle Action de sa Vie. Pour votre Aversion aux Sciences, je
 „ ne m'en étonne point : ce n'est pas d'aujourd'hui que vous les
 „ avez méprisées. Si vous aviez lû les Histoires les plus communes ,
 „ vous sauriez que sa Conduite n'est pas sans Exemple. *Charles-*
 „ *quint* n'a pas été moins admirable par la Rénonciation de ses
 „ Etats, que par ses Conquêtes : *Diocletien*, n'a-t-il pas quitté
 „ l'Empire, & *Sylla* le Pouvoir souverain ? Mais toutes ces choses
 „ vous sont inconnuës ; & c'est folie de disputer avec un Ignorant.
 „ Au reste, où me trouverez vous un Homme extraordinaire, qui
 „ n'ait eû des Lumieres, & des Connoissances acquises ?

A commencer par Monsieur le Prince, il alla jusqu'à César ; de
 César au Grand Alexandre : & l'affaire eût été plus loin, si le Com-
 mandeur ne l'eût interrompu avec tant d'Impetuosité, qu'il fut
 contraint de se taire. *Vous nous en contez bien*, dit il, avec votre
 César & votre Alexandre. *Je ne sai s'ils étoient savans ou Ignorans ;*
il ne m'importe gueres : mais je sai que de mon tems on ne faisoit é-
tudier les Gentilshommes que pour être d'Eglise ; encore se contentoient
ils le plus souvent du Latin de leur Bréviaire. Ceux qu'on destinoit à
la Cour ou à l'Armée, alloient honnêtement à l'Academie. Ils apre-
noient à monter à Cheval, à danser, à faire des armes, à joïer du
Luth, à voltiger, un peu de Mathématique ; & c'étoit tout. Vous
aviez en France mille beaux Gens-d'armes, galans hommes. C'est ainsi
*que se formoient les Thermes *, & les Bellegardes †. Du Latin ! de*
mon tems, du Latin ! un Gentilhomme en eût été deshonoré. Je con-
nois les grandes Qualités de Monsieur le Prince, & suis son Servi-
teur : mais je vous dirai que le dernier Connétable de Montmorency
a su maintenir son Crédit dans les Provinces, & sa Consideration à
la Cour, sans savoir lire. Peu de Latin, vous dis-je, & de bon
François.

* Paul de La
Barthe Maré-
chal de Ther-
mes.

† Le Duc de
Bellegarde,
grand Ecuyer.
Voyez les Mé-
moires des
Hommes illu-
stres, de Bran-
tome, Tome III.

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eût la
 Goute ; autrement il eût vangé le Latin par quelque chose de plus
 pressant que la Colere & les Injures. La Contéstation s'échauffa
 tout de nouveau ; celui-ci resolu, comme *Sidias* ¶, de mourir sur

¶ Le Heros
d'un petit
Ouvrage de
Theophile, où
un Pedant est
fort bien cara-
cterisé. Voyez

M 2

son

son Opinion , celui-là soutenant le Parti de l'Ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

* Mr. de Lavardin, Evêque du Mans.

Tel étoit l'état de la Dispute, quand un Prélat charitable * voulut accomoder le Different, ravi de trouver une si belle Occasion de faire paroître son Savoir & son Esprit. Il toussa trois fois avec Méthode, se tournant vers le Docteur; trois fois il sourit en homme du Monde à nôtre agréable Ignorant : & lorsqu'il crût avoir assez bien composé sa Contenance; *digitis gubernantibus Vocem*, il parla de cette sorte.

„ Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai que la Science fortifie
 „ la beauté du Naturel; & que l'agrément & la facilité de l'Esprit,
 „ donnent des graces à l'Erudition. Le Génie seul, sans règle & sans
 „ Art, est comme un Torrent, qui se précipite avec impetuosité. La
 „ Science sans Naturel, ressemble à ces Campagnes seches & arides,
 „ qui sont desagréables à la vûe. Or, Messieurs, il est Question
 „ de concilier ce que vous avez divisé mal-à-propos; de rétablir
 „ l'Union où vous avez jetté le Divorce. La Science n'est autre
 „ chose qu'une parfaite Connoissance : l'Art n'est rien qu'une
 „ règle qui conduit le Naturel. Est ce, Monsieur, (*s'adressant au*
 „ *Commandeur*) que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez;
 „ & faire vanité d'un Naturel qui se dérègle, qui s'éloigne de
 „ la Perfection? Et vous, Monsieur de Bautru, renoncés-vous à
 „ la Beauté naturelle de l'Esprit, pour vous rendre Esclave de Préceptes
 „ importuns, & de Connoissances empruntées?

Il faut finir la Conversation, reprit brusquement le Commandeur : *j'aime encore mieux sa Science & son Latin, que le grand Discours que vous nous faites.*

Le Bon-homme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit aussi tôt : & pour rendre la pareille au Commandeur, il préfera son Ignorance agréable aux Paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se retira avec un grand Mépris de tous les deux, & une grande Satisfaction de lui-même.



L E

CERCLE.

A

*Monsieur ***.*

ON parle depuis peu de certaine Ruelle,
 Où la laide se rend, aussi bien que la Belle,
 Où tout Age, tout Sexe, où la Ville, & la Cour,
 Viennent prendre Séance en l'Ecole d'Amour.
 A la Prude soumise au devoir légitime
 On inspire l'Amour sous le beau Nom d'Estime,
 Et son Esprit sévère enseigne la Vertu,
 Quand son Cœur tout facile au Charme qu'elle a vû,
 Reçoit un feu secret, qui n'oseroit paroître,
 Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connoître.
 L'autre toute occupée à discourir des Cieux,
 Sur un simple Mortel daigne abaisser les Yeux;
 Et trouve le moien de partager son Ame,
 Entre des feux humains, & la divine Flâme.
 Celles que la Nature abandonne à leur Art,
 Y viennent apporter l'étude d'un Regard,
 Et chercher vainement leur premier Avantage
 Dans les Traits composés de leur nouveau Visage.
 Telle qui fut jadis le Plaisir de nos Yeux,
 Et qui n'est aujourd'hui, qu'un Objet odieux,
 S'expose comme elle est, pour flater sa Mémoire
 D'un Mot, qu'on lui dira de cette vieille Gloire.

Ton

Ton Visage, *Cloris*, du monde respecté,
Laisse au bruit de ton Nom l'effet de la Beauté
Il change, il déperit, & longtems le plus sage
Séduit par ce grand Nom, révère ce Visage.
Son éclat tout terni, ses traits tout languissans
Trouvent chez nous encor le respect de nos Sens,
Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître
Le tems où ta Beauté commence à disparoître.
L'orgueilleuse *Caliste*, où se portent ses pas,
Triomphe également des Cœurs, & des Appas :
Elle confond son Sexe, ou le nôtre soupire,
Et dispense à son gré la Honte, & le Martire.
Une jeune *Coquette* avec peu d'interêt,
Va chercher à qui plaire, & non pas qui lui plaît.
Elle a mille Galans, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat, que fait la Renommée.
La *Solide* opposée à tous ces vains dehors,
Se veut instruire à fonds des intérêts du Corps ;
L'*Intrigueuse* vient là par un Esprit d'affaire,
Ecoute avec Dessein, propose avec Mistère,
Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'Amour
Ramasse quelque chose à porter à la Cour.
Dans un lieu plus secret, on tient la *Prétieuse*,
Occupée aux leçons de Morale amoureuse.
Là, se font distinguer les Fiertés des Rigueurs ;
Les Dédains des Mépris, les 'Tourmens des Langueurs :
On y fait démêler la Crainte & les Allarmes,
Discerner les Attraits, les Appas, & les Charmes.
On y parle du tems, qu'on forme le desir ;
Mouvement incertain de peine, ou de plaisir,
Des premiers maux d'Amour, on connoît la naissance,
On a de leur progrès une entière Science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs
Et le tems de la plainte, & la saison des pleurs.

Par un arrêt du Ciel toute chose a son terme,
 Et c'est icy le tems où l'Ecole se ferme :
 Mais avant que sortir on déclare le jour ,
 Où l'on viendra traiter un autre point d'Amour.
 Là , *Filis* affectée en graves Bienfiances,
 Dédaigneuse & Civile y fait ses Reverences,
 Composant un maintien de douce Autorité,
 Qui serve à la Grandeur , sans nuire à la Beauté.
 On voit à l'autre bout une Dame engageante
 Employer tout son art à paroître obligeante ;
 Caresses , Complimens , Civilités , Honneurs ,
 Sont les moiens adroits , qui lui gagnent les Cœurs.
Loin de ces Vanités , ainsi parle une Chere * ,
Pourquoi finir si tôt ? Mon Dieu ! quelle Misere !
J'avois à proposer un nouveau Sentiment
Du Mérite parfait , que se donne un Amant.
 Mais , dit l'autre , *ma Sœur* , n'êtes vous point troublée
 Du tumulte confus d'une grande Assemblée ?
 Sauroit on rien sentir de tendre , délicat ,
 En des lieux où se fait tant de bruit & d'éclat ?
 Cherchons , cherchons , *ma Sœur* , de tranquilles Retraites
 Propres aux mouvemens des Passions secretes.
 Le Monde fait bien peu ce que c'est que d'aimer ,
 Et l'on voit peu de Gens , qu'il nous faille estimer.

* Une Chere
 c'est une Pré-
 tieuse.

Après la Lecture de mes Vers , vous me demanderez avec raison ce que c'est qu'une *Prétieuse* , & je vais tâcher autant qu'il m'est possible de vous l'expliquer :

On dit † un jour à la Reine de *Suede* que les *Prétieuses* étoient les *Jansenistes de l'Amour* ; & la définition ne lui déplût pas.

† Mademoiselle
 de L'Enclos.

L'Amour est encore un Dieu pour les *Prétieuses*. Il n'excite pas de Passion en leurs Ames ; Il y forme une espece de Religion : mais

à

à parler moins mystérieusement, le Corps des *Précieuses* n'est autre chose, que l'union d'un petit nombre de Personnes, où quelques unes véritablement délicates ont jetté les autres dans une Affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses Délicates ont ôté à l'Amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus *Prétieux* ; Elles ont tiré une Passion toute sensible du Cœur à l'Esprit, & converti des mouvemens en Idées. Cet épurement si grand a eu son principe, d'un dégoût honnête de la Sensualité ; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable Nature de l'Amour, que les plus Voluptueuses ; car l'Amour est aussi peu de la spéculation de l'Entendement, que de la brutalité de l'Appétit. Si vous voulez savoir en quoi les *Précieuses* font consister leur plus grand Mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs Amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs Maris avec aversion.





A

Mademoiselle

De L'E**s.

E L E G I E.

CHere *Philis*, qu'êtes-vous devenuë ?
 Cet Enchanteur qui vous a retenuë
 Depuis trois ans par un charme nouveau,
 Vous retient-il en quelque vieux Château * ?
 S'il est ainsi je cherche une Avanture,
 En Chevalier de la triste figure ;
 Et dût *Roland* ici ressusciter
 Contre *Roland* j'oserais tout tenter.
 Mais non, *Philis*, delivrez vous vous-même,
 Vous en avez souvent usé de même.
 Ces Enchanteurs cent fois plus renommés,
 Malgré leur Art se trouverent charmés ;
 Et vôtre Esprit dégagé de leurs charmes,
 Ne leur laissa que la plainte & les larmes.

Pour relever un courage abaissé,
 Songez, *Philis*, songez au temps passé ;
 Ce beau Garçon dont vous fûtes éprise †,
 Mit en vos mains son aimable Franchise ;
 Il étoit jeune, il n'avoit point senti
 Ce que ressent un Cœur assujetti :

* Le Marquis
 de Villarceaux
 l'avoit menée
 dans une de ses
 Maisons de
 Campagne.

† Le Duc de
 Châtillon.

Et jeune encor vous ignoriez l'usage
 Des mouvemens qu'excite un beau Visage ;
 Vous ignoriez la peine & le Plaisir,
 Qu'ont sù donner l'Amour & le Desir.
 Dans les transports d'une premiere flâme,
 Vous vous nommiez & *mon Cœur & mon Ame* :
 Noms vains & chers que les jeunes Amans
 Savent mêler dans leurs Contentemens.
 Jamais les nœuds d'une Chaine si sainte
 N'eurent pour vous ny force ny contrainte ;
 Une si douce & si rendre Amitié
 Ne vit jamais un Tourment sans pitié.
 Les seuls soupirs que l'Amour nous envoie
 Furent mêlés à l'excès de la joye ;
 Et des Plaisirs sans cesse renaissans,
 Remplirent l'Ame & comblèrent les Sens :
 Doux fruits d'Amour, cueillis en abondance.
 Ah ! qu'aujourd'hui l'on fait bien Pénitence :
 Loin des Appas de toute Volupté
Philis languit dans l'Inutilité ;
 Et pour flatter sa languissante Vie
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit desirer,
 Que sa Raison luy deffend d'esperer.
 Vous, qui trouviez autrefois favorable
 Ce même Dieu qui vour rend Misérable ;
 Pour relever un courage abaissé,
 Songez hélas ! songez au temps passé :

Un Maréchal l'ornement de la *France* * ,

Rare en Esprit, magnifique en dépence
 Devint sensible à tous vos Agrémens,
 Et fit son Bien d'être de vos Amans.

Ce jeune Duc qui gaignoit des Batailles † ,
 Qui fût couvrir de tant de funeraillles

* Le Maréchal
d'Albret.

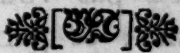
† Le Duc
d'Enguien.

Les Champs fameux de *Norlingue* & *Rocroy* ;
 Qui fût remplir nos Ennemis d'effroy,
 Las de fournir les fujets de l'Histoire,
 Voulant jouir quelquefois de la Gloire,
 De fier & grand, rendu civil & doux,
 Ce même Duc alloit souper chez vous.
 Comme un Heros jamais ne se repose,
 Après souper il faisoit autre chose ;
 Et sans savoir s'il pouffoit des Soupirs,
 Je fais au moins qu'il aimoit ses plaisirs.
 L'Air délicat d'une exquise Peinture,
 Cette fraîcheur qu'inspire la Nature,
 Ce Teint uni qui paroît sur les Fleurs,
 Le vif éclat des plus riches Couleurs,
 N'ont rien d'égal à ces belles Jeunesses,
 Qui vous donnoient leurs plus molles Caresses ;
 N'ont rien d'égal à de tendres Beautés,
 Charmans Sujets de mille Voluptés,
 Que leur Amour aux dépens de leurs larmes,
 Assujettit autrefois à vos Charmes :
 Que leur Amour par des desirs pressans
 Assujettit au pouvoir de vos Sens.
 Dis-je bien vray, n'est ce point un Mensonge ?
 Las ! il fut vray : mais ce n'est plus qu'un Songe.
 Quand un Plaisir une fois est goûté,
 Ce n'est plus rien que Songe, & Vanité.
 Des vieux Amans si la gloire passée
 Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
 Le souvenir de leurs traits les plus beaux,
 Donne un desir pour des Objets nouveaux ;
 Et rapellant cette premiere Image
 Touche le Cœur pour un autre Visage.
 Les bien-aimés, les heureux Successeurs
 Doivent jouir & perdre leurs douceurs ;

Une paisible & longue Jouissance
 Fait les dégoûts & détruit la Constance :
 Car s'attacher toujours au même Bien,
 C'est posséder & ne sentir plus rien.
 Ainsi, *Philis*, il faut être inconstante;
 Vous passerez pour une vieille Amante
 En prevenant cette triste Saison,
 Où la Constance est jointe à la Raison.
 Moins de chagrin, en de si longs Ménages,
 A fait souvent rompre des Mariages;
 Et votre Esprit mille fois dégoûté
 Se pique encor de sa Fidélité :
 Avoir toujours son Ame accoutumée
 Aux vieux Plaisirs dont elle fut charmée;
 Avoir toujours les mêmes Sentimens,
 Toujours sentir les mêmes mouvemens,
 Vivre toujours sans dessein, sans envie;
 C'est être morte au milieu de la Vie.
 Laissez toucher votre Inclination,
 Cherchez ailleurs quelque autre Passion.
 Quoy ? vous parlez, en *Corisque* sçavante,
 Et vous aimez en Bergere innocente !
 Si vous aimez comme une *Amarillis*
 D'un jeune Amant les roses & les lys ;
 J'approuverois que votre Ame blessée
 Gardât toujours cette chere pensée ;
 Mais vous n'aimez que certaine langueur,
 Qui ne vient pas des mouvemens du Cœur.
Corisque, hélas ! agreable infidèle,
 Vous, que j'ay vûe & perfide & si belle,
 Laissez-vous perir votre Beauté
 Pour dementir votre legereté ?
 Dans vos Plaisirs l'une & l'autre enchainées
 Ont toujours eu les mêmes Destinées ;

Et

Et la rigueur d'un semblable Destin
Leur va donner une pareille fin.
Vos Yeux mourans reprochent à vôtre Ame
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flâme;
Et que l'Amour de quelque Objet nouveau
Rendrait leur feu plus brillant & plus beau.
Tous vos attraits s'adressent à la Bouche
Pour vous parler de l'ennui qui les touche;
Mais elle-même aujourd'huy sans couleur
N'ose parler de sa propre douleur.
Ses doux appas exposés au pillage
Endurent seuls une impuissante rage;
Tant de Beautés qui regnoient autrefois
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime;
En les plaignant c'est vous plaindre vous-même;
Et si je cherche un remede à ce mal,
Au vôtre, au leur le remede est égal.
Ecoutez donc un avis salutaire,
Sachez de moy ce que vous devez faire:
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous,
Tâchez, *Philis*, d'apaiser son courroux.
Vous reprendrez vôtre premier Visage,
En reprenant vôtre premier usage;
Et le retour de vos légeretés
Nous fera voir celuy de vos Beautés.
Il faut brûler d'une flâme légère,
Vive, brillante, & toujours passagere;
Etre inconstante, aussi long tems qu'on peut;
Car un tems vient que ne l'est pas qui veut.



*L'Homme qui veut connoître toutes Choses,
ne se connoît pas lui-même.*

A

MONSIEUR ***.

Vous n'êtes plus si Sociable que vous l'étiez. L'Etude a je ne fai quoi de sombre, qui gâte vos Agrémens naturels, qui vous ôte la facilité du Génie, la Liberté d'Esprit, que demande la Conversation des honnêtes Gens. La Méditation produit encore de plus méchans effets pour le Commerce; & il est à craindre que vous ne perdiez avec vos Amis en méditant ce que vous pensez gagner avec vous même.

Je fai que vôtre Occupation est importante, & sérieuse: Vous voulez savoir ce que vous êtes, & ce que vous serez un jour quand vous cesserez d'être ici. Mais dites-moi, je vous prie; vous peut il tomber dans l'Esprit que ces Philosophes, dont vous lisez les Ecrits avec tant de soin, aient trouvé ce que vous cherchez? Ils l'ont cherché comme vous, Monsieur, & ils l'ont cherché vainement. Vôtre Curiosité a été de tous les Siècles, aussi bien que vos Réflexions, & l'Incertitude de vos Connoissances. Le plus Dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus Impie de ne croire jamais; & c'est un des Malheurs de nôtre Vie, de ne pouvoir naturellement nous assurer, s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pussions bien connoître ce que nous sommes; & parmi des Desirs trop curieux de savoir tout, il nous a réduits à la Nécessité de nous ignorer
nous

nous mêmes. Il anime les Ressorts de nôtre Ame, mais il nous cache le secret admirable qui les fait mouvoir ; & ce sçavant Ouvrier se réserve à lui seul l'Intelligence de son Ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'Objets avec des Sens capables d'en être touchés : il nous a donné un Esprit qui fait des efforts continuels pour les connoître. Les Cieux, le Soleil, les Astres, les Elemens, toute la Nature, Celui même dont elle dépend ; tout, est assujeti à sa Spéculation, s'il ne l'est pas à sa Connoissance. Mais avons nous les moindres Douleurs ? nos belles Spéculations s'évanoüissent : sommes nous en danger de mourir ? il y a peu de Gens qui ne donnaient les Avantages & les Prétensions de l'Esprit, pour conserver cette Partie basse & grossiere ; ce Corps terrestre, dont les Spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'Opinion que vous n'approuverez point, & que je croi pourtant assez véritable : c'est que *jamaïs homme n'a été bien persuadé par sa Raison, ou que l'Ame fut certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le Corps.*

On ne doute point que *Socrate* n'ait crû l'Immortalité de l'Ame : son Histoire le dit, & les sentiment que *Platon* lui attribue, semblent nous en assurer. Mais *Socrate* ne nous en assure pas lui même ; car quand il est devant ses Juges, il en parle comme un homme qui la fouhaite, & traite l'Anéantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà, Monsieur, la belle Assurance que nous donne *Socrate* de l'Eternité de nos Esprits ; voyons quelle Certitude nous donnera *Epicure* de leur Anéantissement.

Tout est Corps pour *Epicure* ; Ame, Esprit, Intelligence ; tout est Matière, tout se corrompt, tout finit. Mais ne dément il pas à sa Mort, les Maximes qu'il a enseignées durant sa Vie ? La Postérité le touche ; sa Mémoire lui devient chere ; il se flate de la Réputation de ses Ecrits, qu'il recommande à son Disciple *Hermachus* : son Esprit qui s'étoit si fort engagé dans l'Opinion de l'Anéantissement, est touché de quelque tendresse pour lui même ; se réservant des honneurs & des plaisirs pour un autre état, que pour celui qu'il va quitter.

D'où

D'où pensez-vous que viennent les contradictions d'*Aristote* & de *Senèque* sur ce sujet, que de l'Incertitude d'une Opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la Matière la plus importante pour l'Interêt, & la plus obscure pour la Connoissance? D'où vient cette Variation ordinaire? C'est qu'ils sont troublés par les différentes Idées de la Mort présente, & de la Vie future. Leur Ame incertaine d'elle même, établit ou renverse ses Opinions, à mesure qu'elle est séduite par les diverses Apparences de la Vérité.

Salomon, qui fut le plus grand des Rois & le plus sage des Hommes, fournit aux Impies de quoi soutenir leurs Erreurs, & instruit les Gens-de-bien à demeurer fermes dans l'amour de la Vérité. Si quelqu'un a dû être exempt d'Erreur, de Doute, de Changement, ç'a été *Salomon* : cependant nous voyons dans l'inégalité de sa Conduite, qu'il s'est lassé de sa Sagesse, qu'il s'est lassé de sa Folie; que ses Vertus & ses Vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégouts; qu'il a pensé quelque fois que toutes choses alloient à l'avanture, qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes, que les Sçavans s'étudient; ils trouveront non seulement de l'alteration, mais de la contrariété même dans leurs Sentimens. A moins que la Foi n'assujettisse nôtre Raison, nous passons la Vie à croire & à ne croire point; à nous vouloir persuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des Exemples, qui paroissent contraires à ce que je dis : Un Discours de l'Immortalité de l'Ame a poussé des hommes à chercher la Mort, pour jouir plutôt des Félicités dont on leur parloit. Mais quand on en vient à ces termes, ce n'est plus la Raison qui nous conduit, c'est la Passion qui nous entraîne; ce n'est plus le Discours qui agit en nous, c'est la Vanité d'une belle Mort, qu'on aime sottement plus que la Vie: c'est la lassitude des Maux présens; c'est l'Espérance des Biens futurs; c'est une amour aveugle de la Gloire; une Maladie, enfin, une fureur qui violente l'Instinct naturel, & qui nous transporte hors de nous mêmes.

Croyez moi, Monsieur : une Ame qui est bien tranquillement dans

dans son assiette, n'en sort guere par la lecture de *Platon*. Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martirs; & de nous obliger sur sa Parole à quitter la Vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'Ame par la Raison, c'est entrer en défiance de la Parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer, en quelque façon à la seule chose, par qui nous pouvons en être assurés.

Qu'a fait *Descartes* par sa Démonstration prétenduë d'une Substance purement spirituelle, d'une Substance qui doit penser éternellement? Qu'a-t-il fait par des Spéculations si épurées? Il a fait croire que la Religion ne le persuadoit pas, sans pouvoir persuader ni lui ni les autres par ses Raisons.

Lisez, Monsieur; pensez, méditez; vous trouverez au bout de votre lecture, de vos pensées, de vos méditations, que c'est à la Religion d'en décider, & à la Raison de se soumettre.





L E T T R E

A

*Monsieur ***.*

Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante, & que sans la difference de Religion vous pourriez vous résoudre à l'épouser. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir souffrir l'imagination d'être séparés en l'autre Monde votre Femme & vous, je vous conseille d'épouser une Catholique : mais si j'avois à me marier j'épouserois volontiers une Personne d'une autre Religion que la mienne.

Je craindrois qu'une Catholique se croiant sûre de posséder son Mari en l'autre Vie, ne s'avîât de vouloir jouir d'un Galant en celle-cy.

D'ailleurs j'ai une Opinion, qui n'est pas commune, & que je croi pourtant véritable; c'est que la Religion Réformée est aussi avantageuse aux Maris, que la Catholique est favorable aux Amans.

Cette liberté Chrétienne, dont on voit la Protestante se vanter, forme un certain Esprit de résistance, qui défend mieux les Femmes des insinuations de ceux qui les aiment. La soumission qu'exige la Catholicité, les dispose en quelque façon à se laisser vaincre; & en effet une Ame, qui peut se soumettre à ce qu'on luy ordonne de fâcheux, ne doit pas être fort difficile à se laisser persuader ce qui luy plaît.

La Religion Réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la Vie; & de la régularité il se fait sans peine de la Vertu. La
Catho-

Catholique rend les Femmes beaucoup plus dévotes, & la Dévotion se convertit facilement en Amour.

L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu; l'autre, qui admet le mérite des bonnes Oeuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on luy défend, sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne luy commande pas.

Dans celle-là les Temples sont la sûreté des Maris : dans celle-cy leur plus grand danger est aux Eglises. En effet les objets de mortification en nos Eglises inspirent assez souvent de l'Amour. Dans un Tableau de la *Madelaine* l'expression de sa Pénitence sera pour les vieilles une image de l'Austerité de sa vie; les jeunes la prendront pour une Langueur de sa Passion; & tandis qu'une bonne Mere veut imiter la Sainte dans ses souffrances, la douce Fille songe à la Péchereffe, & médite amoureusement sur le sujet de son repentir.

Ces Pénitentes, qui pleurent dans le Convent les Péchés qu'elles ont fait dans le Monde, servent d'exemple pour la joye, aussi bien que pour les Larmes : peut être même qu'elles donnent la confiance de pécher, pour laisser en vûe la ressource de la Pénitence. Une Femme ne regarde point séparément quelque Partie de leurs jours; elle s'attache à l'Imitation de la vie entiere, & se donnant à l'Amour quand elle est jeune, elle se réserve à pleurer pour la consolation de sa Vieillesse. Dans cet âge triste & si sujet aux Douleurs, c'est un Plaisir de pleurer ses Péchés, ou pour le moins une diversion des larmes, que l'on donneroit à ses Maux.

Je suis donc à couvert de tout, me direz vous, avec une Protestante. Je vous répondrai ce que dit le bon Pere *Hippothadée* à *Panurge* *, *Où si Dieu plaît.* Le plus sage s'en remet à la Providence : il attend d'elle sa sûreté, & de lui même le repos de son Esprit.

* Voyez Rabelais, Livre III. Chap. 30.





S U R
 L E S P L A I S I R S ,
 A
 M O N S I E U R L E C O M T E
 D' O L O N N E .

Vous me demandez ce que je fais à la Campagne ? je parle à toutes sortes de gens , je pense sur toutes sortes de sujets, je ne médite sur aucun. Les Vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies ; D'ailleurs je ne veux avoir sur rien un Commerce trop long & trop sérieux avec moy-même.

La Solitude nous imprime je ne say quoy de funeste par la pensée ordinaire de nôtre Condition, où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux, il faut faire peu de Réflexions sur la Vie, mais sortir souvent comme hors de soy ; & parmi les Plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres Maux. Les *Divertissemens* ont tiré leur nom de la *Diversi-*on qu'ils font faire des Objets fâcheux & tristes, sur les choses plaisantes & agréables : ce qui montre assez, qu'il est difficile de venir à bout de la dureté de nôtre Condition par aucune force d'Esprit, mais que par Adresse on peut ingénieusement s'en détourner.

Il n'appartient qu'à DIEU de se considérer, & de trouver en lui-même sa Félicité & son repos. A peine saurions nous jeter les Yeux sur nous, sans rencontrer mille défauts, qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La

La Gloire, les Fortunes, les Amours, les Voluptés bien entendues & bien ménagées, sont de grans secours contre les rigueurs de la Nature, contre les Misères attachées à nôtre Vie. Aussi la Sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos Plaisirs; toute considérable qu'elle est on la trouve d'un foible usage parmi les douleurs, & dans les approches de la Mort.

La Philosophie de *Possidonius* luy fit dire au fort de sa Goutte, que la Goutte n'étoit pas un mal; mais il n'en souffroit pas moins. La Sagesse de *Socrate* le fit raisonner beaucoup à sa Mort; mais ses raisonnemens incertains ne persuaderent ni ses Amis, ni luy même de ce qu'il disoit.

Je connois des gens, qui troublent la joye de leurs plus beaux jours par la méditation d'une Mort concertée; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au Monde, ils ne songent qu'à la maniere d'en sortir. Cependant il arrive que la douleur renverse leurs belles Résolutions au besoin; qu'une Fievre les jette dans l'extravagance, ou que faisant toutes choses hors de Saison, ils ont des tendresses pour la Lumiere, quand il faut se résoudre à la quitter.

*Oculisque errantibus alto
Quæsit Cælo lucem, ingemuitque repertâ.*

* Virgile *an.*
IV. Livre des
l'Enéide.

Pour moi qui ai toujours vécu à l'avanture, il me suffira de mourir de même. Puis que la Prudence a eu si peu de part aux actions de ma Vie, il me fâcheroit qu'elle se mêlât d'en régler la fin.

A parler de bon Sens toutes les Circonstances de la Mort ne regardent que ceux qui restent. La Foiblesse, la Résolution; tout est égal au dernier moment; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien, qui puisse effacer l'horreur du passage, que la persuasion d'une autre Vie attendue avec Confiance, dans une assiete à tout esperer & à ne rien craindre. Du reste il faut aller insensiblement où tant d'Honnêtes-gens sont allés devant nous, & où nous serons suivis de tant d'autres.

Si

Si je fais un long Discours sur la Mort, après avoir dit que la Méditation en étoit fâcheuse, c'est qu'il est comme impossible de ne faire pas quelque réflexion sur une chose si naturelle : Il y auroit même de la mollesse à n'oser jamais y penser. Mais quoy qu'on dise, je ne puis en approuver l'Etude particuliere; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la Vie. Il en est ainsi de la Tristesse, & de toutes sortes de Chagrins; on ne sauroit s'en défaire absolument; d'ailleurs ils sont quelquefois légitimes. Je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines Occasions; l'Indifférence est honteuse en quelques disgrâces; la Douleur sied bien dans les Malheurs de nos vrais Amis. Mais l'affliction doit être rare, & bientôt finie; la joye fréquente, & curieusement entretenue.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses Plaisirs; encore les plus entendus ont ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif; Si nous n'en avons aucun soin, nous les prendrons mal-à-propos, dans un desordre ennemi de la Politesse, ennemi des Goûts véritablement délicats.

Une Joüissance imparfaite laisse du regret: quand elle est trop poussée elle apporte le dégoût. Il y a un certain tems à prendre, une justesse à garder, qui n'est pas connue de tout le monde. Il faut jouir des Plaisirs présens, sans interesser les Voluptés à venir.

Il ne faut pas aussi que l'imagination des Biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on possède. C'est ce qui obligeoit les plus Honnêtes-gens de l'Antiquité à faire tant de cas d'une Moderation, qu'on pouvoit nommer *Economie* dans les choses desirées ou obtenues.

Comme vous n'exigez pas de vos Amis une régularité, qui les contraigne, je vous dis les Réflexions que j'ai faites sans aucun ordre, selon qu'elles viennent dans mon Esprit.

La Nature porte tous les hommes à rechercher leurs Plaisirs: mais ils les recherchent différemment selon la différence des Humeurs & des Génies. Les *Sensuels* s'abandonnent grossièrement à leurs appetits, ne se refusant rien de ce que les Animaux demandent à la Nature.

Les

Les *Voluptueux* reçoivent une impression sur les Sens, qui va jusqu'à l'Ame. Je ne parle pas de cette Ame purement intelligente, d'où viennent les Lumières les plus exquises de la Raison; je parle d'une Ame plus mêlée avec le Corps, qui entre dans toutes les choses sensibles; qui connoit & goûte les Voluptés.

L'Esprit a plus de part au goût des *Délicats* qu'à celui des autres; sans les *Délicats*, la Galanterie seroit inconnue, la Musique rude, les Repas mal-propres & grossiers. C'est à eux qu'on doit l'*Erudition* de *Petrone*, & tout ce que le raffinement de nôtre siècle a trouvé de plus poli, & de plus curieux dans les Plaisirs.

J'ai fait d'autres Observations sur les Objets qui nous plaisent, & il me semble avoir remarqué des différences assez particulières dans les impressions qu'ils font sur nous.

Il y a des impressions légères, qui ne font qu'effleurer l'Ame, pour le dire ainsi; éveiller son sentiment, la tenir présente aux Objets agréables, où elle s'arrête avec complaisance, sans soin, sans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuses, qui viennent comme à se fondre, & à se répandre délicieusement sur l'Ame, d'où naît cette douce & dangereuse Nonchalance, qui fait perdre à l'Esprit sa Vivacité & sa Vigueur.

Il y a des Objets touchans, qui font leur impression sur le Cœur, & y remuent ce qu'il a de sensible. Il y en a qui par un charme secret, difficile à exprimer, tiennent l'Ame dans une espèce d'enchantement. Il y en a de piquants, dont elle reçoit une atteinte qui lui plaît, une blessure qui luy est chère. Au de là, ce sont les transports, & les défaillances, qui arrivent manque de proportion entre le sentiment de l'Ame, & l'impression de l'Objet. Aux premiers l'Ame est enlevée par une espèce de ravissement: Aux autres elle succombe sous le poids de son Plaisir, si on peut parler de la forte.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les Plaisirs; il me reste à toucher quelque chose de l'Esprit revênu chez soy, & remis, comme on dit, dans son assiette.

Com-

Comme il n'y a que les Personnes légères & dissipées, qui ne se possèdent jamais, il n'y a que les Réveurs, les Esprits sombres, qui demeurent toujours avec eux-mêmes ; & il est à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos, l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui. Cependant, le tems qu'on se rend ennuyeux par son chagrin, ne se conte pas moins que le plus doux de la Vie. Ces heures tristes, que nous voudrions passer avec précipitation, contribuent autant à remplir le nombre de nos jours, que celles qui nous échappent à regret. Je ne suis point de ceux qui s'amuse à se plaindre de leur Condition, au lieu de songer à l'adoucir :

Fâcheux Entendement, tu nous fais toujours craindre,
 Malheureux Sentiment, tu nous fais toujours plaindre,
 Funeste Souvenir, dont je me sens blessé,
 Pourquoi rappelles tu le Mal déjà passé ?
 Faut-il rendre aux Malheurs ce pitoyable hommage
 De sentir leur atteinte, ou garder leur Image,
 De nourrir ses douleurs, & toujours se punir
 D'une peine passée, ou d'un mal à venir ?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans leurs Murmures, & tâche à tirer quelque douceur, des mêmes choses dont ils se plaignent. Je cherche dans le passé des souvenirs agréables, & des Idées plaisantes dans l'avenir.

Si je suis obligé de regretter quelque chose, mes regrets sont plutôt des sentimens de tendresse que de douleur : si pour éviter le Mal il faut le prévoir, ma prévoyance ne va point jusqu'à la crainte. Je veux que la connoissance de ne rien sentir qui m'importune ; que la Réflexion de me voir libre & maître de moy, me donne la Volupté spirituelle du bon *Epicure* : j'entens cette agréable *Indolence*, qui n'est pas un état sans douleur & sans plaisir ; c'est le Sentiment délicat d'une joye pure, qui vient du repos de la Conscience, & de la tranquillité de l'Esprit.

Après tout, quelque douceur que nous trouvions chez nous mêmes, prenons garde d'y demeurer trop long tems. Nous passons
 aisé-

aisément de ces joyes secrètes à des chagrins intérieurs; ce qui fait que nous avons besoin d'*Economie* dans la jouissance de nos propres Biens, comme dans l'usage des étrangers.

Qui ne fait que l'Âme s'ennuye d'être toujours dans la même assiette, & qu'elle perdrait à la fin toute sa force, si elle n'étoit réveillée par les Passions ?

Pour vivre heureux, il faut faire peu de Réflexions sur la Vie, mais sortir souvent comme hors de soy; & parmi les Plaisirs, que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres Maux.

Voilà ce que la Philosophie d'*Epicure*, & celle d'*Aristippe* peuvent donner à leurs Sectateurs; Mais

Les vrais *Chrétiens* plus heureux mille fois
Dans la pureté de leurs Loix,
Goûteront les douceurs d'une innocente Vie,
Qui d'une plus heureuse encor sera suivie.





S O N N E T.

Nature, enseigne moy par quel bizarre effort
Nôtre Ame hors de nous est quelquefois ravie ;
Dis nous comme à nos Corps elle même asservie
S'agite , s'assoupit ; se reveille , s'endort.

Les moindres Animaux plus heureux dans leur fort
Vivent innocemment sans crainte & sans envie ;
Exemts de mille soins qui traversent la Vie ,
Et de mille frayeurs que nous donne la Mort.

Un mélange incertain d'Esprit & de Matière
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de Lumiere,
Pour savoir justement & nos Biens & nos Maux :

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges ,
Nature , élève nous à la clarté des Anges ,
Ou nous abaisse au sens des simples Animaux.



S T A N C E S.

TIRCIſ, que l'avenir trouble moins tes beaux jours,
 Qui fait vivre icy bas, qui ſuit ſes Destinées,
 Se laiſſe aller au tems, inſenſible à ſon Cours,
 Et conte ſes Plaiſirs plutôt que ſes années.

Il goûte en liberté tous les Biens qu'il reſſent,
 Un Malheur éloigné fait rarement ſes plaintes;
 Et ſon Eſprit charmé d'un repos innocent
 Connoît peu de douleurs qui méritent ſes plaintes.

Le paſſé n'a pour luy qu'un tendre ſouvenir,
 Il ſe fait du préſent un agréable uſage,
 Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
 Et n'en reçoit jamais qu'une plaiſante Image.

Il ſait quand il luy plaît moderer ſes deſirs,
 Tenir ſes Paſſions ſous la Loi la plus dure,
 Et tantôt ſa Raiſon facile à ſes Plaiſirs
 Seconde le penchant qu'inſpire la Nature.

La Faveur eſt un bien qui luy ſemble aſſez doux,
 La Gloire a des appas, qui touchent ſon envie;
 Cependant il les voit ſans en être jaloux,
 Et les aſſujettit au repos de ſa Vie.

Il vit loin du ſcrupule & de l'impiété
 Sans craindre ou mériter les Eclats du Tonnerre;
 Il mêle l'Innocence avec la Volupté,
 Et régarde les Cieux ſans dédaigner la Terre.

Quand il faut obeïr à la rigueur du sort,
 Il ne murmure point contre une Loi si rude;
 Mais de ces vains Discours qui Combattent la Mort
 Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.



EPITAPHE.

A Brouiller les Humains, *Boudet* fut sans seconde,
 A les vouloir servir rien ne lui fut égal;
 Elle auroit fait du bien *Boudet* à tout le Monde,
 Pourveu qu'on lui permit d'en dire un peu de mal.

Je crains, pauvre *Boudet*, je crains de vous déplaire
 Vous souhaitant au Ciel une éternelle paix;
 Disputer contre nous seroit mieux votre Affaire,
 Que jouïr de la Gloire, & ne parler jamais.

N'est ce pas là, *Boudet*, un étrange Martire
 De trouver malgré vous tout parfait dans les Cieux?
 Hélas! quelle pitié de n'avoir rien à dire
 Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

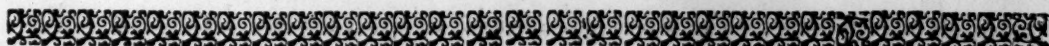
Etre toujours en Muéttes Loüanges,
 Admirer éternellement;
 C'est acheter le Commerce des Anges
 A la *Boudet*, bien cherement.





D I X A I N.

Q U'une Passion délicate
Pleine d'Amour & de langueur
Dans la mollesse qui nous flatte
Consumme doucement un Cœur !
Mais lors qu'une si chere Flâme
A passé le tems des Soupirs ,
Ah ! que le Corps d'une belle Ame
Instruit seulement aux desirs ,
Dégoute bien la bonne Dame ,
Qui s'étoit attendue aux solides plaisirs.



C H A N S O N.

I L faut pour vôtre honneur , *Silvie* ,
Mettre fin à tant de langueurs ;
Deffendre si longtems ma Vie
Est une honte à vos rigueurs :
Je vais mourir , & dans le mal extreme
Où je ne veux , & ne puis résister ,
J'ai moins de peine à me quitter ,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.





I D E' E

DE LA

F E M M E,

*Qui ne se trouve point, & qui ne se
trouvera jamais.*

DAns toutes les belles Personnes que j'ai vûës, s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice ; car pour dire la Verité, il est difficile de louer tout, & d'être sincere. J'ai obligation à *Emilie*, de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le Bien, qu'à demeurer exactement Veritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur, ni de grace ; je n'ai affaire ni de déguisemens, ni de flateries. Par elle je puis louer aujourd'huy sans complaisance ; par elle les Observateurs trop exacts perdent une délicatesse chagrine, qui ne s'attache qu'à connoître les défauts ; & dans un nouvel Esprit qu'elle leur inspire, ils passent avec joye de leur Censure ordinaire à de veritables Approbations.

Il est certain que la plûpart des Femmes doivent plus à nos adulations, qu'à leur Mérite, en toutes les Louanges qui leur sont données. *Emilie* n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend ; & fût du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourroit taire.

En effet, si ses Ennemis parlent d'elle, il n'est pas en leur pouvoir

voir de trahir leur conscience; ils avoient avec autant de Vérité que de chagrin, les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître : si ses Amis s'étendent sur ses louanges, il ne leur est pas possible de rien ajoûter au Mérite qui les touche. Ainsi les premiers sont forcés de se rendre à la Raison, quand ils voudroient suivre la Maliginité de leurs mouvemens; & les autres sont purement justes avec toute leur Amitié, sans pouvoir être ni officieux, ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'Inclination, comme elle n'apprehende rien de la mauvaise volonté, dans les Jugemens qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens, *Emilie* auroit à craindre la malice du Silence; seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter des choses un peu générales pour venir à une Description plus particuliere de sa Personne.

Tous ses Traits sont réguliers; ce qu'on voit fort peu : tous ses Traits sont réguliers & agréables; ce qu'on ne voit presque jamais. Car il semble qu'un caprice de la Nature fasse naître les agrémens de l'Irrégularité, & que les Beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer, ayent rarement le secret de savoir plaire. *Emilie* a les Yeux touchans, le Teint séparé, délicat, uni; la blancheur des Dents, le vermeil des Lèvres sont des expressions trop générales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de Visage où l'on mettoit la grande Beauté chez les Anciens, ne se trouveroit plus que dans l'idée de quelque Peintre, ou dans les descriptions que l'Antiquité nous a laissées; & pour animer de si belles choses, vous voyez sur son Visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui n'en laisse pas apprehender d'avantage.

Sa Taille est d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégage-ment aussi éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté, où paroît comme une espece de Déhanchement, qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoûtez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés d'Agrément & de Bien-séance.

Son

Son Esprit a de l'étendue sans être vaste, n'allant jamais si loin dans les pensées générales, qu'il ne puisse revenir aisément aux considérations particulières. Rien n'échappe à sa Pénétration; son Discernement ne laisse rien à connoître; & je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir les choses cachées, qu'à juger sainement de celles qui nous paroissent. Secrette, point misterieuse; sachant à propos, également se taire, & parler. Dans sa Conversation ordinaire, elle ne dit rien avec étude, & rien par hazard: les moindres choses marquent de l'attention; il ne paroît aux plus sérieuses aucun effort; ce qu'elle a de vif ne laisse pas d'être juste, & ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces Imaginations heureuses qui échappent à l'Esprit sans choix & sans connoissance, qui se font admirer quasi toujours, & qui font ordinairement peu estimer ceux qui les ont.

Dans toute sa Personne vous voyez je ne sai quoi de grand & de noble; qui se trouve par un secret rapport dans l'air du Visage, dans les qualités de l'Esprit, dans celles de l'Ame.

Naturellement elle seroit trop Magnifique, mais une juste Consideration de ses affaires retient ce beau sentiment; & elle aime mieux contraindre la Générosité de son humeur, que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre: aussi fiere à ne vouloir aucune Grace des siens même, qu'officieuse aux étrangers, & pleine de chaleur dans les interêts de ses Amis. Ce n'est pas que ces Considerations lui fassent perdre une Inclination si noble; elle la règle dans l'usage de son Bien: son Naturel & sa Raison formant un desintéressement sans négligence.

Elle a du Bon-sens & de la dextérité dans les Affaires, où elle entre volontiers, si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses Amis: mais elle hait d'agir pour agir par Esprit d'inquiétude; également ennemie d'un mouvement inutile, & de la mollesse d'un repos, qui se fait honneur du nom de Tranquillité, pour couvrir une véritable Nonchalance.

Après avoir dépeint tant de Qualités si belles; il faut voir quelles impressions elles font sur notre Ame, & ce qui se passe dans la sienne.

Elle

Elle a je ne sai quoi de majestueux, qui imprime du respect; je ne sai quoi de doux & d'honnête, qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient; & vous approchez toujours d'elle avec des Desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'interieur, je ne la croi pas incapable des Sentimens qu'elle donne: mais imperieuse sur elle comme sur vous, elle maîtrise en son Cœur par la Raison, ce que le respect fait contraindre dans le vôtre.

La Nature imbecile en quelques Ames, n'y laisse pas la force de rien désirer; impetueuse en quelques autres, elle pousse des Passions emportées: juste en *Emilie*, elle a fait le Cœur sensible qui doit sentir; & a donné à la Raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvemens.

Heureuse, qui se laisse aller à la Tendresse de ses Sentimens sans interesser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite: Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa Vie, se contente de l'Approbation des honnêtes gens, & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des Envieuses, jalouses de tous les plaisirs, & chagrines contre toutes les Vertus.

On connoît par une infinité d'experiences, que l'Esprit s'aveugle en aimant; & l'Amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de nôtre Raison. Sur le sujet d'*Emilie* nos Sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumieres sont plus épurées; & la Passion qui a toujours paru une marque de Folie, est ici le plus veritable effet de nôtre Bon-Sens.

Les grands Ennemis d'*Emilie* sont les méchans Connoisseurs; ses Amis tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'Amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse; & chacun pense être le plus délicat, connoissant chaque jour de nouveaux endroits, par où l'aimer encor d'avantage.

Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement, ni d'une étude si lente. A la premiere vûe ils sont touchés de son Mérite sans le connoître; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'Estime,

aussi bien que d'Inclination. A peine a-t-elle dit six paroles, qu'ils la trouvent la plus raisonnable du Monde : personne ne leur a paru ni si honnête, ni si sage ; & ils ne connoissent encore ni son procédé, ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentimens les plus avantageux de sa Vertu ; & la Raison consultée depuis, au lieu de démentir la surprise, ne fait qu'approuver de si heureuses, & de si justes Préventions.

Parmi les avantages d'*Emilie*, un des plus grands, à mon avis, c'est d'être toujours la même, & de toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse ; les Esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser, & vous font tomber avec eux dans la langueur ; les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous lassent. D'où vient que les Femmes ont besoin de Caprices quelquefois pour nous piquer ; ou sont obligées de mêler à leur entretien des Divertissemens qui nous réveillent. Celle que je dépeins plaît par elle seule, & en tout tems : une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable ; on se plaindrait de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit ; vous allez à un Agrément certain, & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une Imagination qui vous surprenne, & bientôt après qui vous importune : ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une Conversation solide par la perte de la gayeté : c'est une Raison qui plaît, & un Bon-Sens agréable.

Je veux finir par la Qualité qui doit être considérée devant toutes les autres. Elle est Dévote sans superstition ; sans mélancolie : éloignée de cette imbecilité qui se forge sur tout des Miracles, & se persuade à tous momens des Sortises surnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées, qui mêlent insensiblement dans l'Esprit, la haine du Monde, & l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la Société humaine, pour chercher Dieu dans l'horreur de la Solitude : Elle ne croit pas que se détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus rai-
sona-

sonables & les plus chers, soit s'unir à Dieu; mais s'attacher à soi-même, & suivre follement sa propre Imagination: Elle pense trouver Dieu parmi les hommes où sa Bonté agit plus, & où sa Providence paroît plus dignement occupée; & là elle cherche avec lui à éclairer sa Raison, à perfectionner ses Mœurs, à bien régler sa Conduite, & dans le soin du Salut, & dans les devoirs de la Vie.

Voilà le Portrait de *la Femme qui ne se trouve point*; si on peut faire le Portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'Idée d'une personne accomplie. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les Hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne fais quelle douceur qu'on rencontre en celui des Femmes: & j'ai crû moins impossible de trouver dans une Femme, la plus forte & la plus saine Raison des hommes; que dans un Homme les charmes & les agrémens, naturels aux Femmes.





L E T T R E

A

MADAME ***.

A Ce que j'apprens, Madame, vous voulez devenir Dévote, & j'en rends Graces à Dieu de tout mon Cœur; aiant plus besoin dans nos Entretiens de la pureté des Sentimens, que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous être inspirés dans le Commerce des Hommes. Je vous conjure donc, comme intéressé avec le Ciel, de prendre une Devotion veritable: & pour rendre vôtre Conversion telle que je la veux, il fera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle est, afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur Pénitence ordinaire, à ce que j'ai pû observer, est moins un Répentir de leurs Péchés, qu'un regret de leurs Plaisirs: en quoi elles sont trompées elles mêmes; pleurant amoureusement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croient pleurer saintement ce qu'elles ont fait.

Ces Beautés usées qui se donnent à Dieu, pensent avoir éteint de vieilles Ardeurs qui cherchent secretement à se rallumer; & leur Amour n'aiant fait que changer d'Objet, elles gardent pour leurs dernieres Souffrances, les mêmes Soupirs, & les mêmes Larmes, qui ont exprimé leurs vieux Tourmens. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du Cœur amoureux; des craintes, des saisissemens, des transports: elles n'ont rien perdu de ses plus chers mouvemens; des tendres desirs, des tristesses délicates, & des langueurs pré-

précieuses. Quand elles étoient jeunes elles sacrifioient des Amans ; n'en aiant plus à sacrifier , elles se sacrifient elles mêmes : la Nouvelle Convertie fait un Sacrifice à Dieu de l'Ancienne Voluptueuse.

J'en ai connu qui faisoient entrer dans leur Conversion le Plaisir du Changement : j'en ai connu qui se dévouant à Dieu , goûtoient une joie malicieuse de l'Infidélité qu'elles pensoient faire aux Hommes.

Il y en a qui renoncent au Monde , par un Esprit de Vengeance contre le Monde , qui les a quitées : il y en a qui mêlent à ce détachement leur Vanité naturelle ; & la même Gloire qui leur a fait quitter des Courtisans pour le Prince , les flatte secrètement de savoir mépriser le Prince pour Dieu.

Pour quelques unes ; Dieu est un nouvel Amant , qui les console de celui qu'elles ont perdu : en quelques autres la Devotion est un dessein d'Interêt , & le Mystere d'une nouvelle Conduite.

Vous en verrez de sombres , & de retirées , qui préfèrent les Tartufes aux Galans bien-faits ; quelquefois par le goût d'une Volupté obscure ; quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi , & leur foiblesse les fait reposer en chemin avec les Directeurs qui les conduisent. La Devotion a quelque chose de tendre pour Dieu , qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les Hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines Femmes retirées qui se donnent à Dieu en apparence , pour être moins à une Mere , ou à un Mari. Il y en a de cent façons différentes ; & fort peu où ne paroisse le Caractère de la Femme , soit dans leur Humeur , soit dans leur Amour.

Pour bien juger du Mérite des Dévotes , il ne faut pas tant considérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu , que ce que Dieu veut qu'elles fassent. Car dans la Verité toutes les Mortifications qu'elles se donnent de leur propre mouvement , sont autant d'effets agréables de leur Fantaisie : & une Femme est assez bien payée en ce Monde , à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir

com-

comment elles se comportent, dans les choses que Dieu exige de leur Soumission : & quand elles auront de la règle dans les Mœurs, de la Modestie dans le Commerce, de la Patience dans les Injures ; alors je serai satisfait de leur Dévotion par leur Conduite.

Il est assez de Dévotes passionnées, qui pensent avoir l'ardeur d'un beau Zèle ; il en est peu qui se possèdent sagement, dans une bonne & solide Pieté : Il en est assez qui sauroient mourir pour Dieu, par les sentimens de l'Amour ; il y en a peu qui veulent vivre selon ses Loix, avec de l'Ordre & de la Raison. Attendez tout de leur Ferveur, où il se mêle du dérèglement ; n'espérez presque rien d'une Dévotion, où elles ont besoin d'égalité, de sagesse, & de retenue.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres : & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans votre Dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre Cœur lui portera ses mouvemens, au lieu de recevoir ses impressions ; & vous serez toute à vous, quand vous penserez être toute à lui.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir un saint & heureux ajustement entre ses Volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime ; vous pouvez désirer ce qu'il desire : mais nous faisons ordinairement par une douce & secrète impulsion, ce que nous désirons de nous-mêmes ; & c'est ce qui doit nous rendre plus attentifs, & plus appliqués à toujours agir par la considération de ce qu'il veut.

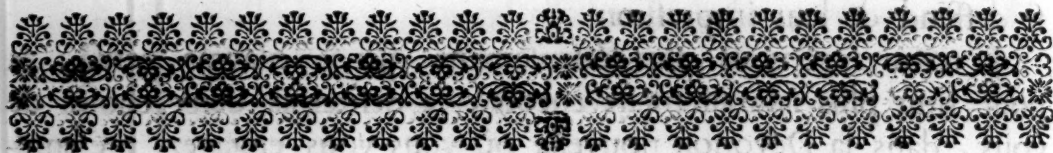
Mais pour cela, Madame, ne vous assujettissez pas à la Conduite de ces Directeurs, qui vous font entrer en certaines délicatesses de Spiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les Volontés de Dieu ne sont pas si cachées, qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre : Presque en toutes, vous aurez moins besoin de Lumière que de Soumission. Celles qui ont du rapport avec nos desirs, sont nettement entendues, & agréablement suivies : celles qui choquent nos Inclinations,

s'ex-

s'expliquent assez ; mais la Nature y répugne, & l'Ame indocile se deffend de leur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avois pensé, & pour finir plus salutairement encore, je desirerois deux choses de vous, dans la Dévotion nouvelle où vous vous engagez présentement. La premiere est, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre Amour, comme une Passion inutile à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde, que vous ne déguisiez jamais vos Animosités, sous une apparence de Zèle ; & ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, sous un faux prétexte de Piété.





E L E G I E

S U R

LA MORT DU DUC

D E

C A N D A L E*.

*On fait parler Madame la Comtesse
d'Olonne.*

* Mr. le Duc
de Candale
mourut à Lion
en 1658. âgé
de 27. ans. On
prétend qu'une
Galanterie,
qu'il eût avec
une Dame Cé-
lebre dans ce
tems-là par sa
Beauté, & dé-
puis par sa
Mort Tragique,
le jettâ dans
une Fièvre,
dont il mourut.

Silence, cher *Damon* : laisse une misérable
En l'état où l'a mise un Sort si déplorable.
Eh! quel plaisir prens-tu, cruel, à me troubler,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler?
Cherche pour me combattre encore d'autres armes,
Je ferai disputer mes soupirs & mes larmes :
Je veux, mon cher *Damon*, confondre tes Discours,
Avec des Pleurs secrets que je répans toujours.
Que s'il faut malgré moy pousser quelque parole,
Et répondre à celui dont le soin me console;
Pour te faire sentir combien tu me fais tort,
Je dirai seulement : *Damon*; *LISIS est mort.*
Lisis ne fera plus les douceurs de ma Vie;
Lisis est dans le Ciel; & toute son envie,

Au ✓

Au milieu des Plaisirs qui regnent en ces lieux,
N'est que de me revoir à la honte des Dieux.
Là, toutes leurs Grandeurs, là toutes leurs Délices
Ne luy sont loin de moy qu'horreur gênes, supplices,
Astres toujours brillans, éternelle clarté,
Séjour plein de repos & de félicité,
Helas! n'est-il pas vray que *Lisis* à toute heure
Vous déteste, ou se plaint qu'après luy je demeure?
Oui *Lisis* ne voit rien des merveilles des Cieux,
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux;
Cher Esprit, cher *Lisis*, qu'en vain ici j'appelle,
Tu connois bien aussi que je te suis fidele:
Tu connois mes ennuis, tu connois la pitié
Que me fournit sans cesse une triste Amitié.
La Voix ne me sert plus qu'à former une plainte,
Dont les Cœurs les plus durs pourroient sentir l'atteinte;
Et cessant de parler je remets à mes pleurs
Le soin de faire voir l'excès des mes Douleurs.
Dans un lieu fréquenté, dans un lieu solitaire,
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire;
Insensible toujours aux clartés du Soleil,
Plus insensible encore aux douceurs du sommeil.
Destins dont la rigueur m'est toujours si fatale,
Rompez-vous pour moy seule une Loy générale?
Cruels! permettez-vous qu'à la faveur des nuits
Toute chose s'endorme, excepté mes ennuis?
C'est alors que je sens de plus vives allarmes:
Mes Yeux y sont ouverts pour répandre des larmes;
Ma Bouche qui s'entend avec mes déplaisirs,
Laisse toujours passage à de tristes Soupirs:
Mon Esprit embrouillé se forme à son dommage
De confuses vapeurs une effroyable Image,
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'effort,
M'éveille & me fait dire, Helas! *Lisis est mort.*

O vous qui m'affligez, triste & fidele Idée !
 Vous ferez dans mon Cœur bien cherement gardée !
 Venez avec les traits d'un si parfait Amant,
 Venez avec l'horreur du pâle Monument;
 Venez à moy funeste, ou venez agreable,
 Representant *Lis* vous me ferez aimable;
 Et puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules Douleurs,
 J'aurai, j'aurai pour luy des Soupirs & des Pleurs :
 Mon Cœur qui fut toujourns si sensible à ses charmes,
 Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.



A

Monsieur le Chevalier

D E

GRAMMONT.

IL n'est qu'un Chevalier au Monde :
 Et que ceux de la Table Ronde,
 Que les plus fameux aux Tournois,
 Aux Avantures, aux Exploits,
 Me pardonnent, si je les quitte
 Pour chanter un nouveau mérite.

C'est celui qu'on vit à la Cour
 Jadis si Galant sans Amour ;
 Le même qui fût à *Bruxelles*,
 Comme ici plaire aux Demoiselles,
 Gagner tout l'Argent des Maris,
 Et puis revenir à *Paris*,
 Ayant couru toute la terre,
 Dans le Jeu, l'Amour & la Guerre.

Info-*Y*

✓ Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité;
L'Ame en fortune liberale,
Aux Creanciers pas trop loyale;
Qui n'a changé, ni changera;
Et seul au Monde qu'on verra,
Soutenir la blanche Vieillesse
Comme il à passé la Jeunesse.

Rare merveille de nos jours,
N'étoient vos trop longues Amours;
N'étoit la sincere tendresse
Dont vous aimez votre Princesse;
N'étoit qu'ici les beaux desirs
Vous font pousser de vrais Soupirs;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Vôtre mérite d'infidelle;
Cher & parfait Original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.

Il est des Heros pour la Guerre,
Mille grands Hommes sur la terre;
Mais au sens de *St. Evremond*,
Rien qu'un Chevalier de *Grammont*;
Et jamais ne fera de Vie
Plus admirée & moins suivie.





L E T T R E

A

MONSIEUR LE MARQUIS

D E

C R E Q U I,

*Sur la Paix des Pirénées **.

* Cette Lettre
cause la Dis-
grace de Mr. de
St. Evremond ;
comme on l'a
dit dans la
Préface.

JE voudrois bien pouvoir satisfaire vôte Curiosité, tant sur les veritables motifs de la Paix, que sur tout ce qui s'est passé à la Conference; mais à vous dire la verité, vous deviez vous adresser aux Confidens particuliers de son Eminence, qu'une longue & familiere Conversation avoit pleinement instruits de ses Secrets. Pour moi, qui n'ai été qu'un simple Spectateur, je ne vous puis donner que des Conjectures & des lumieres incertaines, que je dois à ma seule Pénétration. Telles qu'elles sont, je vous les expose volontiers; & vous demande pour toute grace, que les Louanges de Mr. le Cardinal *Mazarin* ne vous soient pas suspectes d'Adulation. Le Bien que j'en dis, est un Bien sincere, qui n'est attiré par l'esperance des Graces, ni produit par la gratitude des Bien-faits.

Comme le plus grand mérite du Chrétien est de pardonner à ses Ennemis, & que le châtiment de ceux qu'on aime, est l'effet de l'Amitié la plus tendre; Mr. le Cardinal a pardonné aux *Espagnols* pour châtier les *François*. En effet, les *Espagnols* humiliés par tant de Disgraces, abbatus par tant de Pertes, devoient attirer sa compassion & sa charité; & les *François*, devenus insolens par les

avan-

avantages de la Guerre , méritoient d'éprouver les rigueurs salutaires de la Paix. Il souvenoit à son Eminence du beau Mot de ce *Castillan* qui étrangla *Don Carlos* par l'ordre de *Philippe II. Cailla, Cailla, Sennor Don Carlos ; todo lo que se haze es por su bien ;* & touché d'une si amoureuse punition , quand elle a pris le bien des particuliers , après avoir épuisé les sources publiques , elle a étouffé nos gémissemens & réprimé nos murmures en nous disant paternellement : *Cailla, cailla, Sennor Frances ; todo lo que se haze es por su bien.*

Je croirois assez que des Considérations politiques ont été mêlées avec une Conduite chrétienne , dans la douceur , & la bonté qu'a eû Mr. le Cardinal pour les *Espagnols*. *Auguste* qui voulut donner des Bornes à l'Empire , & lui laisser en mourant une Grandeur juste & mesurée , pourroit bien lui avoir servi d'exemple dans la Moderation de sa Paix.

Il a jugé que la *France* se conserveroit mieux unie comme elle est , & ramassée pour ainsi dire en elle même , que dans une plus vaste étendue ; & ce fut une prudence dont peu de Ministres sont capables , de songer à couvrir nôtre Frontiere ; quand la Conquête des *Pais-bas* étoit pleinement entre ses mains.

Qui ne fait que la destruction de *Carthage* fut celle de la République Romaine ? Tant que *Rome* eut l'opposition de sa Rivale , ce ne fut chez elle que Vertu , Discipline , Obéissance : Si-tôt qu'elle n'eût plus d'Ennemis au dehors , elle s'en fit au dedans ; & eut tout à craindre d'elle-même , quand elle n'eut rien à appréhender des Etrangers.

Son Eminence plus sage que les *Scipions* , n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvenient-là ; & profitant de la faute de ses Peres , elle a conservé l'*Espagne* à la *France* pour l'exercice de ses Vertus , & le maintien de son éternel Empire.

Quelle difference , Monsieur d'une Sagesse si profonde au Dérèglement du Cardinal de Richelieu ! Il me semble que je voi cette Ame immodérée ne se contenter ni de la *Flandre* , ni du *Milanez* ; mais dans une conjoncture qu'on n'avoit pas eûe depuis *Charles-Quint* , envoyer sept ou huit Millions à *Francfort* , & faire marcher une grande Armée

Armée sur les bords du *Rhein*, pour venger nôtre Nation en la personne de *Loüis XIV.* de l'affront qu'elle reçût autrefois en celle de *François I.* Je lui voi prendre de nouvelles Liaisons avec le *Portugal* après la Défaite de *Don Luis*; je lui voi joindre nos forces à celles de ce Roiaume, pour chasser le Roi Catholique de *Madrid* sans aucun Respect d'une Personne Sacrée & inviolable.

Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ses Ennemis; il étoit généreux de ne pousser pas sa Victoire jusqu'à la ruine d'une si belle Monarchie; Il étoit politique de n'étendre pas tant nos Frontieres, que le soin des choses éloignées nous fît négliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entens les envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre directement à la Paix, condamnent la maniere dont on l'a faite; attaquent la Suspension, & cet engagement trop facile des Conférences, où tous les Articles d'une Paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que Mr. de *Turenne* n'oublia rien pour dissuader cette Suspension; mais il ne considéroit pas le véritable motif d'un Abouchement si glorieux; & tandis que ce grand Général rouloit dans sa tête le Triomphe de la *Flandre*, il ignoroit celui que s'étoit proposé Mr. le Cardinal, dans un Combat d'intelligence & de raison.

En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'*Europe* la supériorité de son Génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'Entendement de *Don Luis*, qui reconnoissoit de bonne foi l'ascendant de son Esprit, & l'avantage de ses Lumieres: mais il arrivoit par malheur que la Volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maitresse à la fin des Résolutions de celui-là. Ainsi l'*Espagnol* emportoit grossièrement, & sans raison, des choses que l'*Italien* disputoit spirituellement & avec justice. Ce n'est pas que l'Opiniâtreté de *Don Luis* lui ait toujours réussi; & quand il se vante de l'abandonnement du *Portugal* & du rétablissement de Monsieur le Prince; nous pouvons lui alleguer sa simplicité dans les Munitions qu'il nous a laissées, & l'ignorance du calcul dans l'évaluation des cinq cens mille Ecus que l'on a donnés à la Reine.

En

En tout cas, Son Eminence peut se flatter secrètement de n'avoir pas fait des pas inutiles ; l'*Alsace*, les Biens d'*Italie*, l'Abbaye de *Saint Vast*, peuvent le consoler de la peine qu'il a prise ; au lieu que le chimerique *Don Luis*, qui s'est amusé à l'Interêt général, a tiré toute la Dépense qu'il a faite de son propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs Affaires, pour en avouer la foiblesse, si-tôt que la Paix fut signée ; *Allons*, dit il, *Messieurs*, *allons rendre graces à Dieu ; nous étions perdus, l'Espagne est sauvée.*

Son Eminence ne fait pas grand cas de ce beau Dit, qui sent le vieux Citoien de *Lacédémone* ; tenant ces exultations du Salut de la Patrie, pour un véritable sentiment de Républicain. Elle pense judicieusement que toute Paix est bonne, quand par elle on met à couvert des Millions qui se consommoient de nécessité dans la continuation de la Guerre. Que le bon-homme *Don Luis* n'ait eu pour but que le service de son Maître, & l'utilité du Public ; la Maxime de Mr. le Cardinal est, que *le Ministre doit être moins à l'Etat, que l'Etat au Ministre* : & dans cette pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre Bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces Discoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la Paix quand nous allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa Moderation ; Je puis encore alleguer pour sa Justification, des raisons qu'il nous a souvent données.

„ Les *François*, dit-il, portent toujours leurs Vûes au dehors,
„ sans regarder jamais au dedans ; & dissipés sur les Affaires d'au-
„ trui, ils ne font point de réflexions sur les leurs.

„ Ils allegueront qu'après la Bataille de *Dunkerque*, & la défaite
„ du Prince de *Ligne* ; qu'après la reddition d'une partie des Vil-
„ les, & dans l'étonnement des autres, la *Flandre* ne pouvoit plus
„ subsister ; que les affaires des *Espagnols* n'alloient guères mieux
„ dans le *Milanez* ; que la défaite de *Don Luis* avoit rempli de
„ consternation toutes les *Espagnes* épuisées d'Hommes & d'Argent ;
„ & pour parler en termes de Medecin, que le siège de la Chaleur
„ n'étoit

„ n'étoit pas moins attaqué que les parties ; mais ils ne diront
 „ pas que le Cardinal de Retz avoit fait un Voiage en *Flandre* ,
 „ d'où il étoit sorti si secrettement, qu'on n'avoit jamais pû dé-
 „ couvrir le lieu de sa Retraite.

„ Ils tairont malicieusement qu'*Annery*, ce premier mobile des
 „ Assemblées, alloit & venoit de nuit chez les Gentilshommes du
 „ *Vexin* ; qu'on avoit rencontré proche de *Hèdin*, *Crequi-Bernieul-*
 „ *le* ; que *Gratot* le *Montresor* des Provinces, avoit tenu à *Coutan-*
 „ *ce* force Discours politiques sur le Bien public.

„ Ils tairont que *Bonnefon* armoit les Sabottiers de *Sologne*, &
 „ donnoit de la chaleur à ce dangereux Parti qui se formoit contre
 „ l'Etat.”

Il y avoit quelque chose de plus pressant encore dont la seule
 Conscience de Mr. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle
 gêne à un grand Ministre, Maître absolu de la Cour, de voir trois
 Gouverneurs qu'il avoit fait, tirer des sommes prodigieuses de la
Flandre, sans conter avec lui ! Du tempéramment généreux qu'est
 Son Eminence, elle eût mieux aimé donner *Corbie*, *Peronne* &
Saint-Quentin aux Ennemis, que de souffrir plus long tems les con-
 tributions d'*Arras*, de *Bethune*, & de la *Bassée*.

Il faudroit entrer dans son Ame, pour bien connoître le déplai-
 sir qu'elle a eu de s'être trompée sur *Saint-Venant* ; quand le dessein
 d'en tirer un Million, est devenu à rien entre les mains de *la Haye*.

Oudenarde, *Ypres*, & *Menin*, entretenoient veritablement un
 grand Corps ; mais à peine y avoit-il au delà, dequoy enrichir le
 Seigneur *Lange*. Je passe outre, & pose que la *Flandre* se fût ren-
 duë tout-à-fait à nous ; il eût fallu conserver ses Privileges, & se
 contenter d'un miserable Centième.

Non, non, Monsieur, des Titres, des Seigneuries, ne satisfont
 pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une veritable Conquête
 pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux Deniers ; & à son
 avis réduire les Gouverneurs, casser des Troupes, retrancher tou-
 tes les Dépenses, & ne diminuer aucune Levées, c'est proprement
conquerir ; c'est gagner en effet un nouveau Roiaume. Avec cela,
 j'ose

j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'*Espagne* tous ses Etats, & promettra religieusement de ne la point troubler dans la Guerre de *Portugal*. De toutes les possessions du Roi d'*Espagne*, les seules *Indes* lui font quelque envie; mais il se console, de ce que les *Espagnols* en ont les soins, & qu'il aura toujours la meilleure partie de leur Flotte.

Voilà, Monsieur le Mistere de nos Conferences; & voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le Cœur de Mr. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes Verités sous un autre tour, vous saurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie *Espagnole* dans la Continuation de la Guerre; encore l'eussions-nous fort affoiblie par la Paix, si Mr. le Cardinal ne l'eût voulu traiter lui même, sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la Foiblesse & la Nécessité des Ennemis, au point qu'elles étoient: & la Conversation que Mr. de *Turenne* eut avec lui sur ce sujet, lui parut le discours d'un Général intéressé, qui vouloit éloigner la Paix, pour se maintenir dans la Guerre.

L'ancienne Réputation des *Espagnols* lui couvroit leur misere présente; ne pouvant s'imaginer qu'une Nation si redoutable autrefois pût être si proche de sa ruine. L'*Espagne*, l'*Italie*, l'*Allemagne*, les *Pais-bas*, qui n'étoient quasi plus que des Noms; lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille Puissance: il ne considéra pas assez l'état où nous étions, pour considerer trop celui où nos Ennemis avoient été.

La Vertu de Mr. le Prince dénuée des Moïens nécessaires pour agir; l'image du Cardinal de *Retz* caché miserablement pour la sûreté de sa vie, rappelloient dans son Esprit les Defordres passés, & lui faisoient apprehender des Révolutions nouvelles. Il concevoit en trois Gentils-hommes de *Normandie* vagabonds; en de pauvres Païsans de *Sologne* desespérés, toute la Noblesse soulevée, & la Revolte de tous les Peuples. Tout le monde, à son avis, l'attaquoit; parce qu'il se sentoît odieux à tout le Monde.

Comme il y avoit en lui un mélange de sentimens differens, il faut considerer le motif de l'Interêt, après celui de la crainte. Rien

ne le gênoit si fort, que la dépense inévitable de la Guerre; & il aspirait à se voir maître de tous les Deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croit les Finances purement siennes, ce qui a été véritablement un des principaux sujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons; & il contait toujours avec les Villes que nous laissoient les *Espagnols*, celles qui rentreroient au pouvoir du Roy. Mais à parler sagement, les grandes Contributions irritoient son Avidité; & comme il ne lui étoit pas possible de les partager avec les Gouverneurs, il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la dernière Campagne de Mr. de *Turenne* lui a donné quelque secrète Jalousie; particulièrement ces heureux Succès, où sa vanité ne pouvoit s'intéresser, comme elle avoit fait ridiculement à la Bataille de *Dunkerque*: un si grand Bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier, l'ayant toujours eue dans les événemens favorables; pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de leur condition, & les tenir au milieu de tous leurs progrès, dans la même dépendance.

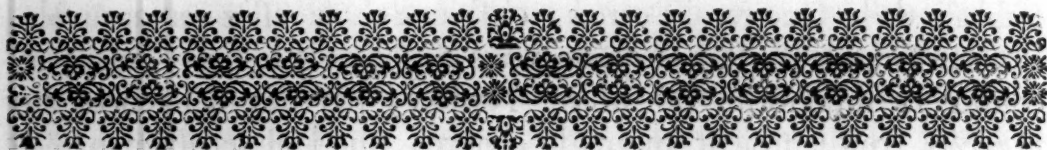
Il craignoit de plus, qu'incommodé de Goutte, de Gravelle, & par conséquent moins en état de suivre le Roy; on ne vint à se passer aisément de lui dans la Campagne. Le souvenir des derniers Exploits lui en faisoit appréhender de nouveaux; & pour se délivrer d'inquiétude, il aimait mieux finir la Guerre par une Paix toute de lui, que de voir faire Conquête sur Conquête, où il n'auroit point de part.

D'ailleurs, il commençoit à se lasser de tous les maux qu'il avoit fait souffrir à Mr. le Prince: sa Haine s'étant enfin épuisée, il s'appriivoisoit à l'imagination de son Retour, & se flattoit même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné des *Espagnols*, & humilié devant lui. Il pensoit trouver à la Conférence une Soumission générale, & faire là comme bon lui sembleroit le Destin de tous les Peuples: mais *Don Luis*, qui fut souple pour l'attirer, devint fier si-tôt qu'il le vit entre ses mains; & voulut regagner dans

dans la hauteur du Traité, la réputation qu'il avoit perduë dans la foiblesse de la Guerre. Et certes, c'est une chose assez remarquable, que les Grands d'*Espagne* qu'on nous dépeignoit si fiers, ayent reconnu la supériorité de nôtre Nation, par des déferences aux *François*, qui sentoient moins la civilité, que l'assujettissement; & que Mr. le Cardinal qui seul avoit l'honneur & les Droits de la *France* à soutenir, ait trouvé moïen, avec la force & la Raïson, de se faire un Maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement; mais pour avoir pris le parti de la persuasion, & avoir laissé prendre à *Don Luis* celui de l'Autorité, les *Espagnols* on fait la Paix comme s'ils avoient été en nôtre place; & nous avons reçu les Conditions, comme si nous avions été en la leur. Je fûs de quelqu'un d'eux, que Mr. de *Lionne* leur eût été d'une humeur fort épineuse, si son Supérieur n'eût levé tous les obstacles qui traversoient la Conclusion.

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux Ministres; & j'ai trouvé qu'aux affaires particulieres Mr. le Cardinal étoit plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs Amis: dans les Traités publics, avec nos Ennemis même, confiant, sincere, homme de parole; comme s'il eût voulu se justifier aux Etrangers de la Réputation où il étoit parmi nous, & rejeter les Vices de son Naturel sur les Défauts de nôtre Nation. Pour *Don Luis*, de l'Honnêteté avec les Particuliers; de la Franchise avec ses Amis; de la Bonté pour ses Creatures: dans les Affaires générales, un Dessein de tromper assez profond sous des apparences grossieres, & peu de bonne-foy en effet sous l'opinion d'une Probité établie.

De St. Jean de Luz le..... de Novembre 1659.



J U G E M E N T

S U R L E S

S C I E N C E S ,

Où peut s'appliquer un Honnête-homme.

Vous me demandez mon opinion sur les Sciences où peut s'appliquer un Honnête-homme : je vous le dirai de bonne foi, sans prétendre que personne y doive assujettir son Jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachemens à la Lecture; si j'y employe quelques heures, ce sont les plus inutiles; sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la Conversation des Honnêtes-gens, & que je me trouve éloigné du commerce des Plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choses que je n'ai étudiées qu'en passant, & sur lesquelles j'ai fait seulement de légères Réflexions.

La *Théologie* me semble fort considérable, comme une Science qui regarde le Salut : mais à mon avis, elle devient trop commune; & il est ridicule que les Femmes mêmes osent agiter des Questions, qu'on devroit traiter avec beaucoup de mystère & de secret. Ce seroit assez pour nous d'avoir de la docilité & de la soumission. Laissons cette Doctrine toute entière à nos Supérieurs, & suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos Docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déference; & qu'ils ne contribuent à donner des Curiosités qui mènent insensiblement

siblement à l'Erreur : il n'y a rien de si bien établi chez les Nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du Raisonnement. On brûle un Homme assez malheureux pour ne croire pas un DIEU, & cependant on demande publiquement dans les Ecoles, *s'il y en a un*. Par-là vous ébranlez les Esprits foibles, vous jetez le soupçon dans les défiants; par-là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des Raïsons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres Sentimens, & les véritables impressions de la Nature.

Hobbes le plus grand Génie d'Angleterre depuis *Bacon*, ne sauroit souffrir qu'*Aristote* ait tant de crédit dans la Théologie : il se prend à ses subtilités de la Division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de Raisonnemens, que les Théologiens ne sont pas quelquefois les plus Dociles; d'où est venu le Proverbe, que *le Médecin & le Théologal croient rarement aux Remèdes & à la Religion*. Je n'en dirai pas davantage; je fonderois seulement, que nos Docteurs traitassent les matières de Religion avec plus de retenue, & que ceux qui doivent y être assujettis, eussent moins de curiosité.

Comme la Philosophie laisse plus de Liberté à l'Esprit, je l'ai cultivée un peu davantage. Dans ce tems où l'Entendement s'ouvre aux Connoissances, j'eus un desir curieux de comprendre la Nature des choses; & la présomption me persuada bien-tôt que je l'avois connue: la moindre Preuve me sembloit une certitude, une Vraisemblance m'étoit une vérité; & je ne vous saurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois bien savoir. A la fin, quand l'âge & l'expérience qui malheureusement ne vient qu'avec luy, m'eurent fait faire de sérieuses Réflexions, je commençai à me défaire d'une Science toujours contestée, & sur laquelle les plus grands Hommes avoient eu de différens Sentimens. Je savois par le consentement universel des Nations, que *Platon*, *Aristote*, *Zénon*, *Epicure* avoient été les lumières de leur Siècle; cependant on ne voyoit rien de si contraire que leurs Opinions. Trois mille ans après, je les trouvois également disputées: des partisans de tous les côtés; de certitude, & de sûreté nulle part.

Au

Au milieu de ces Méditations qui me desabusoient insensiblement, j'eus la curiosité de voir *Gassendi* le plus éclairé des Philosophes, & le moins présomptueux. Après de longs Entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inspirer la Raison, il se plaignit " que
 „ la Nature eût donné tant d'étendue à la Curiosité, & des bornes
 „ si étroites à la Connoissance ; qu'il ne le disoit point pour mor-
 „ tifier la Présomption des autres, ou par une fausse Humilité de
 „ soi-même, qui sent tout-à-fait l'Hypocrisie ; que peut-être il
 „ n'ignoroit pas ce que l'on pouvoit penser sur beaucoup de choses,
 „ mais de bien connoître les moindres, qu'il n'osoit s'en assurer. “
 Alors une Science qui m'étoit déjà suspecte, me parut trop vaine pour m'y assujétir plus longtems : je rompis tout commerce avec elle, & commençai d'admirer comme il étoit possible à un homme sage de passer sa vie à des Recherches inutiles.

Les *Mathématiques*, à la vérité, ont beaucoup plus de certitude ; mais quand je songe aux profondes Méditations qu'elles exigent ; comme elles vous tirent de l'action, & des plaisirs pour vous occuper tout entier ; ses Démonstrations me semblent bien chères, & il faut être fort amoureux d'une Vérité pour la chercher à ce prix là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la Vie, peu d'embellissemens dont nous ne leur soyons obligés. Je vous l'avouerai ingénûment : il n'y a point de loüanges que je ne donne aux grands Mathématiciens, pourvû que je ne le sois pas. J'admire leurs Inventions, & les Ouvrages qu'ils produisent : mais je pense que c'est assez aux personnes de bon-sens de les savoir bien employer ; car à parler sagement, nous avons plus d'intérêt à jouir du Monde qu'à le connoître.

Je ne trouve point de Sciences qui touchent particulièrement les Honnêtes-gens, que la *Morale*, la *Politique*, & la connoissance des *Belles-Lettres*.

La première regarde la Raison, la seconde la Société, la troisième la Conversation. L'une vous apprend à gouverner vos Passions ; par l'autre, vous vous instruisez des Affaires de l'Etat, & réglez votre conduite dans la Fortune : la dernière polit l'Esprit, inspire la délicatesse & l'agrément.

Les

Les gens de qualité chez les Anciens, avoient un soin particulier de s'instruire de toutes ces choses. Chacun fait que la *Grece* a donné au Monde les plus grands Philosophes, & les plus grands Législateurs ; & on ne sauroit nier que les autres Nations n'aient tiré d'elle toute la Politesse qu'elles ont eue.

Rome a eu des Commencemens rudes & sauvages ; & cette Vertu farouche qui ne pardonnoit pas à ses Enfans, fut avantageuse à la République pour se former. Comme les Esprits se rendirent plus raisonnables, ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la Nature, avec l'amour de la Patrie : à la fin, ils joignirent les Graces & l'ornement à la Justice & à la Raison. On a donc vû dans les derniers tems qu'il n'y avoit personne de considération, qui ne fût attaché à quelque Secte de *Philosophie* ; non pas à dessein de comprendre les Principes & la Nature des choses, mais pour se fortifier l'Esprit par l'étude de la Sagesse.

Touchant la *Politique*, il n'est pas croyable combien les *Romains* s'instruisoient de bonne heure de tous les interêts de l'Etat, comme il s'appliquoient à la connoissance de la Police & des Loix, jusqu'à se rendre capables des affaires de la Paix & de la Guerre, sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle sorte ils étoient touchés des *Belles-Lettres* : il est certain qu'on voyoit peu de Grands à *Rome* qui n'eussent chez eux quelques *Grecs* spirituels, pour s'entretenir des choses qui regardent l'agrément. Parmi cent exemples que je pourrois apporter, je me contenterai de celui de *César* ; & ce sera assez faire pour mon Opinion que de l'appuyer de son Autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation, il choisit celle d'*Epicure* ; comme la plus douce, & la plus conforme à son naturel & à ses plaisirs. Car il y avoit de deux sortes d'*Epicuriens* : les uns, philosophans à l'ombre, & cachans leur vie selon le Précepte ; les autres, qui ne pouvant approuver l'austérité des Philosophes, se laissoient aller à des Opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plûpart des Honnêtes-gens de ce tems-là, qui fa-
voient séparer la personne du Magistrat ; & donner leurs soins à
la

la République en telle sorte, qu'il leur en restoit, & pour leurs Amis & pour eux-mêmes. Il seroit inutile de vous expliquer la Connoissance qu'avoit *César* des Affaires de l'Etat, non plus que la Politesse & la netteté de son Esprit ; je vous dirai seulement qu'il pouvoit disputer de l'Eloquence avec *Cicéron* ; & s'il n'en affecta pas la Réputation, personne ne sauroit nier qu'il n'écrivît & ne parlât beaucoup plus en homme de qualité que cet Orateur.



J U G E M E N T

S U R

C E S A R ,

E T S U R

A L E X A N D R E .

C'Est un Consentement presque universel, qu'*Alexandre* & *César* ont été les plus Grands-hommes du Monde; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont crû faire assez pour les Conquerans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur Réputation & leur Gloire. *Plutarque*, après avoir examiné leur Naturel, leurs Actions, leur Fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. *Montagne* plus hardi se déclare pour le premier; & depuis que les Versions de *Vaugelas* & d'*Ablancourt* ont fait ces Heros de toutes nos Conversations*, chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur Vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la différence que j'y trouve.

* *Vaugelas a traduit la Vie d'Alexandre écrite par Quinte-Curte; & d'Ablancourt les Commentaires de César.*

Tous deux ont eu l'avantage des grandes Naissances. *Alexandre*, fils d'un Roi considérable; *César*, d'une des premières Maisons de

cette République, dont les Citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux aient voulu donner à connoître la Grandeur future d'*Alexandre* par le Songe d'*Olimpias*, & par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance; ses larmes jalouses de la gloire de son Pere; le jugement de *Philippe* qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le sien; appuyerent l'avertissement des Dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en *César*. *Sylla* trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, plusieurs *Marius*. *César* songea qu'il avoit couché avec sa Mere; & les Devins expliquerent que la Terre, Mere commune des Hommes, se verroit soumise à sa Puissance. On le vit pleurer en regardant la Statuë d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce Conquerant s'étoit rendu Maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une passion commune : mais *Alexandre* ambitieux par tout, étoit piqué d'une jalousie de supériorité en ses Etudes, & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus Sçavant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'*Aristote*, d'avoir publié des Connoissances secretes, qui ne devoient être que pour lui seulement; & il avouë qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les Lettres, que par les Armes. Comme il avoit l'Esprit curieux & passionné, il se plût à la Découverte des choses cachées, & fut touché particulièrement de la Poësie.

Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour *Homere* ne soit connue, & qui ne sache qu'en faveur de *Pindare*, les Maisons de ses descendans furent conservées dans la ruine de *Thebes*, & la défolation générale de ses Citoyens.

L'Esprit de *César* un peu moins vaste, ramena les Sciences à son usage; & il semble n'avoir aimé les Lettres que pour son utilité. Dans la Philosophie d'*Epicure*, qu'il préféra à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'Homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ses premiers soins, sachant qu'elle étoit nécessaire dans la République pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux *Rostres* * à la Mort de sa Tante *Julia* avec beaucoup d'ap-

* La Tribune
aux Haran-
gues.

d'applaudissement ; il accusa *Dolabella*, & fit ensuite cette Oraison si adroite & si délicate pour sauver la vie aux Prisonniers de la Conjuraison de *Catilina*.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'*Alexandre*, que certains Dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la Grandeur de son Ame, & de la Vivacité de son Esprit.

Mais la plus grande difference que je trouve dans leurs Sentimens, est sur le sujet de la Religion. *Alexandre* fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les Devins & par les Oracles : Ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la Lecture ordinaire des Poètes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & composoient toute la Théologie de ces tems-là. Quant à *César*, soit par son Temperament, soit pour avoir suivi les Opinions d'*Epicure* ; il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. *Lucain* le représente au Siege de *Marseille*, la hache à la main dans un Bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les Soldats, saisis d'une secrète horreur de Religion, par des Paroles assez impies *. *Saluste* lui fait dire que la Mort est la Fin de tous les maux ; qu'au delà il ne reste ni souci ni sentiment pour la joye †.

Mais comme les Hommes quelques grans qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance ; *César* fut troublé d'un Songe qui lui prédisoit l'Empire, & se moqua de celui de sa Femme, qui l'avertissoit de sa Mort. Sa vie répondit assez à sa Créance : véritablement il fut modéré en des plaisirs indifferens ; mais il ne se dénia rien des Voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à *Catulle* tant d'Epigrammes contre lui, & d'où vint à la fin ce bon Mot, que *César* étoit la Femme de tous les Maris, & le Mari de toutes les Femmes.

T 2

Ale-

* *Fam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas: tunc paruit omnis
Imperiis non sublato securo pavore
Turba, sed expensâ Superorum, & Caesaris ira.*

Lucan. Belli Civilis Lib. III.

† In luctu at-
que miseriis
Mortem æ-
ruinarum re-
quiem, non
cruciatum esse;
eam cuncta
mortalium ma-
la dissolvere;
ultra neque
curæ neque
gaudio locum
esse. *Salust. de
Conjurazione
Catilina.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération ; il ne fut pourtant pas insensible. *Barsine*, & *Roxane* lui donnerent de l'Amour ; & il n'eut pas tant de Continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à *Bagoas*, à qui *Darius* s'étoit accoutumé auparavant.

Le plaisir du Repas si cher à *Alexandre*, & où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à *César*. Ce n'est pas que parmi les travaux & dans l'action, *Alexandre* ne fût sobre & peu délicat ; mais dans le tems du repos, la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion : mais *César* avec plus de dessein & d'intérêt. Ses largesses au Peuple, ses dépenses excessives dans l'Edilité, ses présens à *Curion*, étoient plutôt des Corruptions que de véritables Liberalités. *Alexandre* donna pour faire du bien par la pure grandeur de son Ame. Quand il passa en *Asie*, il distribua ses Domaines, il se dépouilla de toutes choses, & ne garda rien pour lui que l'Esperance des Conquêtes, ou la résolution de périr. Lors qu'il n'avoit presque plus besoin de personne, il paya les Dettes de toute l'Armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poètes, les Philosophes (tous illustres Nécessiteux) eurent part à sa magnificence, & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que *César* ne fût aussi naturellement fort Liberal : mais dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécessaires ; & à peine se vit-il Maître de l'Empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en *César* de ces Amitiés qu'eut *Alexandre* pour *Éphestion* ; ni de ces Confiances qu'il avoit en *Craterus*. Les commerces de *César* étoient ou des liaisons pour ses Affaires, ou un procédé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses Amis. Il est vrai que sa Familiarité n'avoit rien de dangereux ; & ceux qui le pratiquoient, n'apprehenderent ni sa colere, ni ses caprices. Comme *Alexandre* fut extrême ; ou il étoit le plus charmant, ou le plus terrible ; & on n'alloit jamais sûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'Amitié fut sa plus grande passion après la Gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage.

moignage que le sien propre, lors qu'il s'écria auprès de la Statue d'*Achilles* : *O Achilles, que je te trouve heureux d'avoir eu un Ami fidele pendant ta vie, & un Poëte comme Homere après ta mort !*

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux Grands-hommes dans leur Naturel ; il est tems d'examiner le Génie des Conquérans, & de les confiderer dans toute l'étendue de l'Action. Il y a quelque espece de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires ; neantmoins selon toute la vrai-semblance, si *Alexandre* se fût trouvé en la place de *César*, il n'auroit employé ses grandes & admirables Qualités qu'à sa propre ruïne. On peut croire que son humeur altière & ennemie des précautions, l'eût mal conservé dans les persécutions de *Sylla* ; difficilement eut-il pû chercher sa Sûreté dans un Eloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de liberalité ; ses Largeesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'Edilité, où les magnificences & les profusions étoient permises, ses dons & ses présens hors de saison, l'auroient rendu justement suspect au Senat. Peut-être n'auroit-il pû s'assujettir à des Loix qui eussent gêné une Ame si impérieuse que la sienne ; & tentant quelque chose à contre-tems, il auroit eu le destin de *Manlius*, des *Gracques*, de *Catilina*. Mais si *Alexandre* eût péri dans la République, *César* dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'Esprit ce vaste dessein de la Conquête de l'*Asie*.

Il est à croire que *César*, dont la conduite étoit si fine & si cachée, qu'il entra dans toutes les Conspirations, sans être accusé qu'une seule fois, & jamais convaincu ; lui qui dans les divisions qu'il fit naître entre les *Gaulois*, secouroit les uns pour opprimer les autres, & les assujettir tous à la fin : Il est à croire, dis-je, que ce même *César* suivant son génie, auroit soumis ses Voisins, & divisé toutes les Républiques de la *Grece*, pour les assujettir pleinement. Et certes avoir quitté la *Macedoine* sans esperance de retour ; avoir laissé des Voisins mal-affectionnés ; la *Grece* quasi soumise, mais peu affermie dans la sujétion ; avec trente-cinq mille hommes, * & peu de vivres, avoir cherché un Roi de *Perse*,

* Qui font 42 mille écus de notre monnoye.
que

que les Grecs appelloient LE GRAND ROI, & dont les simples Lieutenans sur les Frontieres faisoient trembler tout le monde; c'est ce qui passe l'imagination; & quelque chose de plus que si aujourd'hui la République de Gènes, celles de Luques & de Raguse, entreprennent la Conquête de la France. Si César avoit déclaré la guerre au Grand Roi, ç'eût été sur les Frontieres de proche en proche, & il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le Granique. Si l'Ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée; & qu'il ne se fût pas contenté de la fille du Roi, avec cinq ou six Provinces, qu'Alexandre refusa peut-être insolemment? Enfin, si mes Conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de Perse, suivi d'un Million d'hommes: quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sai s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la Bataille d'Arbelles; je croi du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion, & nous n'aurions de lui aucune des Réponses d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand Combat pour se rendre Maître de l'Asie; autrement Darius eût traîné la Guerre de Province en Province toute sa vie; il falloit qu'il pérît comme il arriva, & que mille Peuples differens le vissent vaincu avec toutes ses Forces.

Il est vrai que ce desir de Gloire immodéré, & cette Ambition trop vaste qui ne laissoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tous prêts de l'abandonner: mais c'est-là particulièrement que parut cette Grandeur de Courage qui ne s'étonnoit de rien. Allez lâches, leur dit-il, allez ingrats, dire en votre País, que vous avez laissé Alexandre avec ses Amis, travaillant pour la Gloire de la Grèce parmi des Peuples, qui lui obéiront mieux que vous. Dans toute sa vie, Monsieur le Prince n'admire rien plus que cette Fierté qu'il eut pour les Macédoniens, & cette confiance de lui-même. " Alexandre, dit-il, abandonné des siens parmi des Barbares mal assujettis, se sentoît si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou en Asie, parmi les
 „ Grecs

„ Grécs ou les Perses, tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver
„ des Sujets où il trouvoit des Hommes.

Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les *Macédoniens* eurent à faire à des Nations pleines de mollesse & de lâcheté, & que la Conquête des *Gaules*, dont les Peuples étoient fiers & belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux *Romains*. Je ne m'amuserai point à examiner le Courage des uns & des autres ; mais il est certain que César ne trouva pas dans les *Gaules* de véritables Armées. C'étoient des Peuples entiers, à la réserve des Femmes, des Enfans & des Vieillards, qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur Liberté : des multitudes de combattans sans ordre & sans discipline ; & à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvoit dire, VENI, VIDI, VICI, en toutes les Occasions. Ce qui me fait croire que *Labienus* Commandant les Légions, n'eût pas moins assujéti nos Provinces à la République, ou selon toutes les apparences, *Parmenion* n'auroit pas donné cette grande Bataille, qui décida des Affaires de l'*Asie*. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'*Alexandre* dans le Combat, & que César un jour étoit perdu sans *Labienus*, qui après avoir tout battu de son côté, envoya la dixième Légion le dégager. Soit par le plus grand Péril des entreprises, soit pour s'exposer davantage, ou pour être en cela plus malheureux, *Alexandre* fut cent fois en danger manifeste de sa vie, & reçut souvent de grandes Blessures. César eut véritablement ses Hazards ; mais plus rares ; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses Guerres.

Je ne voi pas aussi que les Peuples de l'*Asie* dûssent être si mols & si lâches, eux qui ont toujours été formidables à l'*Europe*. Dans la plus grande puissance de la République, les *Romains* n'ont ils pas été malheureux chez les *Parthes*, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de *Darius* ? *Crassus* y perit avec ses Légions du tems de César, & un peu après *Antoine* y fit un Voyage funeste & honteux. Pour des Conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celles des *Gaules* : car dans la Guerre Civile,

le, il assujettit la République avec la meilleure partie de ses Forces ; & la seule Bataille de *Pharsale* le fit Maître de cent Peuples differens , que d'autres avoient vaincus. *Vespasien* n'a pas conquis l'Empire pour s'être fait Empereur par la défaite de *Vitellius*. Ainsi *César* a profité des travaux de tous les Romains : les *Scipions*, *Emilius*, *Marcellus*, *Marius*, *Sylla* & *Pompée*, ses propres Ennemis ont combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en six cens années, fut le fruit d'une seule heure de combat..

Ce qui me semble plus incompréhensible d'*Alexandre*, c'est qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de Païs que les plus grands Etats n'ont fû faire dans toute l'étenduë de leur durée. Aujourd'hui un Voyageur est célèbre pour avoir traversé une partie des Nations qu'il a subjuguées ; & afin qu'il ne manquât rien à sa Félicité, il a joüi paisiblement de son Empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de *César*, qui n'a pû donner une forme à l'Etat selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir.

Il me reste une considération à faire sur *Alexandre* : que tous les Capitaines des Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort, qui n'étoient que des Hommes médiocres comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte, si dans un Païs où c'étoit une Créance reçûe, que la plûpart des Dieux avoient leur Famille en terre ; où *Hercule* étoit crû Fils de *Jupiter* pour avoir tué un Lion, & assommé quelque Voleur : je lui pardonne, dis-je, si appuyé de l'opinion de *Philippe*, qui pensoit que sa Femme eût commerce avec un Dieu ; si trompé par les Oracles ; si se sentant si fort au dessus des Hommes, il a quelquefois méprisé sa Naissance veritable, & cherché son origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette Créance parmi les Barbares pour en attirer la Vénération ; & tandis qu'il se donnoit au Monde pour une espece de Dieu, le sommeil, le plaisir des Femmes, le sang qui couloit de ses blessures, lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un Homme.

Après avoir parlé si longtems des Avantages d'*Alexandre*, je dirai

dirai en peu de mots, que par la beauté d'un Génie universel, *César* fut le plus grand des *Romains* en toutes choses; dans les affaires de la République, dans les emplois de la Guerre. A la vérité, les Entreprises d'*Alexandre* ont quelque chose de plus étonnant : mais la conduite & la capacité ne paroissent pas y avoir la même part. La Guerre d'*Espagne* contre *Petorius* & *Afranius*, est une chose que les gens d'une Expérience consommée admirent encore. Les plus mémorables Sièges des derniers tems ont été formés sur celui d'*Alexie* : nous devons à *César* nos Forts, nos Lignes, nos Contreval-lations, & généralement tout ce qui fait la sûreté des Armées de-
vant les Places. Pour ce qui est de la Vigueur, la Bataille de *Mun-
da* fut plus contestée que celles d'*Asie*; & *César* courut un aussi grand péril en *Egypte*, qu'*Alexandre* dans le Bourg des *Malliens*.

Ils ne furent pas moins différens dans le Procédé que dans l'A-
ction. Quand *César* n'avoit pas la Justice de son côté, il en cher-
choit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. *Ale-
xandre* ne donnoit au monde pour raisons que ses Volontés; il
suivoit par tout son Ambition ou son Humeur. *César* se laissoit con-
duire à son Interêt, ou à sa Raison. On n'a guere vû en personne
tant d'Egalité dans la vie, tant de Modération dans la fortune,
tant de Clemence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent
la vie à *Clitus*; ces Soupçons mal éclaircis qui causèrent la perte de
Philotas; & qui, à la honte d'*Alexandre*, trainerent ensuite com-
me un mal nécessaire la Mort de *Parménion*; tous ces mouvemens
étoient inconnus à *César* : on ne peut lui reprocher de Mort que
la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre Conser-
vation.

Aussi faut-il avoüer que bien loin d'être sujet aux défordres de sa
passion, il fut le plus agissant Homme du monde, & le moins
émû : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette,
sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci.
Alexandre n'étoit proprement dans son Naturel qu'aux extraordinai-
res. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois; s'il aimoit
la Chasse, c'étoit celle des Lions : il avoit peine à faire un Présent, qui

ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des Troupes; jamais si constant, si assuré, que dans leur Desespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les Hommes d'ordinaire, soit par la Crainte, soit par quelque autre Foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son Ame trop élevée, s'ajustoit mal-aisément au train commun de la Vie; & peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échât parmi les Plaisirs ou dans le Repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques Réflexions sur les Heros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux ni de ces répugnances secrètes, ni de ces mouvemens intérieurs de Liberté, qui nous gênent dans une Obéissance forcée: tout ce qui est en nous est souple & facile; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos Maîtres par la Puissance, & si fort au dessus de nous par le Mérite, ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une double sujétion; & souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si Grands Hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne regne pas dans les Solitudes, & que ce leur est une nécessité de converser avec nous; il seroit de leur intérêt de s'accommoder à nôtre Foiblesse: nous les révérerions comme des Dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des Hommes. Mais finissons un Discours qui me devient ennuyeux à moi-même, & disons que par des moyens pratiques, *César* a exécuté les plus grandes choses; qu'il s'est fait le premier des *Romains*.

Alexandre étoit naturellement au dessus des Hommes: vous diriez qu'il étoit né le Maître de l'Univers, & que dans ses Expéditions il alloit moins combattre des Ennemis, que se faire reconnoître de ses Peuples.





REFLEXIONS
SUR LES
DIVERS GENIES
DU
PEUPLE ROMAIN,
Dans les divers tems de la République.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Origine fabuleuse des Romains , & de leur Génie sous
les premiers Rois.*

IL est de l'Origine des Peuples comme des Généalogies des Particuliers ; on ne peut souffrir des commencemens bas & obscurs : ceux-ci vont à la Chimère , ceux-là donnent dans les Fables.

Les Hommes sont naturellement défectueux , & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats , les Législateurs , les Conquerans peu satisfaits de la condition humaine , dont ils connoissoient les foiblesses & les défauts , ont cherché bien souvent hors d'elle les causes de leur Mérite ; & de là vient que les Anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu , dont ils se disoient descendus , ou dont ils reconnoissoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait semblant d'en être persuadés pour persuader

les autres ; & se sont servi ingénieusement d'une tromperie avantageuse , qui donnoit de la Vénération pour leur personne , & de la Soumission pour leur puissance.

Il y en a eu qui s'en sont flattés sérieusement. Le mépris qu'ils faisoient des Hommes , & l'opinion présomptueuse qu'il avoient de leurs grandes Qualités , leur a fait chercher chimériquement une Origine différente de la nôtre : mais il est arrivé plus souvent que les Peuples pour se faire honneur , & par un Esprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien servis , ont donné cours à cette sorte de Fables.

Les *Romains* n'ont pas été exemts de cette vanité-là. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à *Venus* par *Enée* conducteur des *Troyens* en *Italie* ; ils ont rafraîchi leur Alliance avec les Dieux par la fabuleuse naissance de *Romulus* , qu'ils ont crû fils du Dieu *Mars* , & qu'ils ont fait Dieu lui-même après sa Mort. Son successeur *Numa* n'eut rien de divin en sa race ; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particuliere avec la Déesse *Egerie* , & ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses Cérémonies. Enfin les Destins n'eurent autre soin que de fonder *Rome* , si on les en croit. Jusques-là qu'une Providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses Rois aux differens besoins de son Peuple.

Je hai les admirations fondées sur des Contes , ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les *Romains* , que c'est leur faire tort que de les vouloir favoriser par des Fables. Leur ôter toute vaine recommandation , c'est les servir. Dans ce dessein , il m'a pris envie de les considérer par eux-mêmes sans aucun assujettissement à de folles Opinions laissées & reçues. Le travail seroit ennuyeux , si j'entrois exactement dans toutes les particularités , mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de suivre le génie de quelques tems mémorables , & l'Esprit différent dont on a vû *Rome* diversement animée.

Les Rois ont eu si peu de part à la Grandeur du Peuple *Romain* , qu'ils

qu'ils ne m'obligent pas à des considérations fort particulieres. C'est avec raison que les Historiens ont nommé leurs Regnes, l'*Enfance de Rome* ; car elle n'a eu sous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept Rois, au bout de deux cens tant d'annees, n'ont pas laissé un Etat beaucoup plus grand que celui de *Parme* ou de *Mantoue*. Une seule Bataille gagnée aujourd'hui en des lieux ferrés, donneroit plus d'étenduë.

Pour ces talens divers & singuliers qu'on attribuë à chacun par une mystérieuse Providence, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le successeur avoir les Qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux & agissant a mis tout le mérite dans la Guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'est crû le plus grand Politique du Monde, de se conserver dans la Paix. Celui-là faisoit de la Justice sa principale Vertu : celui-ci n'a eu de zele que pour ce qui regarde la Religion. Ainsi chacun a suivi son naturel, & s'est plû dans l'exercice de son talent ; & il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au Peuple Romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu *Rome* sous les Rois : car il n'y a rien qui empêche tant le Progrès que cette difference de Génie, qui fait quitter bien souvent le veritable interêt qu'on n'entend point, par un nouvel Esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces Institutions nouvelles auroient toutes leur Utilité, il arrive de la diversité des applications, que diverses choses sont bien commencées, sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entiere à la Guerre sous *Romulus*. On ne fit autre chose sous *Numa* que d'établir des Pontifes & des Prêtres. *Tullus Hostilius* eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux pour les tourner à la Discipline militaire. Cette Discipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit *Ancus* se porter aux commodités & aux embellissemens de la Ville. Le premier *Tarquin* pour donner
plus

plus de dignité au Senat, & plus de majesté à l'Empire, inventa les Ornemens, & donna les marques de distinction. Le soin principal de *Servius* fut de connoître exactement le Bien des *Romains*, & de les diviser par Tribus selon leurs Facultés, pour contribuer avec justice & proportion aux Nécessités publiques. " *Tarquin le Superbe*, dit „ *Florus*, rendit un grand service à son Païs, quand il donna lieu „ par sa Tyrannie à l'établissement de la République. C'est le discours d'un *Romain*, qui pour être né sous des Empereurs, ne laisse pas de préférer la Liberté à l'Empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la République sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois ; il est certain que chacun a eu son Talent particulier ; mais pas un d'eux n'eut une capacité assez étendue. Il falloit à *Rome* de ces Grands Rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de differens Princes les diverses institutions qu'un même auroit pû faire aisément durant sa vie.

Le regne de *Tarquin* est connu de tout le Monde, aussi bien que l'établissement de la Liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualitez principales : il manquoit d'habileté à conduire sa Tyrannie. Pour définir sa Conduite en peu de mots ; il ne savoit ni gouverner selon les Loix, ni regner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple, & si mal sûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une Occasion pour se mettre en Liberté, quand la Mort de la miserable *Lucrece* la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même ne pût se pardonner le Crime d'un autre : elle se tua de ses propres mains après avoir été violée par *Sextus*, & remit en mourant la vengeance de son honneur à *Brutus* & à *Collatin*. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si longtems, & jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la Conspiration des Esprits à venger *Lucrece*. Le Peuple à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre *Sextus* de la Mort que *Lucrece* se donna, que s'il l'eût tuée veritablement lui-même ; & comme il arrive dans la plupart des

des choses funestes , la pitié se mêlant à l'indignation , chacun augmentoit l'horreur du Crime par la compassion qu'on avoit de cette grande Vertu si malheureuse.

Vous voyez dans *Tite Live* jusqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des *Romains* : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire dans les grandes Révolutions, où la Violence produit les mêmes effets que la Vertu heroïque, quand la Discipline l'accompagne. Il est certain que *Brutus* se servit admirablement des dispositions du Peuple : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le Monde, en a fait admirer le Fondateur sans examiner beaucoup ses Actions.

Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou, quand l'événement est contraire. Il faudroit avoir été de son siècle, & même l'avoir pratiqué pour savoir s'il fit mourir ses Enfans par le mouvement d'une Vertu heroïque, ou par la dureté d'une Humeur farouche & dénaturée.

Je croirois pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde Dissimulation dont il usa sous le regne de *Tarquain* me le persuade, aussi bien que son adresse à faire chasser *Collatinus* du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la Liberté lui firent oublier ceux de la Nature. Il peut être aussi que sa propre Sûreté prévalut sur toutes choses ; & que dans ce dur & triste choix de se perdre, ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa Famille. Qui sait si l'Ambition ne s'y trouva pas mêlée ? *Collatinus* se ruina pour favoriser ses Neveux : celui-ci se rendit maître du Public par la punition rigoureuse de ses Enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche : c'étoit le génie du tems. Un Naturel aussi sauvage que libre produisit alors, & a produit fort longtems depuis des Vertus mal entendues.



CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les Commencemens de la République.

DAns les premiers tems de la République on étoit furieux de Liberté & de Bien public : l'amour du Païs ne laissoit rien aux mouvemens de la Nature. Le zele du Citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une Justice farouche le Pere faisoit mourir son propre Fils, pour avoir fait une belle Action qu'il n'avoit pas commandée : Tantôt on se devoïoit soi-même, par une Superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger, & plus à nôtre aise. La Vaillance avoit je ne sai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des Combats tenoit lieu de science dans la Guerre. Les Conquêtes n'avoient encore rien de noble ; ce n'étoit point un Esprit de supériorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au dessus des autres. A proprement parler, les *Romains* étoient des Voisins fâcheux & violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs Maisons, & labourer la force à la main les Champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le Peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du Butin a coûté la vie, le partage des Dépoüilles a causé le banissement ; on a refusé d'aller à la Guerre sous certains Chefs, on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La Sédition se prenoit aisément pour un effet de la Liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

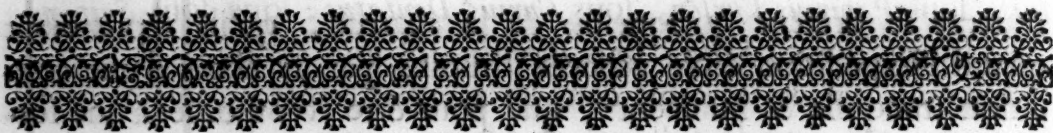
Le

Le Génie de ce Peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la charruë, qu'ils reprenoient quand l'Expédition étoit achevée; moins par le choix d'une condition tranquille & innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette Frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne désiroit point les Richesses qu'on ne connoissoit pas; on se contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus; on se passoit des Plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces Vieux Romains pour les premières Gens de l'Univers; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs Actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands Ouvrages, soit que les Neveux glorieux en tout, aient voulu que leurs Ancêtres eussent les Vertus quand ils n'avoient pas les Grandeurs.

Je fais bien qu'on peut alléguer certaines Actions d'une Vertu si belle & si pure, & qu'elles serviroient d'Exemples dans tous les siècles: mais ces Actions étoient faites par des Particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce tems-là; ou c'étoient des Actions singulières qui échappant aux Hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des Mœurs si rudes & si grossières, convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumière & de Raison. Mais cette Qualité considérée en elle-même, étoit à vrai dire, une Qualité bien sauvage, qui ne mérite de Respect que par la recommandation de l'Antiquité, & pour avoir donné commencement à la plus grande Puissance de l'Univers.





CHAPITRE III.

Des premieres Guerres des Romains.

LEs premieres Guerres des *Romains* ont été très importantes à leur égard, mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques Actions extraordinaires des Particuliers. Il est certain que l'interêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la Domination des *Tarquins* ; puisque *Rome* ne se sauva du ressentiment de *Coriolanus* que par les larmes de sa Mere ; & que la deffense du *Capitole* fut la dernière ressource des *Romains*, lors qu'après la défaite de leur Armée, leur Ville même fut prise par les *Gaulois*. Mais considerant ces Expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plutôt des Tumultes que de veritables Guerres : & à dire vrai, si les *Lacédémoniens* avoient vû l'espece d'Art militaire que pratiquoient les *Romains* en ces tems-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des Barbares, des gens qui ôtoient la bride aux Chevaux pour donner plus d'impétuosité à la Cavalerie ; des gens qui se reposoient de la sûreté de leur Garde sur des Oyes, & sur des Chiens, dont ils punissoient la paresse, ou recompensoient la vigilance. Cette façon grossiere de faire la Guerre a duré assez longtems : les *Romains* ont fait même plusieurs Conquêtes considerables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient à faire à des Ennemis moins courageux & plus ignorans ; mais parce que les Chefs s'appelloient des *Consuls*, que les Troupes se nommoient des *Légions*, & les Soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des Noms, qu'à la verité des choses ; & sans considerer la difference des tems & des personnes, on a voulu que ce fussent

sont de mêmes Armées sous *Camille*, sous *Manlius*, sous *Cincinnatus*, sous *Papirius Cursor*, sous *Curius Dentatus* : que sous *Scipion*, sous *Marius*, sous *Sylla*, sous *Pompée*, & sous *César*.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers tems, c'est un grand Courage, une grande austérité de Mœurs, un grand amour pour la Patrie : une valeur égale dans les derniers, beaucoup de Science en ce qui regarde la Guerre & en toutes choses, mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de-là, que les Gens-de-bien à qui le vice & le luxe étoient odieux, ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs Ancêtres, s'ils n'étoient leur admiration sur tout ; sans distinguer en quoi ils avoient du Mérite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur Siècle, ont donné mille Loüanges à l'Antiquité, dont ils n'avoient rien à souffrir ; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit, ont fait valoir par fantaisie ce qu'on ne voioit plus. Les plus Honnêtes-gens n'ont pas manqué de Discernement ; & sachant que tous les Siècles ont leurs Défauts & leurs Avantages, ils jugeoient sagement en leur Ame du tems de leurs Peres, & du leur propre : mais ils étoient obligés d'admirer avec le Peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison ; *Majores nostri, Majores nostri*, comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale, les Historiens ont pris aussi-tôt le même Esprit de respect pour les Anciens ; & faisant un Héros de chaque Consul, ils n'ont laissé manquer aucune Vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'avoüe qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir ; mais c'est une chose différente de celle dont nous parlons ; & on peut dire véritablement que les bons Citoïens étoient chez les Vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.





CHAPITRE IV.

*Contre l'opinion de Tite Live sur la Guerre imaginaire
qu'il fait faire à Alexandre contre les
Romains *.*

* C'est qu'une
Supposition
de T. Live,
qui examine
ce qui seroit
vraisemblable-
ment arrivé,
si Alexandre
avoit fait la
Guerre aux
Romains. Voyez
le IX. Livre de
la I. Décade.

J'Admire jusqu'où peut aller l'opinion qu'a *Tite Live* de ces vieux *Romains*, & ne comprends pas comme un homme de si bon Esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet pour raisonner si faux sur la Guerre imaginaire où il engage *Alexandre*. Il fait descendre en *Italie* ce Conquerant avec aussi peu de forces qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de *Macedoine*. Il devoit se souvenir qu'un simple Général des *Carthaginois* a passé les *Alpes* avec une Armée de quatre-vingts mille combatans.

Ce n'est pas assez, il donne autant de capacité pour la Guerre à *Papyrius Cursor*, & à tous les Consuls de ce tems-là, qu'en eut *Alexandre*: bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les *Romains* aucun bon usage de la Cavalerie, ils savoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du Combat, & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les Ennemis quand ils étoient en déroute. Il est certain que les *Romains* faisoient consister leurs forces dans l'Infanterie, & comptoient pour peu de chose le Combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Légions sur tout avoient un grand mépris pour la Cavalerie des Ennemis jusqu'à la Guerre de *Pyrrhus*, où les *Thessaliens* leur donnerent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'*Anibal* leur donna depuis de grandes frayeurs; & ces invincibles Légions en furent quelque tems si épouvantées qu'elles n'osoient descendre dans la moindre Plaine.

Pour

Pour revenir au tems de *Papyrius*, on ne favoit, pour ainsi dire, ce que c'étoit que de Cavalerie : on ne favoit encore ni se poster, ni camper dans aucun ordre ; car ils avouënt eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus*, & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confusion. On n'ignoroit pas moins les Machines & les Ouvrages nécessaires pour un grand Siège ; ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce Peuple nullement industrieux, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles Armées, on ne donnoit pas le loisir aux Hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une Armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre, plus rarement encore celui qui commandoit les Légions en conservoit le Commandement son terme expiré ; ce qui étoit admirable pour la conservation de la République, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne Armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la Liberté, c'est qu'après la défaite de *Trafiméne*, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, *Fabius* à peine avoit arrêté l'impétuosité d'*Annibal* par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des Consuls : il y avoit tout à redouter de la fureur d'*Annibal*, rien à craindre de la moderation de *Fabius* ; & cependant l'appréhension d'un Mal éloigné l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernerent prudemment dans cette Guerre ; ils ruinoient insensiblement *Annibal* comme ils rétablissoient la République, quand par la même raison on mit en leur place *Terentius Varro*, un présomptueux, un ignorant, qui donna la Bataille de *Cannes*, & la perdit ; qui réduisit les *Romains* à une telle extrémité, que leur Vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la Nonchalance d'*Annibal*.

Il y avoit encore un autre inconvénient qui empêchoit de donner toujours aux Armées les Chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plébéienne, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au Peuple, qui
devoit

devoit son élection à la faveur ; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du Peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'Armée des *Macédoniens*, où les Chefs & les Soldats subsistoient ensemble depuis un tems incroyable : c'étoit le vieux Corps de *Philippe*, pour ainsi parler, renouvelé de tems en tems, & augmenté selon les besoins par *Alexandre*. Ici la valeur de la Cavalerie, égaloit la fermeté de la Phalange, à qui même on peut donner l'avantage sur la Légion ; puisque dans la Guerre de *Pyrrhus* les Légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de *Macédoniens* ramassés. Ici l'on entendoit également la Guerre de Siège, & la Guerre de Campagne. Jamais Armée n'a eu affaire à tant d'Ennemis, & n'a vû tant de Climats différens. Que si la diversité des Païs où l'on fait la Guerre, & celle des Nations qu'on assujettit, peuvent former nôtre expérience, comment les *Romains* entrentoient-ils en comparaison avec les *Macédoniens*, eux qui n'étoient jamais sortis d'*Italie*, qui n'avoient vû d'autres Ennemis que de petits Peuples voisins de leur République ? La Discipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenuë plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la Guerre contre des Capitaines expérimentés. *Pyrrhus* les défit par l'avantage de sa suffisance ; ce qui faisoit dire à *Fabricius*, que les *Epirotes* n'avoient pas vaincu les *Romains*, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des *Epirotes*.

Dans la première de *Carthage*, *Régulus* défit en *Afrique* les *Carthaginois* en tant de Combats, qu'on les regardoit déjà comme Tributaires des *Romains*. On n'en étoit plus que sur les conditions qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un *Lacédémonien* nommé *Xantipe* arriva dans un Corps d'Auxiliaires. Ce *Grec* homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'Ordre qu'avoient tenu les *Carthaginois*, & de la Conduite des *Romains* ; s'en étant instruit pleinement,

ment, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la Guerre; & à force d'en discourir parmi les Soldats, le bruit vint jusqu'au Sénat de *Carthage* du peu de cas que ce *Lacédémonien* faisoit de leurs Ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre; & *Xantipe* après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du Combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs Troupes.

Dans un misérable état où l'on désespère de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même : ainsi les Jaloussies, fatales au mérite des Etrangers, vinrent à céder à la nécessité; & les plus Puissans pressés de l'apprehension de leur ruine, s'abandonnerent à la capacité de *Xantipe* sans envie. Je ferois une Histoire au lieu d'alleguer un Exemple, si je m'étendois davantage : il suffit de dire que *Xantipe* s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'Armée des *Carthaginois*, & fût si bien se prévaloir de l'ignorance des *Romains*, qu'il remporta sur eux une des plus entières Victoires qui se soit jamais gagnée. Les *Carthaginois* hors de péril furent honteux de devoir leur salut à un Etranger, & revenant à la Perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avoit défaits des *Romains*. On ne fait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échapper*; mais il est certain que n'étant plus à la tête de leurs Troupes, les *Romains* reprirent aisément la supériorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde Guerre Punique, on trouvera que les grands Avantages qu'eut *Annibal* sur les *Romains*, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres : & en effet lors qu'il vouloit donner de la confiance à ses Soldats, il ne leur disoit jamais que les Ennemis manquoient de courage ou de fermeté, car ils éprouvoient le contraire assez souvent; mais il les assûroit qu'ils avoient à faire à des gens peu entendus dans la Guerre.

Il est de cette Science comme des Arts & de la Politesse; elle passe d'une Nation à une autre, & regne en divers tems en différens

* App. Alexand. dit au I. Liv. des Guerres des Romains que les Carthaginois renvoyèrent *Xantipe* dans une de leurs Galeres avec de beaux Presents, mais qu'ils donnerent ordre au Capitaine de la Galere de le faire jeter dans la Mer à une certaine distance de Carthage.

rens lieux. Chacun fait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point; *Philippe* l'emporta sur eux; & toutes choses arriverent à leur perfection sous *Alexandre*, lors qu'*Alexandre* seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses successeurs: *Annibal* la porta chez les Carthaginois, & quelque vanité qu'ayent eu les Romains, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leurs Défaites, par des réflexions sur leurs Fautes, & par l'observation de la conduite de leur Ennemi.

On en demeurera d'accord aisément, si on considère que les Romains n'ont pas commencé de résister à *Annibal*, quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les Batailles. On avoit armé les Esclaves; on avoit composé des Armées de nouveaux Soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine seulement, quand les Consuls sont devenus plus habiles, & que les Romains en général ont mieux su faire la Guerre.



CHAPITRE V.

Le Génie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.

MON Desein n'est pas de m'étendre sur les Guerres des *Romains*, je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé : mais il me semble, que pour connoître le Génie des Tems, il faut considerer les Peuples dans les diverses affaires qu'ils ont eues ; & comme celles de la Guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est là que les Hommes doivent être particulièrement observés, puisque la disposition des Esprits, & que les bonnes & les mauvaises Qualités y paroissent davantage.

Dans les Commencemens de la République, le Peuple *Romain*, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque chose de farouche ; cette humeur farouche se tourna depuis en Austérité : il se fit ensuite une Vertu sévère éloignée de la politesse & de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de Corruption. C'étoient là les mœurs des *Romains*, quand *Pyrrhus* passa en *Italie* au secours des *Tarentins*. La Science de la Guerre étoit alors médiocre ; celle des autres choses inconnue. Pour les Arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort grossiers : on manquoit d'invention, & on ne savoit ce que c'étoit que d'industrie ; mais il y avoit un bon Ordre & une Discipline exactement observée ; une grandeur de Courage admirable, plus de probité avec les Ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les Citoyens. La justice, l'intégrité, l'innocence étoient des Vertus communes ; on connoissoit déjà les Richesses, & on en punissoit l'usage chez les particuliers. Le Desintéressement alloit quasi à l'ex-

cès ; chacun se faisant un devoir de négliger ses affaires pour prendre soin du Public, dont le zele alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces Vertus, il faut venir aux Actions qui les font connoître. Un Prince est estimé Homme-de-bien, qui opposant la force à la force, n'emploie que des moyens ouverts & permis pour se défaire d'un Ennemi redoutable. Mais, comme si nous étions obligés à la conservation de ceux qui nous veulent perdre, de les garentir des embûches qui leur sont dressées par d'autres, & de les sauver d'une trahison domestique, c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple.

En voici un du tems dont j'ai à parler. Les *Romains* défaits par *Pyrrhus*, & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils feroient contraints de succomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en usèrent comme je vais dire.

Un Médecin en qui *Pyrrhus* avoit confiance, vint offrir à *Fabrizius* de l'empoisonner, pourvû qu'on lui donnât une Recompense proportionnée à un service si important. *Fabrizius* effrayé de l'horreur du Crime en informe incontinent le Sénat, qui détestant une Action si noire, aussi bien que le Consul, fit donner avis à *Pyrrhus* de prendre garde soigneusement à sa personne ; ajoutant que le Peuple *Romain* vouloit vaincre par ses propres Armes, & non pas se défaire d'un Ennemi par la Trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la Paix ; & pour y porter les *Romains* plus aisément, il leur renvoya deux cens Prisonniers sans rançon. Il fit offrir des Présens aux Hommes considérables ; il en fit offrir aux Dames, & n'oublia rien sous prétexte de Gratitude, pour faire glisser parmi eux la Corruption. Les *Romains* qui n'avoient sauvé *Pyrrhus* que par un sentiment de Vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de Reconnoissance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de Prisonniers, les Présens furent refusés de l'un & de l'autre Sexe ; & on luy fit dire pour toute réponse, qu'on n'entendrait jamais à la Paix, qu'il ne fût sorti d'*Italie*.
Par-

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquent alors, on admire entre autres le grand desintéressement de *Fabricius* & de *Curius*, qui alloit à une Pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation : il faut considérer pourtant que c'étoit une Qualité générale de ce tems-là, plutôt qu'une Vertu singulière de ces deux Hommes. Et en effet, puisqu'on punissoit les Richesses avec infamie, & que la Pauvreté étoit récompensée avec honneur, il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par là on s'élevoit aux premières Charges de la République, où exerçant une grande autorité, on avoit plus besoin de modération que de patience. Je ne saurois plaindre une Pauvreté honorée de tout le monde, elle ne manque jamais que des choses dont notre intérêt ou notre plaisir est de manquer. A dire vrai, ces sortes de privations sont délicieuses, c'est donner une jouissance exquise à son Esprit de ce que l'on dérobe à ses Sens.

Mais que fait-on si *Fabricius* ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diversité des choses superflues, qui goûteroient en repos avec douceur les commodités, & même les nécessaires. Cependant les faux Connoisseurs admirent une apparence de Modération, quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un Esprit borné, ou le peu d'action de quelque Ame paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus ; quand il n'est pas honteux d'être Pauvre, il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la Pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les Richesses. Pensez-vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans son Ordre, & qu'il a de la Réputation dans le Monde ? Il fait vœu d'une Pauvreté qui le délivre de mille soins, & ne lui laisse rien à désirer qui convienne à sa profession & à sa vie. Les gens magnifiques pour la plupart sont les véritables pauvres ; ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les Plaisirs des autres, & tandis qu'ils exposent leur Abondance, dont les Etrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent en secret leur nécessité avec

leurs Femmes & leurs Enfans, & par l'importunité des Créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

* P. Cornelius
Rufinus.

† Quinze
Marcs d'Ar-
gent.

Revenons à nos *Romains*, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la Pauvreté de *Fabricius*; je loue sa prudence; & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une Salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un Homme * qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques Marcs davantage †: Outre que c'étoient les Mœurs de ce tems-là: le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les Hommes ont établi la Société par un Esprit d'intérêt particulier, cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie, que celle qu'ils menaient en tremblant dans les Solitudes. Tant qu'ils y trouvent non seulement la commodité, mais la gloire & la puissance, fauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au Public, dont ils tirent tant d'Avantage?

Les *Décies* qui se devoûerent pour le Bien d'une Société dont ils alloient n'être plus, me semblent de vrais Fanatiques; mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eue pour une République reconnoissante, qui avoit autant de soin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente *Rome* en ce tems-là comme une vraie Communauté, où chacun se désapproprie pour trouver un autre Bien dans celui de l'Ordre. Mais cet Esprit-là ne subsiste guere que dans les petits Etats. On méprise dans les grands toute apparence de Pauvreté; & c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des Richesses. Si *Fabricius* avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de Mœurs, ou il auroit été inutile à sa Patrie: & si les Gens-de-bien des derniers tems avoient été de celui de *Fabricius*, ou ils eussent rendu leur Probité plus rigide, ou ils auroient été chassés du Sénat comme des Citoïens corrompus.

Après

Après avoir parlé des *Romains*, il est raisonnable de parler un peu de *Pyrrhus*, qui entre ici naturellement en tant de choses.

C'a été le plus grand Capitaine de son tems, au jugement même d'*Annibal*, qui le mettoit immédiatement après *Alexandre* & devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des Négociations à la science de la Guerre: mais avec cela, il ne pût jamais se faire un établissement solide. S'il favoit gagner des Combats, il perdoit le fruit de la Guerre; s'il attiroit des Peuples à son Alliance, il ne favoit par les y maintenir: ses deux beaux talens employés hors de saison, ruïnoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussitôt à négocier; & comme s'il eût été d'intelligence avec les Ennemis, il arrêtoit ses progrès luy-même. Avoit-il sù gagner l'affection d'un Peuple? sa premiere pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de là qu'il perdoit ses Amis, sans gagner ses Ennemis: car les Vaincus prenoient l'Esprit de vainqueurs, & refusoient la Paix qu'on leur offroit; & ceux-là retiroient non seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un Allié qui se faisoit sentir un vrai Maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de *Pyrrhus*, en partie aux differens interêts de ses Ministres. Il y avoit auprès de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, *Cinéas* & *Milon*. *Cinéas* éloquent, spirituel, habile, délicat dans les Négociations, insinüoit les pensées du Repos toutes les fois qu'ils s'agissoit de la Guerre; & quand l'humeur ambitieuse de *Pyrrhus* l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés: où ménageant les premiers dégoûts de son Maître, il lui tournoit bien-tôt l'Esprit à la Paix, afin de rentrer dans son talent, & de se remettre les affaires entre les mains.

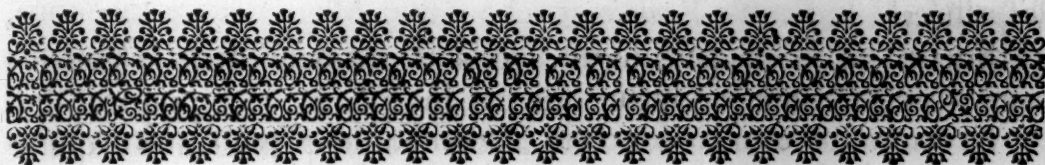
Milon étoit un homme d'expérience dans la Guerre, qui ramenoit tout à la force; il n'oublioit rien pour empêcher les Traités, ou pour les rompre; conseilloit de vaincre les difficultés, & si on

ne

ne pouvoit conquerir des Nations ennemies, d'assujettir en tout cas les alliées.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit *Pyrrhus*, tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu à faire à des Nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource que lui; on pourroit dire qu'il gagnoit les Combats par sa Vertu, mais qu'un foible & petit Etat comme le sien, ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue Guerre. Quoiqu'il en soit, à le regarder par les qualités de sa Personne, & par ses Actions, ç'a été un Prince admirable qui ne cede à pas un de l'Antiquité. A considerer en gros le succès des Dessesins, & la fin des Affaires, il paroîtra souvent malhabile, & perdra beaucoup de sa Réputation. En effet, il occupa la *Macedoine*, & en fut chassé; il eut d'heureux commencemens en *Italie*, d'où il lui fallut sortir; il se vit Maître de la *Sicile*, où il ne pût demeurer.





CHAPITRE VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA Guerre de *Pyrrhus* ouvrit l'Esprit aux *Romains*, & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la verité, ils y entrerent grossiers & présomptueux, avec beaucoup de témérité & d'ignorance ; mais ils eurent une grande Vertu à la soutenir : & comme ils virent toutes choses nouvelles avec un Ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garentir des Elephans, qui avoient mis le desordre dans les Légions au premier Combat ; ils apprirent à éviter les Plaines, & chercherent des lieux avantageux contre une Cavalerie qu'ils avoient méprisée mal-à-propos. Ils apprirent en suite à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus*, après avoir admiré l'ordre & la distinction des Troupes, qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'Esprit, quoique la Harangue du vieil *Appius* eût fait chasser de Rome *Cinéas*, l'éloquence de *Cinéas* n'avoit pas laissé de plaire, & sa dextérité avoit été agréable.

Les Présens offerts, bien que refusés, donnerent cependant une secrète Vénération pour ceux qui les pouvoient faire ; & *Curius* si fort honoré pour sa Vertu désintéressée, le fut encore davantage quand il leur fit voir dans son Triomphe, de l'Or, de l'Argent, des Tableaux & des Statuës. On connut alors qu'il y avoit des choses plus excellentes ailleurs qu'en *Italie*.

Ainsi

Ainsi des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux Esprits : & le Peuple *Romain* touché d'une Magnificence inconnue, perdit ces vieux sentimens, où l'habitude de la Pauvreté n'avoit pas moins de part que la Vertu.

La curiosité éveilla donc les Citoïens ; les Cœurs même commencerent à sentir avec émotion, ce que les Yeux avoient commencé de voir avec plaisir ; & quand ces mouvemens se furent mieux expliqués, on fit paroître de veritables desirs pour les choses étrangères. Quelques Particuliers conserverent encore l'ancienne Contenance, comme il est arrivé depuis, & dans le tems de la République la plus corrompue ; mais enfin il se forma une envie générale de passer la Mer pour s'établir en des lieux où *Pyrrhus* avoit dû trouver tant de Richesses. Voilà proprement d'où est venue la premiere Guerre de *Carthage* ; le secours donné aux *Tarentins* en fut le prétexte, la conquête de la *Sicile* le veritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les *Romains* se porterent à cette Guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur Génie. Leurs Qualités principales furent, à mon avis, le Courage & la Fermeté.

Entreprendre les choses les plus difficiles ; ne s'étonner d'aucun péril ; ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste, les *Carthaginois* avoient sur eux une Supériorité extraordinaire, soit pour l'Industrie, soit pour l'expérience de la Mer, soit pour les Richesses que leur donnoit le trafic de tout le Monde, quand les *Romains* naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la Guerre de *Pyrrhus*.

A dire vrai, la Vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon Succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des *Carthaginois*, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le different naturel de ces deux Peuples, la diverse constitution des Républiques y contribuoit beaucoup. *Carthage* étant établie sur le Commerce, & *Rome* fondée sur les Armes ; la premiere em-

emploioit des Etrangers pour ses Guerres, & les Citoïens pour son trafic; l'autre se faisoit des Citoïens de tout le monde, & de ses Citoïens des Soldats. Les *Romains* ne respiroient que la Guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A *Carthage* on demandoit toujours la Paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour se défaire des Etrangers, que pour retourner au Commerce. On y peut ajouter encore cette difference, que les *Carthaginois* n'ont rien fait de grand, que par la vertu des Particuliers, au lieu que le Peuple *Romain* a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence, ou la lâcheté de ses Généraux.

Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les *Romains* soient demeurés victorieux; car ils avoient les Qualités principales qui rendent un Peuple Maître de l'autre.

Comme l'idée des Richesses avoit donné aux *Romains* l'envie de conquérir la *Sicile*; la conquête de la *Sicile* leur donna envie de jouir des Richesses qu'ils s'étoient données. La Paix avec les *Carthaginois* après une si rude Guerre, inspira l'esprit du repos, & le repos fit naître le goût des Voluptés. Ce fut là que les *Romains* introduisirent les premières Pièces de Théâtre, & là qu'on vit chez eux les premières Magnificences. On commença d'avoir de la curiosité pour les Spectacles, & du soin pour les Plaisirs.

Les Procès, quoi qu'ennemis de la joye, ne laisserent pas de s'augmenter; chacun ayant recours à la Justice publique, à mesure que celle des Particuliers se corrompoit.

L'Intemperance amena de nouvelles Maladies; & les Médecins furent établis pour guérir des maux dont la Contenance avoit garanti les *Romains* auparavant.

L'Avarice fit faire de petites Guerres; la foiblesse fit appréhender les grandes. Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joye.

On demandoit aux *Carthaginois* de l'Argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs Rebelles; & on eut toutes

les Précautions du monde, pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

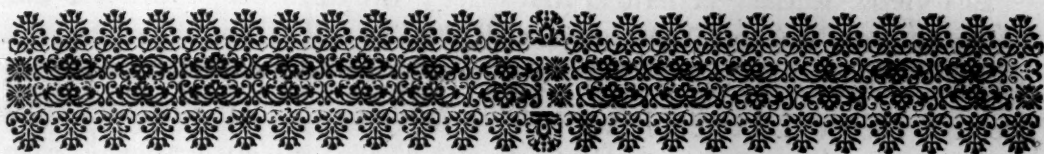
Ainsi c'étoit tantôt des Injures, tantôt des considérations, toujours de la mauvaise volonté ou de la crainte; & certes on peut dire que les Romains ne sûrent vivre ni en Amis, ni en Ennemis : car ils offensoient les *Carthaginois*, & les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle Guerre, où ils apprehendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine, se changea en une vraie Nonchalance; & ils laisserent périr les *Sagontins* avec tant de honte, que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les *Espagnols* & chez les *Gaulois*, après la ruine de ce misérable Peuple.

Le mépris des Nations, dont ils furent piqués, les tira de cet Assoupissement; & la descente d'*Annibal* en *Italie* réveilla leur ancienne Vigueur. Ils firent la Guerre quelque tems avec beaucoup d'incapacité & un grand courage; quelque tems avec plus de suffisance & moins de résolution.

Enfin, la Bataille de *Cannes* perduë leur fit retrouver leur Vertu, & en excita, pour mieux dire, une nouvelle qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.





CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

POUR voir la République dans toute l'étendue de sa Vertu, il faut la considérer dans la seconde Guerre de *Carthage*. Elle a eu auparavant plus d'austérité ; elle a eu depuis plus de grandeur ; jamais un Mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoïen. Peut-être que sans *Brutus*, il n'y auroit pas eu même de République. Si *Manlius* n'eût défendu le Capitole ; si *Camille* ne fût venu le secourir, les *Romains* à peine libres, tomboient sous la servitude des *Gaulois*.

Mais ici le Peuple *Romain* a soutenu le Peuple *Romain* ; ici le Génie universel de la Nation a conservé la Nation ; ici le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public, ont sauvé *Rome*, quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Généraux.

Après la Bataille de *Cannes*, où tout autre Etat eût succombé à sa mauvaise Fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi le Peuple, pas une pensée qui n'allât au Bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement ; les *Romains* apportoitent avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs Maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les Magistrats, la jeunesse, ordinairement prévenue d'elle-même, consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner ses suffrages plus sagement.

Les vieux Soldats venant à manquer, on donnoit la Liberté aux Esclaves pour en faire de nouveaux; & ces Esclaves devenus *Romains*, s'animoient du même Esprit de leurs Maîtres, pour défendre une même Liberté. Mais voici une grandeur de Courage qui passe toutes les autres Qualités, quelques belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un Danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes Résolutions aux moins Sages; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le Bien public, quand par un autre intérêt, ils craignent de se perdre avec le Public eux-mêmes.

Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes; & je ne trouve rien de si admirable dans les *Romains*, que de leur voir envoyer des troupes en *Sicile* & en *Espagne*, avec le même soin qu'ils en envoient contre *Annibal*.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'Hommes & d'Argent, ils partagerent leurs dernières Ressources entre la défense de *Rome*, & le maintien de leurs Conquêtes. Un Peuple si magnanime aimoit autant périr que déchoir, & tenoit pour une chose indifférente de n'être plus, quand il ne feroit pas le Maître des autres.

Quoi qu'il soit toujours avantageux de se conserver, je compte néanmoins entre les principaux avantages des *Romains*, d'avoir dû leur Salut à leur Fermeté & à la grandeur de leur Courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de Génie depuis la Guerre de *Pyrrhus*; d'avoir quitté ce desintéressement si extraordinaire, & cette pauvreté ambitieuse dont j'ai parlé; autrement on n'eût pas trouvé dans *Rome* les moïens de la soutenir.

Il falloit que les Citoyens eussent du Bien comme du Zele pour aider la *République*. Si elle n'avoit pû secourir ses Alliés, elle en eût été abandonnée. Le Discours du Consul qui pensoit donner de la compassion aux Députés de *Capoue*, n'excita que leur infidélité. Le Sénat beaucoup plus sage, prit une conduite tout différente, il envoya des Hommes & des Vivres aux Alliés, qui en eurent besoin;

&

& de tout le secours que vinrent offrir ceux de *Naples*, on n'accepta que des Bleds pour de l'Argent.

Mais avec tant de Fermeté & de Bon-sens, il n'y avoit plus de République Romaine, si *Carthage* eût fait pour la ruïner la moindre des choses que fit *Rome* pour son Salut.

Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui *, de n'avoir pas desespéré de la République, on accusoit à *Carthage* *Annibal* victorieux. *Hannon* ne lui pouvoit pardonner les Avantages d'une Guerre qu'il avoit déconseillée : plus jaloux de l'honneur de ses Sentimens, que du Bien de l'Etat; plus ennemi du Général des *Carthaginois*, que des *Romains*, il n'oublioit rien pour empêcher les Succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruïner ceux qu'on avoit eus. On eût pris *Hannon* pour un Allié du Peuple Romain, qui regardoit *Annibal* comme l'Ennemi commun. Quand celui-ci envoïoit demander des Hommes & de l'Argent pour le maintien de l'Armée, Que demanderoit-il, disoit *Hannon*, s'il avoit perdu la Bataille? Non non, Messieurs, ou c'est un Impcsteur qui nous amuse par de fausses Nouvelles, ou un Voleur public qui s'approprie les Dépouilles des *Romains* & les Avantages de la Guerre. Ces oppositions troubloient du moins les Secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé demouroit longtems à partir; s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en *Espagne*, au lieu de le faire passer en *Italie*. Il n'arrivoit donc quasi jamais; & lors qu'il venoit joindre *Annibal*, ce qui étoit un miracle, *Annibal* ne le recevoit que foible, ruiné & hors de saison.

Ce Général étoit presque toujours sans Vivres & sans Argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la Guerre; nulle ressource au premier mauvais Succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses Nations qui suivoient plutôt sa Personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de Peuples differens, il ajoûtoit à sa naturelle Sévérité une Cruauté concertée, qui le faisoit redouter des uns, tandis

* Terentius Varro, qui donna la Bataille de Cannes malgré son Collègue L. Emil. Paulus, & la perdit.

dis, que sa Vertu le faisoit révéler des autres. A la vérité, il ne se faisoit pas grande violence; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté, & lui donnoient même de la Clémence; car il savoit être doux & clément pour le bien de ses affaires, & le Desein l'emportoit toujours sur le Naturel.

Il faisoit la guerre aux *Romains* avec toute sorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie; cherchant à ruiner ceux là tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur Alliance. Procédé bien différent de celui de *Pyrrhus*, qui gardoit toutes ses civilités pour les *Romains*, & les mauvais traitemens pour ses Alliés.

Quand je songe qu'*Annibal* est parti d'*Espagne*, où il n'avoit rien de fort assuré; qu'il a traversé les *Gaules*, qu'on devoit conter pour ennemies; qu'il a passé les *Alpes* pour faire la guerre aux *Romains*, qui venoient de chasser les *Carthaginois* de la *Sicile*. Quand je songe qu'il n'avoit en *Italie* ni Places, ni Magasins, ni Secours assuré, ni la moindre esperance de Retraite; je me trouve étonné de la hardiesse de son Desein. Mais lors que je considere sa Valeur & sa Conduite, je n'admire plus qu'*Annibal*, & le tiens encore au dessus de l'entreprise.

Les *François* admirent particulièrement la Guerre des *Gaules*, & par la réputation de *César*, & par ce que s'étant faite en leur Païs, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait *Annibal* en *Italie*. Si *César* avoit trouvé parmi les *Gaulois* l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les *Romains*, il n'eût fait sur eux que de médiocres Conquêtes; car il faut avouer qu'*Annibal* rencontra d'étranges Difficultés, sans conter celles qu'il portoit avec lui-même. Le seul avantage, sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder, étoit la bonté de ses Troupes, & sa propre suffisance.

Il est certain que les *Romains* avoient pris une grande supériorité sur les *Carthaginois* dans la Guerre de *Sicile*: mais la Paix leur aiant fait

fait licencier leur Armée, ils perdoient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs Ennemis occupés en *Espagne* & en *Afrique*, mettoient en usage leur valeur, & aqueroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'*Annibal* vint attaquer l'*Italie*; & avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles Troupes, que les *Romains* se virent obligés de la défendre.

Pour les Généraux des *Romains*, c'étoient des hommes de grand Courage, qui eussent crû faire tort à la gloire de leur République, s'ils n'avoient donné la Bataille aussi-tôt que les Ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le Génie, & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de *Sempronius*, qu'il fût l'attirer au Combat, & gagner sur lui la Bataille de *Trébie*. La défaite de *Trafiméne* est dûe à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'Esprit superbe de *Flaminius*, il brûloit à ses yeux les Villages de ses Alliés, & incitoit si à propos sa Témérité naturelle, que le Consul prit non seulement la résolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains Détroits où il perdit malheureusement son Armée avec la Vie. Comme *Fabius* eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'*Annibal* fut aussi toute différente.

Après la Journée de *Trafiméne*, le Peuple Romain créa un Dictateur & un Général de la Cavalerie. Le Dictateur étoit *Quintus Fabius* homme sage, & un peu lent; qui mettoit la seule esperance du salut dans les Précautions, d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un Combat; de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassûrer l'Armée, & perdant l'esperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement & assez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la Cavalerie; violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son

son Courage. Celui-ci mettoit l'interêt de l'Etat dans la Réputation des Affaires, & pensoit que la République ne pourroit subsister, si elle n'éfàçoit la honte des Défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la Hauteur où il falloit de la Sagesse, de la Gloire où il étoit question du Salut.

Annibal ne fut pas longtems sans connoître ces différentes Humeurs par le rapport qu'on lui en fit, & par ses propres observations ; car il présenta la Bataille plusieurs jours de suite à *Fabius*, qui bien loin de l'accepter, ne laissoit pas sortir un seul homme de son Camp. *Minutius* au contraire prenoit pour autant d'Affronts les bravades artificieuses des Ennemis, & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible, ou insensible à la honte des *Romains*.

Annibal averti de ces Discours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à *Fabius*. Il brûloit devant lui le plus beau Païs d'*Italie*, pour l'attirer au Combat, ce qu'il ne pût faire ; ou du moins pour le décrier, en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux, conservant ses Terres seules avec grand soin dans la Désolation générale de la Campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses Artifices. Tandis qu'il travailloit à ruiner la Réputation de *Fabius* qui lui faisoit de la peine, il n'oublioit rien pour en donner à *Minutius*, auquel il souhaitoit le Commandement, ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'appréhender, quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque léger Combat avec lui, il se retiroit le premier, & lui laissoit prendre une petite supériorité qui augmentoit son Crédit parmi les *Romains*, & le préparoit à se perdre par une téméraire confiance. Enfin il fût emploïer tant d'artifice à décrier le Dictateur, & à faire estimer le Général de la Cavalerie, que le Commandement fut partagé, & les Troupes séparées, ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que *Rome* agissoit par l'Esprit de son Ennemi ; car dans la vérité, ce Décret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors

Alors la vanité de *Minutius* n'eut plus de bornes ; il méprisoit avec une égale imprudence *Fabius* & *Annibal*, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les Etrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son Camp séparé, dont *Annibal* ne se fut pas si-tôt aperçû, qu'il en approcha le sien ; & sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, *Minutius* se laissa engager dans un Combat où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit *Annibal* durant la Dictature de *Fabius*, & il se comporta quasi de la même sorte avec les Consuls qui donnerent la Bataille de *Cannes*. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La Sagesse de *Paulus* l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de *Fabius* ; & l'ignorance présomptueuse de *Térentius*, le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me fois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple Défaite de *Minutius*, & que je ne parle qu'en passant de cette grande & fameuse Bataille de *Cannes* : mais je cherche moins à décrire les Combats qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer *César* dans la guerre de *Pétréius* & d'*Afranius*, que dans les plus éclatantes de ses actions ; j'ai crû qu'on devoit observer plus curieusement *Annibal* dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand & heureux succès que l'imprudence de *Térentius* lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais Bataille ne fut gagnée si pleinement ; & ce jour-là, pour ainsi dire, étoit le dernier des Romains, si *Annibal* n'eût mieux aimé jouir des commodités de la Victoire, que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de Fautes aux autres, se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés ; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne Fortune, & se laisse aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est fini dans les Hommes ; la patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir, parce qu'il a trop souffert; & sa Vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la Victoire.

Le souvenir des Difficultés passées, lui fait envisager des Difficultés nouvelles; son Esprit qui devoit être plein de confiance, & quasi de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir: il considère quand il faut oser; il consulte quand il faut agir; il se dit des raisons pour les *Romains*, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les Fautes des Grands-hommes ont toujours des sujets apparens, *Annibal* ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses.

„ Que son Armée invincible à la campagne, n'étoit nullement
 „ propre pour les Sieges, ayant peu de bonne Infanterie, point
 „ de Machines, point d'Argent, point de Subsistance réglée; Que
 „ par ces mêmes défauts il avoit attaqué *Spolette* inutilement après
 „ le succès de *Trafiméne*, tout victorieux qu'il étoit; Qu'un peu
 „ avant la Bataille de *Cannes*, il avoit été contraint de lever le Sié-
 „ ge d'une petite Ville sans nom & sans force; Qu'assiéger *Rome*
 „ munie de toutes choses, c'étoit vouloir perdre la réputation
 „ qu'on venoit d'aquerir, & faire périr une Armée qui seule le
 „ faisoit considérer; Qu'il falloit donc laisser les *Romains* enfermés
 „ dans leurs Murailles, tomber insensiblement d'eux-mêmes, &
 „ cependant aller s'établir proche de la Mer, où l'on recevoit les
 „ secours de *Carthage* commodément; & où il seroit aisé d'établir
 „ la plus considérable Puissance de l'*Italie*. Voilà les raisons qu'ac-
 commodoit *Annibal* à la disposition où il se trouvoit, & qu'il
 n'eût pas goûtées dans ses premières ardeurs.

En vain *Maharbal* lui promettoit à souper dans le *Capitole*; ses Réflexions qui n'avoient que l'air de Sagesse, & une fausse Raison, lui firent rejeter, comme téméraire, une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens pour commencer la Guerre avec les *Romains*, & il est retenu par une fausse circonspection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les Esprits trop fins comme étoit celui d'*Annibal*, se font des Difficultés dans les Entreprises; & s'arrêtent eux-mêmes

mêmes par des Obstacles qui viennent plus de leur imagination que de la chose.

Il y a un point dans la Décadence des Etats, où leur ruïne seroit inévitable, si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûe assez nette, ou le Courage assez grand, on se contente du moins quand on peut le plus, tournant en Prudence, ou la petitesse de son Esprit, ou le peu de grandeur de son Ame.

Dans ces Conjonctures on ne se sauve point par soi-même ; une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos Ennemis, quand les veritables Forces vous abandonnent.

Ainsi *Annibal* se met devant les yeux une Puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de Soldats morts & de Légions dissipées ; comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes la Confusion n'eût pas été moindre à Rome après la Bataille de *Cannes*, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'*Alie* *. Mais au lieu d'approcher d'une Ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eût voulu la rassûrer, & donner loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des Alliés qui tomboient avec Rome, & qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est là la premiere & la grande Faute d'*Annibal*, qui fut aussi la premiere ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmentèrent de courage en diminuant de forces ; & les *Carthaginois* diminuèrent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs Malheurs, on en trouvera deux essentielles : la nonchalance de *Carthage* qui laissoit anéantir les bons Succès faute de secours ; & l'envie précipitée qu'eut *Annibal* de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la Guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les Délices ; & il en fut charmé d'autant plus aisément

* Riviere à trois ou quatre lieues de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la Ville, mais il ne purent pas prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Voyez Tite Live, au V. Livre de la I. Décade.

qu'elles lui avoient toujours été inconnues. Un homme qui fait mêler les Plaisirs, & les Affaires n'en est jamais possédé ; il les quitte, il les reprend quand bon lui semble ; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un délassement d'Esprit, qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austères, qui par un changement d'Esprit viennent à goûter les Voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La Nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers Plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux se présente avec un air rude & difficile ; & l'Ame qui croit s'être détrompée d'une vieille Erreur, se complait en elle-même de son nouveau Goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva proprement à *Annibal* & à son Armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que Bains, que Festins, qu'Inclinations & Attachemens ; il n'y eut plus de Discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la Gloire & l'intérêt réveillèrent *Annibal*, qui reprit sa première vigueur, & se retrouva lui-même ; mais il ne retrouva plus la même Armée : il n'y avoit que de la mollesse & de la nonchalance ; s'il falloit souffrir la moindre nécessité, on regrettoit l'abondance de *Capouë*. On songeoit aux Maîtresses lors qu'il falloit aller aux Ennemis ; on languissoit des tendresses de l'Amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les Combats. *Annibal* n'oublioit rien qui pût exciter les Courages ; tantôt par le souvenir d'une Valeur qu'on avoit perdue, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant, les Généraux des *Romains* devenoient plus habiles tous les jours : les Légions prenoient l'ascendant sur des Troupes corrompues ; & il ne venoit de *Carthage* aucun secours qui pût ranimer une Armée si languissante. Mais plus *Annibal* trouvoit de vigueur parmi les Ennemis, moins il recevoit de services des siens ;
plus

plus il prenoit sur lui-même. Et il n'est pas croyable avec quelle Vertu il se maintint en *Italie*, d'où les *Romains* ne l'ont fait sortir, qu'en obligeant les *Carthaginois* à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'*Espagne*, battus & ruinés en *Afrique*, eurent recours à leur *Annibal* pour leur dernière ressource. Il obéit aux ordres de son País avec la même soumission qu'auroit pu avoir le moindre Citoyen ; & il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'il en trouva les Affaires désespérées.

Scipion qui avoit vu les Calamités de sa République sous des Chefs malheureux, en commandoit alors les Armées dans les prospérités qu'il avoit fait naître. Pour *Annibal*, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé ; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier confiant de son naturel, & par le bonheur présent de ses Affaires, étoit à la tête d'une Armée qui ne doutoit pas de la Victoire : le second augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit sa Patrie, & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses Soldats.

Ces différentes situations d'Esprit, firent offrir la Paix & la rejeter ; après quoi l'on ne songea plus qu'à la Bataille.

Le Jour qu'elle fut donnée, *Annibal* se surpassa lui-même, soit à prendre ses avantages, soit à disposer son Armée, soit à donner les ordres dans le Combat : mais enfin le Génie de *Rome* l'emporta sur celui de *Carthage*, & la défaite des *Carthaginois* laissa pour jamais l'Empire aux *Romains*.

Quant au Général, il fut admiré de *Scipion*, qui au milieu de sa Gloire sembloit porter envie à la capacité du vaincu ; & le vaincu dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations, crût toujours avoir quelque supériorité dans la Science de la Guerre : car discourant un jour des grands Capitaines avec *Scipion*, il mit *Alexandre* le premier, *Pyrrhus* le second, & lui-même le troisième ; à quoi froidement *Scipion*, si vous m'aviez vaincu, dit-il, en quel rang vous seriez-vous mis ? Le premier de tous, reprit *Annibal*.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la Guerre,
&

& ces Conquerans illustres qui ont laissé un si grand Nom à la Postérité, n'aprochoient pas de son industrie, & pour assembler & pour maintenir des Armées.

Alexandre passa en *Asie* avec des *Macédoniens* qui obéïssent à leur Roi ; s'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les Batailles qu'il gaignoit le mettoient dans l'abondance de toutes choses : Une Ville prise ou renduë lui livroit les Tresors de *Darius*, qui devenoit nécessaire en son propre Païs, à mesure qu'*Alexandre* en possédoit les Richesses. *Scipion* dont je viens de parler, fit la guerre en *Espagne* & en *Afrique* avec des Légions que la République avoit levées, & qu'elle faisoit subsister. *César* eut les mêmes commodités pour la Conquête des *Gaules*, & il se servit des forces & de l'argent de la République même pour l'assujettir.

Pour nôtre *Annibal*, il avoit joint à un petit Corps de *Carthaginois* plusieurs Nations qu'il fût lier toutes par lui-même, & dont il pût se faire obéïr dans une éternelle Nécessité. Ce qui est encore plus extraordinaire, les Combats ne le mettoient guere plus à son aise ; il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une Bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas, aussi a-t-il fait une Faute où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites, qu'il alloit toujours au de-là, lors qu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand Empire de *Darius* jusqu'à la moindre Province ; son Ambition le porta aux *Indes*, quand il pouvoit accommoder la Gloire & le repos ce qui est rare ; & jouïr paisiblement de ses Conquêtes. *Scipion* ne songea pas à se reposer qu'il n'eût réduit *Carthage*, & établi en *Afrique* les affaires des *Romains*. Et une des grandes Louanges qu'on donne à *César*, c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

* Lucan. *Pharsal.* Lib. II.

Nil actum reputans, si quid superesset agendum *

Quand je songe à la faute d'*Annibal*, il me vient aussi-tôt dans l'Esprit

l'Esprit qu'on ne considère pas assez l'importance d'une bonne Résolution dans les grandes choses. Aller à Rome après la Bataille de Cannes, fait la destruction de cette Ville, & la grandeur de Carthage; n'y pas aller, produit avec le tems la ruine des Carthaginois, & l'Empire des Romains.

J'ai vû prendre une Résolution, qui causoit la perte d'un grand Etat, si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut son Salut; mais elle donna moins de réputation à l'Auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens Chevaux, ou la prise d'une Ville peu importante *. Ces derniers Evenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le Bon-sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à nôtre *Annibal*.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il est, méritoit seul de la considération, je ne voi personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer; mais celui qui le fait le mieux, n'est pas nécessairement le plus Grand-homme. La beauté de l'Esprit, la grandeur de l'Ame, la magnanimité, le disintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du Mérite de ces Grands-hommes.

Savoir simplement tuer des gens; être plus entendu que les autres à désoler la Société, & à détruire la Nature; c'est exceller dans une Science bien funeste. Il faut que l'application de cette Science soit juste, ou du moins honnête; qu'elle se tourne au Bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible; toujours à l'intérêt de son Païs, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du Caprice, qu'elle sert au dérèglement & à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde; alors il lui faut ôter cette Gloire qu'elle s'attribue, & la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste.

Or il est certain qu'*Annibal* avoit peu de Vertus, & beaucoup de Vices; l'infidélité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle.

* La Cour étant à Pontoise (en 1652.) & le Cardinal Mazarin considérant que Mr. le Prince n'en étoit pas éloigné; que Fuenfaldagne s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le Duc de Lorraine avec douze mille; résolut de faire retirer le Roi en Bourgogne. ne le croyant pas en sûreté à Paris. Mr. de Turenne ne se trouva pas alors au Conseil; mais ayant appris cette Résolution, il s'y rendit incessamment, & dit aux Ministres que si le Roi quittoit Paris, il n'y rentreroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou périr. Cela obligea le Conseil de changer d'avis.

D'a-

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le Succès, quoique disent les plus sages. Ayons toute la bonne Conduite qu'on peut avoir si l'Evenement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, & ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainsi, qu'*Annibal* ait mieux fait la guerre que les *Romains*; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri par le mauvais Gouvernement de la sienne; c'est la considération d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par *Scipion*, & que la ruine de *Carthage* soit arrivée ensuite de sa Défaite, ç'a été une chose pleinement connuë, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les Peuples.





C H A P I T R E VIII.

Du Génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une si grande & si longue Guerre ; il se forma un certain Esprit particulier inconnu jusqu'alors dans la République.

Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des Séditions ; le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du Peuple, & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat : Mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public ; regardant l'Autorité des uns comme une Tirannie qui ruinoit la Liberté, & la Liberté des autres comme un dérèglement qui confondoit toutes choses.

Ici les Hommes commencèrent à se regarder moins en commun qu'en particulier ; les Liens de la Société qu'on avoit trouvés si doux, semblerent alors des Chaînes fâcheuses ; & chacun dégoûté des Loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, & de suivre dans ce choix par les lumières de son propre Esprit les mouvemens de sa Volonté.

Comme le dégoût de la Sujettion avoit fait rejeter les Rois, & avoit porté les Peuples à l'établissement de la Liberté ; le dégoût de cette même Liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir, dispo-
soit les Esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la Patrie, le zèle du Bien-public s'étoient épuisés au fort de la Guerre contre *Annibal*, où l'affection & la vertu des Ci-
toïens avoient été au delà de ce que la République en pouvoit at-
tendre. On avoit donné son Bien & son Sang pour le Public, qui

n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux Particuliers ; la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des Loix en quelques occasions ; & la rigueur qu'on avoit tenuë aux Prisonniers de la Bataille de *Cannes* , avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment dans un tems où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Si-tôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir étoit finie ; & chacun aiant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux, on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginait endurer sans besoin par la seule volonté des Magistrats.

C'est ainsi proprement que se formerent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les Hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagements dans la Société, & regardoient parmi eux à choisir des Sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des Esprits, *Scipion* se présenta aux *Romains* avec toutes les Qualités qui peuvent aquerir l'Estime & la Faveur des Hommes.

Il étoit de grande naissance ; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent Naturel. Il avoit une grandeur de Courage admirable ; l'Humeur douce & bienfaisante ; l'Esprit vehement en public pour inspirer sa hardiesse & sa confiance, poli & agréable dans les Conversations particulières, pour le plaisir des amitiés ; l'Ame haute, mais réglée, plus sensible à la gloire, qu'ambitieuse du pouvoir ; cherchant moins à se distinguer par l'autorité, ou par l'éclat de la Fortune, que par la difficulté des Entreprises, & par le mérite des Actions. Ajoutez à tant de choses, que des Succès heureux répondoient toujours à des Deseins élevés ; & pour ne laisser rien à désirer, il avoit persuadé les Peuples, qu'il n'entreprendoit rien sans le conseil, & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un Homme comme celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner, & ait détaché les Esprits d'une République pour qui on avoit déjà quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une Personne si vertueuse, furent préférées à des Loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant

Quant à *Scipion*, il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie ; & quittant l'ancienne sévérité de la Discipline, il commandoit avec douceur à des Troupes qui obéissoient avec affection. D'ailleurs, jamais Général des *Romains* n'avoit eu tant de capacité ni si bien agi ; jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire ; jamais la République n'avoit été si bien servie, mais par un autre Esprit que celui de la République.

Fabius & *Caton* * s'apperçurent de ce mal, & n'oublierent rien pour y apporter du remède. A la verité, ils y mêlerent le chagrin de leurs Passions ; & l'envie qu'ils portoient à ce Grand-homme, eut autant de part en leurs oppositions que la jalousie de la Liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le Corrupteur demeuroit Homme-de-bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la Corruption.

En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes Qualités dont il eût pû la ruiner.

J'avoüe bien que dans les Maximes d'un Gouvernement si jaloux, on pouvoit prendre avec raison quelque allarme. Une Ame si élevée est crüe incapable de modération ; un desir de Gloire si passionné se distingue mal-aisément de l'Ambition qui fait aspirer à la Puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot, les Vertus des Héros sont suspectes dans les Citoïens ; j'ose dire même que cette opinion de commerce avec les Dieux, si utile aux Législateurs pour la fondation des Etats, sembloit d'une périlleuse conséquence dans un Particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions ; ce qui servit de prétexte à la malice de ses Envieux, comme de fondement à la précaution des personnes allarmées.

Voilà aussi-tôt un Homme-de-bien suspect, & peu après un Innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier ; mais il y a une Innocence heroïque aussi bien qu'une Valeur, si on peut parler de la sorte : la sienne négligea les formes où sont as-

sujettis les innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs , il fit rendre graces aux Dieux des ses Victoires , quand on lui demandoit compte de ses Actions. Tout le Peuple le suivit au *Capitole* , à la honte de ceux qui le poursuivoient : Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions , & la netteté de sa Vertu , il donna ses ressentimens au Public , aimant mieux vivre loin de *Rome* par l'ingratitude de quelques Citoïens , que de s'en rendre le Maître par l'injustice d'une Usurpation.

Tant de belles Qualités ont obligé *Tite Live* à faire son Héros d'un si Grand-homme , & à lui donner une préférence délicate sur le reste des *Romains*.

S'il y en a eu qui aient gagné plus de Combats , & pris un plus grand nombre de Villes , ils n'ont pas défait *Annibal* , ni réduit *Carthage* : Sils ont dû commander aux autres comme lui , ils n'ont pas dû se commander à eux-mêmes , & se posséder également dans l'agitation des affaires , & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand ; mais si j'ose dire ce que *Tite Live* n'a fait qu'insinuer , à tout prendre , ça été celui qui a valu le mieux. Il a eu la Vertu des vieux *Romains* , mais cultivée & polie : il a eu la Science & la Capacité des derniers , sans aucun mélange de Corruption.

Il faut avouer pourtant que ses Actions ont été plus avantageuses à la République que ses Vertus. Le Peuple *Romain* le goûta trop ; & se détacha des obligations du devoir pour suivre les engagemens de la volonté.

L'Humanité de *Scipion* ne laissa pas aussi de produire de méchans effets avec le tems , aprenant aux Généraux à se faire aimer. Comme les choses dégèrent toujours , un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance ; & quand les Vertus manquoient pour gagner l'estime & l'amitié , on emploïoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet Esprit particulier , noble & glorieux dans ses commencemens ; mais qui fit depuis les ambitieux & les avarés , les corrupteurs & les corrompus.

Ces premiers dégoûts de la République , eurent au moins cela d'hon-

d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix, que pour s'affectionner aux Personnes vertueuses. Les *Romains* vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Législateurs, qui ne devoient pas régler leur siècle; & les sentimens de *Scipion* furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour *Scipion*, il tourna au service du Public toute cette considération qu'on avoit pour sa Personne; mais voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la Gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit; à *Rome* particulièrement, où les Citoyens avoient paru criminels, quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau Génie qui succédoit au Bien public, anima les *Romains* assez longtems aux grandes choses, & les Esprits s'y portèrent avec je ne sai quoi de vif & d'industriel, qu'ils n'avoient pas eu auparavant: car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut; mais l'Ambition & le desir de la Gloire excitent beaucoup plus notre industrie, que cette première passion toujours belle & noble, mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce Génie qu'on a dû la défaite d'*Annibal*, & la ruine de *Carthage*; l'abaissement d'*Antiochus*; la conquête ou l'assujettissement de tous les *Grecs*: d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa Grandeur, mais préjudiciable pour sa Liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette Estime, cette Inclination si noble pour les hommes de Vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent considérer rien qu'eux-mêmes. L'Honneur commença de passer pour une chimère, la Gloire pour une vanité toute pure; & chacun se rendit basement intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

Or le Génie d'Interêt qui prit la place de celui de l'Honneur, agit diversément chez les *Romains*, selon la diversité des Esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand, voulurent aquerir du pouvoir: les Ames basses se contenterent d'amasser du Bien par toutes sortes de voies.

Com-

Comme on ne va pas tout d'un coup à la Corruption entière, il y eut un passage de l'Honneur à l'Interêt, où l'un & l'autre subsisterent dans la République, mais avec des égards differens. Il y avoit de l'Honnêteté en certaines choses, & de l'Infamie en d'autres.

Les Esprits se corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours : on ne connoissoit presque plus de Justice ; l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion, & les Personnes considerables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les Etrangers ; & les plus corrompus au dedans se montroient jaloux de la gloire du nom *Romain* au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des Sénateurs ; rien de si sale que leur Avarice. Cependant le Sénat s'attachoit avec scrupule à la conservation de la Dignité, & jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du Peuple *Romain* ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs si intéressé & si corrompu avec ses Citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir *Scipion* où il s'agissoit des Ennemis. Dans le tems d'une grande corruption, il ne pût souffrir le traité honteux de *Mancinus* avec les *Numantins* ; & ce misérable Consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie. *Graccus* qui avoit eu part à la Paix, étant Questeur dans l'Armée de *Mancinus*, tâcha de la soutenir inutilement ; son crédit n'y servit de rien ; son Eloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par *Graccus* une des plus importantes affaires de la République, & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne sera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un Homme fort considérable par sa Naissance, par les avantages du Corps, & par les qualités de l'Esprit ; d'un Génie opposé à celui du grand *Scipion*, dont *Cornelia* sa Mere étoit sortie ; plus ambitieux du Pouvoir, qu'animé du desir de la Gloire, si ce n'étoit de celle de l'Eloquence, nécessaire à Rome pour se donner du cré-

crédit. Il avoit l'Ame grande & haute; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles, & à rappeler les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son Intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même : il est vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres, sans y mêler la considération de quelque Dessein : avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturelle; la haine du mal encore davantage. Il avoit de la Compassion pour les opprimés; plus d'animosité contre les oppresseurs : en sorte que la Passion prévalant sur la Vertu, il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes Qualités le faisoient admirer chez les *Romains* : il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses Engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé : sa Fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre ; & des Vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les Factions.

Je ne voi ni délicatesse ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat, l'ont fait passer pour un furieux ; les partisans du Peuple pour un véritable protecteur de la Liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice ; mais l'opposition mettoit en désordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient, il poursuivoit par un Esprit de Faction, ce qu'il avoit commencé par un sentiment de Vertu.

Voilà, ce me semble, quel étoit le Génie de *Graccus*, qui fût émouvoir le Peuple contre le Sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le Peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'Etat, le Peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches, & particulièrement à celle des Sénateurs ; qui par autorité ou par d'autres méchantes voyes, tiroient la Commune de ses petites Possessions. Des injures continuelles avoient donc aliéné les Esprits de la multitude ; mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffroit avec douleur la Tirannie ; & plus misérable que tumultueuse, attendoit plus qu'elle ne cherchoit, à sortir d'une condition infortunée.

J'ai

J'ai crû devoir faire la Peinture du Sénat, de *Graccus* & du Peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste, corrompu, mais couvrant les Infamies au dedans par quelque Dignité aux affaires de dehors : On aura l'idée de *Graccus* comme d'une Personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner tout-à-fait une République corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage Réformation. Pour le Peuple, il n'étoit pas mal affectionné ; mais il ne savoit comment vivre dans sa misère, ni où s'occuper après la perte de ses Terres.

AVERTISSEMENT.

*M*onsieur de St. Evremond ayant résolu de passer en Hollande en 1665. laissa ses Papiers en garde à son bon Ami Mr. Waller ; mais à son retour (en 1670.) il trouva que la plupart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept CHAPITRES suivans, avec l'affaire de *Graccus* contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & Mr. de St. Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire : il ne nous en reste que les Sommaires.

CHAPITRE IX.

LE Génie du Peuple Romain quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déjà pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Métellus. Son Caractère, celui de Jugurta. Orgueil de la Noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractère de Marius : Son arrogance. Génie du Peuple, & l'Esprit de faction contre le Sénat. Le Peuple supérieur au Sénat : Sa Licence.

CHAPITRE XII.

Caractère de Sylla qui relève le Sénat, & opprime le Peuple. Quelque chose de Pompée, & de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome, & le Génie des Romains dans la Conspiration de Catilina. Son Caractère. Le Caractère de Clodius; & le Banissement de Cicéron, avec son Caractère.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée, César, & Crassus.

Tom. I.

Cc

CHA-

CHAPITRE XV.

Les motifs de la Guerre civile entre Pompée & César. Leur Caractère: ce que le Sénat étoit à Pompée, & le Peuple à César. Les sentimens du premier touchant la République, & l'établissement de son pouvoir au delà de la Liberté. L'Esprit de César allant par degrés au dessein de la Domination.



CHAPITRE XVI.

D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Génie.

JE ne parlerai point des Commencemens de la Vie d'*Auguste*, ils ont été trop funestes : je prétens le considérer depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis jamais Gouvernement n'a mérité de plus particulières Observations que le sien.

Après la Tirannie du Triumvirat, & la désolation qu'avoit apporté la Guerre civile, il voulut enfin gouverner par la Raison un Peuple assujetti par la force ; & dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la nécessité de ses affaires, il sût établir une heureuse Sujettion plus éloignée de la Servitude, que de l'ancienne Liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du Commandement dans la rigueur de l'Obéissance ; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce raffinement de Domination a été à un point de délicatesse sous quelque Empereur, qu'il n'étoit pas permis aux Sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une Disgrace que l'on recevoit sans peine, un Banissement où l'on s'accommodoit avec facilité, une Soumission aisée en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du Prince ; pour obéir à son gré il falloit obéir malgré soi. Mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnance ; car celle qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit & la colere : en sorte que les misérables Romains ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement : il a crû que pour bien disposer des Hommes, il falloit gagner les Esprits, avant que d'exiger les Devoirs ; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'Obligation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'Avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours, fut de bien faire goûter aux *Romains* le bonheur du Gouvernement, & de leur rendre autant qu'il pût la Domination insensible. Il rejetta jusqu'aux Noms qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses la qualité de DICTATEUR détestée dans *Sylla*, & odieuse en *César* même.

La plûpart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux Titres pour autoriser un nouveau Pouvoir ; il voulut cacher une puissance nouvelle sous des Noms connus, & des Dignités ordinaires.

Il se fit appeller EMPEREUR de tems en tems, pour conserver son autorité sur les Légions ; il se fit créer *Tribun* pour disposer du Peuple, *Prince du Sénat* pour le gouverner : mais quand il réunit en sa Personne tant de pouvoirs differens, il se chargea aussi de divers soins, & il devint l'homme des Armées, du Peuple & du Sénat, quand il s'en rendit le Maître ; encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses droits, & ne retrancha que les brigues aux Elections des Magistrats : il rendit au Sénat son ancienne splendeur, après en avoir banni la corruption ; car il se contenta d'une Puissance tempérée, qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absolue quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi le Peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux : le Sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La Liberté ne perdit que les Maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon Ordre, il se trouva agité de différentes pensées, & consulta longtems en lui-même s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple sa premiere Liberté. Les Exemples de *Sylla* & de *César*, quoi que differens, faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il consideroit que *Sylla* qui avoit

avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une Mort paisible au milieu de ses Ennemis; & que César pour l'avoir gardée, avoit été assassiné par ses meilleurs Amis, qui en faisoient gloire.

Je fai que ces matieres-ci ne souffrent guere les Vers, mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE sur les Romains, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

*Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon Pere, en a joüi de même,
D'un oeil si different tous deux l'ont regardé
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoien dans le sein de sa Ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ses jours par un Assassinat *.*

* Cinna Act. II.
Sc. 1.

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux Amis principaux, Agrippa & Mécénas. Agrippa qui lui avoit aquis l'Empire par sa valeur, lui conseilla par modération de le quitter; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour se trouver plus grand homme de Guerre que n'étoit Auguste, il ait attendu les principaux Emplois de la République, quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas qui n'avoit eu aucune part aux Victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la consideration du Public, qui ne pouvoit plus, disoit-il, se passer d'Auguste. Mais quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince; & ses propres interêts.

Mécénas étoit Homme-de-bien; de ces Gens-de-bien neantmoins doux, tendres, plus sensibles aux agrémens de la Vie, que touchés de ces fortes Vertus qu'on estimoit dans la République. Il étoit spirituel, mais voluptueux, voyant toutes choses avec beaucoup de lumiere, & en jugeant sainement; mais plus capable de les conseiller que de

de les faire. Ainsi se trouvant foible, paresseux, & purement homme de Cabiner, il esperoit de sa délicatesse avec un Empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple *Romain*, où il eût fallu se pousser par ses propres moyens, & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des Personnes à la chose; l'Empire fut retenu par son conseil: & la résolution de le garder étant prise, *Auguste* ne laissa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre.

Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande Modération; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'Offre; mais tous s'accorderent véritablement en ce point de refuser l'ancienne Liberté. Vous eussiez dit que c'étoit une contestation de Civilités, qui aboutirent à une satisfaction commune: car *Auguste* gouverna l'Empire par le Sénat, & le Sénat ne se gouverna que par *Auguste*.

Un Gouvernement si temperé plût à tout le monde; & le Prince ne suivit pas moins en cela son intérêt, que son humeur modérée: car enfin on passe mal-aisément de la Liberté à la Servitude; & il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût à un Peuple libre.

De plus, le funeste exemple de *César*, l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes pour éviter une même fin.

Le grand *Fule* né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au Sénat, eut toujours une envie secrète de l'opprimer; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la Guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le Corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clémence pour les Sénateurs en particulier. Depuis son retour à *Rome*, comme il se vit assuré du Peuple & des Légions, il conta le Sénat pour peu de chose, & le traita même insolamment en quelques occasions; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande Fortune.

Or il est certain que ce Mépris orgueilleux irrita beaucoup de Gens, & fit naître ou du moins avancer la Conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés Princes du Monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire; & à peine se fut-il aquis l'Em-

l'Empire par les Légions, qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des Gens de Guerre, & le tumulte des Peuples; les uns & les autres lui paroissant plus propres à être employés dans une occasion présente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le Gouvernement sur le Sénat, comme sur le Corps le mieux ordonné & le plus capable de sagesse & de justice; mais en même tems, il s'assura le Peuple & les Légions par des Largeesses & par des Bien-faits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit; & *Auguste* trouva dans sa Modération la sûreté de sa Personne & de sa Puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire; n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses Commencemens, mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humeur cruelle de *Marius*, de *Sylla*, & de leurs semblables: il haïssoit ces Ames fieres qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les Maîtres, s'ils ne font sentir leur pouvoir; qui mettent la Grandeur à être craints, & le Bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un Honnête-homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres; & il ne fut jamais si content, que lors qu'il se vit en état de faire le Bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au Bien des Affaires; mais il vouloit que les Affaires allassent au Bien des Hommes, & considéroit dans les entreprises beaucoup moins la Gloire que l'utilité. Durant son gouvernement aucune Guerre ne fut négligée, qui pût être utile; & on laissa pour les Héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les *Parthes*, & renoncer au projet que faisoit *César* quand il fut assassiné: c'est ce qui lui fit rejeter la proposition de certaine Guerre en *Allemagne*, où il ne voyoit pas un véritable intérêt; c'est ce qui lui fit donner des Bor-

nes à l'Empire, quelque interprétation qu'ait donné *Tacite* à un si sage dessein : enfin, il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la Réputation solide, qui rend la vie des Hommes plus douce & plus sûre.

Il est bien vrai qu'*Auguste* n'avoit qu'un talent médiocre pour la Guerre; & pour louer sa Sagesse & sa capacité, il ne faut pas louer sa Vertu en toutes choses.

* Marc Antoine, qui assiegeoit D. Brutus l'un des Assassins de J. César, dans Modène. Antoine fut défait devant cette Ville, mais les deux Consuls A. Hirtius & C. Vibius Pansa y périrent; tout cela contribua beaucoup à l'Elevation d'Auguste, qu'on appelloit alors Octavius César.

Hirtius & *Pansa* conduisirent la première Guerre contre *Antoine**, dont *Auguste* seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de *Brutus*, qui fut conduite & achevée par *Antoine*. La perte d'*Antoine* fut un effet de sa passion pour *Cléopâtre*, & de la valeur d'*Agrippa*. *Auguste* eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, & qu'il n'ait été blessé même en quelqu'une; mais avec plus de succès pour les Affaires, que de gloire pour sa Personne. Aussi la dixième Légion un peu insolente par la haute estime qu'avoit eu pour elle le grand César, ne pouvoit goûter le Neveu toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'Oncle : d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence. Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la Guerre admirablement pour son intérêt, & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a dû donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en *Egypte*, en *Espagne*, dans les *Gaules*, en *Allemagne*, dans l'Orient.

Mais enfin on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son véritable Génie; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu.

Il eût passé pour un grand Capitaine du tems de ces Empereurs, qui par leur peu de Vertu ou par une fausse Grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux le Commandement des Armées. Etant venu dans un siècle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres Exploits, & succédant particulièrement à *César* qui se devoit tout, il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'*Auguste* ne l'eût inspiré. Le Bien de l'Etat étoit toujours sa première pensée, & il n'entendoit pas par le Bien de l'Etat, un nom vain & chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier ; (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du Public, si on n'y trouve ses avantages :) & celui des autres, qu'il ne crût jamais être séparé du sien.

Les Personnes du plus grand service avoient la première considération ; & le Mérite avançoit sous lui ceux qu'il eût ruiné sous ses Successeurs, où le Crime étoit moins dangereux que la Vertu.

Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confiance que *Mécénas* ; mais ses grandes Qualités le rendirent bien plus considérable : & l'étant devenu à un point dans Rome, qu'*Auguste* se trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'aquerir tout-à-fait ; il aima mieux lui donner sa Fille, quelque peu de naissance qu'il eût, que d'écouter les inspiration de la jalousie.

Quant à *Mécénas*, comme il étoit plus agréable, & plus homme de Cabinet, aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs & dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses Courtisans, & ne fut pas fâché que ces Romains autrefois si fiers & si libres, voulussent profiter de ses bonnes grâces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, & le soin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le Mérite qui se rapportoit à l'Etat, étoit préféré à celui qu'on s'aqueroit par l'attachement à sa Personne : ce qu'il établisoit lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toujours de ce qu'il devoit lui-même à la République.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particulières ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la Conduite. Il défendit un jour un de ses Amis accusé d'une méchanceté horrible ; & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les Gens-de-bien ; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à souffrir la liberté de ceux qui

lui répondoient un peu hautement, qu'il en regagna les Esprits; & les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excusèrent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un Ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité, *Tite Live* entre autres, *Virgile* & *Horace*: par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi-bien pour les Ouvrages que pour les Affaires. Il aimoit le goût exquis de son siècle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un Esprit faux, & dont les méchans Connoisseurs font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des Gens délicats, il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés; & son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le Bon-sens des autres par sa Raison, que de faire recevoir ses Caprices par Autorité.

Outre l'honneur de son jugement dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un Bienfait désapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs. Que la Disgrace d'un Honnête-homme au contraire étoit ressentie de tous les Honnêtes-gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'alarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un Discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des Personnes les plus élevées, sans concevoir neantmoins des soupçons funestes à leur Vertu.

La liberté des Sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les Hommes y ont leurs droits; que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidélité de ne pas bien user de sa confiance: mais que les Affaires devenues publiques appartenoint malgré qu'on en eût, au jugement du Public; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher quand les Actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur que *Tite Live* osa écrire si hardiment la Guerre de *César* & de *Pompée*, sans qu'il en ait été moins bien avec lui *. *Cremutius Cordus* lui recita son Histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer *Brutus* & *Cassius* les derniers des Romains. Louange funeste à *Cremutius* sous *Tibère*;

* *Titus Livius*
Eloquentiæ ac
fidei præclarus
in primis Cn.
Pompeium tan-
tis laudibus tu-
lit, ut *Pompeia-*
num cum *Augu-*
stus appel-
laret: neque id
amicitiæ co-
rum officit.
Tacitus Annal. lib. IV.

re ; dont on lui fit , dit Tacite , un crime inouï jusqu'alors , & qui lui coûta la vie *. Mécénas lui avoit donné un conseil plus particulier encore , mais d'un usage plus difficile , c'étoit de ne se piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.

„ Si ce qu'on dit de nous est vrai , ajoûtoit Mécénas , c'est plutôt
 „ tôt à nous de nous corriger qu'aux autres de se contraindre. Si
 „ ce qu'on dit est faux , aussi-tôt que nous nous en piquerons ,
 „ nous le ferons croire véritable. Le mépris de tels discours les dé-
 „ crédite , & en ôte le plaisir à ceux qui les font. Si vous y êtes
 „ plus sensible que vous ne devez , il dépend du plus misérable En-
 „ nemi , du plus chetif Envieux , de troubler le repos de votre vie ,
 „ & tout votre pouvoir ne sauroit vous défendre de votre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines choses , & demeura fort au dessous en quelques autres. Je voi des injures oubliées , je le voi si hardi dans sa Clémence , qu'il ose pardonner une Conspiration non seulement véritable , mais toute prête à s'exécuter †.

* Cremutius Cordus postulaturo novo actum primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cæsarii Romano- rum ultimum dixisset. Ibidem.

† La Conspiration de Cinna.

Cependant quelques vertueux que soient les Hommes , ils ne donnent jamais tant à la Vertu , qu'ils ne laissent beaucoup à leur Humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique ; rien n'étoit si dangereux que de parler des Amours de Julie , si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour ; & ce qui me paroît extraordinaire , le Mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste , c'étoit une chose naturelle ; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son Beaupere , & les débauches de sa Femme en même tems , c'est un affaire bizarre , & le dernier malheur de la condition d'un Mari.

Il faut avouer que la Famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire , il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison ; & il s'y portoit plus en simple Personne privée qu'en Grand-homme ; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre , ce qui véritablement n'est pas aisé ; ni du moins se mettre l'Esprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté , il se laissa aller trop nonchalamment à

la douceur qu'il trouvoit de l'autre : & si *Julie* le chagrina tant qu'elle vécut, *Livie* fût le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de *Tibère* fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de *Tibère*, & les desseins de *Livie* : mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe saine qui ne le portoit à rien, sa Femme laissoit là son Entendement avec des lumieres inutiles, & se rendoit maîtresse de sa Volonté.

C'est ce qui a trompé *Tacite*, à mon avis, dans ce raffinement malicieux qu'il donne à *Auguste*. Il savoit que le naturel de *Tibère* ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment, il a mis du dessein & du mystère, où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

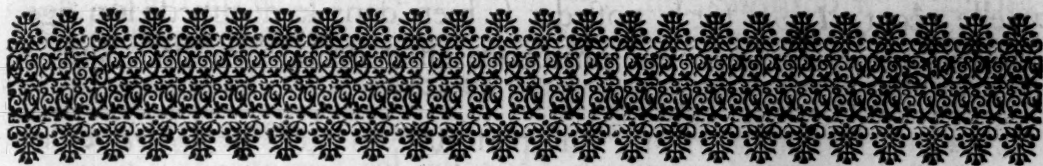
Après ces particularités du Domestique, revenons au général. Il rendit le Monde heureux, & il fut heureux dans le Monde : il n'eût rien à souhaiter du Public, ni le Public de lui : Et considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur ; je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, *qu'il ne devoit jamais naître, ou jamais mourir.*

Il mourut enfin, regreté de tous les Hommes ; moins grand, sans comparaison, que *César*, mais d'un Esprit plus réglé : ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'Armée de *César*, & plus doux de vivre sous le Gouvernement d'*Auguste*.

Pour les *Romains*, ils n'avoient rien de si élevé que dans le tems de la République, ni pour la grandeur du Génie, ni pour la force de l'Ame ; mais quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aisé de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût.

Il n'y avoit plus assez de Vertu pour soutenir la Liberté ; on eût eu honte d'une entière sujettion : & à la reserve de ces Ames fieres, que rien ne pût contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable Domination.

CHA-



CHAPITRE XVII.

De Tibère & de son Génie.

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si moderés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une misérable & indigne condition.

La vertu *Romaine* s'étoit adoucie après la mort de *Brutus* & de *Cassius*, qui en souvenoient la fierté. Depuis la perte d'*Antoine*, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'*Auguste*, & une complaisance égale pour sa Personne. A l'avènement de *Tibère*, cette complaisance se tourna en Bassesse & en Adulation. On peut dire que ce Prince naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une Autorité bien médiocre; mais les *Romains* plus disposés à servir, que *Tibère* à commander, lui portèrent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit espérer leur sujettion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple *Romain*.

Il faut maintenant parler de celui de *Tibère*, & faire voir l'Esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire.

Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les Maximes d'*Auguste*. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au Bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste & si prudente, *Tibère* fit une Science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat, & presque toujours opposé au Bien public.

Le

Le Bon-sens, la Capacité, le Secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises Actions par elles-mêmes; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur, ou se jugeoit par le raffinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut *Germanicus* d'appaiser les Légions, fut d'un service fort avantageux, & peu de tems agréable. Quand le danger fut passé, on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit sù les y remettre. En vain il fut fidelle à *Tibère*; la Modération à refuser l'Empire, ne le fit pas trouver innocent: on le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert; & tant d'Artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un Homme qui vouloit bien obéir, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce *Germanicus* si cher aux *Romains*; dans une Armée où il eut moins à craindre les Ennemis de l'Empire, qu'un Empereur qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste Politique: le même Esprit regnoit généralement en toutes choses. Les Emplois éloignés étoient des Exils mystérieux; les Charges, les Gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du Service n'entroit plus en aucune considération; car dans la vérité les Armées avoient plutôt des Proscrits que des Généraux, & les Provinces des Bannis que des Gouverneurs. A *Rome*, où les Loix avoient toujours été si religieusement gardées, & avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux Cabinet.

Quand un Homme d'un mérite considerable témoignoit de la passion pour la gloire de l'Empire, *Tibère* soupçonnoit aussi-tôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la Liberté, il passoit pour un Esprit dangereux qui vouloit rétablir la République. Louer *Brutus* & *Cassius*, étoit un crime qui coûtoit la vie: regretter *Auguste*, une offense secrète qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'osoit s'en plaindre; car *Tibère* le louoit toujours en public, & lui faisoit décerner des Honneurs

neurs divins, qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis, & une tendresse témoignée pour la Mémoire de cet Empereur, se prenoit pour une accusation détournée contre le Gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la Personne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vû des Crimes inspirés par la jalousie d'une fausse Politique; présentement c'est la Cruauté ouverte, & la Tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes Maximes, on abolit les meilleures Loix; & on en fait une infinité de nouvelles qui regardent en apparence le salut de l'Empereur, mais dans la vérité la perte des Gens-de-bien qui restoient à Rome.

Tout est crime de leze-Majesté: on punissoit autrefois une véritable Conspiration; on punit ici une Parole innocente malicieusement expliquée.

Les Plaintes, qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs misères; les Larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs; les Soupirs qui nous échappent malgré nous; les simples Regards, devenoient funestes. La naïveté du Discours exprimoit de méchans desseins; la discretion du Silence cachoit de méchantes intentions: On observoit la joye comme une esperance conçûe de la Mort du Prince; la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prospérité, ou un ennui de sa Vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de Crainte, on prenoit votre appréhension pour le témoignage d'une Conscience effrayée, qui se trahissant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du Courage & de la Fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire; se réjouir, s'affliger; avoir de la peur, ou de l'assurance; tout étoit Crime, & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi les Soupçons d'autrui vous rendoient coupables: ce n'étoit pas assez d'essuier la corruption des Accusateurs, les faux rapports des Espions, les suppositions de quelque Délateur infame; vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur; & quand vous pen-
siez

siez être à couvert par l'innocence, non seulement de vos Actions, mais de vos Pensées, vous périssiez par la malice de ses conjectures.

Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y avoit beaucoup de Mérite à être Homme-de-bien; car il y avoit beaucoup de Danger à l'être. La Vertu qui osoit paroître étoit infailliblement perduë, & celle qu'on pouvoit deviner n'étoit jamais assurée.

Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, *Tibère* ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses Cruautés. *Séjan* qui s'avança dans ses bonnes grâces par des voyes aussi injustes que les siennes; ce grand Favori las d'Honneurs & de Biens qui le laissoient toujours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujettion, & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son Maître.

Instruit des Maximes de l'Empereur, & devenu savant en son Art, il lui enleve ses Enfans par le poison; & il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce Prince revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand Confident qui le vouloit perdre.

Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant; il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même; Ennemi de la vie d'autrui & de la sienne: enfin il mourut à la grande joye des *Romains*, n'ayant pû échapper à l'impatience d'un Successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eüe de la *République* à l'Empire, & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les Empereurs que sous les Consuls, si les Maximes d'*Auguste* eussent été suivies.

Rome ne fut pas si heureuse. La Politique de *Tibère* fut embrassée de la plûpart de ses Successeurs, qui mirent l'honneur de leur Regne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment *Auguste* fut moins estimé pour avoir sù rendre les *Romains* heureux, que *Tibère* pour les avoir fait impunément mis-

miserables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les Loix ; & tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la Politique, tantôt la violence de les rompre paroissoit une véritable hauteur & une digne Autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les Etrangers ; la puissance de l'Empereur se faisoit sentir aux naturels, & les *Romains* opprimés tinrent lieu de Nations assujetties.

Enfin les *Caligules*, les *Nérons*, les *Domitiens* poussèrent la domination au delà de toutes bornes ; & quoi que les droits des Empereurs fussent infiniment au dessous de ceux des Rois, ils se portèrent à des violences où n'auroit pas voulu aller *Tarquin* même.

Les *Romains* de leur côté devinrent également funestes aux Empereurs ; car passant de la servitude à la fureur, ils en massacrèrent quelques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuste & violent d'en ôter, & d'en établir à leur fantaisie. Ainsi les liens du Gouvernement furent rompus, & les devoirs de la Société venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander.

Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre ; mais si on veut remonter jusqu'à la première cause, on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de *Tibère*, & le Gouvernement établi sur les Maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des Régles, les plus déréglés ne suivent pas éternellement le desordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoute pour le moins une Politique à son tempérament. Ceux mêmes qui font toutes choses sans y penser, y reviennent par réflexion quand elles sont faites, & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la Nature.

Mais que les Empereurs aient agi par Naturel, par Politique, ou par tous les deux ensemble ; je maintiens que *Tibère* a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguste qui avoit des lumieres pures & délicates, connut admirablement le Génie de son tems ; & n'eut pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux Chefs de parti, en veritable sujettion. *Tibère* plein de ruses & de fineses, mais d'un faux discernement, se méprit à connoître la disposition des Esprits. Il crut avoir à faire à ces vieux *Romains* amoureux de la Liberté, & incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir ; les moins soumis étoient disposés à l'obeissance.

Ce méconte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos : car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que *Séjan*, qui lui faisoit craindre tous les autres.

Avec ces fausses mesures la Cruauté augmentoit tous les jours ; & comme celui qui offense est le premier à haïr, les *Romains* lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin il agit ouvertement, & les traita comme ses Ennemis, parce qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'Esprit de docilité qui regnoit alors, faisoit endurer paisiblement la Tirannie. On souffrit la Brutalité de *Caligula* avec une soumission pareille ; car la Mort est un fait particulier où le Sénat, le Peuple, ni les Légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de *Claudius*, & l'insolence de *Messaline*. On souffrit la fureur de *Néron*, jusqu'à ce que la Patience étant épuisée, il se fit une Révolution dans les Esprits.

Aussi-tôt on conspira contre sa Personne : des Conspirations particulieres on vint à la révolte des Légions ; de la révolte des Légions à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la Liberté ; mais déjà accoutumé aux Empereurs, il se contenta de disposer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent disposer elles-mêmes, & les Légions des Provinces ne purent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci ; les unes nommant un Empereur, les autres un autre. Ce ne furent que Massacres que Guerres civiles ; & jamais les Esprits ne se trouverent dans leur veritable situation, si vous en exceptez le regne de quelques Prin-

Princes, qui sûrent réunir des intérêts que la fausse habileté de *Tibère* avoit divisés pour le Malheur commun des Empereurs & de l'Empire.



S O N N E T.

Q'avez-vous plus, Destin, à me faire endurer ?
N'aviez-vous pas assez éprouvé mon Courage,
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pousser un Malheureux à se desespérer ?

Je n'avois pas voulu seulement soupirer,
J'avois tout supporté sans changer de visage ;
Mais il faut repousser la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels l'Amour & la Fortune,
Rendant sur mon sujet leur disgrâce commune,
M'ont éloigné d'*Iris*, & chassé de la Cour :

Poussez jusques au bout votre mortelle envie,
Et ne me laissez pas la lumière du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma Vie.





A

MADAME ***.

S T A N C E S.

IL me souvient de mes plaisirs,
 Je songe à *Paris*, à *Valence*;
 Je pousse ici mille soupirs.

Et pour *Lisie* & pour la *France*:

Je pense à tous momens à ces aimables lieux,
 Qui faisoient autrefois mes plus cheres Délices:
 Mais parmi tant d'ennuis, les plus cruels supplices
 Sont les maux que me fait l'absence de tes Yeux.

En vain le murmure des eaux,

Triste charme des Solitudes;

En vain le chant de mille Oiseaux

Veut flater mes inquiétudes:

Rien ne peut soulager de si vives Douleurs,

Soit que j'aie chercher le repos du silence,

Ou soit que je le trouble au recit des malheurs

Dont je souffre aujourd'hui l'injuste violence.

Quand nous étions en même Cour,

Et que sur les bords de la *Seine*

Voir mon Maître & parler d'Amour,

Etoit une chose sans peine;

Je

Je voyois chaque jour tes innocens Appas ;
L'Amour touchoit bien peu ma jeune fantaisie,
Et maintenant, hélas ! trop aimable *Lisie*,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

O vous, race de gens d'honneur,
Petits *Montresors* * de Campagne,
Qui troublez tout notre Bonheur
Du chagrin qui vous accompagne :
Professeurs éternels de Régularité,
Ne rompez-vous jamais vôtre morne silence,
Que pour nous alleguer quelque grave Sentence,
Et nous faire sentir vôtre sévérité ?

* Mr. de Montresor se piquoit d'une Régularité scrupuleuse & importune.

Meres, qui d'un esprit jaloux
Voyez les charmes de vos Filles ;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes Familles ;
Puisse arriver bien-tôt le terme de vos ans !
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre,
Et contraire à celui qui tua les Enfans †,
Ne laisser ni Maris, ni Meres sur la terre !

† Herode.



SUR



*Sur la Complaisance que les Femmes ont
en leur Beauté.*

IL n'y a rien de si naturel aux Belles personnes que la Complaisance qu'elles ont en leur Beauté : elles se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles sont les premières à se trouver aimables, & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet Amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles : car l'Amour-propre flatte seulement, & celui qui est inspiré se fait sentir.

Le premier Amour se forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet : le second vient du dehors, ou attiré par une secrète simpatie, ou reçu par la violence d'une amoureuse impression. L'un est un Bien qui ne fait que plaire, mais toujours un Bien, & qui dure autant que la Beauté : l'autre fait toucher davantage, mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'à la Complaisance de la Beauté sur le mouvement de la Passion, vous pouvez ajouter encore, qu'une belle Femme se portera plutôt à la conservation de sa Beauté, qu'à celle de son Amant : moins tendre qu'elle est pour un Cœur assujetti, que vaine & glorieuse de ce qui peut luy donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet Amant : mais avec raison elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la Mort de celui qu'on a aimé. Vôte Amour vous tient lieu de vôte Amant dans la douleur ; & de là vient l'attachement à un Deuil qui a des charmes.

*Qui me console excite ma colere ,
Et le repos est un bien que je crains :
Mon deuil me plaît , & doit toujours me plaire ,
Il me tient lieu de celle que je plains *.*

* Mainard ,
dans l'Ode sur
la Mort de sa
Fille.

Il n'en est pas ainsi de la perte de la Beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs , & vous ôte l'esperance d'aucun plaisir pour le reste de vôtre Vie.

Avec vôtre Beauté il n'y avoit point d'Infortune dont vous ne pûssiez vous consoler : sans vôtre Beauté il n'y a point de Bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout , le souvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout , la vûe de ce que vous êtes fera vos chagrins.

Le remede seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remede pour une Femme qui a été adorée , de revenir d'une Vanité si chere à la Raison ! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernieres Larmes que se reservent de beaux Yeux , c'est pour se pleurer eux mêmes , quand ils seront éfacés. De tous les cœurs , le seul qui soupire encore pour une Beauté perduë , c'est celui d'une miserable qui la possédoit.

Le plus excellent de nos Poëtes , pour consoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roy son Epoux , veut luy faire honte de l'excès de son affliction , par l'exemple d'une Reine desesperée qui se prit au Sort ; dit aux Astres des injures , accusa les Dieux de la Mort de son Mari ;

*Qui dit aux Astres innocens ,
Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maîtresse des sens †.*

† Malherbe dans sa Consolation à Carité sur la Mort de son Mari. M. de St. Evremond croit que Malherbe a dressé cette Ode à Marie de Médicis après la mort de Henry IV. Mais quelle belle que soit cette Piece, le stile m'en paroît trop simple, & pour ainsi dire trop familier, pour une Personne d'un si haut rang. Ménage, dans ses Observations sur les Poësies de Malherbe, prétend que cette Carité étoit une Dame de Provence de grand mérite, & d'une Beauté extraordinaire. Notez que M. de St. Evremond aiant vu cette Remarque, m'a dit que de son tems, personne

Mais

ne doutoit à la Cour, que Malherbe n'eut en vûe Marie de Médicis. Cette Autorité est d'un tres grand poids ; cependant j'aurois voulu que je ne saurois m'y rendre.

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'Impiété put être assez forte dans une ame outrée de Douleur, il garde pour sa dernière raison à lui représenter l'intérêt de ses Appas; comme s'il n'y avoit plus aucun remède à son mal que la considération du tort qu'elle fait à sa Beauté.

*Que vous ont fait ces beaux Cheveux.
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colère;
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire,
D'un crime qu'ils n'ont point commis?*

Il pardonnoit aux Femmes d'être impies, d'être insensées : il ne leur pardonnoit pas de s'être renduës moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion, c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'intérêt de leur Beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur Deüil : il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

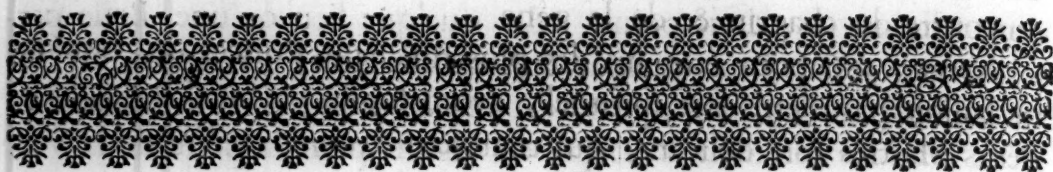
Pour connoître jusqu'où va cet attachement des Femmes à leur Beauté, il le faut considérer dans les plus retirées & les plus Dévotes.

Il y en a qui ont renoncé à tous les Plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses, elles se flattent secrètement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'Austérités ; & si par hazard elles se regardent dans un Miroir, vous les entendrez soupirer de se voir changées. Elles font avec la dernière ferveur ce qui défigure leur Visage, & ne peuvent souffrir la vûe de leur Visage défiguré.

La Nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un sentiment d'Amour pour Dieu, s'oppose en secret au moindre chan-

changement de la Beauté, par un mouvement d'Amour propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une Belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, les Appas luy seront chers. Ils luy seront chers dans la Maladie; & si la Maladie va jusqu'à la Mort, le dernier Soupir est moins pour la perte de la Vie, que pour celle de la Beauté.





J U G E M E N T
S U R
S E N E Q U E,
P L U T A R Q U E
E T
P E T R O N E.

JE commencerai par *Séneque*, & vous dirai avec la dernière impudence, que j'estime beaucoup plus la Personne que ses Ouvrages. J'estime le Précepteur de *Néron*, l'Amant d'*Agrippine*, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire : du Philosophe & de l'Ecrivain je ne fais pas grand cas ; je ne suis touché, ni de son Stile, ni de ses Sentimens. Sa Latinité n'a rien de celle du tems d'*Auguste*, rien de facile, rien de naturel ; toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'*Afrique* ou d'*Espagne*, que la lumière de *Grèce* ou d'*Italie*. Vous y voyez des choses coupées qui ont l'air & le tour des Sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon-sens ; qui piquent & poussent l'Esprit, sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espece de contrainte

trainte ; & l'Ame au lieu d'y trouver sa satisfaction & son repos, y rencontre du chagrin & de la gêne.

Néron, qui pour être un des plus méchans Princes du monde, ne laissoit pas d'être fort spirituel, avoit auprès de lui des especes de Petits-Maîtres fort délicats, qui traitoient Sénèque de Pédant, & le tournoient en ridicule. Je ne suis pas de l'opinion de Berville, qui pensoit que le faux Eumolpe de Pétrone fût le véritable Sénèque. Si Pétrone eût voulu lui donner un caractère injurieux, c'eût été plutôt sous le personnage d'un Pédant Philosophe, que d'un Poète impertinent. D'ailleurs il est comme impossible d'y trouver aucun rapport. Sénèque, étoit le plus riche homme de l'Empire, & louoit toujours la Pauvreté : Eumolpe, un Poète fort mal dans ses affaires, & au desespoir de sa condition ; il se plaignoit de l'ingratitude du siècle, & trouvoit pour toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas*. Si Sénèque avoit des Vices, il les cachoit avec soin sous l'apparence de la Sagesse : Eumolpe faisoit vanité des siens, & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas sur quoi Berville pouvoit appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé si tout ce que dit Pétrone du Stile de son tems, de la corruption de l'Eloquence & de la Poésie ; si *contro-versiæ sententiolis vibrantibus pictæ*, qui le choquoient si fort ; si *vanus sententiarum strepitus*, dont il étoit étourdi, ne regardoient pas Sénèque ; si le *per ambages Deorumque ministeria*, &c. ne s'adressoit à la Pharsale de Lucain ; si les Louanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'alloient pas au mépris de l'Oncle & du Neveu. Quoiqu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe, je ne lis jamais ses Ecrits sans m'éloigner des Sentimens qu'il veut inspirer à ses Lecteurs. S'il tâche de persuader la Pauvreté, on meurt d'envie de ses Richesses ; la Vertu fait peur, & le moins vicieux s'abandonneroit aux Voluptés par la peinture qu'il en fait : enfin il parle tant de la Mort, & me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa Lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses Ouvrages, sont les Exemples & les Citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour déli-

cate, & qu'il savoit mille belles choses de tous les tems, il en allegue de fort agréables; tantôt des *Grecs*, tantôt de *César*, d'*Auguste*, de *Mécénas*. Car après tout, il avoit de l'Esprit & de la Connoissance infiniment; mais son Stile n'a rien qui me touche, ses Opinions ont trop de dureté; & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'Abondance, & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la Pauvreté & la Mort.

S U R P L U T A R Q U E.

Montagne a trouvé beaucoup de raport entre *Plutarque* & *Séneque*, tous deux grands Philosophes, grands Prêcheurs de Sagesse & de Vertu, tous deux Précepteurs d'Empereurs Romains: l'un plus riche & plus élevé; l'autre plus heureux dans l'éducation de son Disciple. Les Opinions de *Plutarque* (comme dit le même *Montagne*) sont plus douces & plus accommodées à la Société; celles de *Séneque* plus fermes selon lui, plus dures & plus austères selon moi. *Plutarque* insinuë doucement la Sagesse, & veut rendre la Vertu familière dans les plaisirs mêmes: *Séneque* ramène tous les plaisirs à la Sagesse, & tient le seul Philosophe heureux. *Plutarque* naturel & persuadé le premier, persuade aisément les autres: l'Esprit de *Séneque* se bande & s'anime à la Vertu; & comme si ce lui étoit une chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même. Pour le Stile de *Plutarque*, n'ayant aucune connoissance du Grec, je n'en saurois faire un jugement assuré: mais je vous avouerai que parmi les Traités de sa Morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre; soit par la grande différence des choses & des manières de son tems à celles du nôtre, ou que véritablement ils soient au dessus de mon peu d'intelligence. *Le Démon familier de SOCRATE*, *la Création de l'Ame*, *le Rond de la Lune*, peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la Beauté; & s'ils sont merveilleux, c'est une Merveille qui me passe. On peut juger par les Bons-Mors des Anciens qu'il nous a laissés; par ses Dits qu'il ramasse avec tant de soin, par ses longs Propos de Table, combien il

il étoit sensible à la Conversation. Cependant, ou il y avoit peu de Délicatesse en ces tems-là, ou son Goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il soutient les Matières graves & sérieuses avec beaucoup de bon-sens & de raison; aux choses qui sont purement de l'Esprit, il n'a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai, les *Vies des Hommes illustres*, sont le Chef-d'œuvre de *Plutarque*; & à mon jugement un des plus beaux Ouvrages du Monde. Vous y voyez ces Grands-hommes exposés en vûe, & retirés chez eux-mêmes; vous les voyez dans la pureté du Naturel, & dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de *Brutus*, & cette réponse fiere au mauvais Génie qui lui parla: on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce Fantôme que le raisonnement de *Cassius* eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses Troupes, & donner le Combat si heureux de son côté, & si funeste par l'erreur de *Cassius*. On lui voit retenter la fortune, perdre la Bataille, faire des reproches à la Vertu, & trouver plus de secours dans son desespoir, que chez une Maîtresse ingrate qu'il avoit si bien servie *.

Il y a une force naturelle dans le Discours de *Plutarque*, qui égale les plus grandes actions; & c'est de lui proprement qu'on peut dire, *facta dictis exæquata sunt*: mais il n'oublie ni les médiocres ni les communes; il examine avec soin le train ordinaire de la Vie. Pour ses Comparaisons que *Montagne* a trouvées si admirables, elles me paroissent véritablement fort belles; mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fonds du Naturel. Il y a des replis & des détours en nôtre Ame qui lui sont échappés. Il a jugé de l'Homme trop en gros; il ne l'a pas crû si différent qu'il est de lui-même, méchant, vertueux; équitable, injuste; humain & cruel: ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères. Enfin, s'il eût défini *Catilina*, il nous l'eût donné avare ou prodigue: cet *alieni appetens, sui profusus*, étoit au dessus de sa connoissance; & il n'eût jamais démêlé ces Contrariétés que *Saluste* a si bien séparées, & que *Montagne* lui-même a beaucoup mieux entendues.

* Voyez dans
le Dictionnaire
de Mr. Bayle
l'Article de
BRUTUS.

SUR PÉTRONE.

I.

Pour juger du Mérite de *Pétrone*, je ne veux que voir ce qu'en dit *Tacite* *; & sans mentir il faut bien que ç'ait été un des plus Honnêtes-hommes du Monde, puisqu'il a obligé un Historien si sévère de renoncer à son Naturel, & de s'étendre avec plaisir sur les Louanges d'un Voluptueux. Ce n'est pas qu'une Volupté si exquise n'allât autant à la Délicatesse de l'Esprit qu'à celle du Goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractère d'une Politesse ingénieuse, fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux: aussi n'étoit-il pas si possédé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires: la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu Ennemi des occupations. Il eût le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de *Bithynie*, la vertu d'un Consul dans son Consulat: mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plupart des hommes, & de rapporter là tous les chagrins & toutes ses joyes; *Pétrone* d'un Esprit supérieur à ses Charges, les ramenoit à lui-même; & pour m'expliquer à la façon de *Montagne*, il ne renonçoit pas à l'Homme en faveur du Magistrat. Pour sa Mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'Antiquité. Dans celle de *Caton*, je trouve du chagrin, & même de la colere. Le desespoir des affaires de la République, la perte de la Liberté, la haine de *César*, aiderent beaucoup sa résolution; & je

* Illi dies per somnum, nox officii, & oblectamenti vitæ transigebatur.

Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat; habebatur que non ganeo & profitigator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu.

Ac dicta factaque ejus quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen

Bithynia, & mox consul, vigentem se ac

parem negotiis ostendit: dein revolutus ad vitia, seu vitiarum imitatione, inter paucos familiarium *Neroni* assumptus est, *Elegantia* arbiter, dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei *Petronius* approbavisset. Unde invidia *Tigellini*, quasi adversus æmulum & scientia voluptatum potiorum. Ergo crudelitatem Principis, cui ceteræ libidines cedebant, aggredditur, amicitiam *Sevini Petronio* objectans; corrupto ad indicium servo ademptaque defensione, & majore parte familiaris in vincla rapta. Forte illis diebus *Campaniam* petiverat *Cæsar*, & *Cumas* usque progressus *Petronius* illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut spei moras. Neque tamen præceptis vitam expulit, sed incisâs venas, ut libitum obligatas, aperire rursus, & alloqui amicos, non per seria, aut quibus constantia gloriâ peteret. Audiebatque referentes, nihil de immortalitate Animæ, & Sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus. Servorum alios largitione, quosdam verberibus affecit. Iniiit & vias, somno indulsit, ut quamquam coacta mors, fortuita similis esset. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) *Neronem* aut *Tigellinum*, aut quem alium potentium adulatus est: sed flagitia Principis sub nominibus exoletorum foeminarumque, & novitate cujusque stupri perscripsit, atque obsignata misit *Neroni*. Fregitque annulum, ne mox usui esset ad faciendâ pericula. C. *Tacitus*, Annal. Lib. XVI.

je ne fai si son Naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ses Entrailles.

Socrate est mort veritablement en homme sage & avec assez d'indifference : cependant il cherchoit à s'assurer de sa condition en l'autre Vie, & ne s'en assûroit pas ; il en raisonnoit sans cesse dans la Prison avec ses Amis assez foiblement ; & pour tout dire, la Mort lui fut un objet considerable. *Pétrone* seul a fait venir la mollesse & la nonchalance dans la sienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate Animæ, & Sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la Liberté à des Esclaves, à en faire châtier d'autres ; il s'est laissé aller aux choses qui le flatoient ; & son Ame au point d'une séparation si fâcheuse, étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des Vers, que de tous les sentimens des Philosophes.

Pétrone à sa Mort ne nous laisse qu'une image de la Vie ; nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre : le *VIXIT* des *Romains* lui appartient justement.

Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient que *Pétrone* a voulu reprendre les Vices de son tems, & qu'il a composé une Satire avec le même Esprit qu'*Horace* écrivoit les siennes. Je me trompe, ou les bonnes Mœurs ne lui ont pas tant d'obligation : c'est plutôt un Courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un Censeur public qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si *Pétrone* avoit voulu nous laisser une Morale ingénieuse dans la description des Voluptés, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'est là que paroît le Vice avec toutes les graces de l'Auteur ; c'est là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément & la politesse de son Esprit.

Davantage, s'il avoit eu dessein de nous instruire par une voye plus fine & plus cachée que celle des Préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la Justice divine ou humaine sur ses

Dé-

Débauchés. Tant s'en faut; le seul Homme-de-bien qu'il introduit, le pauvre *Licas*, Marchand de bonne foi, craignant bien les Dieux, périt misérablement dans la Tempête au milieu de ces corrompus, qui sont conservés. *Encolpe* & *Giton* s'attachent l'un avec l'autre pour mourir plus étroitement unis ensemble; & la Mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse *Triphène* se sauve dans un Esquif avec toutes ses hardes; *Eumolpe* fut si peu ému du danger, qu'il avoit le loisir de faire quelque Epigramme: *Licas*, le pieux *Licas* * appelle inutilement les Dieux à son secours; & à la honte de leur Providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois *Encolpe* dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son Hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de Crime qu'il n'ait commis; graces à la bonté de sa Conscience, il vit sans remors: ses larmes, ses regrets ont une cause bien différente; il se plaint de l'infidélité de *Giton* qui l'abandonne; son desespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre, qui se moque de la solitude où il est réduit. *Facent nunc Amatores obligati noctibus totis, & forsitan mutuis libidinibus attriti derident solitudinem meam.*

Tous les Crimes lui ont succédé heureusement, à la réserve d'un seul, qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse; mais c'est un Peché pour qui les Loix divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux caresses de *Circé*, & à la verité son Impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avouë qu'il a failli plusieurs fois, mais qu'il n'a jamais mérité la Mort qu'en cette occasion. Enfin, sans m'attacher au détail de toute l'Histoire, il retombe dans le même Crime, & reçoit le Supplice mérité avec une parfaite résignation; alors il rentre en lui-même, & connoît la colere des Dieux:

Hellepontiaci sequitur gravis ira Priapi.

Il

* Mr. Nodot a critiqué cet endroit dans ses Notes sur Pétrone; mais mal à propos. Il a cru que Mr. de St. Evremond appelloit *Licas* *Pieux*, à cause que Pétrone lui donne le nom de *Verecundissimus*. Ce n'est point cela. Mr. de St. Evremond accuse Pétrone de protéger l'Impiété & le Vice, pendant qu'il fait opprimer la Vertu & la Piété; & il le prouve par l'exemple de *Licas*, qui étant le seul dans la Tempête qui craignit la Colere des Dieux, & mit tout en usage pour s'apaiser; fut aussi le seul de la Troupe qui périt misérablement. Ce n'est donc que par rapport à ces mouvemens de Dévotion qu'il l'appelle le Pieux.

Licas. C'est à cause de l'empressement qu'il a de faire rendre le Voile & le Sifre d'*Isis*, & des instances réitérées qu'il fait à *Encolpe* sur ce sujet. Tu inquit. *Encolpi*, succurre periclitantibus; id est, Vestem illam divinam, Sistrumque redde Navigio. Per fidem, miserere, quemadmodum quidem soles. Et illum quidem vociferantem in Mare ventus excussit, repetitumque infesto gurgite *Procella* circumegit, atque hausit.

Il se lamente du pitoyable état où il se trouve, *Funerata est pars illa corporis, quâ quondam Achilles eram*; & pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une Prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentimens de Religion, mais en effet les seuls qu'il paroisse avoir dans toutes ses Avantures. Je pourrois dire encore que le bon *Eumolpe* est couru des petits Enfans, quand il recite ses Vers: mais quand il corrompt son Disciple, la Mere le regarde comme un Philosophe; & couchés dans une même Chambre, le Pere ne s'éveille pas; tant le Ridicule est sévèrement puni chez *Pétrone*, & le Vice heureusement protégé. Jugez par là, si la Vertu n'a pas besoin d'un autre Orateur pour être persuadée. Je pense qu'il étoit du sentiment de *Bautru*: „ Qu'Honnête-homme & bonnes Mœurs „ ne s'accordent pas ensemble”. *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè aulico, elegantiae arbitrum non sapientiae.*

On ne sauroit douter que *Pétrone* n'ait voulu décrire les Débauches de *Néron*, & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule: mais de savoir si les Personnes qu'il introduit, sont véritables ou feintes; s'il nous donne des Caractères à sa fantaisie, ou le propre Naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assurer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun Personnage dans *Pétrone*, qui ne puisse convenir à *Néron*. Sous *Trimalcion*, il se moque apparemment de sa Magnificence ridicule, & de l'extravagance de ses plaisirs: *Eumolpe* nous représente la folle passion qu'il avoit pour le Théâtre: *Sub nominibus exoletorum, scæminarumque, & novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit*; & par une agréable disposition de différentes Personnes imaginées, il touche diverses Impertinences de l'Empereur, & le Désordre ordinaire de sa Vie.

On pourra dire que *Pétrone* est bien contrainte à soi-même, d'en blamer les Vices, la Mollesse & les Plaisirs; lui qui fut si ingénieux dans la recherche des Voluptés: *Dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset.* Car à dire vrai, quoique le Prince fût assez corrompu de son Naturel; au jugement

de *Plutarque*, la complaisance de ce Courtisan a contribué beaucoup à le jeter dans toute sorte de luxe & de profusion. En cela comme en la plupart des choses de l'Histoire, il faut regarder la différence des tems. Avant que *Néron* se fût laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne lui étoit si agréable que *Pétrone*; jusques-là, qu'une chose passoit pour grossière, quand elle n'avoit pas son approbation. Cette Cour-là étoit comme une Ecole de Voluptés recherchées; où tout se rapportoit à la Délicatesse d'un goût si exquis. Je croi même que la Politesse de nôtre Auteur devint pernicieuse au Public; & qu'il fut un des principaux à ruiner des gens considérables qui faisoient une profession particulière de Sagesse & de Vertu. Il ne prêchoit que la Libéralité à un Empereur déjà prodigue, la Mollesse à un voluptueux: tout ce qui avoit une apparence d'austérité, avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures *Traséas* eut son tour, *Helvidius* le sien; & quiconque avoit du mérite sans l'art de plaire, n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, *Néron* se corrompoit de plus en plus; & comme la Délicatesse des Plaisirs vint à céder au désordre de la Débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors *Tigellin*, jaloux des agrémens de *Pétrone*, & des avantages qu'il avoit sur lui dans la Science des Voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi ad-versus æmulum & scientia voluptatum potionem*. Ce ne lui fut pas une chose mal-aisée; car l'Empereur abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses Infamies: Il étoit moins gêné par le remors de ses Crimes, que par une honte secrète qu'il sentoit de ses Voluptés grossières, quand il se souvenoit de la Délicatesse des passées. *Pétrone* de son côté n'avoit pas de moindres dégoûts; & je pense que dans le tems de ses mécontentemens cachés, il composa cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans *Tacite* l'éclat de sa Disgrace; & qu'ensuite de la Conspiration de *Pison*, l'amitié de *Scevinus* fut le prétexte de sa perte.

Pétrone est admirable par tout, dans la pureté de son Stile, dans la délicatesse de ses Sentimens : mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de Caractères. *Térence* est peut-être l'Auteur de l'Antiquité qui entre le mieux dans le Naturel des Personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a trop peu d'étenduë ; & tout son talent est borné à faire bien parler des Valets & des Vieillards, un Pere avare, un Fils débauché, une Esclave, une espece de *Briguelle* *. Voilà où s'étend la capacité de *Térence*. N'attendez de lui ni Galanterie, ni Passion ; ni les sentimens, ni les discours d'un Honnête-homme. *Pétrone* d'un Esprit universel trouve le Génie de toutes les Professions, & se forme comme il lui plaît à mille Naturels differens. S'il introduit un Déclamateur, il en prend si bien l'air & le Stile, qu'on diroit qu'il à déclamé toute sa vie. Rien n'exprime plus naturellement le desordre d'une vie Débauchée, que les querelles d'*Encolpe* & d'*Ascyte* sur le sujet de *Giton*.

* Le premier qui fit les intrigues de la Comédie Italienne étoit Provençal. On s'appelloit Briguelle. Il y réussit si bien qu'on a donné depuis le nom de Briguelle au Valet fourbe, qui conduit les intrigues.

Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces Femmes prostituées, *quarum sic accensa libido, ut sæpius peterent viros, quam peterentur* ? Les Nôces du petit *Giton* & de l'innocente *Pannychis*, ne nous donnent elles pas l'image d'une Impudicité accomplie ?

Tout ce que peut faire un Sot ridiculement magnifique dans un Repas, un faux Délicat, un Impertinent ; vous l'avez sans doute au Festin de *Trimalcion*.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit *Néron* pour le Théâtre, & sa vanité à reciter ses Ouvrages ; & vous remarquerez en passant par tant de beaux Vers, dont il fait un méchant usage, qu'un excellent Poète peut être un mal-Honnête homme. Cependant comme *Encolpe*, pour représenter *Eumolpe* un faiseur de Vers fantasque, ne laisse pas de trouver en sa Phisionomie quelque chose de grand ; il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne.

Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicina mortis* ; sa Volubilité à dire ses Compositions en tous lieux &

en tout tems, répond à son début ridicule : *Et ego, inquit, Poëta sum, & ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est, quas etiam ad imperitos gratia deferre solet.*

Sa connoissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédiens en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soutenir ses compagnons dans le Vaisseau de *Licas*, cette Cour plaisante de chercheurs de Successions, qu'il s'attire dans *Crotone* ; ont toujours du rapport avec les choses qu'*Encolpe* s'en étoit promises : *Senex canus, exercitati vultus, & qui videbatur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de *Crisis* ; toutes nos Confidentes n'en approchent pas ; & sans parler de sa première conversation avec *Polienos*, ce qu'elle lui dit de sa Maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable : *Verum enim fatendum est, ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lu *Juvenal*, connoît assez *impotentiam matronarum*, & leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que *Pétrone* qui eut pu nous décrire *Circé* si belle, si voluptueuse & si galante.

Enothea, la Prêtresse de *Priape*, me ravit avec les Miracles qu'elle promet ; avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la manière dont elle s'apaise quand *Polienos* lui fait un présent dont elle peut acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philumene, cette honnête Dame, n'est pas moins bonne, qui après avoir escroqué plusieurs Héritages dans la fleur de sa Jeunesse & de sa Beauté, devenue vieille, & par conséquent inutile à tout plaisir, tâchoit de continuer ce bel art par le moyen de ses Enfans, qu'avec mille beaux discours elle introduisoit auprès des Vieillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession, dont *Pétrone* ne suive admirablement le génie. Il est Poète, il est Orateur, il est Philosophe, quand il lui plaît.

Pour ses Vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle,

relle, *naturali pulchritudine carmen exurgit* : en sorte que Douza ne sauroit plus souffrir la fougue & l'Impetuosité de *Lucaïn* quand il a lû la *Prise de Troye*, ou ce petit *Essai de la Guerre Civile*, qu'il a sûre aimer beaucoup mieux,

*Quam vel trecenta Cordubensis illius
Pharalicorum Versuum Volumina* *.

* Jan. Douza
Pat. *Pracida-*
neorum Petron.
Lib. II. Cap.
12.

Je ne sai si je me trompe ; mais il me semble que *Lucrece* n'a pas traité si agréablement la matière des Songes que *Pétrone* :

*Somnia, quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra Deum, nec ab æthere Numina mittunt ;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit ;
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit & flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, &c.*

Et que peut-on comparer à cette Nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'Ame de telle sorte qu'on a besoin d'un peu de Vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'Esprit ?

*Qualis nox fuit illa, Dii, Deæque !
Quàm mollis torus ! Hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc & hinc labellis
Errantes animas. Valetæ curæ.
Mortalis ego sic perire cœpi.*

„ Quelle nuit, ô bons Dieux ! quelle chaleur ! quels Baisers !
„ quelle haleine ! quel mélange d'Ames en ces chaudes & amou-
„ reuses respirations !

Quoique le stile de Déclamateur semble ridicule à *Pétrone*, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'Eloquence en ses Déclamations ;

&

& pour faire voir que les plus Débauchés ne sont pas incapables de méditation & de retour, la Morale n'a rien de plus sérieux ni de mieux touché que les réflexions d'*Encolpe* sur l'inconstance des choses humaines, & sur l'incertitude de la Mort.

Quelque sujet qui se présente, on ne peut ni penser plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent en ses Narrations il se laisse aller au simple Naturel, & se contente des graces de la naïveté : quelquefois il met la dernière main à son Ouvrage, & il n'y a rien de si poli. *Catulle* & *Martial* traittent les mêmes choses grossièrement ; & si quelqu'un pouvoit trouver le secret d'envelopper les Ordures avec un langage pareil au sien, je répons pour les Dames, qu'elles donneroient des louanges à sa Discretion.

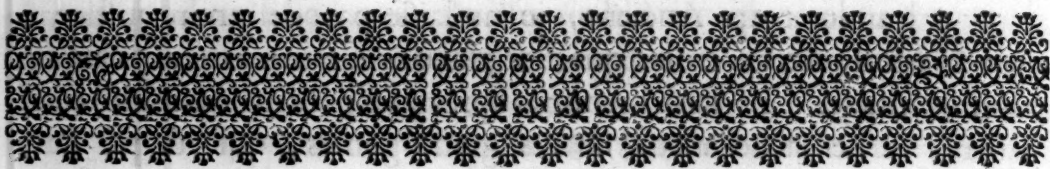
Mais ce que *Pétrone* a de plus particulier, c'est qu'à la réserve d'*Horace* en quelques *Odes*, il est peut-être le seul de l'Antiquité qui ait su parler de Galanterie. *Virgile* est touchant dans les passions ; les amours de *Didon*, les amours d'*Orphée* & d'*Euridice* ont du charme & de la tendresse : toutefois il n'a rien de galant ; & la pauvre *Didon*, tant elle avoit l'Ame pitoyable, devint amoureuse du pieux *Enée* au recit de ses Malheurs. *Ovide* est spirituel & facile : *Tibulle* délicat. Cependant il falloit que leurs Maîtresses fussent plus savantes que Mademoiselle de *Scuderi*. Comme ils alleguent les Dieux, les Fables, & des exemples tirés de l'Antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des *Sacrifices* ; & je pense que Monsieur *Chapelain* a pris d'eux la maniere de brûler les Cœurs en *Holocauste* *. *Lucien*, tout ingénieux qu'il est, devient grossier si-tôt qu'il parle d'Amour : ses Courtisanes ont plutôt le langage des

* Chapelain fait parler le Comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orléans) en ces termes :

Pour ces Celestes Yeux, & ce front magnanime,
Je sens un feu subtil qui surpasse l'estime ;
Helas ! il me dévore ; & mon Cœur embrazé
Déjà par sa chaleur est de force épuisé.
Eh ! soit, consumons nous d'une flamme si belle,
Brûlons en Holocauste au feu de la Pucelle.

des Lieux publics, que les discours des Ruelles. Pour moi qui suis grand Admirateur des Anciens, je ne laisse pas de rendre justice à nôtre Nation, & de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir, après avoir bien examiné cette matiere, je ne sache aucun de ces grand génies, qui eût pû faire parler d'Amour *Massinisse* & *Sophonisbe*, *César* & *Cléopatre* aussi galamment que nous les avons oui parler en nôtre Langue *. Autant que les autres nous le cèdent, autant *Pétrone* l'emporte sur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fournisse une Histoire si agréable que la *MATRONE d'EPHESE*. Rien de si galant que les Poulets de *Circé* & de *Polienos* : toute leur Avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractère fort au dessus de la Politesse de nôtre siècle. Jugez, cependant, s'il eût traité délicatement une belle Passion; puisque c'étoit ici une affaire de deux personnes qui à leur premiere vûe devoient goûter le dernier Plaisir.

* Voyez la *Sophonisbe* & le *Pompée* de Cornille.



L A
M A T R O N E
D' E P H E S E.

IL y avoit une Dame à *Ephese* en si grande réputation de Chasteté, que les Femmes mêmes des Païs voisins, venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette Prude ayant perdu son Mari, ne se contenta pas, selon la coutume, d'assister au convoi toute échevelée, & de se battre la poitrine devant le peuple, elle voulut suivre le Défunt jusqu'au monument; & après l'avoir mis dans un Sepulchre à la maniere des *Grecs*, garder le corps, & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se desolant de la sorte, & resoluë à se laisser mourir de faim, les Parens, les Amis ne l'en firent détourner. Les Magistrats rebutés les derniers, l'abandonnerent; & une Femme si illustre, pleurée de tous, comme une personne morte, passoit déjà le cinquième jour sans manger. Une Suivante fidelle & affectionnée étoit toujours auprès de la Misérable mêloit ses Larmes aux siennes, & renouvelloit la Lumiere toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre chose dans la Ville, & tout le monde demouroit d'accord que c'étoit le premier Exemple d'Amour & de Chasteté qu'on eût jamais vû.

Il arriva qu'en ce même tems le Gouverneur de la Province fit attacher en Croix quelques Voleurs tout proche de cette même Cave où la vertueuse Dame se desoloit sur le Corps de son cher
Epoux.

Epoux. La nuit suivante, comme un Soldat qui gardoit les Croix, de peur que les corps ne fussent enlevés, eut aperçû de la lumière dans le Monument, & entendu les plaintes d'une personne affligée; par un esprit de curiosité, commun à tous les hommes, il voulut savoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faisoit. Il descend donc au Sepulchre; & surpris à la vûe d'une fort belle Femme, il demeure d'abord épouvanté comme si ç'eût été quelque Fantôme: puis ayant vû un Corps mort étendu devant ses yeux, considéré les larmes, un visage déchiré avec les ongles, & toutes les autres marques de Désolation, il s'imagina à la fin ce que c'étoit; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets, & ne pouvoit souffrir sans désespoir la Mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte ensuite son petit Souper au Monument, & commence à l'exhorter de ne persévérer pas davantage dans une Douleur inutile, & des Gémissemens superflus: que la sortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes; qu'il falloit aller tous en même lieu; n'oubliant rien de toutes ces Raisons dont on a coutume de guerir les esprits les plus malades. Mais elle irritée encore par une Consolation si peu attenduë, redouble son deuil, se déchire l'estomac avec plus de violence, & s'arrache des Cheveux qu'elle jette sur ce misérable corps.

Le Soldat ne se rebute point pour cela, & avec les mêmes Exhortations il essaye de lui faire prendre quelque Nourriture; jusqu'à ce que la Suivante gagnée sans doute par l'odeur du Vin, autant que par son Discours, tendit la main à celui qui les invitoit si obligeamment; & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger, elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de sa Maîtresse. „ Et que vous servira cela, *dit-elle*, de vous laisser mourir de faim, de vous ensevelir toute vive, & rendre à la destinée une Ame qu'elle ne redemande pas encore?

„ Pensez-vous que des Morts les insensibles cendres
 „ Vous demandent des pleurs & des regrets si tendres?

„ Quoi vous voulez ressusciter un Mort contre l'ordre de la Nature ? Croyez-moi , défaites-vous d'une foiblesse dont les seules Femmes sont capables : jouissez des avantages de la Lumiere tant qu'il vous sera permis. Ce Corps que vous voyez devant vous , montre assez le prix de la Vie , & vous avertit que vous devez mieux la ménager.

Personne n'écoute à regret quand on la presse de manger en de pareilles occasions : on se laisse persuader aisément de vivre. Ainsi cette Femme , exténuée par une si longue abstinence , laissa vaincre son obstination , & se remplit de viande avec la même avidité que la Suivante qui s'étoit renduë auparavant. Au reste , vous savez que les Tentations viennent d'ordinaire après le Repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre son Desespoir , avec les mêmes il attaque sa Pudicité. Le Jeune homme ne paroissoit à la Prude ni désagréable , ni sans esprit ; & la Suivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices ; disant ensuite à sa Maîtresse ;

*Songez , songez à vous , voyez votre intérêt ,
Et ne combattez pas un Amour qui vous plaît.*

Enfin , pour ne vous plus tenir en suspens , la bonne Dame eut la même abstinence en ce qui regarde cette partie de son corps ; & le Soldat pleinement Victorieux , vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurèrent ensemble , non seulement la première nuit de leur Jouissance , mais encore le lendemain , & le jour d'après ; les Portes si bien fermées , que quiconque fût venu au Monument , soit connu , soit inconnu , auroit crû sans doute que la plus honnête-Femme du monde avoit expiré sur le Corps de son Mari.

Le Soldat charmé de la Beauté de sa Dame , & du Secret de sa bonne fortune , achetoit tout ce que son peu de Bien lui pouvoit permettre ; & à peine la nuit étoit-elle venue , qu'il l'apportoit dans le Monument. Cependant comme les Parens d'un de ces pendus , s'apperçurent qu'il n'y avoit plus de Garde , ils enlevèrent le Corps une nuit , & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pauvre

vre Soldat qui s'étoit laissé abuser , pour demeurer trop long-tems attaché à son Plaisir, voyant le lendemain une de ces Croix sans Cadavre, alla trouver sa Maîtresse dans la crainte du Supplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé; qu'au reste il étoit résolu de ne point attendre sa condamnation; & que se faisant justice lui-même, il alloit punir sa négligence de sa propre main. Pour toute grace, qu'il la supplioit d'avoir soin de sa sépulture, & de lui préparer ce même Tombeau fatal à son Epoux & à son Galant. Cette Femme aussi charitable que Prude: *Et aux Dieux ne plaise*, dit-elle, *que je voye en même tems les Funerailles de deux personnes si cheres; j'aime mieux pendre le mort que de faire perir le vivant.* Selon ce beau Discours, elle tire le Corps du Cercueil pour l'attacher à cette Croix où il n'y avoit plus rien. Le Soldat profita du conseil ingénieux d'une Femme si avisée; & le lendemain tout le Peuple s'étonna de *quelle maniere un Homme mort avoit pû aller au gibet.*





CONVERSATION

D U

MARECHAL D'HOQUINCOURT

A V E C

Le Pere CANAYE.

* Le Maré-
chal d'Hoquin-
court étoit alors
(1654.) à Pe-
ronne, dont le
Roi lui avoit
donné le Gou-
vernement.

COMME je dînois un jour chez Monsieur le Maréchal d'Hoquincourt *, le Pere Canaye qui y dînoit aussi fit tomber le discours insensiblement sur la Soumission d'Esprit que la Religion exige de nous; & après nous avoir conté plusieurs Miracles nouveaux & quelques Révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits-Forts qui veulent examiner toutes choses par la Raison.

† Le Comte de
Soissons.

„ A qui parlez-vous des Esprits-Forts, dit le Maréchal; & qui
„ les a connus mieux que moi? Bardouville & Saint-Ibal ont été
„ les meilleurs de mes Amis. Ce furent eux qui m'engagerent dans
„ le parti de Monsieur le Comte † contre le Cardinal de Riche-
„ lieu. Si j'ai connu les Esprits-Forts? Je ferois un Livre de tout
„ ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, & Saint-Ibal retiré en Hol-
„ lande; je fis amitié avec La Frette, & Sauvebœuf: ce n'étoient
„ pas des Esprits, mais de braves gens. La Frette étoit un brave
„ homme, & fort mon Ami. Je pense avoir assez témoigné que
„ j'étois le sien dans la Maladie dont il mourut. Je le voyois mou-
„ rir d'une petite Fièvre, comme auroit pu faire une Femme; &
„ j'en-

„ j'enrageois de voir *La Frette*, ce *La Frette*, qui s'étoit battu
 „ contre *Bouteville*, s'éteindre ni plus ni moins qu'une Chandel-
 „ le. Nous étions en peine *Sauvebœuf* & moi de sauver l'Hon-
 „ neur à nôtre Ami; ce qui me fit prendre la resolution de le tuer
 „ d'un coup de Pistolet pour le faire perir en Homme-de-cœur. Je
 „ luy appuyois le Pistolet à la tête, quand un B.... de *Jesuite* qui
 „ étoit dans la Chambre me poussa le bras & détourna la Coup.
 „ Cela me mit en si grande colere contre lui, que je me fis *Jan-*
 „ *séniste*.

*Remarquez vous, Monseigneur, dit le Pere Canaye, remarquez-vous
 comme Satan est toujours aux aguêts : circuit quærens quem devoret.
 Vous concevez un petit Dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion
 pour vous surprendre, pour vous devorer; pis que devorer, pour vous
 faire Janséniste. Vigilate, Vigilate : on ne sauroit être trop sur-ses
 gardes contre l'Ennemi du genre humain.*

„ Le Pere a raison, dit le Maréchal. J'ay oui dire que le Diable
 „ ne dort jamais. Il faut faire de même; bonne garde; bon pied
 „ bon œil. Mais quittons le Diable, & parlons de mes Amitiés.
 „ J'ai aimé la Guerre devant toutes choses; Madame de *Montba-*
 „ *zon* après la Guerre; & tel que vous me voyez la Philosophie
 „ après Madame de *Montbazon*. “ *Vous avez raison, reprit le Pere,
 d'aimer la Guerre, Monseigneur : la Guerre vous aime bien aussi; el-
 le vous a comblé d'Honneurs. Savez-vous que je suis Homme-de-
 Guerre aussi moi? Le Roy m'a donné la direction de l'Hospital de son
 Armée de Flandre : n'est-ce pas être Homme-de-Guerre? Qui eut ja-
 mais crû que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat? Je le suis, Mon-
 seigneur; & ne rens pas moins de service à Dieu dans le Camp, que
 je luy en rendrois au College de Clermont. Vous pouvez donc aimer
 la Guerre innocemment. Aller à la Guerre est servir son Prince; &
 servir son Prince est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame
 de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de
 vous dire que vos Desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas,
 Monseigneur, vous l'aimiez d'une Amitié innocente.*

„ Quoi,

„ Quoi, mon Pere, vous voudriez que j'aimasse comme un
 „ Sot ? Le Maréchal d'*Hoquincourt* n'a pas appris dans les Ruelles
 „ à ne faire que soupirer. Je voulois, mon Pere, je voulois ; vous
 „ m'entendez bien. “ JE VOULOIS ! *Quels JE VOULOIS ! En*
verité Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de
Saint-Louis seroient bien étonnés des ces JE VOULOIS ; quand
on a été long-tems dans les Armées, on a appris à tout écouter. Pas-
sons, Passons ; vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.

„ Il n'y a point là de Divertissement, mon Pere ; savez-vous à
 „ quel point je l'aimois ? ” *Usque ad aras, MONSEIGNEUR.* “ Point
 „ d'*Aras*, mon Pere. Voyez-vous, dit le Maréchal en prenant un
 „ Couteau dont il serroit le manche ; voyez-vous, si elle m'avoit
 „ commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le Couteau dans
 „ le cœur ”. Le Pere surpris du Discours, & plus effrayé du Trans-
 port, eût recours à l'Oraison mentale, & pria Dieu secrètement
 qu'il le delivrât du Danger où il se trouvoit ; mais ne se fiant pas
 tout à fait à la Priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par
 un mouvement de Fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par
 un autre tout semblable ; & à lui voir le Couteau toujours levé,
 on eût dit qu'il alloit mettre son Ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque tems
 aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maré-
 chal dans son transport ne rendit funeste ce qui n'avoit été que plaissant,
 je le fis souvenir que Madame de *Montbazon* étoit morte *, & lui
 dis qu'heureusement le Pere *Canaye* n'avoit rien à craindre d'une
 personne qui n'étoit plus

* Madame la
 Duchesse de
 Montbazon Fil-
 le du Comte de
 Vertus étoit
 encore en vie :
 elle ne mourut
 qu'en 1657.
 Mr. de St.
 Evremond ne
 l'ignoroit pas ;
 mais il a cru
 qu'on lui par-
 donneroit aisé-

ment cet Anachronisme, si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye, de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a
 long-tems que Mr. Bayle a fait cette Remarque. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, Decembre 1686.

† C'est ainsi que le Maréchal d'*Hoquincourt* appelloit Madame de Montbazon.

Rancé

„ Rancé *, un petit Janséniste qui lui parloit de la GRACE de-
 „ vant le monde, & l'entretenoit de toute autre chose en particu-
 „ lier. Cela me fit quitter le party des Jansénistes. Auparavant je
 „ ne perdois pas un Sermon du Pere Desmâres, & je ne jurois que
 „ par Messieurs de Port-Royal. J'ay toujours été à confesse aux Fe-
 „ suites depuis ce tems-là; & si mon Fils a jamais des Enfans, je veux
 „ qu'ils étudient au College de Clermont sur peine d'être deshéri-
 „ tés”.

Oh ! que les Voyes de Dieu sont admirables ! s'écria le Pere Canaye ;
 que le secret de sa Justice est profond ! Un petit Coquet de Janséniste
 poursuit une Dame à qui Monseigneur vouloit du bien : le Seigneur
 miséricordieux se sert de la Jalousie pour mettre la Conscience de Mon-
 seigneur entre nos mains. Mirabilia judicia tua Domine !

Après que le bon Pere eut fini ses pieuses Réflexions, je crus qu'il
 m'étoit permis d'entrer en discours ; & je demandai à Monsieur
 le Maréchal, si l'amour de la Philosophie n'avoit pas succédé à la
 Passion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

„ Je ne l'ai que trop aimée la Philosophie, dit le Maréchal, je
 „ ne l'ai que trop aimée ; mais j'en suis revenu, & je n'y retourne
 „ pas. Un Diable de Philosophe m'avoit tellement embrouillé la cer-
 „ velle de premiers Parens, de Pomme, de Serpent, de Paradis ter-
 „ restre & de Chérubins, que j'étois sur le point de ne rien croire.
 „ Le Diable m'emporte si je croyois rien. Depuis ce tems-là je me
 „ ferois crucifier pour la Religion. Ce n'est pas que j'y voye plus de
 „ Raison ; au contraire moins que jamais : mais je ne saurois que
 „ vous dire, je me ferois crucifier sans savoir pourquoi.

Tant mieux, Monseigneur, reprit le Pere d'un ton de nez fort dé-
 vot, tant mieux ; ce ne sont point Mouvements humains, cela vient de
 Dieu. POINT DE RAISON ! c'est la vraie Religion cela ; POINT
 DE RAISON ! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle Grace !
 Estote sicut infantes ; soyez comme des Enfans. Les Enfans ont encore
 leur innocence ; & pourquoi ? parce qu'ils n'ont point de Raison. Bea-

* Armand Jean le Bouthillier de Rancé se connu depuis sous le nom d'Abbé de la Trappe étoit un des Amans de la Duchesse de Montbazon ; on prétend que la mort de cette Dame fut un des principaux Motifs de sa Conversion & de sa Retraite. Le fait est si extraordinaire, qu'on a cru devoir le rapporter. Madame de Montbazon mourut de la petite Vérole dans une Maison de Campagne : l'Abbé qui étoit parti de Paris sur la première nouvelle de sa maladie, arrive dans cette maison ; ne trouvant personne à l'entrée, il monte dans l'Appartement de la Duchesse par un Degré d'robé qu'il connoissoit ; & le premier objet qui se présente à sa vue, fut la tête de Madame de Montbazon, qu'on avoit coupée pour la pouvoir mettre dans un Cercueil de plomb qui se trouva trop court. Cela fit une impression si vive sur luy, qu'il renonça au Monde, & éta-

blit dans son Abbaye de la Trappe une réforme très austère. Il mourut le 26. d'Octobre 1700.

ti pauperes spiritu, Bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne pèchent point : la Raison; c'est qu'ils n'ont point de Raison. POINT DE RAISON; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE; JE NE SAI POURQUOI : les beaux Mots ! Ils devroient être écrits en Lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON; AU CONTRAIRE MOINS QUE JAMAIS. En vérité cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel. POINT DE RAISON ! que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle Grace !

Le Pere eût poussé plus loin la Sainte haine qu'il avoit contre la Raison : mais on apporta des Lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux Entretien. Le Maréchal les lût tout bas, & après les avoir lûes il voulut bien dire à la Compagnie ce qu'elles contenoient. „ Si je voulois faire le Politique, comme les „ autres, je me retirerois dans mon Cabinet pour lire les Dépêches de „ la Cour : mais j'agis & je parle toujours à cœur ouvert. Mon- „ sieur le Cardinal me mande que *Stenay* est pris *, que la Cour fera „ ici dans huit jours, & qu'on me donne le commandement de „ l'Armée qui a fait le Siège, pour aller secourir *Arras* avec *Tu- „ renne* & la *Ferté*. Je me souviens bien que *Turenne* me laissa bat- „ tre par Monsieur le Prince †, lors que la Cour étoit à *Gien* : peut- „ être que je trouverai l'occasion de luy rendre la pareille. Si *Ar- „ ras* étoit sauvé, & *Turenne* battu, je serois content; j'y feray ce „ que je pourrai : je n'en dis pas davantage)(.

* *Stenay* fut pris le 6. d'Avril 1654.

† *A Bleneau* le 7. d'Avril 1652.

)(Ces trois Maréchaux aiant forcé les Lignes en trois endroits, battirent les Espagnols entrèrent dans *Arras*, & obligèrent Mr. le Prince à se retirer.

Il nous eût conté toutes les Particularités de son Combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre Monsieur de *Turenne*; mais on nous avertit que le Convoi étoit déjà assez loin de la Ville. Ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le Pere *Canaye* qui se trouvoit sans Monture en demanda une qui le pût porter au Camp, „ Et quel cheval voulez-vous, mon „ Pere, dit le Maréchal ? *Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pa- reille rencontre; Qualem me decet esse mansuetum; tel qu'il faut que je sois, doux, paisible. „ Qualem me decet esse, mansuetum!* j'entens

„ un

„ un peu le Latin , dit le Maréchal ; *mansuetum* seroit meilleur
 „ pour des Brebis , que pour des Chevaux. Qu'on donne mon
 „ Cheval au Pere , j'aime son Ordre , je suis son Ami ; qu'on lui
 „ donne mon bon Cheval. “ J'allai dépêcher mes petites affaires ,
 & ne demeurai pas long-tems sans rejoindre le Convoi. Nous pas-
 sâmes heureusement ; mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre
 Pere *Canaye*. Je le rencontrai dans la marche sur le bon Cheval de
 Monsieur d'*Hoquincourt* : c'étoit un Cheval entier , ardent , inquiet ,
 toujours en action. Il mâchoit éternellement son mors ; alloit
 toujours de côté ; hannissoit de moment en moment ; & ce qui
 choquoit fort la modestie du Pere , il prenoit indécemment tous les
 Chevaux qui approchoient de lui pour des Cavalles. „ Et que
 „ voi-je , mon Pere , lui dis-je en l'abordant , quel Cheval vous
 „ a-t-on donné-là ? Où est la monture du bon Pere *Suarez* que
 „ vous avez tant demandée ? “ *Ah ! Monsieur , je n'en puis plus ,*
je suis roué..... Il alloit continuër ses plaintes , lors qu'il part un
 Lièvre. Cent Cavaliers se débandent pour courir après ; & on en-
 tend plus de coups de Pistolet qu'à une Escarmouche. Le Cheval
 du Pere accoutumé au feu sous le Maréchal emporte son homme ,
 & lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une
 chose plaisante , de voir le *Jésuite* à la tête de tous malgré lui.
 Heureusement le Lièvre fut tué , & je trouvai le Pere au milieu de
 trente Cavaliers , qui lui donnoient l'honneur d'une Chasse qu'on
 eût pû nommer une Occasion. Le Pere recevoit la louange avec une
 modestie apparente : mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum*
 du bon Pere *Suarez* , & se savoit le meilleur gré du monde des mer-
 veilles qu'il pensoit avoir faites , sur le Barbe de Monsieur le Maré-
 chal. Il ne fut pas long-tems sans se souvenir du beau Dit de SA-
 LOMON ; *Vanitas vanitatum , & omnia vanitas*. A mesure qu'il
 se refroidissoit , il sentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu in-
 sensible ; & la fausse gloire cédant à de véritables douleurs , il re-
 grettoit le repos de la Société & la douceur de la vie paisible qu'il
 avoit quittée. Mais toutes ses réflexions ne servoient de rien. Il fa-
 loit aller au Camp ; & il étoit si fatigué du Cheval , que je le vis

tout prêt d'abandonner Bucéphale pour marcher à pied à la tête des Fantassins.

* Mr. de St. Evremond a-voit fait sa Rhétorique sous le P. Canaye au Collège de Clermont, & c'est par-là qu'il le connoissoit particulièrement.

Je le consolai de la première peine, & l'exemtai de la seconde, lui donnant la Monture la plus douce qu'il auroit pû souhaiter. Il me remercia mille fois; & fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa Profession, il me parla moins en *Jesuite* réservé qu'en homme libre & sincere*. Je lui demandai quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hoquincourt. *C'est un bon Seigneur*, me dit-il; *c'est une bonne Ame: il a quitté les Jansénistes; nos Peres lui sont fort obligés: mais pour mon particulier je ne me trouverai jamais à Table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de Cheval.*

Content de cette première franchise, je voulus m'en attirer encore une autre. „D'où vient, *continuai-je*, la grande animosité „qu'on voit entre les *Jansénistes* & vos Peres? Vient-elle de la „diversité des sentimens sur la Doctrine de la GRACE? *Quelle folie, quelle folie*, me dit-il, *de croire que nous nous baignons pour ne penser pas la même chose sur la GRACE! Ce n'est ni la GRACE, ni les CINQ PROPOSITIONS qui nous ont mis mal ensemble; La jalousie de gouverner les Consciences a tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la Douceur & l'indulgence; ils affectent l'Austérité & la rigueur: nous consolons les Ames par des exemples de la Miséricorde de Dieu; ils les effrayent par ceux de sa Justice. Ils portent la Crainte où nous portons l'Espérance; & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les Hommes: mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant; & à vous parler franchement, l'Intérêt du Directeur va presque toujours devant le Salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monsieur le Maréchal. J'étois purement Jesuite avec lui, & j'ai la franchise d'un Homme-de-Guerre avec vous.* Je le louai fort du nouvel Esprit que sa dernière Profession

cession lui avoit fait prendre, & il me sembloit que la Louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus long-tems : mais comme la nuit approchoit, il falut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon Procédé, que j'étois satisfait de sa Confiance.

CONVERSATION

D E

M^R. D'AUBIGNY*,

A V E C

M^R. DE ST. EVREMOND.

A YANT raconté un jour à Monsieur d'Aubigny la Conversation que j'avois eue avec le Pere Canaye ; „ il n'est pas raisonnable, me dit-il, que vous rencontriez plus de Franchise parmi „ les *Jesuites*, que parmi nous. Prenez la peine de m'écouter, & „ je m'assûre que vous ne me trouverez pas moins d'honneur qu'au „ Révérend Pere dont vous me parlez.

li 2

„ Je

* Messire Louis Stuart d'Aubigny, Oncle du dernier Duc de Richmond & de Lenox, fut envoyé en France à l'âge de cinq ans, & élevé à Port-Royal. Ayant pris les Ordres fort jeune, on le fit Chanoine de Notre-Dame de Paris. Il vint en Angleterre au Rétablissement de Charles II. & ce Prince ayant épousé Catherine Infante de Portugal, Mr. d'Aubigny fut fait grand Aumonier de la Reine. Il fut nommé au

Cardinalat, mais il mourut à Paris quelques heures avant l'arrivée du Courrier, qui lui apportoit le Bonnet.

„ Je vous dirai que nous avons de fort beaux Esprits, qui font
 „ valoir le *Jansénisme* par leurs Ouvrages; de vains Discoureurs, qui
 „ pour se faire honneur d'être *Jansénistes* entretiennent une Dis-
 „ pute continuelle dans les Maisons; des gens sages & habiles, qui
 „ gouvernent prudemment les uns & les autres. Vous trouverez
 „ dans les premiers de grandes Lumières, assez de Bonne-foi, sou-
 „ vent trop de Chaleur, quelquefois un peu d'Animosité. Il y a
 „ dans les seconds beaucoup d'Entêtement & de Fantaisie: les
 „ moins utiles fortifient le Parti par le nombre; les plus considéra-
 „ bles lui donnent de l'éclat par leur Qualité. Pour les Politi-
 „ ques, ils employent chacun, selon son talent; & gouvernent
 „ la Machine par des moyens inconnus aux personnes qu'ils font
 „ agir.

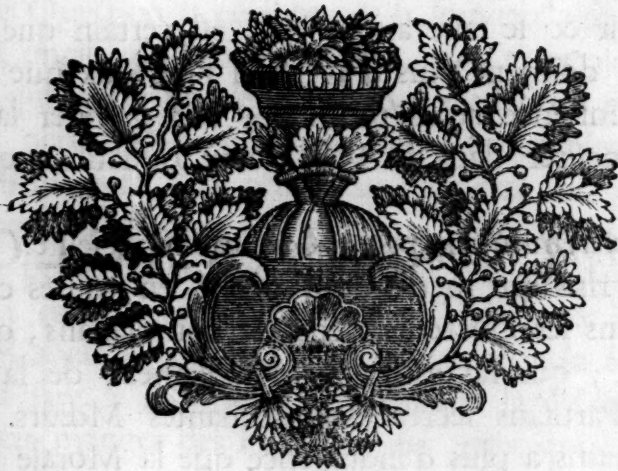
„ Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la GRACE; qui
 „ traitent cette Question si célèbre, & si souvent agitée; ceux qui
 „ mettent le Concile au dessus du Pape, qui s'opposent à son In-
 „ faillibilité, qui choquent les grandes Prétentions de la Cour de
 „ Rome, sont persuadés de ce qu'ils disent: capables toutefois de
 „ changer de Sentiment, s'il arrive un jour que les *Jesuites* trou-
 „ vent à propos de changer d'Opinion. Nos Directeurs se met-
 „ tent peu en peine de la Doctrine: leur but est d'opposer Socié-
 „ té à Société; de se faire un Parti dans l'Eglise, & du Parti dans
 „ l'Eglise une Cabale à la Cour. Ils font mettre la Réforme dans
 „ un Convent sans se réformer; ils exaltent la Pénitence sans la
 „ faire; ils font manger des Herbes à des gens qui cherchent à se
 „ distinguer par des Singularités, tandis qu'on leur voit manger
 „ tout ce que mangent les Personnes de bon goût. Cependant
 „ nos Directeurs, tels que je les dépeins, servent mieux le *Jansé-
 „ nisme* par leur Direction, que ne font nos meilleurs Ecrivains
 „ par leurs beaux Livres.

„ C'est une Conduite sage & prudente qui nous maintient; &
 „ si jamais Mr. de *Belièvre*, Mr. de *Légue*, & Mr. Du *Gué-Ba-
 „ gnols*, viennent à nous manquer, je me trompe, ou l'on verra
 „ un grand changement dans le *Jansénisme*. La raison en est,
 „ que

„ que nos Opinions aurent de la peine à subsister d'elles-mêmes.
„ Elles font une violence éternelle à la Nature ; elles ôtent de la
„ Religion ce qui nous console ; elles y mettent la Crainte, la
„ Douleur, le Desespoir. Les *Jansénistes* voulant faire des Saints
„ de tous les Hommes, n'en trouvent pas dix dans un Royaume,
„ pour faire des Chrétiens tels qu'ils les veulent. Le Christianis-
„ me est divin : mais ce sont des Hommes qui le reçoivent ; &
„ quoi qu'on fasse, il faut s'accommoder à l'Humanité. Une Phi-
„ losophie trop austère fait peu de Sages ; une Politique trop ri-
„ goureuse peu de bons Sujets ; une Religion trop dure peu d'A-
„ mes religieuses qui le soient long-tems. Rien n'est durable, qui
„ ne s'accommode à la Nature. La GRACE, dont nous par-
„ lons tant, s'y accommode elle-même : Dieu se sert de la docili-
„ tés de nôtre Esprit, & de la tendresse de nôtre Cœur, pour se
„ faire recevoir & se faire aimer. Il est certain que les Docteurs
„ trop rigides donnent plus d'aversion pour eux que pour les Pé-
„ chés. La Pénitence qu'ils prêchent, fait préférer la facilité qu'il
„ y a de demeurer dans le Vice, aux difficultés qu'il y a d'en
„ sortir.

„ L'autre extrémité me paroît également vicieuse. Si je hai les
„ Esprits chagrins qui mettent du péché en toutes choses, je ne
„ hai pas moins les Docteurs faciles & complaisans, qui n'en met-
„ tent à rien ; qui favorisent le dérèglement de la Nature, &
„ se rendent Partisans secrets des méchantes Mœurs. L'Evangile
„ entre leur mains a plus d'indulgence que la Morale : la Religion
„ ménagée par eux s'oppose plus foiblement au Crime que la Rai-
„ son. J'aime les Gens-de-bien éclairés, qui jugent sainement de
„ nos Actions ; qui nous exhortent sérieusement aux bonnes, &
„ nous détournent autant qu'il leur est possible des mauvaises. Je
„ veux qu'un discernement juste & délicat, leur fasse connoître
„ la véritable différence des choses ; qu'ils distinguent l'effet d'u-
„ ne Passion, & l'exécution d'un Dessein ; qu'ils distinguent le
„ Vice du Crime, les Plaisirs du Vice ; qu'ils excusent nos
„ Foibleses,

„ Foibleffes, & condamnent nos Defordres; qu'ils ne confondent
„ pas des Appétits légers, simples & naturels, avec de méchan-
„ tes & perverses Inclinations. Je veux, en un mot, une Mo-
„ rale Chrétienne, ni austère, ni relâchée.



SIR POLITICK WOULD-BE,

COMEDIE

A la manière des ANGLAIS.

AC-

ACTEURS.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

MR. DE RICHE-SOURCE, *Homme d'Affaires François, Chimérique en Projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

ME. DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoise.*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact, & régulier, qui voit jusqu'aux dernières Epitaphes des Villes où il passe.*

MYLORD TANCREDE, *Homme d'Esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTREMETTEUSE *faisant la DOGESSE, & ses DEMOISELLES faisant les FEMMES DE SENATEURS.*

DOMINICO, *Venitien Mistérieux, faisant l'Espion.*

LE SIGNOR ANTONIO, *Diseur de Concetti, Ami de TANCREDE.*

QUATRE SENATEURS:	{	AGOSTINO, <i>faux Caton, & ridiculement grave.</i>
		AZARO, <i>beau Discoureur.</i>
		AMELINO, <i>du même Esprit.</i>
		PAMFILINO, <i>Homme de bon-sens.</i>

UN VALET *du Signor Antonio.*

UN VALET *de Sir Politick.*

UN HUISSIER.

La Scene est à VENISE.

SIR



SIR POLITICK WOULD-BE,

C O M E D I E.*

* Le dernier
Duc de Buc-
kingham &
Mr. d'Aubigny
ont eu beaucoup
de part à la
Composition de
cette Pièce.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK
WOULD-BE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le Bruit de votre Réputation en général, &
les Graces que ma Maison a reçûes de Vous en particulier,
m'obligent à vous assurer du Respect que j'ai pour votre
Personne, & de la Reconnoissance que j'ai de vos Faveurs.

SIR POLITICK.

Permettez que je sache votre Nom.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je suis ce *François*, dont la Femme a reçû chez vous tant de
Courtoisie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'Honneur à votre bien humble Serviteur, de lui avoir
Tom. I. K k rendu

rendu quelque service. Le pouvoir est petit, mais la bonne volonté est grande.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoissons par nôtre propre Expérience la bonne Volonté & le Crédit : trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans nôtre mauvaise Fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à vôtre âge, & en Famille, vous ne voyagiez pas sans cause. Possible quelque Stratagème de Cour vous a obligé d'en sortir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu assez de Prudence, pour me garantir des Stratagèmes de Cour : mais on se trouve enveloppé dans des Malheurs publics, que la Prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France est la grande Mer, où s'élevent les Tempêtes.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Chaque Païs a ses Tempêtes : la Vertu a des Envieux par tout ; & la vôtre assurément n'en a pas été exemte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques Orages en ma vie ; mais j'ai fû m'accommoder aux Vents, & me servir assez bien des Voiles. Graces à la Politique, je pense être arrivé au Port présentement.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez conte au Public de vos talens : & à Dieu ne plaise que vous appellassiez être au Port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'est pas tout à fait oisive : nous avons dequoi nous donner toujours un peu d'occupation.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vôtre Capacité vous attire tous ceux qui ont besoin de Conseil : & quoi que vous n'ayiez point de Poste ici, je m'assure que vous ne laissez pas d'avoir grande part aux Affaires de la République.

SIR

S I R P O L I T I C K.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années du moins ont dû me donner de l'Expérience : mais la République est bonne & sage ; elle n'a pas besoin d'autre Conseil que du sien.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

C'est en quoi paroît sa Sagesse, de consulter une personne aussi éclairée & aussi capable que vous.

S I R P O L I T I C K.

J'avouë qu'on se trompe dans la bonne Opinion qu'on a de moi. A la vérité beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des Lumières que je n'ai pas.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Je croi qu'ils rendront justice à la fin à votre mérite ; & le Sénat vous mettant dans son Corps, fera par intérêt, ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

S I R P O L I T I C K.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il sera possible à son choix. Mais vous, Monsieur, vous avez quitté le Païs orageux, pour chercher celui où regne le calme.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Ha ! Monsieur ; je ne hai rien tant que le repos ; & tiens un fort grand malheur pour moi, d'avoir quitté la *France* : c'est le Païs des Affaires & de la Fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas ; il faut agir selon l'état où l'on se trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce Païs-ci.

S I R P O L I T I C K.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné vous peut être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

On est trop heureux de rencontrer à *Venise* un Secours si nécessaire : & en quelque lieu que ce soit, l'honneur de votre con-

naissance peut être conté, entre les meilleures Fortunes. Mais, Monsieur,

S I R P O L I T I C K.

Permettez-vous qu'on en use avec liberté ? Je vais dire un mot à un Sénateur, qui m'avoit chargé de quelque Projet politique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander pardon, d'en avoir usé incivilement. Je saurai prendre mon tems, si vous le trouvez bon, pour jouir quelquefois d'une Conversation si profitable.

S I R P O L I T I C K.

Vous en ferez toujours le Maître, & pouvez commander à toute heure à un Serviteur particulier : si toutefois vos Affaires vous permettoient de demeurer ici un moment, je reviendrois vous trouver.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous plaira ; j'attendrai avec plaisir votre retour.

S C E N E I I.

MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

AH ! ma Femme, que je viens d'entendre un Habile-homme !

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit ? C'est le premier homme que j'aye vû de ma vie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement ; mais je ne m'y connois point, ou *Sir Politick* est une personne bien capable.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Capable ! au delà de tout ce que vous pouvez penser ; & le meilleur Ami qu'on vit jamais. Si nous en avons eu un en *France* fait comme lui, nous ne serions pas à *Venise*.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choses comme elles sont. *Sir Politick* étoit à *Venise* quand nous étions à *Paris* : présentement nous sommes tous deux en même lieu ; & j'entrevois des choses qui pourroient bien nous consoler de la disgrâce où nous sommes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez vous imaginer le Secours que vous en pouvez tirer : & ne craignez point de lui communiquer vos Lumières, (en cas qu'il vous communique les siennes, cela s'entend ;) il est Homme-d'honneur, & aussi sûr qu'il est Habile. C'est un Tresor que d'avoir *Sir Politick* pour Ami.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est bien mon dessein de faire une bonne Liaison avec lui : mais me conseillerez-vous de lui découvrir nôtre grande Affaire ?

ME. DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? la Circulation ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oùi, la Circulation ; qui est, comme vous savez, le plus beau Projet du monde.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez mieux faire : aussi bien est-il impossible de le conduire seul.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raison, & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une Conversation avec lui auparavant : non pas que je m'en défie de la sorte que vous m'en parlez ; mais un si bon Politique pourroit prendre quelque méchante impression de moi, si je lui communiquois d'abord une si grande pensée.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'est pas à nous autres Femmes d'entrer en de telles Affaires : vous en userez comme il vous plaira.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déjà de retour. Allez-vous-en ; je me trompe, ou nous allons entâmer bien des choses.

SCENE

SCENE III.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK,
DOMINICO *qui les écoute.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, nous nous sommes assez observés. Il est de la prudence d'un homme sage de ne se fier pas légèrement aux inconnus ; mais puis que les hommes ne font pas les Affaires seuls, & qu'il est impossible de rien exécuter de beau, sans entrer en confiance ; je vous supplie, Monsieur, de ne me refuser pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma pensée : mais il n'étoit pas, ce me semble, de la dignité de ma Politique, de m'ouvrir le premier.

MR. DE RICHE-SOURCE.

La France est assez considérable dans l'Europe, pour ne pas négliger un homme, qui en connoît parfaitement les Intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre Femme m'en a averti plus d'une fois ; & je ne suis pas à apprendre votre Mérite & vos Qualités : mais puis que vous êtes Etranger ici, trouvez bon que je vous fasse part de quelques Observations miennes. Chaque Païs a ses Usages ; c'est pourquoi je vous recommande ces choses : Premièrement le Pas grave, & la Contenance composée ; cela sent son Personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez ; comme aussi ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira : que toutes vos Actions soient réglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du Païs en apparence ; & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point du tout, - ce que je laisse purement à votre choix *.

* Cela est
imité de la CO-
MEDIE de
Ben. Johnson
intitulée VOL-
PONE or The
FOX, AG.
IV. Sc. I.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile homme, si assisté comme je suis de vos Conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie, Monsieur, de me donner quelques lumières de la Constitution de cet Etat.

SIR POLITICK.

Vous pouvez juger de la bonté de ses Loix par sa durée : vous savez néanmoins que rien n'est parfait en ce Monde, & je pense que le Gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier Secret, que les Législateurs ont manqué lourdement à l'Intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul DOGE.

DOMINICO, *qui vient sur le Théâtre, les écoute à ces mots de République & de Doge, & dit à part.*

Qu'entens-je de *Secret*, de *République*, de *Doge* ! il y a quelque Mystère ici dessous : écoutons.

SIR POLITICK.

Le Doge est une espèce de Consul. Les *Romains* en avoient deux ; moi, j'en voudrois quatre. En voici la raison : un Doge a toujours soixante & dix ans, & quelquefois plus ; ce qui lui reste de vie n'est qu'infirmité ; tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un seroit couché, trois seroient debout ; si deux malades, deux en santé ; si trois, il en resteroit toujours un pour vaquer aux Affaires, & se trouver à tous les Conseils.

DOMINICO, *tout bas.*

Voici des gens mal-intentionnés, qui cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre Raison, tirée de la Politique : c'est une Maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du Gouvernement doivent avoir de la convenance : or, à *Venise*, unité de Doge est absurde, comme chose qui sent son air Monarchique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de si juste. La dernière Raison est d'un vrai Homme-d'Etat : la première est de ces choses que l'on croit

croit naturelles, & que tout le monde pense, aussi-tôt qu'elles sont trouvées.

S I R P O L I T I C K.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze-cens ans que dure la République, sans que personne s'en soit jamais avisé. J'avouë bien qu'il y a des Projets plus profonds ; & vous en allez entendre un qui est bien d'une autre spéculation. Il regarde les Affaires étrangères. Vous devez savoir que la République a de grands Interêts à la *Porte*, & qu'il lui est nécessaire d'être bien informée de cette Cour-là ; mais si nôtre Ambassadeur en donne la moindre connoissance, il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des Nouvelles en deux jours, & de recevoir des siennes en aussi peu de tems ; sans aucun danger.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Comment, Monsieur ; il faut être Magicien pour cela !

S I R P O L I T I C K.

Si vous appelez Magie, ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses ; je l'avouë : il n'y a pourtant rien de surnaturel ; écoutez seulement. J'ai des relais de Pigeons chez mes Correspondans.....

MR. DE RICHE-SOURCE.

De Pigeons !

S I R P O L I T I C K.

Cela vous surprend ! Oüi, de Pigeons. Je voi bien que vous n'êtes pas profond dans les Affaires du *Levant* ; écoutez. J'ai à *Venise* des Pigeons de l'*Istrie*, à qui j'attache une Lettre pour l'Ambassadeur ; mon Correspondant de l'*Istrie* la prend, & l'attache au Pigeon de *Dalmatie* ; celui de *Dalmatie* l'attache au Pigeon de la *Bosnie* ; un autre *Venitien* dépêche ce dernier qui porte ma Lettre à l'Ambassadeur. Voila des Nouvelles de *Venise* à *Constantinople* en deux jours : cela est-il extraordinaire & utile ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le sauroit être plus.

S I R P O L I T I C K.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses de cette nature, mais

mais j'ai quitté les Projets politiques pour travailler en Spéculation militaire ; & je vous dirai à vous , comme à mon Ami , que j'ai trouvé de beaux Secrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les Sièges , ce qui fait que je m'y applique moins : j'en ai plusieurs pour les Retraites , & un principalement pour les Batailles , qu'un Empereur ne sauroit trop acheter.

DOMINICO, *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au GRAND SEIGNEUR : & il sera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi , Monsieur ; n'avez-vous pas crû que pour devenir grand Homme de Guerre , il falloit être aux Armées ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai crû jusqu'ici ; & je vous avouë que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire : il n'y a rien de si opposé au grand Capitaine , que de se trouver aux Occasions ; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Cependant , c'est contre une Opinion générale , & reçûe de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la révérence pour nos Peres : mais ils étoient Hommes comme nous. Si en toutes choses on s'en étoit tenu à ce qu'il ont trouvé , on feroit la Guerre encore avec des Flèches ; & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes , qu'il y en avoit de leur tems. Monsieur , dépouillez-vous de toute prévention pour eux , & pour moi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Puis que vous le trouvez bon , je vai examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir : ç'a , m'avouerez-vous pas qu'à l'approche

Tom. I.

Ll

d'une

d'une Armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la peur, ou emporté par le courage?

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si vôtre Général est sujet à la crainte; il laissera perdre l'Occasion de défaire les Ennemis.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien; il combat mal à propos, & se fait défaire lui-même.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à répliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le Cabinet, on conduit une Guerre de sang froid; on fait la supputation des deux Armées; on considère encore quelques autres circonstances.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes en voyant les Troupes?

SIR POLITICK.

Point du tout: à un Homme d'Esprit, voyez-les, ne les voyez pas; c'est la même chose. C'est toujours une Armée; des gens de pied, & des gens de cheval; des Canons, des Mousquets, des Piques, des Pistolets. La Spéculation militaire fait tout.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'avouë qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or ma supputation faite; j'envoie ordre à un Lieutenant de donner Bataille; je défais les Ennemis, & voilà un Pays que j'ai conquis: si je me trouve foible; Ordre de demeurer dans les Retranchemens; l'Armée ennemie se dissipe, & voilà un Pays que j'ai sauvé.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement ; & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'Esprit.

SIR POLITICK.

Philippe II. Prince militaire au dernier point, connu de bonne heure ces Maximes ; & s'en est toujours fort bien servi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II. Vous m'étonnez. Il a toujours passé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre Erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que son Pere ; & voyant l'erreur où *Charles-Quint* étoit tombé, de se trouver aux Occasions, il prit le parti de faire la Guerre, du Cabinet. Qu'en arrive-t-il ? *Philippe II.* projette une Bataille ; le Duc d'*Albe* la donne : à vôtre avis, qui la gagne ? *Philippe II.* assurément ; & n'en doutez pas. On peut dire la même chose sur le Duc de *Parme* : le Duc assiége *Anvers* ; & *Philippe* prend la Ville. Oüi, je tiens *Philippe* le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'Antiquité, si vous en exceptez *Périclés*.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, tous les hommes que j'ai vûs jusques ici, je dis les plus habiles, n'ont que de la superficie : vous seul approfondissez les matieres ; l'esprit demeure convaincu de vos raisons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digere les choses.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je espérer une grace ?

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est être bien incivil : mais je ne saurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre ? Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon Fils,

en Spéculation militaire. Le plaisir que j'aurois, de le voir plus Capitaine que ces petits Messieurs, qui font les entendus, pour avoir fait cinq ou six Campagnes ! Monsieur, je ne suis pas importun ; mais je vous demande en grace, quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre.

S I R P O L I T I C K.

Quant à cela, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît. Vous êtes *François* & je suis *Anglois* : nos Nations ont eu autrefois de grands Differens ; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des Armes pour nous battre.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Nos deux Nations sont en bonne intelligence.

S I R P O L I T I C K.

Peut-être ne durera-t-elle pas long-tems. Un Politique doit tout prévoir.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Je vous assure qu'il ne me reste aucune amitié pour un Pays, où mon Mérite a été si mal reconnu.

S I R P O L I T I C K.

Le Chagrin passe, & l'Amitié peut revenir ; bref, Monsieur, n'esperez pas que je vous donne rien, qui puisse aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre chose, faites état que personne n'est plus à vous que *Sir Politick*. *Ils sortent.*

D O M I N I C O , *seul.*

Gens dangereux à la République ! Attaquer les Législateurs ! Se prendre à la Constitution de l'Etat ! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique ! Mutation de Gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls, & raffinée par la Méditation d'un spéculatif ! Comme j'ai voué beaucoup de Service au Doge, il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un Projet, qui va à lui donner trois Compagnons. Je veux l'en avertir lui-même ; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé ;) je dirai tout à un Sénateur de mes amis, qui en informera le Sénat.

SCÈNE

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO, MYLORD TANCREDE
qu'il avoit connu à Londres.

ANTONIO.

Que vois-je ! bon Dieu ! Le Ciel favorable à *Venise*, envoie ici
l'Etoile du Nord briller parmi nous.

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre, ni Etoile ; & je viens d'un Pays où vous savez qu'on ne brille pas : Je suis de vos Amis il y a long-tems, ravi de me trouver dans un lieu où nous puissions renouveler nôtre connoissance.

ANTONIO.

Vous venez donc faire rougir nos Jasmins du vermill de vos Rosés.

TANCREDE, *bas.*

Ce n'est plus le même Homme que j'ai connu autrefois : & quel langage est ceci ? Voyons pourtant jusqu'au bout. *Haut.* Il est vrai que nous avons des Rosés en abondance : & puis, ce sont les Armes d'*Angleterre*.

ANTONIO.

Les Armes d'*Angleterre* sont des Rosés en peinture, mais en effet des Tonnerres si redoutables sur les ondes, que les Foudres de Terre-ferme en comparaison, à peine sont des Eclairs.

TANCREDE.

Monsieur, je ne sai que répondre là-dessus.

ANTONIO.

Les Rivières les plus profondes font le moins de bruit, & les petits Torrens nous étourdissent : de même les Esprits vains & légers ont plus de langage ; les solides moins de paroles & de discours.

TAN-

T A N C R E D E.

Vous êtes obligé pour ma Nation & pour moi.

A N T O N I O.

Excusez si l'humilité de mes Pensées, & la bassesse de mes Termes, ne peuvent s'élever à la grandeur de mon Zele ; & agréez, je vous prie, la dévotion de mes Services, dont vous pouvez disposer uniquement.

T A N C R E D E.

Je me suis toujours attendu, que vous me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos Bonnes graces.

A N T O N I O.

La même difference que je trouve dans les Arts, entre la Théorie & la Pratique ; la même se rencontre en fait de Services, entre l'Offre & l'Exécution : venons donc à la réalité des Effets. Les Dames ont-elles le même Ascendant sur vos Inclinations, que vous avez, je m'assûre, sur leurs Ames ?

T A N C R E D E.

Je les ai toujours fort aimées.

A N T O N I O.

Si vous aimez ces grandes Beautés fatales au repos des Humains, nous avons des *Helènes* & des *Cléopâtres*.

T A N C R E D E.

Laiſſons-les pour les Rois & les Empereurs ; j'en veux qui bien loin de troubler l'Univers, ne puissent pas me troubler moi-même.

A N T O N I O.

Vous n'en voulez donc pas qui fassent les tourmens des Cœurs, comme les délices des Yeux ?

T A N C R E D E.

Je veux trouver du plaisir sans peine.

A N T O N I O.

Ah ! je le comprends. Il vous faut de ces Beautés innocentes, dont les traits sont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuisant : semblables à ces beaux jours, où le Soleil adoucit ses regards,

&

& desarmé de ses brûlantes ardeurs , laisse jouir les Hommes d'un tems agréable & serain.

T A N C R E D E *bas.*

Quelque impertinent que soit devenu mon Ami ; je veux voir s'il m'est bon à quelque chose. *Haut.* Vous m'entendrez mieux , si vous comprenez que je veux de belles Putains.

A N T O N I O , *bas.*

Expression du Nord ! *Haut.* Vous voulez dire des *Courtisanes* ; Personnes officieuses , qui rappelant une image des premières Loix de la Nature , s'affranchissent de la tyrannie des nôtres , pour le plaisir commun des deux Sexes.

T A N C R E D E .

Voilà justement mon fait.

A N T O N I O .

Nous vous conduirons quand il vous plaira chez des *Flores* , & des *Lais*. Vous ne désagréerez pas que j'y fasse trouver un Concert , où les Sirènes , d'Enchanteresses qu'elles sont , pourroient devenir enchantées.

T A N C R E D E .

Vous ne sauriez m'obliger davantage.

A N T O N I O .

Je ne prétens pas , que si peu de chose m'aquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai ; & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas assez curieux.

T A N C R E D E .

Je recevrai avec joye , tout le plaisir que vous me voudrez faire.

A N T O N I O .

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'est un Repas d'invention , & j'ai besoin d'Officiers ingénieux , qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

T A N C R E D E .

De quoi me parlez-vous-là , de gentillesse & d'artifice dans un Repas ? Les Viandes les plus naturelles sont les meilleures.

ANTO-

A N T O N I O.

Vôtre Seigneurie parle encore selon la coutume grossière de *France* & d'*Angleterre*, où l'on convie ses Amis à un Repas pour boire & manger. Nôtre Nation a des Manieres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à vôtre retour, comme vous le jugerez à propos : nos Festins se font ici pour le charme de la vûe.

T A N C R E D E.

Et pour le goût ; rien ?

A N T O N I O.

Le goût n'est que pour les Repas vulgaires : ce sont ici des Illusions agréables.

T A N C R E D E.

Je commence à vous entendre ; il faut venir là comme Curieux, & sans appetit.

A N T O N I O.

Si, si ; vous comprenez.

T A N C R E D E.

Vous me donnez une grande curiosité. Quand puis-je esperer cette Fête ?

A N T O N I O.

Je ne puis pas répondre du tems. J'ai bien un homme admirable pour plier le Linge, qui represente toutes sortes de Poissons, & divers Oiseaux.

T A N C R E D E.

C'est déjà une assez grande Merveille.

A N T O N I O.

Ah ! j'ai plus. J'ai un Pâtissier, qui peut faire un Service de Pâtés, à l'ouverture desquels sortiront mille Oiseaux, qui voltigeront dans la Sale ; au grand contentement des Curieux, ravis d'une chose si surprenante.

T A N C R E D E.

Quels Officiers vous manquent donc, après tout cela ?

A N T O N I O.

Un homme bien nécessaire ; un certain Sculpteur, rare & exquis,
qui

qui fait travailler une Rave en Sirène, d'un artifice sans égal. C'est un Ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

T A N C R E D E.

Ce seroit un assez grand inconvenient que de ne l'avoir pas.

A N T O N I O.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

T A N C R E D E.

Qui peut être ce rare Officier?

A N T O N I O.

C'est un Ingénieur, qui travaille miraculeusement en Sucre.

T A N C R E D E.

Un Confiturier; voulez-vous dire?

A N T O N I O.

Un Ingénieur, qui fait un Château de Sucre avec des Tours & d'autres Fortifications si bien entendues, que la régularité des meilleures Places n'en approche pas.

T A N C R E D E.

Cela vaut une Leçon de Mathématique.

A N T O N I O.

Mieux sans doute : c'est-là particulièrement que j'ai appris l'Art militaire.

T A N C R E D E.

Je suis charmé de toutes vos Raretés. Voila dîner délicatement cela; non pas comme nos Brutaux, qui ne trouvent au Repas que le plaisir de manger.

A N T O N I O.

En ce Pays; tout est Esprit, Gentillesse, Invention. S'il faut manger, par une nécessité naturelle que nous avons commune avec les Bêtes, on mange chacun chez soi, pour cacher les imperfections où la Nature nous assujettit : mais en public, ce ne sont que subtiles Apparences, Figures ingénieuses, & délicates Representations; car vous devez savoir que tout dépend du bel Art, & de la belle Cérémonie.

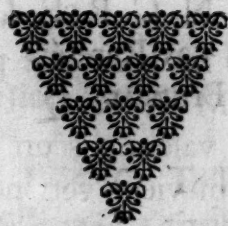
TANCREDE.

Je ne suis déjà plus si grossier que j'étois ; & j'espère de me rendre digne un jour de votre Table. En attendant ce Repas , que vous me promettez , vous trouverez bon que suivant votre conseil , j'aïlle cacher mes Imperfections naturelles à mon Logis.

ANTONIO ; *après que TANCREDE est parti.*

Quelque effort que fasse notre bon *Anglois* , il a de la peine à s'élever aux choses sublimes. Quand j'étois en *Angleterre* , j'accommodois mes pensées & mes discours au Génie de son Peuple : j'ai voulu faire ici l'honneur de ma Nation , & régaler ce Mylord de *Concetti* très beaux , & très relevés ; mais je me suis apperçû par des réponses vulgaires , que j'allois au delà de sa portée. Je hai les Esprits bas & rampans ; je ne veux plus de commerce avec un homme si commun.

Fin du premier Acte.



ACTE

 A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND, LE MARQUIS DE
BOUSIGNAC, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de tems, je vous prie, & voyons aujourd'hui
quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi ; promenons-nous, je vous prie ; nous n'aurons que
trop de loisir à *Venise* pour voir ce qu'il y a de curieux. Un peu
de Conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous Conversation ? S'amuser à discourir !. Je ne suis
pas venu d'*Allemagne* pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos Curiosités ne valent pas un quart-d'heure d'Entretien :
mais qui est cet Etranger qui vient vers nous ?

L'ALLEMAND.

C'est un Mylord avec qui je loge ; Cousin du Duc de *Buckingham* :
voulez-vous faire connoissance avec lui ?

LE MARQUIS.

Cousin, dites-vous, du Duc de *Buckingham* ; & si je veux faire
connoissance ?

Mm 2

L'ALLE-

L' A L L E M A N D.

Je ne fai pas si vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoissance de personne.

L E M A R Q U I S.

Après les obligations que j'ai au Mylord Duc, je négligerois la connoissance de son Parent ! Tout mon déplaisir est de l'aborder par rencontre : mais puis que l'occasion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Présentez-moi, je vous prie.

L' A L L E M A N D.

Mylord, voici un Gentilhomme François, qui desire de vous connoître.

L E M A R Q U I S.

Monseigneur, ce n'est pas ici un lieu propre à vous rendre mes respects : j'irai chez vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire, que je dois tout au Parent de Monsieur le Duc de *Buckingham*.

T A N C R E D E.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monsieur de *Buckingham* m'est avantageux en tout ; & particulièrement à me donner celui de vôtre amitié.

L E M A R Q U I S.

C'est peu de chose, Monsieur, que mon amitié : mais j'ai tant d'obligation au Mylord Duc, qu'assûrément vous pouvez disposer de mon bien & de ma vie.

T A N C R E D E.

On est heureux, Monsieur, de pouvoir obliger un homme de mérite ; & vous êtes trop reconnoissant de quelque plaisir médiocre.

L E M A R Q U I S.

Appellez-vous un plaisir médiocre, l'honneur que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai la chose comme elle est, sans manquer d'un mot. Monsieur de *Montmorency*, l'honneur de nôtre Nation, (cela se peut dire ;) ayant sù que j'allois en *Angleterre*, me donna une Lettre pour Mylord Duc vôtre Parent ; & me chargea de lui témoigner la joye qu'il avoit de l'heureux Accouchement de Madame sa
Femme,

Femme, & de la Naissance de Monsieur son Fils. C'étoit une pure civilité : Monsieur de *Montmorency* étoit Amiral de *France* ; Monsieur de *Buckingham* Amiral d'*Angleterre* : d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de *France* est plus grand que celui d'*Angleterre* ; la Flote Angloise plus considerable que la nôtre ; tous deux Ducs, grands Seigneurs, bien-faits, libéraux, généreux. Ce n'est pas à moi de décider ; & il me semble que toutes choses étoient assez égales entr'eux. Tant y a, que Monsieur de *Montmorency* me chargea de ce Compliment, dont je vous ai parlé. Je prens la Poste aussi-tôt ; j'arrive à *Calais*, & m'embarque avec le Vent & la Marée : mais la Mer étoit si grosse, & la Tempête si furieuse, qu'à la damnation de mon ame, les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du Bateau. Nous fumes cinq grosses heures à passer, qui furent cinq années pour moi. Mon Nom n'est pas inconnu dans les Armées : j'ai vû quelques Batailles en ma vie, & me suis trouvé à quelques Logemens. C'est-là qu'on connoît les Braves. J'ai oui dire à Monsieur de *Vignoles**, qu'il n'y avoit pas une Action plus périlleuse dans la Guerre. Ce n'est pas trop ma coutume de parler de moi ; mais je puis dire sans vanité, que j'ai fait d'assez beaux Combats, & de toutes sortes. Avec cela, Monsieur, mon Passage a été la plus grande, & peut-être la seule peur, que j'aye jamais eue.

* Vieux-Marchal de Camp sous le Regne de LOUIS XIII. à qui on se remettoit ordinairement du soin de l'infanterie.

T A N C R E D E.

Cela ne se doit pas appeller peur : c'est manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumés à ce danger-là.

L E M A R Q U I S.

Je me suis mépris aux termes : ce n'étoit pas peur, Mylord, vous avez raison ; cependant j'aimerois mieux cent perils de Terre qu'un de Mer. J'admirois la brutalité de quelques *Anglois*, de ces marauds sans doute qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur ! ils fumoient nonchalamment dans un si grand danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une Tempête ! vous m'avouerez que ce n'est pas courage : car comment se défendre contre des vagues ?

vagues ? Cela ne laisse pas de choquer un Homme de Cœur, qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers, de voir des Couquins faire les intrépides mal à propos. J'aurois donné la moitié de mon Bien, pour tenir ces Brutaux-là à une Sourtie, ou à quelque Assaut. Nous eussions vû, morbleu ; Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

T A N C R E D E.

Jesus ! Monsieur ; il faudroit être de méchante humeur pour ne prendre pas plaisir à un recit si agréable.

L E M A R Q U I S.

Enfin, me voila passé. Je conte la Poste pour rien ; excepté que les Maîtres des Postes rançonnent les *François*. J'arrive à *Londres*, où le soir je fais mettre un habit à l'air pour lui ôter les méchans plis, que la male lui avoit donné ; & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pûs : non pas magnifiquement ; mais, à dire vrai, les gans, le coulet, les plumes, les rubans avoient ce je ne sai quoi, qu'il ne faut pas disputer aux *François*. Les autres Nations nous veulent imiter : mauvais Singes, ou Dieu me danne. En cet état je m'en vai chez Mylord-Duc. Ah, Monsieur, quel visage ! quel air ! quelle mine ! il n'avoit rien d'étranger ; & jamais *François* n'a eu la mine plus *Françoise* que lui. Voici mon Compliment que je lui fis, le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour, pour savoir, que les longues Harangues y sont mal reçues. *Monsieur*, lui dis-je, *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la Naissance de Monsieur votre Fils*. Je ne parlai point des Couches de la Femme, de peur d'allonger le Compliment ; je crûs que la Naissance du Fils comprenoit tout : *mais*, continuai-je, *de tous ceux, Monsieur, qui s'intéressent à ce qui vous touche, il n'y en a point qui soit plus votre Serviteur que lui*. J'ajoutai cela de moi, pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai, Mylord-Duc eût toujours son chapeau hors de la tête ; & après que j'eûs fini, il me répondit en ces termes, que je n'oublierai jamais : *Je suis bien obligé à Monsieur de Montmorency*
de

sa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon ressentiment, & en votre particulier, Monsieur, de vous servir. Par-bieu, cela est bien civil !

T A N C R E D E.

Monsieur de *Buckingham* n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'assûre qu'il ne fût pas long-tems, sans vous faire ces petits plaisirs, dont vous nous avez parlé.

L E M A R Q U I S.

C'est-là le plaisir dont je vous parlois : un Homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plupart des gens ont le Cûr fait ; je sai bien pour moi, que ces choses-là sont les seules qui me touchent : peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniere, si j'avois demeuré plus long-tems à *Londres*. Je n'y fus rien que trois jours.

T A N C R E D E.

Quelque Affaire importante vous rappella sans doute à *Paris* ?

L E M A R Q U I S.

Nulle Affaire : nous étions alors dans la Paix.

T A N C R E D E.

Les Dames ne laissent pas un homme de votre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

L E M A R Q U I S.

Je ne pensois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord : il est vrai que je n'ai guere été sans quelque Amourette en ma vie. En ce tems-là j'aimois une Dame, aussi bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas seul à la trouver aimable. Ces Messieurs qui font un métier de la galanterie ; les faiseurs de Sièges, attaquèrent cette Place, & furent repoussés : un des plus renommés parmi les Galans, ne pût souffrir sans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai ; il y eût une Affaire entre nous, où il ne fût pas heureux : voila de l'éclat, comme vous pouvez penser ; & aussi-tôt martel en tête au Mari, qui sous prétexte d'Affaires domestiques, l'emmena à la Campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le tems
de

de son absence pour voyager, & je vins en *Angleterre*, dans le dessein d'y faire quelque séjour : mais.....

T A N C R E D E.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de *France*, on s'accommode aux nôtres malaisément.

L E M A R Q U I S.

Point du tout, votre Pays me paroît agréable ; outre que la Guerre, tantôt deçà, tantôt delà, m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement ; les *Anglois* n'aiment pas notre Nation : nos bons Vins de *Grave* les font toujours souvenir de la perte de la *Guienne* ; ils ne sauroient nous le pardonner.

T A N C R E D E.

Nous garderions long-tems notre ressentiment. Je vous assure qu'on a beaucoup de civilité en *Angleterre* pour les *François*, quand ils sont Honnêtes-gens ; & je suis fâché qu'un plus long séjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

L E M A R Q U I S.

Vous me parlez des Gens de Qualité ! il n'y a rien de si civil : mais le Peuple, qu'en dites-vous ? Avoüez qu'il est furieux. Comment ! je ne pouvois faire deux pas dans la rue, sans entendre à mes oreilles, *Francheman* ; c'est un *Francheman*. Ah ! Monsieur, qu'on nous hait !

T A N C R E D E.

Monsieur, je me rends, puis que cela vous est arrivé à vous-même : jusques-là, je n'avois pas remarqué une animosité si extraordinaire.

L E M A R Q U I S.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne suis pas menteur. Sur la perte de mon *Salut*, j'entendois *Francheman* à droit ; *Francheman* à gauche ; *Francheman* par tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guère d'injures. Aussi, de se fâcher sottement, & de se commettre avec
un

un Peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repasser la Mer, & ensuite de voir l'Italie.

T A N C R E D E.

Je vous trouve un homme fort avisé. Il y a grande différence de l'Angleterre à l'Italie, pour contenter la curiosité d'un Voyageur. Mais je ne m'apperçois pas que j'empêche ici votre Conversation: je me retire, & rends grâces à Monsieur, de m'avoir donné l'honneur de votre connoissance.

L E M A R Q U I S.

C'est à moi de le remercier, Mylord: il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens vous rendre mes respects, & vous assurer de mon obéissance. *Parlant à l'ALLEMAND.* Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoissance de ce Mylord. Il est par-Dieu fort Honnête-homme, & il se connoît en gens. On ne peut pas en user plus civilement, qu'il en a usé avec moi: il a été long-tems en France assurément.

L' A L L E M A N D.

Et à Strasbourg, à Francfort, à Nuremberg: il a fort voyagé.

L E M A R Q U I S.

Quand me menerez-vous chez lui?

L' A L L E M A N D.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici; voilà deux Vénitiens qui approchent de nous, avec lesquels vous feriez peut-être connoissance; & je n'ai pas de tems à perdre.

SCENE II.

DOMINICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

DOMINICO.

Votre Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle, pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

Tom. I.

Nn

AGOS-

A G O S T I N O.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le Salut public.

D O M I N I C O.

Me promenant tantôt dans la Place, j'ai entendu deux Etrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine sérieuse, leur mystère m'a donné envie de les écouter; & heureusement j'ai ouï ce que je m'en vais dire à Votre Excellence.

A G O S T I N O.

On m'a déjà donné quelque avis sur ces deux Etrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Pour suivez.

D O M I N I C O.

Il se passoit entr'eux divers discours tendant à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

A G O S T I N O.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs Noms?

D O M I N I C O.

Je ne les ai point quittés de vûe qu'ils ne soient entrés dans leur maison; & m'étant informé autant que j'ai pû, de la Qualité de ces Personnages, j'ai sù qu'il y a un Chevalier *Anglois*, nommé *Sir Politick*, par sa capacité en Politique; & un *François*, dont on n'a sù me dire le Nom, grand Faiseur de Projets pour les affaires d'Argent.

A G O S T I N O.

Voilà mes deux hommes. Le premier consommé dans la Politique, n'est-ce pas?

D O M I N I C O.

Le même.

A G O S T I N O.

Jc sai quels ils sont, & de quoi ils sont capables. Qu'avez-vous ouï?

D O M I N I C O.

Tout d'un coup *Sir Politick* a baissé le ton de la voix, mais le bon

bôn Génie de la République a rendu sa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu distinctement ce qu'il disoit. *Les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul Doge. Le Doge est un espece de Consul ; les Romains en avoient deux, moi j'en voudrois quatre.*

A G O S T I N O.

De quel dérèglement n'est point capable l'Esprit de l'homme, puis qu'on ose trouver des défauts dans la Constitution de nôtre Gouvernement ! Mais, dites-moi ; n'avez-vous rien oui, qui vous fasse soupçonner quelque Conspiration ?

D O M I N I C O.

J'ai bien connu par leurs discours, que ce sont des gens tout propres à conspirer. Dans la verité je n'ai rien entendu par où l'on puisse voir une Conspiration formée.

A G O S T I N O.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappelez dans vôtre esprit ce que vous pourrez de leur Conversation.

D O M I N I C O.

Ils ont parlé de *grands Capitaines*.

A G O S T I N O.

Mes Avis portent qu'ils ont intelligence avec certains *Généraux*. Vous souvient-il point du Nom de ces *Capitaines* ?

D O M I N I C O.

Charles-Quint, Philippe II. le Duc d'Albe, le Duc de Parme.

A G O S T I N O.

Ce sont Noms empruntés, qui sont leur Chifre.

D O M I N I C O.

Cela pourroit bien être.

A G O S T I N O.

Dites hardiment que cela est : il n'y a pas à douter.

D O M I N I C O.

Il est vrai qu'en suite de ces *Capitaines*, ils ont discoursu long-tems de *Troupes*, de *Gens de pied*, de *Gens de cheval*, de *Canons*, de *Mousquets*, de *Piques*, de *Pistolets* : ce qui n'avoit point de raport à

Philippe II. car il me paroissoit qu'ils parloient de choses présentes ; ajoutant une particularité qui me surprit fort : Que pour devenir grand Capitaine , on n'avoit pas besoin d'aller à l'Armée ; que la Guerre se conduisoit mieux du Cabinet ; & que la Spéculation militaire faisoit tout.

A G O S T I N O.

Ils ont raison. Je voi bien que ce sont gens profonds dans l'Algebre ; avec l'Algebre on fait tout : ils ont raison. Je n'étois pas mal averti , & vous aviez oublié justement ce qu'il y a de plus important. C'en est assez pour ce qui regarde la Guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangères ?

D O M I N I C O.

Vous en jugerez vous-même par leur conversation , que sur ce point , je pense avoir fort bien retenu. *J'ai un Projet*, dit *SIR POLITICK*, qui est bien d'une autre Spéculation : il regarde les Affaires étrangères.

A G O S T I N O.

C'est-là qu'il falloit bien écouter.

D O M I N I C O.

Je puis assurer Votre Excellence , que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, poursuivit *SIR POLITICK*, de faire tenir des Nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.

A G O S T I N O.

Malheur à la Chrétienté, & particulièrement à la République !

D O M I N I C O.

Il a parlé de certains Relais de Pigeons établis chez des Correspondans en Istrie & en Dalmatie ; dans la Bosphore, &c.

A G O S T I N O.

Cela est extraordinaire : mais il n'est pas impossible ; & j'ai oui parler autrefois de quelque chose d'approchant. Ce seroit un Coup-d'Etat de savoir leurs Correspondans : n'en ont-ils nommé aucun ?

D O M I N I C O.

Votre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer.

mer. Je n'ai rien entendu de plus ; excepté qu'il se vançoit d'avoir de merveilleux *Secrets pour la Guerre*. Voila tout.

A G O S T I N O.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vai en informer le Sénat, & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée : elle n'en sera pas ingrate. DOMINICO *sort.*

A G O S T I N O *seul.*

Cet homme est bien intentionné : mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumiere. Je lui ai fait accroire que j'avois déjà eu les mêmes Avis, ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes Questions. Sans cela il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assûrément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la verité. Je voi nettement où l'Affaire va : ces gens sont gagnés du *Turc*, qui se prépare à une grande Guerre contre nous : il a choisi déjà ses *Capitaines*, que *Sir Politick* nous cache sous de faux Noms ; il a fait ses *Troupes*, tant de *Pied* que de *Cheval*, & tiré de ses Magazins toutes les Armes, & les Machines nécessaires pour son Dessein. La Guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du Cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret : c'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses sans être à l'Armée. Voila, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vai employer tous mes soins pour en avoir l'éclaircissement entier ; & si la bonne conduite peut assûrer du succès, j'ose esperer de garantir la République d'un si grand danger.



SCENE

SCENE III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver Votre Excellence, pour lui dire que ces deux Etrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre : il sera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils sont ; & trouvons quelque endroit commode, où nous puissions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous ; mettons-nous ici derrière.

SCENE IV.

MR. DE RICHESOURCE, SIR POLITICK : AGOSTINO, & DOMINICO *qui les écoutent.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, jamais homme n'a porté la Politique au point où vous l'avez mise. La Spéculation militaire & les Secrets pour la Guerre, seroient des choses inconnues sans vous : mais, Monsieur, à quoi bon votre Politique, toute excellente qu'elle est, si vous n'avez de l'Argent pour en faire mouvoir les Ressorts, & exécuter les Projets ? Que vous servira la Spéculation militaire ; & comment pouvoir conduire une Armée, du Cabinet ; si vous n'avez de l'Argent pour composer cette Armée, & la faire subsister ? Vos Secrets pour la Guerre demeurent inutiles faute d'Argent : car, comme vous le savez, l'Argent est le nerf de la Guerre.

SIR

SIR POLITICK.

Monfieur, fi les Etats où je me trouve veulent m'employer, c'est à eux de faire la dépense qu'il conviendra : s'ils ne la font pas, il y va plus de leur intérêt que du mien.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avouë ; & il n'y a rien de fi certain : mais outre le Service du Public, qui touche les Gens-de-bien, un Homme-d'honneur est bien aisé de voir ses talens mis en ufage. Or, Monfieur, faites les plus belles Propositions du monde, fi elles doivent coûter de l'Argent, on vous traite de Chimérique, ou d'Impofteur.

SIR POLITICK.

Vôtre discours est folide, & j'en fuis perfuadé : mais je vous dirai librement ce que dit nôtre *Plutarque de Cheronée* *,

* De la Vertu
d'Amyot.

Onc ne furent à tous, toutes Graces données.

Tous les dons font départis diverfement : comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confefserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'Argent.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monfieur, (vous ne me foupçonnerez pas de vanité :) je fuis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma Science à un Métier mécanique d'augmenter les Revenus, de retrancher des Dépenses fuperflues, de mettre un ordre exact en toutes chofes ; de bien régler les Affaires du Prince, & celles de la Nation en même tems : j'ai un Projet qui va au Bien général de tous les Peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande Affaire ; & fi vous la conduifez avec une bonne Politique, il en réuffira quelque chofe de merveilleux : je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne fuprend les Génies extraordinaires.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Le Projet est grand : mais un homme comme vous le concevra aifément. Je l'ai découvert quelquefois à des Efprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR

SIR POLITICK.

C'est le malheur des grands Personnages : leurs Conceptions passent la portée presque de tout le monde. Achevez.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il y a des endroits où la Politique me fera besoin, & là vos Talens seront employés : Ecoutez, je vous prie ; car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

SIR POLITICK.

Je suis tout préparé ; & j'espère que je ne perdrai rien de votre discours.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mon dessein est d'établir la Circulation : tout mon Projet aboutit à cela ; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'Or, communicable entre les hommes ; qui doit couler par des Canaux libres, & suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours, jusqu'à ce qu'il ait accompli sa Circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il enrichira tous les Pays par où il passe ; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de stérile chez les Nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet Or si nécessaire au Monde, n'a plus son passage libre. Ma Circulation est empêchée ; trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bien-tôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur ; que j'ai besoin de votre Politique.

SIR POLITICK.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas : faites en état comme d'un Secours assuré.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les Princes de l'Orient ; le *Grand Seigneur*, le Roi de *Perse*, le *Mogol* ; sont ceux qui par un intérêt particulier préjudiciable au bien général, ont bouché les Canaux dont je vous parle ; mais il faut reprendre la chose de plus loin.

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci la *Science de la Circulation*, & la *Doctrine des Canaux*.

MR.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du Corps humain ; & à vous dire le vrai , la Circulation du Sang nouvellement découverte m'a beaucoup servi à former l'idée de mon Projet.

SIR POLITICK.

Reprenez votre matiere.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les *Orientaux* trafiquoient avec nous par échange de Denrées , & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles. Détrompés à la fin , ils ont pris plus d'avantage sur nous , que nous n'en avons sur eux ; car ils ont établi le Trafic de l'Or ; & comme leurs Marchandises sont inépuisables , & nôtre Luxe infini , il arrive que le fond de nôtre Métal ne l'étant pas , c'est une nécessité que tout l'Or de l'*Occident* passe en *Orient* , & que l'*Asie* soit maîtresse un jour de toutes les Richesses du Monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois sous *Darius* : mais *Alexandre* fût vanger la pauvreté de l'*Europe* ; & nôtre Fer , c'est à dire , la Guerre , pourra nous en faire raison.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état sont les choses ; c'est à vous maintenant de déboucher nos Canaux. Si cela se fait par négociation , voila un beau champ ouvert à vôtre Politique : si les Traités ne servent de rien ; alors vous pourrez mettre en usage la Spéculation militaire , & employer quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre. Celui des Batailles , à mon avis , suffira ; ces Peuples-là commettant tout au hazard d'une Journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'est pas aisée ; elle est grande de mon côté , & plus que du vôtre : je l'entreprends neantmoins , & j'espère d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'*Europe* maîtresse de l'*Asie* ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Tom. I.

Oo

SIR

S I R P O L I T I C K.

He bien donc ! je ferai mon Plan sur l'Expédition d'*Alexandre*. Les *Romains* n'ont été qu'aux bords de l'*Asie* : quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eû que de la mauvaise Fortune, & j'en fai les raisons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux..... Mais si nous nous contentions de lever les obstacles de la Circulation ?

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Je pense que ce feroit le mieux.

S I R P O L I T I C K.

En ce cas il faut unir quelques Cités principales. Faisons un Triumvirat de *Paris*, de *Londres*, & de *Venise*.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Avec qui pourrions-nous traiter cela ?

S I R P O L I T I C K.

Il doit se traiter avec le Maire de *Londres*, avec le Prevôt des Marchands de *Paris*, & avec les Procureurs de *St. Marc*.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

J'admire comme sur le champ, & si à propos, vous savez trouver les veritables gens avec qui vous avez à négotier.

S I R P O L I T I C K.

Un Politique, j'entens un Politique consommé ; doit avoir la connoissance de tous les Etats, & savoir les differens Ministres auxquels il faut s'adresser. Mais un si grand Dessein que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voila donc mon Triumvirat établi : aussi-tôt je dépêche une Ambassade solennelle, qui représente à ces Rois que la Circulation est du Droit des Gens ; que vouloir l'empêcher, c'est interesser les Nations, & aller contre la liberté naturelle de tous les Peuples.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Apparamment ils vous donneront satisfaction.

S I R P O L I T I C K.

Ou ils me la donnent, ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice, je me remets dans le plein & libre exercice de la Circulation : s'ils reçoivent mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes

ces de l'*Orient*, & que mesdits Ambassadeurs reviennent sans rien faire, alors *Paris*, *Londres*, & *Venise* joignent leurs Forces, & ces trois Puissances unies envoient une Armée navale brûler tous les Vaisseaux de l'*Orient*, pour réduire ces Peuples injustes à la raison. J'ai fait ce qui étoit de moi ; vos Canaux sont débouchés ; c'est à vous de faire le reste.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les Canaux étant ouverts, mon Or à l'instant reprend son cours, & repassant d'*Orient* en *Occident*, ma Circulation se fait sans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la chose ira. Tout l'Argent qui va de *Marseille* dans les coffres du *Grand Seigneur*, passera dans ceux du Roi de *Perse* ; de la *Perse* dans ceux du *Mogol*, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé ; il repassera en *Europe* par le moyen des *Anglois* & des *Hollandois* qui trafiquent aux *Indes* : d'*Angleterre* & de *Hollande* il retournera en *France* ; où après une petite Circulation particulière, il reviendra à *Marseille*, d'où il est parti, par le moyen du Canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ses Canaux, & il suffit de savoir que les obstacles étant levés, l'Or & l'Argent auront un tour & un retour éternel.

S I R P O L I T I C K.

Je n'ôte jamais l'honneur à personne ; & j'avoue sans envie que le Projet est grand & beau : mais sans moi vos Canaux seroient encore à déboucher, & partant ce grand Ouvrage de la Circulation seroit demeuré long-tems une belle idée.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois besoin de vous ; & il est certain que nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre.

S I R P O L I T I C K.

De cela j'en demeure d'accord volontiers ; & si nous allons tous deux de bon pied, nous sommes les maîtres de notre Affaire.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On ne sauroit commencer trop tôt : voulez-vous que j'écrive au Prevôt des Marchands de *Paris* ?

S I R P O L I T I C K.

Nous avons à faire ici à des gens soupçonneux & jaloux, qu'il faut ménager délicatement. Laissez-moi un peu sonder les Procureurs de *St. Marc* : pour le Maire de *Londres*, j'en répons.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Et moi, du Prevôt des Marchands de *Paris*.

S I R P O L I T I C K.

Voilà une partie de ce que nous pouvons souhaiter : gardons seulement le Secret. Adieu.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

S I R P O L I T I C K.

Les gens qui ont d'aussi grandes Affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuser aux Cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le soir.

S C E N E V.

A G O S T I N O , & D O M I N I C O *qui les écoutoient.*

A G O S T I N O.

J E rends graces au bon Génie de la République, de m'avoir conduit ici à propos. J'ai entendu tout ce que je pouvois desirer. Je ne vous demande plus qu'une chose : en quel Quartier de la Ville est leur maison ?

D O M I N I C O.

Tout proche d'ici. C'est celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du second Acte.

A C T E

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND.

VOUS avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le Cousin du Duc de *Buckingham* : n'étoit-ce pas assez de le saluer ? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres : c'est ainsi qu'on fait des Amitiés, & non pas dans les Places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vû plus de quatre Eglises, & plus de vingt Tombeaux avec les Epitaphes.

LE MARQUIS.

Par-Dieu vous m'en contez bien ; & n'aimai-je pas mieux avoir eû commerce avec un Honnête-homme, que d'avoir vû tout l'Arse-*nal de Venise* ! Je dis l'Arse-*nal* ; car si je puis avoir quelque curiosité, c'est pour les choses qui regardent la Guerre. A vous voir, vous autres Messieurs les *Allemands*, graves & sérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour des *Catons* ; & vous êtes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me damne. Venir de deux cens lieuës charger un Regître d'Inscriptions & d'Epitaphes ! belle curiosité ! Je ne vous en ai rien dit ; mais il y a long-tems que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque, Messieurs, de vos petits Chefs-d'œuvre ; & tiens même au dessous d'un Galant-homme toutes les Raretés d'*Italie*. Il m'importe bien de savoir l'Original, la Copie ; l'Antique, le Moderne ; & cent autres fa-
daïses

daïses de cette nature-là ? Serai-je mieux à la Cour, quand je saurai quel est le plus grand Maître de *Michaël*, ou d'*Angelo* ; de *Raphaël*, ou d'*Urbain* ? Si je revenois à *Paris* avec une Science de pareilles Couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, si les Dames ne me chassoient des Ruelles, & les Courtisans des Cabinets. C'est un Pays délicat que le nôtre ; on n'y sauroit être Sçavant en quoi que ce soit, sans passer pour un Pédant : je dis parmi les Honnêtes-gens.

L' A L L E M A N D.

Je vous dirai, moi ! que vous êtes plus entêté de vos Cabinets, que je ne le suis de mes Horloges. Ce n'est pas que je prenne en mauvaise part la Correction, pour ce qui me regarde en particulier : mais pour les *Allemands* ; Mort-non-sang-Dieu *, taisez-vous, & ne parlez pas de ma Nation.

* Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand.

L E M A R Q U I S.

Et moi, je vous abandonne la mienne : parlez des *François* tant qu'il vous plaira, pourvû que vous me teniez Honnête-homme, & vôtre Serviteur.

L' A L L E M A N D.

J'en croirai ce que je voudrai : mais ne pensez pas être de mes Amis quand vous médirez de mon Pays. Dire que les *Allemands* sont des Fous, qui viennent de deux cens lieux charger un Registre d'Inscriptions & d'Epitaphes ! S'il ne me souvenoit d'avoir bû avec vous.....

L E M A R Q U I S.

Touchez-là : nous boïrons encore ensemble ; & je vous prie de croire que si vôtre maniere de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des Armes qui est commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos Voyages me déplaît, je l'avouë ; aussi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons nôtre différent au jugement de quelque personne espiuelle. La Femme de *Sir Politick*, Femme de grand Esprit comme vous savez, l'en voulez-vous croire ?

L' A L L E-

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voila, ce me semble.

L'ALLEMAND.

C'est elle sans point douter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME *de Sir Politick.*

L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

MAdame, vos deux bons Amis ont failli à se broüiller. La colere est passée présentement; mais le sujet de la dispute ne l'est pas: nous allons vous l'exposer, & décidez, je vous prie; car nous sommes convenus l'un & l'autre d'aquiescer à vôtre Jugement.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le different qu'un Démon auteur de la discorde a fait naître. Mon zele, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possède nécessairement la Jurisprudence: en second lieu, il faut..... il faut enfin bien des choses. C'est un métier très difficile que de bien juger!

LE MARQUIS.

Tout un Parlement ensemble ne fait pas ce que vous demandez à un Juge seul: & puis il n'y va ni du Bien, ni de la Vie.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Ah! Monsieur; il y va de plus que vous ne pensez: il y va de la Concorde & de l'Amitié; deux choses bien précieuses. Mais puis que vous avez honoré vôtre humble Servante de ce choix, elle n'oubliera rien pour vous rendre une Sentence équitable.

LE

LE MARQUIS.

La question est de savoir, quelle est la meilleure maniere de voyager, de celle de Monsieur, ou de la mienne?

LA FEMME de *Sir Politick*.

Question fort épineuse! où la connoissance de la Géographie me servira bien.

LE MARQUIS.

Ecoutez, s'il vour plaît, il ne faut qu'un peu de sens commun pour nôtre affaire; & la Femme de *Sir Politick* fait toutes choses.

LA FEMME de *Sir Politick*.

Nous avons un peu voyagé; peut-être savons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un Voyageur. Il faut premierement savoir les Loix & les Coûtumes des Pays où l'on passe: je l'entens toujours dire à *Sir Politick*.

LE MARQUIS.

Laissons cela à *Sir Politick*: nous sommes de simples Voyageurs, qui ne voulons pas nous embarrasser l'esprit de choses fort difficiles.

LA FEMME de *Sir Politick*.

Difficiles! si vous aviez trois conversations avec *Sir Politick*, il oseroit bien se vanter de vous apprendre plus d'Affaires d'Etat en ce peu de tems, que n'en fait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'Affaires d'Etat, ni à *Venise*, ni à *Paris*, quand j'y serai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des Sacs, & dans les Papiers jusqu'aux oreilles, sans Plumes, sans Rubans, n'osant faire Galanterie, ni me trouver à une Belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amusez à l'écouter, nous perdrons le reste de la journée: voulez-vous m'entendre?

LA FEMME de *Sir Politick*.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monsieur.

L'ALLEMAND.

C'est une coûtume générale en *Allemagne* que de voyager: nous voyageons de Pere en Fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais.

jamais. Si-tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous nous préparons au Voyage. La première chose dont on se fournit, c'est d'un *Itineraire* qui enseigne les Voyes ; la seconde, d'un petit Livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque Pays. Lors que nos Voyageurs sont Gens de Lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un Livre blanc, bien relié, qu'on nomme *Album Amicorum*, & ne manquent pas d'aller visiter les Sçavans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter afin qu'ils y mettent leur Nom ; ce qu'ils font ordinairement en y joignant quelques propos sententieux, & quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de Langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur ; estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûe ces gens Doctes, qui font tant de bruit dans le Monde, & d'avoir un *Specimen* de leur écriture.

L A F E M M E de Sir Politick.

Est-ce-là tout l'usage que vous faites de cet ingénieux Livre ?

L' A L L E M A N D.

Il nous est aussi d'un très grand secours dans nos débauches : car lors que toutes les fantés ordinaires ont été bûes, on prend l'*Album Amicorum*, & faisant la revûe de ces grands Hommes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs Noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un Journal, où nous écrivons nos Remarques, à l'instant même que nous les faisons : rarement nous attendons jusqu'au soir ; mais jamais Voyageur *Allemand* ne s'est couché, sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de Montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir : qu'il y ait de la Neige ou non, il n'importe ; il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les Rivières, nous en devons savoir la Source, la largeur, la longueur du cours ; combien elles ont de Ponts, de Passages, & particulièrement où elles se déchargent dans la Mer. S'il reste quelque chose de l'Antiquité, un morceau d'un Ouvrage des *Romains*, la ruïne d'un Amphitéatre, le débris d'un Temple, quelques Arches d'un Pont, de simples Piliers ; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, si je voulois vous conter tout ce

Tom. I.

Pp

que

que nous remarquons en chaque Ville. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument.....

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous Edifice & Monument?

L'ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises?

L'ALLEMAND.

Les Eglises, les Abbayes, les Convens : il y a bien d'autres choses ; les Places Publiques, les Hôtels de Ville, les Aqueducs, les Citadelles, les Arsenaux.

LE MARQUIS.

Eh ! dites-moi, Monsieur ; quel tems avez-vous pour dîner, vous autres qui aimez les longs repas ?

L'ALLEMAND.

Dans nos Voyages, nous ne dînons point. La nuit est faite pour la débauche ; mais dîner ou non, il n'y a point de belle Maison, de beau Bois, de belles Fontaines, de beaux Jardins, que nous ne foyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau Devoir ! à ma fantaisie : belle *Obligation* !

L'ALLEMAND.

La plus belle que sauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux, & des Epitaphes : on fait bien que c'est par là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers & leurs Quaril-
lons, ni les Horloges, qui font passer les douze Apôtres avant que de sonner ; non plus que le Paradis Terrestre, & l'Arche de Noé, où tous les Animaux se remuent comme par Magie. Mais c'est en *Allemagne* qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là ; & je n'avois que faire d'en sortir pour de pareilles Inventions. Il ne sera pas hors de propos de vous apprendre certaines Coûtumes que les Voyageurs observent sans manquer. Par exemple, nous sommes fort curieux des Maisons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand
les

les Rois y font. Dans mon Voyage de *France*, je vis le *Louvre* l'Été, quand le Roi étoit à *Fontainebleau*, & *Fontainebleau* l'Hiver, quand la Cour fut revenuë à *Paris*.

LE MARQUIS.

Voilà une Couûume fort bizarre, ce me semble : les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles, que lors que la Cour y est.

L'ALLEMAND.

Chaque chose a sa raison ; & celle-ci est très considérable. Nous ne sortons pas de nôtre Pays pour faire la Cour : Si un *Allemand* vouloit être Courtisan, il le feroit de son Souverain, ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les Etrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous ; & vous jugez bien qu'il seroit impossible de les considerer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME de Sir Politick.

Cette raison est profonde : les *Allemands* n'ont pas le brillant des *François* ; mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vû l'*Angleterre* ?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long-tems.

LA FEMME de Sir Politick.

Et qui avez-vous connu là ?

L'ALLEMAND.

Personne : ce n'est pas nôtre couûume de connoître les gens du Pays où nous sommes, hors un Maître qui nous apprend la Langue par les règles de la Grammaire ; & en voici la raison. Les Naturels méprisent les Voyageurs ; tout au contraire les Etrangers se cherchent, & font amitié ensemble ; car ils ont un même intérêt, & il y a plaisir d'être avec des gens qui peuvent parler des Pays les uns des autres. Ainsi nous voyons les *François* en *Angleterre* ; les *Anglois* en *France* ; les *Flamands* en *Italie*, & les *Italiens* à *Bru-xelles*, ou ailleurs.

LA FEMME de Sir Politick.

Mais, Monsieur, au moins, vous avez bien vû les Raretés de nôtre Royaume ?

L' A L L E M A N D.

Je les ai toutes vûes, & elles sont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de *Westminster*, & sur tout l'Epitaphe de *Talbot**; le Portrait de *Henri VIII.* à *White-Hall* avec la Procession entrant dans *Boulogne*. Vous avez les Lions de la *Tour*, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues; qui sont Pieces fort curieuses.

* Jean Talbot
premier Comte
de Shrews-
bury, la terreur
des François. Il
fut emporté
d'un coup de
Canon devant
Châtillon près
de Bourdeaux,
en 1453.

L A F E M M E de Sir Politick.

Ce sont des choses dignes de très grande curiosité : vous pouviez neantmoins y ajouter beaucoup d'autres Merveilles.

L' A L L E M A N D.

J'estime fort le Combat des Coqs, la Course des Hommes, celle des Chevaux; les Harangues des Pendus, & la Cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier les Enseignes des Cabarets & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une chose que je n'approuve pas : c'est la coutume que vous avez en *Angleterre* de n'y point mettre d'Inscriptions, comme on fait à *Paris* & ailleurs; *AU LION NOIR*, *A L'OURS*, &c. au grand détriment de nos Compatriotes Amateurs de votre Langue, qui en considérant les Enseignes pourroient apprendre plusieurs mots nécessaires.

L A F E M M E de Sir Politick.

Cet inconvénient est certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remédiât, si vous vouliez bien le pétitionner.

L' A L L E M A N D.

Il y a encore bien des choses curieuses en *Angleterre*, les Rochers que le Diable a assemblés en pleine Campagne, les Fossés faits par le Diable pareillement à *New-Market*. *Oxford* & *Cambridge* sont pleins de Raretés. J'ai remarqué sur tout à *Oxford* la Lanterne du déloyal *Gui Faux* qui devoit mettre le feu aux Poudres, & qu'on garde soigneusement. On peut voir encore les Eglises de *Cantorbery* & de *Salisbury*.

L A F E M M E de Sir Politick.

Je suis pleinement satisfaite : il ne se peut rien désirer de plus.
C'est

C'est un beau métier que celui d'un Voyageur, quand il le fait comme vous : il est vrai qu'il est pénible.

L' A L L E M A N D.

Nul bien sans peine. Ce n'est pourtant pas là nôtre plus grand travail : les choses qui arrivent extraordinairement, & où nous sommes obligés de nous trouver, sont les plus rudes. Par exemple ; je suis à *Turin*, je suis à *Genes*, je suis prêt d'entrer à *Rome* ; si j'entens parler de l'Élection de l'Empereur, du Sacre du Roi de *France*, du Couronnement d'un Roi d'*Angleterre* ; d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée ; il faut prendre la Poste où l'on se trouve, & arriver à tems pour voir la Cérémonie.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Vous m'apprenez-là de grands misteres. De toutes les manieres de voyager, il n'y en a point de si admirable, après celle de *Sir Politick*, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il passe.

L E M A R Q U I S.

Suspendez vôtre Jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de sentiment.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Dites vos raisons.

L E M A R Q U I S.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aurez la bonté de les écouter : j'ai vû que les Honnêtes-gens se donnoient la peine de m'entendre.

L' A L L E M A N D.

A quoi bon tant de babil ?

L E M A R Q U I S.

Je ne fais pas le métier de Voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une Disgrace qui arrive à la Cour pour une belle Action. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Estatuës ; ne fut jamais le sujet de mes Voyages. On cherche à

connoître

connoître les Cours Etrangères, pour voir si on y peut faire quelque chose ; on cherche à pratiquer les Honnêtes-gens, & les Dames. Vous êtes *Angloise*, Madame ; & vous, Monsieur, vous avez vû l'*Angleterre* ?

L'ALLEMAND.

Je l'ai vû.

LE MARQUIS.

Posons le cas que j'y veuille demeurer quelque tems : voici la maniere que j'y tiendrois.

LA FEMME de Sir Politick.

Vous avez choisi l'*Angleterre* avantageusement pour nous qui la connoissons : c'est proceder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez nôtre Ambassadeur, que je connois s'il est Homme de Cour : & aussi-tôt, mille amitiés. *Comment avez-vous pû vous résoudre à quitter la Cour ? il faut bien qu'une Affaire d'importance vous amene ici ?* & cent autres choses que fait dire un Galant Homme à son Ami. Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriere de Complimens : & après mille Civilités, je lui dis quelque chose de mes Avantures ; ni trop, ni trop peu ; Remarquez : car il me souvient toujours qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon Secret avec lui.

LA FEMME de Sir Politick.

Quand vous auriez étudié sous Sir Politick, vous n'en sauriez guere davantage.

LE MARQUIS.

La Cour n'est pas une mauvaise Ecôle : on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux Politique, qu'on ait vû rarement chez le Roi, je lui apporte des Lettres de Recommandation de ses Amis ; & à peine les a-t-il lûs, que j'en reçois beaucoup de Civilité ; beaucoup. Après l'avoir assuré de mon très humble service, je répons à diverses questions qu'il me fait ; assurément bien : puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ses Connoissances, ajoutant adroitement quelque chose de la satisfac-

tion

tion qu'ont les Ministres, de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces, & m'acquiescer une grande liberté dans sa Maison. La Table d'un Ambassadeur est bonne; c'est une Retraite, s'il vous arrive une Affaire, un Combat, l'Enlèvement d'une Fille de Qualité, qu'on aime; ou quelque autre Action d'honneur. Cela fait; je cherche un *Anglois*, qui me présente au Roi.

L A F E M M E de Sir Politick.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire présenter par votre Ambassadeur?

L E M A R Q U I S.

Qui en doute, s'il est Homme de Cour? Il diroit galamment au Roi: *SIRE, voici Monsieur le Marquis de Bouffignac, qui sera bien connu de VOTRE MAJESTÉ par sa Réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par sa Personne; & le Roi répondroit, Je ne suis pas si peu informé des Affaires des Pays étrangers, que je ne sache la Qualité & le Mérite du Marquis de Bouffignac.*

L A F E M M E de Sir Politick.

Mais si votre Ministre est seulement Homme d'Etat?

L E M A R Q U I S.

Quoi? de ces Formalistes! qui croient toujours représenter le Roi leur Maître: je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez, morbleu! plutôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du *Marquisat*.

L A F E M M E de Sir Politick.

Vous n'avez donc point de *Marquisat*?

L E M A R Q U I S.

Vous venez de l'autre Monde: apprenez que les *Marquisats* ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres *Marquis de Cour*, (*BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE!*), nous faisons nous-mêmes notre Qualité, sans avoir besoin du Roi pour cela; comme en ont vos *Anglois* pour être *MY LORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambassadeurs; j'ai recours à l'industrie,

dustrie, & voici mes Machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de *White-Hall*, qui soit bon; & où viennent les plus Honnêtes-gens: j'y vais dîner trois ou quatre fois pour en rencontrer quelques-uns, & lier avec eux un peu d'amitié.

L' A L L E M A N D.

Comment un Etranger liera-t-il avec eux ce peu d'amitié aux Ordinaires? On dîne, on paye, & on s'en va.

L E M A R Q U I S.

Il y a mille choses à faire, que vous n'entendez pas.

L' A L L E M A N D.

Je voudrois bien les savoir, ces choses.

L E M A R Q U I S.

Je boi durant le repas à leur santé, sans oublier la Civilité Angloise, après avoir bû: si on parle de la bonté des Viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôties au beurre, me semblent meilleures que les lardées; je me creve de *Poudin*, contre mon Cûr, pour gagner celui des autres: & s'il est question de fumer au sortir de Table, je suis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on se sépare: les uns cherchent à jouïr, les autres vont à *White-Hall*; je suis les derniers, & quand le Roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa Personne. Ecoutez ma maniere, Madame; elle est assurément fort noble. Si-tôt que Sa Majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation: cela n'a-t-il point d'effet? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on se demande à l'oreille, *qui est ce François-là? Le Marquis de Bouffignac*, dis-je assez haut pour être entendu: le beau procédé les étonne; & je me rens maître généreusement de la Conversation.

L A F E M M E de Sir Politick.

On a bien raison de dire, que la Noblesse Françoisë a quelque chose, que celle des autres Pays n'a pas.

L E M A R Q U I S.

Le même soir je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue; mais on fait une révérence de certain air, qui attire

attire les yeux des Belles : & sans vanité, on a je ne sai quoi de galant, qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs ; *Mylord, Mylord, Mylord Duc* : je ne sai que dire après ; mais il n'importe : la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les Dames qui parlent François ; & dis en passant quelque méchant mot *Anglois* aux autres. La *My-lady* sourit pour le moins ; & quelquefois il se fait de petite Conversation, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, Monsieur, ce qu'il nous faut de l'*Angleterre* pour nos Courtisans, & pour nos Dames : non pas des Tombeaux de *Westminster* ; non pas *Oxford & Cambridge*. Cela est-il bien pensé, Madame ? décidez présentement en faveur des merveilles, que Monsieur vous a fait entendre.

L A F E M M E de Sir Politick.

Certes, je suis confuse de ces différentes merveilles, & mon esprit embarrassé ne sait où se prendre pour former le Jugement que vous attendez. Quand je songe à cette Curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation ; je suis prête à décider en faveur de l'*Allemand* : si je pense au Gentil *François*, l'*Alcibiade* de nos jours ; je suspens mon Jugement, & dis en moi-même : O ! la chose ardue, que de bien juger ! D'autre part : c'est une pensée judicieuse à l'*Allemand* de ne point voir les Naturels du Pays où il se trouve, pour en éviter le mépris ; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le Nom commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'admira la civilité du *François* à l'Ordinaire proche de *White-Hall* : sur tout, quand il se creve de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres. Cette pensée des Ordinaires me surprend, & je ne sai comment elle a pû tomber dans l'esprit d'un Etranger. Cela est d'un homme consommé dans les Affaires de notre Pays ; c'est ce que *Sir Politick* entendoit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux Projets.

L E M A R Q U I S.

On a des vûes comme un autre ; & on pense quelque fois ce

Tom. I.

Qq

que

que pensent les gens d'esprit : non pas que je veuille me comparer à *Sir Politick* ; à Dieu ne plaise que j'aye cette vanité-là !

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Assûrément mon Mari a quelque chose d'extraordinaire ; je le puis dire sans vous offencer : mais finissons la digression, & reprenons nôtre sujet. Voir le *Louvre* en Eté, quand le Roi est à *Fontainebleau* ; & *Fontainebleau* en Hiver, quand la Cour est revenue à *Paris* : c'est une prudence Allemande, qui ne peut venir que d'un très grand Sens ; car l'*Allemand* cherche la Maison du Roi, & non pas le Roi dans la Maison. Le *François*, au contraire, cherche les Rois, & ne se soucie pas de leurs Maisons. Or après avoir employé tous les moyens que l'Esprit humain peut fournir, il a recours à cette hardiesse Française, qui le fait parler au Roi, sans que le Roi lui parle, & qui le rend Maître généreusement de la Conversation, au grand étonnement de nos *Anglois*. Plus je considère la chose, plus je suis irrésoluë ; & ne sai qui des deux je dois couronner. Bien dirai-je que dans la maniere Allemande, vous êtes, Monsieur, le premier Homme de vôtre Nation ; & que nul des *François* n'est comparable à celui-ci dans la sienne.

L E M A R Q U I S.

Je suis content, Madame ; & les autres Nations ne me donnent point de jalousie.

L A L L E M A N D.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

J'ai fait seulement mon devoir.



SCENE III.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME de Sir Politick.

ME. DE RICHE-SOURCE.

TAndis que nos Maris songent au Bien des Etats, il m'est venu une chose dans la pensée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, si on en pouvoit venir à bout : mais en cela, Madame, j'aurois besoin de votre secours.

LA FEMME de Sir Politick.

Madame, sans savoir ce que vous voulez me communiquer, j'oserois affirmer que la pensée est considerable, & si pour l'exécution de quelque Projet, vous avez besoin de mon assistance, vous en pouvez disposer entièrement.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu, Madame, n'avez-vous point pitié de ces pauvres Esclaves, que la jalousie des Maris tient si cruellement enfermées ? Le cœur me saigne toutes les fois que je songe à la misère de leur condition.

LA FEMME de Sir Politick.

Les Esclaves de *Tunis* & d'*Alger* sont libres, si on compare leur Captivité aux fers de ces misérables Femmes ; & depuis que je réside à *Venise*, c'est la seule chose qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuses.

ME. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchans Hommes, qui tyrannisent de pauvres Dames sans aucun fruit : car j'ai assez bonne opinion de notre Sexe pour croire qu'elles ne laissent pas de faire l'Amour ; tant bien gardées qu'elles puissent être.

LA FEMME de Sir Politick.

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, a les Clefs de toutes

les Portes : non pas que ce soit de véritables Clefs ; l'Auteur mystérieux a voulu nous faire entendre sous un langage figuré , que l'esprit subtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

A ce conte , voir & jouir n'est qu'une même chose. Dieu me garde de blâmer la Joüissance ; j'estime que c'est le vrai but de toutes sortes d'Amitiés : mais c'est toujours un grand malheur à des Personnes bien nées , de se passer du beau Procédé , & de la belle Galanterie.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

En ce point , Madame , mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces Cérémonies amoureuses ? Je suis d'avis en fait d'Amour , qu'on retranche les choses superflües , & que sans s'amuser à l'inutilité des Prémisses , on vienne solidement à la Conclusion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Cependant , il est bien rude de n'avoir ni Jeu , ni Promenades , ni Collations , ni Assemblées : j'aimerois autant mourir , pour moi , que de ne jouir pas de tous les divertissemens que peut donner un Honnête-homme.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Frivoles amusemens de personnes oisives ! Je ne plaindrois pas , moi , celles qui pourroient employer solidement certaines heures sans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement ; & il n'y a rien que je n'entreprenne , pour sauver des fureurs de la jalousie ces innocentes Victimes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame , sans nous effrayer des difficultés que nous trouverons , n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du beau Monde ? Comme elles n'ont jamais rien vû , elles ont assurément un fort méchant air ; & ce seroit un grand plaisir de leur pouvoir apprendre la belle Maniere.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Tout beau, Madame; changeons de discours: voila Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire: je vais les engager dans une Conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Mais prenez garde de vous découvrir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine: je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCENE IV.

TANCREDE, LA FEMME *de Sir Politick*, ANTONIO,

ME. DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MES Dames, je vous amene un Honnête-homme de mes Amis, qui souhaite d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Nous sommes trop obligées à sa civile Curiosité, & à sa Civilité curieuse: bien fâchées de ne pouvoir répondre par mérite condigne à la courtoise envie qu'il a eue de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modestie sied bien aux personnes dont les bonnes qualités sont aussi connues que les vôtres.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je suis d'un Pays où l'on parle avec franchise: j'ose dire que vous nous trouverez certain air, & des manières qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Venitiennes: mais où les auroient-elles prises, les pauvres Femmes? C'est le beau Monde qui les donne.

donne, & elles ne voyent que des Maris. Helas ! elles sont bien à plaindre !

A N T O N I O.

Je vous assure, Madame, que j'en ai plus de compassion que vous : jusques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, selon la coutume du Pays, à rendre une Femme malheureuse.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Paris est le Paradis des Femmes. Quand un Honnête-homme se marie, il fait bien que la Femme ne peut pas vivre sans quelque petite inclination ; & qu'autre chose est un Epoux, autre chose un Galant. S'il y a un Bal, un Balet ; quelque Assemblée, où il faille paroître & se faire des Amans ; le Mari va chercher par tout les Pierreries, connoissant bien que ce n'est pas pour lui qu'on se pare : mais comme je viens de dire, il est Honnête-homme. Dame aussi ; les Femmes vivent à peindre avec leurs Maris. Elles les caressent, elles les flatent, elles les baissent ; elles leur témoignent tant d'Amitié ; ce n'est que douceur d'un côté, & complaisance de l'autre. C'est un si bon ménage !

A N T O N I O.

L'heureuse vie dont vous me parlez ! Tous les Maris jouissent-ils de ce bonheur-là ?

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Quasi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épousé des Prudes.

A N T O N I O.

Qu'appellez-vous des Prudes ?

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Ces Femmes incommodes, fâcheuses, de méchante humeur.

A N T O N I O.

Cela est trop général : je ne connois point encore les Prudes.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Ces Personnes sauvages, retirées ; qu'on nomme fort ridiculement *Femmes de Bien* ; des Vertueuses de profession que les honnêtes gens n'abordent

n'abondent pas, & qu'on laisse dans les Familles pour faire enrager les Maris.

T A N C R E D E.

Ces accidens-là sont heureusement fort extraordinaires; car c'est une vraie damnation, d'épouser de ces Femmes qui croient qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne font point l'Amour.

A N T O N I O.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs: ils n'estiment que ces Femmes-là dans les maisons.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Grand abus: c'est de-là que viennent tous les desordres de vos Familles.

A N T O N I O.

J'en demeure d'accord avec vous.

M E. D E R I C H E - S O U R C E, à LA FEMME de Sir Politick, *bas.*

Madame, je le tiens Homme d'honneur.

L A F E M M E de Sir Politick, *bas.*

Et moi pareillement.

M E. D E R I C H E - S O U R C E *bas.*

J'en réponds. *Haut.* Monsieur, je ne me suis jamais trompée en physionomie: je jurerois que vous êtes un Homme sûr; un Homme à qui on se peut fier de toutes choses.

A N T O N I O.

Jusques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé personne.

T A N C R E D E.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Eh! bien; c'en est assez: nous vous recommandons le Secret. Sachez que nous avons fait le dessein, Madame & moi, de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

A N T O N I O.

Voilà justement mon Projet.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée:
après

après cela je ne désespérerai jamais de ma bonne Fortune.

T A N C R E D E.

Mais encore où aboutit ce Projet?

A N T O N I O.

D'établir à *Venise* la douceur des bons Ménages.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Et pour y parvenir de mettre ces pauvres Femmes dans le Commerce du beau Monde.

T A N C R E D E.

Voyons un peu par où il faut commencer.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Je n'y voudrois pas tant de finesse : prions-les à un Bal dez ce soir. Un Impromptu réussit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Il faut pourpenser les choses avec loisir & méditation : & puis, les Dames de *Venise* ne vont pas au Bal chez les Etrangers.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Je l'ai pensé d'abord comme vous : mais j'ai crû que la considération qu'on a pour *Sir Politick* en pouvoit ôter toute la difficulté.

T A N C R E D E.

Ne cherchez plus rien après cela : c'est la seule chose qu'il y avoit à trouver.

L A F E M M E de *Sir Politick*.

Il faut avoüer que la grande opinion qu'on a de mon Mari, peut applanir bien des choses.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Nous ne sommes plus en peine de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

T A N C R E D E.

Il faut s'en remettre à Monsieur : personne au monde n'y peut réussir si bien que lui.

A N T O -

A N T O N I O.

Je m'en charge volontiers ; & vous répons de vous en amener cinq ou six des Principales.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Ce seroit un grand Coup d'y pouvoir faire venir la Dogesse : telle Gravité que la sienne autoriseroit fort l'Assemblée.

T A N C R E D E.

Il gouverne tout dans sa Maison.

A N T O N I O.

C'est celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela se fasse bien-tôt ?

T A N C R E D E.

Le plutôt, est le mieux.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Dez ce soir : pourquoi différer ?

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Sans en parler à nos Maris ?

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux, d'avoir si bonne Compagnie.

L A F E M M E *de Sir Politick.*

Ce fera donc pour ce soir, puis que Madame l'a résolu.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Songons à disposer toutes choses pour le Bal.

A N T O N I O.

Fort bien : de mon côté je m'en vai disposer les Dames, à venir honorer votre Fête.



S C E N E V.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME *de Sir Politick*,
TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Alons, Madame, travaillons un peu à nôtre Affaire : ces Messieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous serions peu civils aux Dames de leur refuser nos Services, dans une chose galante comme celle-ci

TANCREDE.

Commandez seulement ; vos ordres seront exécutés.

L'ALLEMAND.

Je suis prêt à tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut disposer les Siéges : Un grand Fauteuil pour la Dogesse sur une Estrade ; des Chaises à dos pour les Femmes de Sénateurs ; puis des Siéges plians pour les Etrangers & pour nous, comme on a coûtume de les ranger.

LA FEMME *de Sir Politick*.

Madame, il faut excuser une *Françoise*, qui ne connoît que les usages de son Pays : j'ose vous dire neantmoins que vôtre ordonnance n'a pas la gravité requise pour une telle occasion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame, en toute autre chose je vous céderai volontiers ; mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'est fait Bal, ni Assemblée à la Ville où je n'aye été. J'en ai vû même au *Louvre* assez souvent ; car mon Mari étoit comme de la Cour, par les Amis que nous y avions. J'en ai vû chez Madame la Comtesse, chez Madame la Princesse de *Conti*, où j'ai fort bien observé comme les choses devoient aller ; & il n'y a point

point d'Année que je n'aye donné moi-même quelques Fêtes fort jolies, qui valoient bien les grandes Assemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choses qu'on a vûes, & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Achevez, Madame, ce que vous avez à représenter.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joye) je donnai les Violons aux Dames de ma Cotterie ; d'une maniere aussi galante que chose qui se fut passée de tout l'Hiver. Je commençai par un Souper-Collation, qui étoit un Ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des Cadeaux ; mais tout y étoit excellent : des Viandes prises si à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles eussent été un peu dures ; un quart-d'heure plus tard, elles auroient commencé à se passer : on n'en trouve point de même ailleurs ; & mon Mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La Sale étoit éclairée comme en plein jour ; pas un siège qui passât l'autre, & la place pour dancer à ravir. Des *Suisses* à la porte, qui ne laissoient entrer que les gens priés ; l'Elite de la Cour & de la Ville, avec la Parenté, cela s'entend, & les Amis particuliers de la Maison. Au milieu du Bal je me dérobai finement pour me déguiser, & faire une Mascarade entre nous ; rien que de la Famille. Nous la dançâmes sans que personne nous reconnût, & si-tôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme si de rien n'eût été. Chacun se tuoit à deviner, sans en approcher de mille lieux : c'est le plus grand plaisir d'une Mascarade ; & je vous avouë que ç'a été le plus heureux soir de toute ma vie.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Madame, pour ce qui se fait à votre Cour, je n'en parle pas : mais sachez qu'un Bal de République demande un peu plus de mesures ; & quand vous songerez qu'une Dogesse & des Femmes de Sénateurs seront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, votre ordonnance.

Rr 2

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Dites vôtre sentiment.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle sorte qu'elles représentent un petit Sénat : la Dogesse comme dans un Trône, & les Sénatrices aux deux côtés sur des Bancs. Ce leur sera une chose agréable de tenir la place de leurs Maris, & courtoisie à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame, mais je voudrois qu'il y eût au Trône de petites Figures en bosse fort bien taillées, & de beaux Feuillages au dos des Bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame ! y a-t-il rien de mieux pensé !

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le Sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les Femmes ensemble ? La pensée est judicieuse, je l'avouë ; mais je ne me dédis pas : nôtre maniere Françoisë est plus galante ; & il est fort suffisant à Madame la République de ne prendre pas les modes de *Paris*, quand tout le monde court après. Je ne suis, morbleu, point Homme de République : d'un Pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je sai fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à *Paris*, & personne ne m'apprendra rien en fait de Bal & d'Assemblée : mais s'il faut observer de telles Cérémonies dans une République ; Dame, je m'en rapporte : elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Dans la suite de la fréquentation, vous pourrez leur inspirer vos Galantises : pour la première fois, il faut de la gravité.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je sai me rendre à la raison ; ne me plût-elle pas : allons, Madame, disposer toutes choses comme vous le jugez à propos.

SCENE

S C E N E V I.

T A N C R E D E , A N T O N I O .

T A N C R E D E .

Nous avons donné bien des affaires à nos Folles : elles ont été je ne fai combien de tems à disputer sur la maniere dont il faut recevoir la Dogesse , quelle place , quels sièges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenuës d'un appareil le plus ridicule du monde.

A N T O N I O .

Je me suis bien douté que nôtre Conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

T A N C R E D E .

Mais , dites-moi , que ferons-nous de ceci , & comment finir la Comédie ?

A N T O N I O .

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse , sur quelque indisposition imaginaire.

T A N C R E D E .

Cela ne me contente pas.

A N T O N I O .

Que voudriez-vous davantage ?

T A N C R E D E .

Je voudrois que vous leur menassiez une Entremetteuse , & quelques Filles , qui représentassent la Dogesse , & des Femmes de Sénateurs.

A N T O N I O .

Vous m'inspirez-là une pensée fort plaisante , & fort aisée à exécuter ; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la Compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir , & laissez-moi le soin du reste.

S C E N E

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR PAMFILINO.

ANTONIO.

JE suis fort en peine de ce que pensera V^{otre} Excellence, d'un dessein de Divertissement que nous avons fait, Mylord *Tancrede* & moi; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous estimez assez.

PAMFILINO.

Quand vous m'aurez dit quel est ce Divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera : parlez.

ANTONIO.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangères assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules Personnes que j'aye jamais vûes; la première est une *Angloise*, grave, composée; fautive en discours, en Politique; en Prudence sottement mystérieuse: l'autre est une petite *Françoise*, d'un esprit tout opposé; elle n'aime que le beau Monde, ne parle que du *bel Air*, de la *belle Maniere*; se croit Délicate, Galante, Polie; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les Femmes de Marchands les plus grossières.

PAMFILINO.

Que voulez-vous faire de ces deux Femmes? Il est tems de les mettre à quelque usage: achevez.

ANTONIO.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux Femmes, plus ridicules encore que je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames *Venitiennes* de la déplorable Captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les Coûtumes, l'Air, la Maniere, le Procédé des Femmes les plus galantes.

PAM-

P A M F I L I N O.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour ; mais j'espère que le dessein de vos Dames ne réussira pas aujourd'hui.

A N T O N I O.

Ce n'est rien encore ; apprenez jusqu'où va leur extravagance : la petite *Françoise* veut donner le Bal ce soir à vos Femmes , & l'*Angloise* voudroit que la Dogesse y fût ; disant gravement que telle Gravité autoriseroit fort l'Assemblée : Mylord *Tancrede* , pour s'en divertir , a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs Maisons , & qu'il n'y avoit rien de si facile pour moi que de les amener. J'y ai consenti ; & me voila chargé de faire venir la Dogesse , & cinq ou six Femmes de Sénateurs chez nos deux Folles.

P A M F I L I N O.

Comment vous acquitterez-vous de cette Commission-là ?

A N T O N I O.

Le Mylord voudroit que je leur menasse..... Oserois-je dire le mot devant Votre Excellence ?

P A M F I L I N O.

Dites hardiment.

A N T O N I O.

Une Entremetteuse & des Filles , pour représenter la compagnie qu'elles demandent : mais.....

P A M F I L I N O.

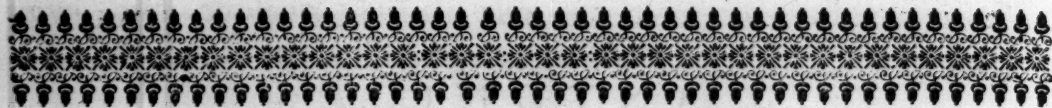
Mais que rien ne vous en empêche : cela se peut faire avec des Etrangers. Il me souvient qu'étant à *Paris* fort jeune , on me faisoit essuyer souvent de ces tours-là : on me produisoit des Princesses , qui se trouvoient des Filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une Entreprise si heureusement commencée , je prens la chose sur moi.

A N T O N I O.

Avec un si bon Garant que Votre Excellence , nous travaillerons sans scrupule à nous donner ce Divertissement-là.

Fin du troisième Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA
FEMME *de Sir Politick*, ME. DE RICHE-SOURCE,
TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND,
UN VALET *du Signor Antonio*.

SIR POLITICK.

MA Femme, que vois-je? Le Sénat doit-il tenir ceans aujourd'hui?

LA FEMME *de Sir Politick*.

Monfieur, vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire; dont vous ne ferez pas fâché.

ME. DE RICHE-SOURCE à SIR POLITICK.

Vous parlez mieux que vous ne pensez. Oûi, le Sénat doit se tenir ceans aujourd'hui. Remerciez vos Femmes, Messieurs, remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là?

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu fais que je ne m'informe pas de tes actions, ne t'informe pas des miennes. C'est le moyen d'être toujours bien ensemble.

SIR

SIR POLITICK.

Dans les Familles , comme dans les Etats , il importe à celui qui gouverne , de savoir tout ce qui s'y passe.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien ! il faut donc vous en instruire. Apprenez que la Dogesse va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La chose en soi nous est grandement honorable : mais je veux en savoir le Projet , & par quels Instrumens elle s'est faite.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur *Antonio* nous est venu voir avec Mylord *Tancrede* ; & après plusieurs discours sur la Captivité des Dames de *Venise* ; enfin nous sommes demeurés d'accord qu'elles ne laissoient pas d'aller au Bal , & que même il ne seroit pas difficile de les obliger à venir ceans : là-dessus le Seigneur *Antonio* s'est fait fort d'y amener la Dogesse , & quelques Nobles *Venitiennes* avec elle.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans leurs Maisons.

SIR POLITICK.

C'est la premiere Affaire de hazard qui soit jamais entrée dans la mienne : je n'aime pas les Présens de la Fortune , & je ne fais comment je recevrais un Royaume , qui me viendrait sans Projet & sans Politique.

TANCREDE.

Permettez-moi de vous dire que jamais Affaire ne fut moins de hazard que celle-ci : & n'en déplaise à vos Dames , la part qu'elles y ont est fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de votre Gravité & de votre Sagesse , nous ne verrions ceans ni Dogesse , ni Femmes de Sénateurs. C'est l'effet de vos Projets , & de votre grande Politique , exercée depuis si long-tems.

SIR POLITICK.

La chose avoit besoin d'être expliquée : oui , vous me faites comprendre facilement , que nous ne devons rien au hazard ; on fait

Tom. I.

Sf

plus

plus d'estime de moi que je ne vaux, je le confesse : mais rendons honneur pour honneur, & songeons à bien recevoir une si auguste Compagnie. Je n'ai pas oublié nos Rangs d'*Angleterre*, & n'ignore pas ce que doit un *CHEVALIER* à un *LORD* : neantmoins, comme nous sommes à *Venise*, & que la Fête se fait dans ma Maison, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

T A N C R E D E.

J'honore trop votre Vertu, pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit, ici, & ailleurs : outre que personne n'est capable de s'aquitter de cet Emploi-là si bien que vous.

L E M A R Q U I S.

Monsieur *Politick*, saluë-t-on la Dogesse ?

S I R P O L I T I C K.

Oùi vraiment, on saluë la Dogesse, avec des Inclinations profondes, & des Révérences bien basses.

L E M A R Q U I S.

Je demande si on baise ?

S I R P O L I T I C K.

Baiser à *Venise* ! baiser une Dogesse ! Ma Femme, votre Gentil *François* demande si on baise la Dogesse ?

L E M A R Q U I S.

Je ne sai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des Femmes de Qualité. J'ai baisé deux Duchesses en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole ; & des Maréchales de *France*, quantité.

U N V A L E T du Signor Antonio.

Le Seigneur *Antonio* m'a envoyé ici pour vous dire que la Dogesse va venir : elle est en chemin à l'heure que je vous parle.

S I R P O L I T I C K.

Allons, Messieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle Cérémonie : comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier ; les deux Femmes suivront pour faire les Honneurs du Logis : Madame
fera,

fera , s'il lui plaît , un Compliment à la Françoisé. Mylord & le Mari de Madame suivront après , & ces deux Messieurs ensuite.

LE MARQUIS.

Je ne suis point un Trouble-Fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'*Allemand*, & moi de Misérable : aller derriere un Bourgeois à la Cérémonie, sont les graces qu'on nous fait ceans. Ce n'étoit pourtant pas la même chose à *Paris* : car, sans vanité, ces petites gens de Ville ne mettoient pas le pied au *Louvre*, que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cède ; non pas en Qualité de Mylord, fut-il Duc ; un Marquis *François* brave & bien vêtu ne cède à personne ; mais après les Obligations que j'ai au Duc de *Buckingham*, je ne disputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces Rangs ici sans conséquence, pour le présent : ne troublez pas, je vous prie, un Personnage qui va faire une grande Action à la tête de cette Compagnie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un Impertinent ?

LE MARQUIS.

Bourgeois, remerciez le Lieu où nous sommes : sans le respect de la Dogesse, qu'il faut recevoir, & la considération de ces Messieurs, je vous apprendrois à parler.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Allez, petit Suivant ; c'est bien à vous de faire comparaison avec mon Mari.

TANCREDE.

Eh ! Messieurs, voilà la Dogesse : remettez vos querelles à une autre fois, & laissez parler *Sir Politick*.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine, le reste ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence, Messieurs, silence.

Sf 2

SCENE

S C E N E I I.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES
DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENA-
TEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEM-
ME *de Sir Politick*, TANCREDE, LE MARQUIS,
L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME.
DE RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK, *haranguant* LA DOGESSE.

SI la bonne Réception se mesuroit par la grandeur, & la déco-
ration des Bâtimens, par les Lambris dorés, & les riches Ta-
pisseries; VÔTRE SERENITE', Madame, & Vous, très Ex-
cellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçûes dans la
petite & simple Maison de cettui vôtre plus qu'humble Serviteur:
si vous cherchez à loger dans les Cœurs, plutôt que dans les Pa-
lais, vous trouverez les nôtres enrichis de zele, garnis de fidélité,
remplis d'affection, revêtus de services & de devoirs pour la Ré-
publique en général; pour VÔTRE SERENITE', & Vos
EXCELLENCES en particulier. Ne croyez pas, s'il vous plaît,
en voyant ce peu que nous sommes, recevoir seulement l'offre de
nos vœux: figurez-vous de voir ici les Députés des plus belliqueu-
ses Nations, qui viennent vous en rendre leurs hommages. My-
lord, ma Femme, & moi, mettons à vos pieds l'*Angleterre*, l'*E-
cosse* & l'*Irlande*: ces deux Messieurs & Madame vous offrent la
France, grand & puissant Royaume, s'il en fut jamais; & Mon-
sieur, qui réunit en soi mille intérêts differens, vous présente les
vastes Provinces de la *Germanie*. Voila, très Sérène Dogesse, &
très Excellentes Sénatrices, tout ce que je puis dire en public: mais
Vôtre SERENITE' me permettra de confier à son oreille quelque
chose de particulier, dont ces Messieurs & ces Dames ne seront
pas

pas scandalisés, s'il leur plaît. *Bas.* Je vous dirai en confidence, Madame, que nous allons établir, Dieu aidant, la Circulation; Projet merveilleux, qui par des Canaux, inconnus au reste des Hommes, fera venir une abondance de Richesses dans cet Etat.

L A D O G E S S E.

La République vous est fort obligée; je dis fort: & le Doge mon Mari; mon Mari le Doge, vous en remerciera en particulier, comme nous faisons au nôtre. *Bas.* Quant à ce que vous m'avez dit à l'oreille, vous m'obligerez de mettre à part quelque chose pour moi; quand vous ferez venir tant de Biens dans cet Etat.

S I R P O L I T I C K, à part.

Voici de la Corruption jusqu'à dans la Maison du Doge! Cela n'arriveroit pas, s'il y en avoit quatre, comme j'ai dit: ils s'observeroient les uns les autres. A L A D O G E S S E. Cette réitération des Obligations que nous veut bien avoir la République, nous assure d'une double Reconnoissance; dont l'une nous regarde, comme Personnes publiques, & Députés de ces grandes Nations, l'autre comme des Particuliers affectionnés à son service.

L E M A R Q U I S.

J'admire cet Homme; il tourne toutes choses comme il lui plaît.

S I R P O L I T I C K.

Pour la repetition de *Doge*; qui ne voit, Madame, qu'elle marque deux fois votre Dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence.

L E M A R Q U I S.

Autre Version excellente, qui vaut la première, pour le moins.

S I R P O L I T I C K, à part.

Puis qu'elle est intéressée, il faut la gagner politiquement par l'Interêt. A L A D O G E S S E. Un mot à l'oreille de Votre Sérénité. Nous aurons soin de votre Maison; ce n'est rien dérober au Public, car votre Rang a besoin d'être soutenu. Il se fera pour vous une petite Circulation particulière; je n'en dis pas davantage.

L A D O G E S S E *Bas.*

Vous avez raison, Monsieur *Politick*; nous sommes obligés à beaucoup de dépense.

L E

LE MARQUIS.

J'enrage, morbieu, quand il parle bas; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

ME. DE RICHE-SOURCE à LA DOGESSE.

Vous aurez la bonté, Madame, d'excuser des Personnes mal préparées à vous recevoir: car enfin..... c'est qu'après tout..... effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames, elles auront un peu moins d'excuses: j'espère de leur faire voir quelques manieres assez galantes, qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE.

Point d'excuses entre Amies: nous venons vous voir sans façon.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, ce qu'a dit *Sir Politick* dans sa Harangue: Votre Sérénité veut se loger dans les Cœurs.

LA FEMME de *Sir Politick* à son Mari.

Monsieur, voici le Signor *Antonio*, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK au SIGNOR ANTONIO.

Le respect que j'ai pour la présence Sérène, ne me permet pas de vous témoigner assez combien je fais connoître & reconnoître la grande Faveur que ce m'est.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de votre amitié, m'a fait entreprendre une chose assez extraordinaire: mais je me tiens assez heureux si j'ai réussi.

LA FEMME de *Sir Politick* à LA DOGESSE.

Madame, je crains que VÔTRE SERENITE' ne soit amusée ici trop long-tems. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où se doit faire le Bal.



SCENE

S C E N E I I I .

T A N C R E D E , L E M A R Q U I S .

T A N C R E D E .

L Aissons-les aller prendre leurs places , & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais ouï si bien parler ?

L E M A R Q U I S .

De ma vie. J'ai ouï mille Sermons : & de si hauts, qu'il falloit être bien Savant pour les entendre ; j'ai ouï des Ouraïsons Funébres admirables, je dis admirables : mais, à la damnation de mon Ame, je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

T A N C R E D E .

Il y a beaucoup de choses relevées , & j'y en ai trouvé aussi de fort agréables.

L E M A R Q U I S .

J'ai remarqué un joli trait. La Maison de *Sir Politick* n'est pas grande, ni bien meublée : il a donné le change à la Dogesse adroitement ; la faisant loger dans nos Cûrs, plutôt que dans un Palais. Là-dessus il fait merveille : il enrichit nos Cûrs de zele, les garnit de fidélité, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle se trouve admirablement logée. C'est un tour d'adresse, Mylord, & j'avouë qu'il m'a plû extrêmement.

T A N C R E D E .

Je m'assûre que peu de gens y ont pris garde.

L E M A R Q U I S .

J'avois une inclination merveilleuse pour les Sciences : mais je n'ai osé lire que des Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me prît pour un Pedant. Avec cela, le naturel demeure toujours ; & quand j'entens de belles choses, je les connois aussitôt.

T A N -

T A N C R E D E.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats, que nous avons mis aux pieds de la Dogesse.

L E M A R Q U I S.

Ah ! rien de plus grand ; de plus manifique : & trop ; il m'en reste un escrupule, qui m'inquiète, je le confesse.

T A N C R E D E.

Quelle inquietude en pouvez-vous avoir ?

L E M A R Q U I S.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

T A N C R E D E.

Qui diable s'en donneroit la peine ?

L E M A R Q U I S.

Ce ne feront pas des gens considérables : mais il y a de petits Ecrivains dans les Pays étrangers, qui ont des Correspondances obscures, par où ils font tout savoir au Cardinal de *Richelieu*. Ce Ministre fait tout.

T A N C R E D E.

Et quand il fauroit ceci, que pourroit-il vous en arriver ?

L E M A R Q U I S.

Que pourroit-il m'en arriver ! Eh ! rien ; rien qu'une disgrâce ! Privation de Cabinet, Exil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? Faire ici le Député de la *France* ; qui offre le Royaume de son chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

T A N C R E D E.

Ce font de simples Civilités.

L E M A R Q U I S.

Des Civilités ! d'offrir un Etat ?

T A N C R E D E.

Sir Politick a fait la même chose de l'*Angleterre*.

L E M A R Q U I S.

Peut-être en a-t-il la Commission. Un Vieux Politique comme lui ne fait rien mal à propos. Sur ma parole, il fait bien par où en sortir.

T A N-

T A N C R E D E.

Il est vrai que cet Homme-là ne s'engage à rien légèrement.

L E M A R Q U I S.

J'en suis sûr : mais il a tort d'embarquer les autres ; c'est avoir bien peu de considération pour ses Amis.

T A N C R E D E.

L'affaire est faite : il faut empêcher qu'elle ne produise de méchans effets en *France*.

L E M A R Q U I S.

Il n'y a plus de remède, que celui de garder le secret.

T A N C R E D E.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

L E M A R Q U I S.

Insinuez, je vous prie, la même discrétion aux autres : sans rien dire de mon appréhension, toutefois. Vous savez, mon Maître, comment il faut servir ses Amis.

T A N C R E D E.

Laissez m'en le soin : je vais faire un intérêt commun du secret ; & j'ose vous assurer qu'on n'en parlera point.



SCENE IV.

On leve un Rideau, & on voit la Sale du Bal, où l'ENTREMETTEUSE se disant DOGESSE est dans le Trône, & les DEMOISELLES, qu'on prend pour les NOBLES VENITIENNES, sur des Bancs.

L'ENTREMETTEUSE prise pour DOGESSE, & les FILLES faisant les FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME de Sir Politick, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-SOURCE.

LA DOGESSE *bas.*

ME voici comme une vraye DOGESSE : quarrons-nous dans ce Trône, & faisons un peu de Nôtre Sérénité. *Haut.* Mes Filles..... *Bas.* J'oubliois déjà.... *Haut.* Sénatrices, tenez bien la Place de vos Maris.

Une des prétendues FEMMES DE SENATEURS.
Nous saurons fort bien tenir nôtre Rang.

LA FEMME de Sir Politick à ME. DE RICHE-SOURCE.

He bien ! Madame ; êtes-vous convaincuë ? Vos Fauteuils & vos Chaïses à-dos auroient-elles fait le même effet ? Ces pauvres Dames sont si transportées de joye, qu'elles ne sauroient se contenir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuser une Etrangere : mais avouëz que je me suis renduë de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un Air harmonieux avant que de commencer la Dance?

LA

L A D O G E S S E.

Un peu de Mélodie : j'aime la Mélodie.

S I R P O L I T I C K.

Musique, une Pièce harmonieuse.

On joie une Piece ridiculement grave.

Ceci est profond & grandement cromatique. Il suffit. Signor Antonio, fachez de SA SERENITE', si elle me voudroit faire l'honneur de dancer une *Pavane* avec le très humble & très dévoué Serviteur de la République.

A N T O N I O.

Je vais le savoir. *A la DOGESSE, bas.* Il faut dancer une *Pavane* avec Sir Politick.

L A D O G E S S E *bas.*

Je ne la fai pas.

A N T O N I O *bas.*

Il n'importe.

L A D O G E S S E *bas.*

Comment ferai-je?

A N T O N I O *bas.*

Comme lui : regardez ce qu'il fera, & faites de même.

S I R P O L I T I C K.

Madame, je prens la liberté de dancer une *Pavane* avec Votre SERENITE' : d'autant plus hardiment, que cette Dance grave me semble convenir à la Dignité de DOGESSE.

L A D O G E S S E.

Vous avez raison, Monsieur Politick : me voila prête; dançons quand il vous plaira.

S I R P O L I T I C K.

J'ai lû beaucoup de Traités de la Dance, & j'ai trouvé dans tous, qu'il appartenoit à l'Homme de mener la Femme : mais avec vous, Madame, ce Privilege honorable n'a point de lieu. C'est à Votre SERENITE' de mener, & à moi de me laisser conduire.

L A D O G E S S E.

Signor Antonio ; Monsieur Politick veut que je prenne la place

de l'Homme : cela est extrêmement civil ; que me conseillez-vous ?

A N T O N I O.

Je vous conseille , Madame , de laisser toutes choses dans l'ordre accoutumé. Votre SERENITE' n'est pas venuë ici pour ôter aucun avantage à *Sir Politick*.

Sir Politick mene, elle dance la Pavañe ridiculement, faisant tout ce que fait Sir Politick, qui dance aussi ridiculement qu'elle, avec sa gravité ordinaire.

S I R P O L I T I C K après avoir dancé.

Cette Dance est Politique extrêmement , & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un Bal où il y eût un Général d'Armée, je dancerois *la Pyrrhique*, Dance militaire.

T A N C R E D E au MARQUIS.

Le raffinement de respect étoit ingénieux à *Sir Politick*, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

L E M A R Q U I S.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point : cela ne s'est pourtant jamais fait à Dance du monde , & il n'y a point d'Homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de bons Countes aux *Créquis* & aux *Bassompierres* à mon retour.

T A N C R E D E.

Tandis que vous êtes ici , il faut s'accommoder aux manieres du Pays.

L E M A R Q U I S.

Je le voi de reste : mais retournons à la Dance. Signor *Antonio*, Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on dance les *Branles* ? C'est proprement ce qui fait un Bal.

A N T O N I O.

Que voulez-vous dire par vos *Branles* ?

L E M A R Q U I S.

Vous ne savez ce que c'est ?

A N T O N I O.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le seul Gentilhomme de l'Europe, qui ne sache pas son *Branle simple*, le *Gai*, le *Poitou*, & le *Montivandé*.

ANTONIO.

Aussi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les Courantes : vous les ignorez !

ANTONIO.

Non pas les Courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les dancer avec vos Dames ; aussi bien ne garde-t-on aucune règle à votre Bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'*Allemand*, & faisons-nous raison nous-mêmes. Je veux attaquer cette Brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de dancer une Courante avecque moi ?

L A D A M E.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place, place à Madame. La Courante, Violons, & de mesure, je vous prie ; je ne prendrois pas plaisir à me voir hours de cadence. Cette révérence est assez cavaliere, ce me semble ; elle ne sent pas le Baladin. Battons du pied pour prendre le tems. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos, cela ! mais ces Couquins de Violons m'ont déjà mis hours de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court est de recommencer. Vous ne savez ce que vous faites, Violons : je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, si vous me faites manquer, je vous le pardonne. *Quand la Courante est dancée.* A la fin j'en suis venu à bout ; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de Diable avec ces maudits Violons. J'ai dancé tout un hiver à *Paris* (chacun le fait) sans avoir jamais fourti de cadence. Il faut tout dire ; c'étoit les Vingt-quatre.

T A N-

T A N C R E D E.

Je ne sai ce que vous avez fait à *Paris* : mais ici , c'est d'ancer admirablement.

L E M A R Q U I S.

Non pas cela : assez en Homme de Qualité. Je voudrois vous pouvoir régaler d'une *Vignone* , & d'une *Belleville* : il n'y a pas moyen. Ce n'est qu'à la Cour , qu'on peut d'ancer les Figurées.

T A N C R E D E.

Ne dancerez-vous pas encore avec quelque autre Dame ?

L E M A R Q U I S.

Je ne veux , morbieu , pas perdre ma réputation : j'en suis bien fourti ; d'ance qui voudra. Mylord , je veux vous faire une Confid'ence. Cette Belle , avec qui je viens de d'ancer ; elle m'aime , & ce sont des œillades : il n'y a rien de pareil.

T A N C R E D E.

Toute Femme qui n'a point de liberté , est prête à faire l'Amour , quand elle en trouve l'occasion.

L E M A R Q U I S.

Ce n'est pas ce que vous pensez : le Cûr est pris sur ma parole.

T A N C R E D E.

Je commence à m'en appercevoir. Tenez ; elle vous regarde.

L E M A R Q U I S.

Ne faites pas semblant de rien voir , & soyez discret , je vous prie. Ce n'est pas un jeu à *Venise* , que d'être aimé de la Femme d'un Sénateur.

T A N C R E D E.

Je vous en répons : mais je sai me taire ; soyez assuré de ma discr'etion.

L E M A R Q U I S.

Je me fie à vous , Mylord : & c'est m'y fier de ma vie.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Allons , ça : aquittons-nous de nôtre promesse. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choses , & des manieres ; enfin , je vais faire pour l'amour d'elles , ce que je n'ai pas fait il y a quinze ans.

M R.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Elle va dancier la *Sarabande* : c'est une merveille. Quand nous nous mariâmes , on se mettoit à genoux devant elle , pour la voir dancier.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Qui est - ce qui se souvient ici de *la Petite Suzon* ? Mon Ami , t'en souviens-tu ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oui , Mamie , & je souhaite que tu donnes autant de plaisir à la Compagnie , que tu en donnois en ce tems-là.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Voici donc *la Petite Suzon* , qui va dancier la *Sarabande*. Des Castagnettes ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Des Castagnettes ? des Castagnettes ?

T A N C R E D E.

On n'en trouve point.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a remede ; mes doigts m'en serviront : essayons. Cela ne va pas mal.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde , Messieurs , je vous prie.

ME. DE RICHE-SOURCE, *en dansant*.

Ce balancement de corps vous plaît-il ? Parlez , Mesdames ?

L A D O G E S S E.

A ravir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras ; qu'en dites-vous ? Cet Air est-il Espagnol ?



SCENE

S C E N E V.

UN VALET *de Sir Politick*, L'ENTREMETTEUSE
prise pour DOGESSE, LES DEMOISELLES *se di-*
sant FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO,
 SIR POLITICK, LA FEMME *de Sir Politick*,
 TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND,
 MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE RICHE-
 SOURCE.

UN VALET DE SIR POLITICK, *à son Maître, & à*
Mr. de RICHE-SOURCE.

ON vous demande de la part du Sénat.

S I R P O L I T I C K.

Ouais ! que veut dire ceci ? Nous demander à l'heure qu'il est !
 il faut que ce soit une Affaire bien pressante.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

On aura eu quelque grande Nouvelle , sur quoi on veut nous
 consulter.

S I R P O L I T I C K.

Ce ne peut être autre chose.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Mais pourquoi moi ?

S I R P O L I T I C K.

Il y a quelque Fonds à trouver , ou quelque dépense à faire.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Ce feroit m'employer pour peu de chose. Je croirois plutôt qu'on
 a eu le vent de nôtre Projet.

S I R P O L I T I C K.

Ne raisonnons pas davantage , & allons apprendre ce qu'on veut
 de nous. *à LA DOGESSE.* Madame , vous nous excuserez,
 Monsieur

Monsieur & moi, de quitter VÔTRE SERENITÉ. La République desire de nous quelque service, que nous allons lui rendre avec respect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

L A D O G E S S E.

Revenez bien-tôt, Messieurs, nous vous attendons.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Ne laissons pas de continuer nôtre Bal. Voyez ce second pas de *Sarabande* : il est tout à fait à l'Espagnole.

L E M A R Q U I S *qui avoit suivi SIR POLITICK & Mr. de*

RICHE-SOURCE, rentre.

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos Maris de la part du Sénat ?

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Et qui ?

L E M A R Q U I S.

Des Archers, qui les ont menés en Prison.

T A N C R E D E.

Vous avez vû quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sûreté.

L E M A R Q U I S.

Des Archers, vous dis-je ; qui les ont fait Prisonniers d'Etat. Je m'y connois ; j'en ai vû mener plus de trente à la *Bastille*.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Quelle infamie ! quelle trahison ! Tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs Femmes ; ces Traîtres font arrêter nos Maris. Qu'on ferme les Portes : la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

A N T O N I O *à TANCREDE, bas.*

Si cette Femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. *Haut, à la FEMME DE SIR POLITICK.* Madame, il faut pardonner à vôtre Amie l'excès de son ressentiment :

Tom. I.

V u

mais

mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans votre Maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre Mari, de vous voir si peu Politique, & un grand reproche à sa suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses Instructions.

LA FEMME *de Sir Politick.*

Certes le Coup est grand & imprévu : mais il n'est pas au dessus de nôtre prudence. Je projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la Politique.

T A N C R E D E.

Voilà ce qui s'appelle une Femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur ; & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME *de Sir Politick* à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' est trop équitable pour ne pardonner pas à mon Amie, l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de Politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc, Madame, d'ensevelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers votre Mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire ; je m'en vai bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous à nos Maris.

A N T O N I O.

Dépêchons-nous de servir les Malheureux, dans la chaleur de l'affaire : il n'y a point de tems à perdre.

LA DOGESSE.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu, Madame, laissez-nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vite ; allons.

LA

LA FEMME de Sir Politick.

Rien ne nous peut empêcher de rendre à VÔTRE SERENITÉ nos respectueuses Observances.

La DOGESSE & les SENATRICES sortent avec précipitation.

T A N C R E D E.

Au desordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous-mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en votre place, elles auroient perdu l'esprit, & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé tout une autre Dignité.

LA FEMME de Sir Politick.

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatrième Acte.



V u 2

ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LES QUATRE SENATEURS, AGOSTINO,
ASARO, AMELINO, PAMFILINO, SIR
POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE.

AGOSTINO.

VOICI, Messieurs, ces Misérables, qui vivant dans le Sein de la République, sous la douce protection de nos Loix, ont entrepris de les renverser. Voici des Furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier Attentat, pour monter aux plus noires Trahisons, ont enfin consulté avec le *Turc* la ruïne de la République. Parlez, Méchans ; parlez Execrables ; & dites la vérité : je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toujours dite, & je la dirai toujours ; si ce n'est en matière d'Etat : en ce cas, je tiens qu'on peut mentir pour le bien de la chose publique.

AGOSTINO.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire, les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez ; de quel Pays êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Je suis *Anglois*, pour l'honneur, & pour la vie.

AGOS-

A G O S T I N O.

De quelle Profession ?

S I R P O L I T I C K.

Politique ; & il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler. C'est moi qui ai fû joindre la veritable Science des Projets avec les Maximes de *Nicolas Machiavel*, & de *François Bodin*.

A G O S T I N O.

De quelle Qualité ?

S I R P O L I T I C K.

Chevalier de Pere en Fils, depuis la Reine *Bodicea*, qui fit tuer tant de *Romains*.

A G O S T I N O.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoré une si longue fuite d'Ayeux.

S I R P O L I T I C K.

J'ai reçu beaucoup d'honneur de mes Devanciers : mais nous en laisserons un peu à nos Successeurs ; & la Posterité nous fera justice, quand vous ne nous la ferez pas.

A G O S T I N O.

Sauriez-vous nier, que vous n'ayiez accusé nos Législateurs ; & voulu établir chez nous quatre Doges ?

S I R P O L I T I C K.

Par quelque moyen que vous l'ayez pû savoir, je le confesse.

A G O S T I N O.

Habemus confitentem Reum.

S I R P O L I T I C K.

Je l'ai voulu, il est certain ; & je le veux encore : mais c'est pour le soulagement de la vieillesse du Doge, & pour la Dignité de la République.

A G O S T I N O.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem. Ces Relais de Pigeons établis de *Venise* à *Constantinople* : cette Invention quasi surnaturelle, vous a donné le moyen de lier vos Commerces avec le *Turc*. C'est sur vos bons Avis qu'il a fait le Projet d'une Guer-

re

re contre nous, que vous devez *conduire du Cabinet* ; & voila comment se doit entendre votre *Spéculation militaire*, & vos *Secrets pour la Guerre*. Il n'est plus tems de dissimuler ; vous voyez que nous savons tout.

S I R P O L I T I C K.

Votre Excellence ne fait pas tout, puis qu'elle ignore nos bonnes Intentions. J'ai trouvé une Invention admirable d'établir mes Commerces à *Constantinople*, mais certes pour le bien de cet Etat, & pour le salut de votre Ambassadeur. Si j'entens la *Spéculation militaire* ; si j'ai quelques *Secrets pour la Guerre* ; le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Sénat, & de conduire une Armée en même tems. Je voulois vous enseigner l'Art de défaire vos Ennemis sans vous exposer aux coups : *Ars Belli perfectissima*. C'est une grande qualité à un Général d'Armée de savoir faire combattre toutes les Troupes avant que de combattre lui-même. C'est la dernière Science du Capitaine de savoir faire combattre l'Armée sans y être.

A G O S T I N O.

Nous savons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. à Mr. de RICHE-SOURCE. Et vous Malheureux, d'où êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit savoir que c'est moi qui porte la parole en toutes choses : il trouvera bon que je réponde pour lui.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

A G O S T I N O.

Nous avons bien affaire de vos Conventions. Parlez, de quel Pays êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Il est *François*, vous dis-je ?

A G O S T I N O.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle Profession ?

S I R

S I R P O L I T I C K.

Circulateur général & particulier.

A G O S T I N O.

Il feroit inutile de les interroger davantage. Qu'on les ramene en Prison.

Ils sortent.

S C E N E I I.

LES QUATRE SENATEURS, UN HUISSIER.

A G O S T I N O.

Nous sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs Crimes, par leurs propres bouches. Ils n'avoient pas seulement leurs entreprises contre nos Loix; ils les soutiennent; il demeurent d'accord de leurs Intelligences avec le *Turc*; mais c'étoit, disent-ils, pour le Salut de nôtre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux? Qui les a employés? A qui ont-ils communiqué leurs bons Dessesins? *Constat de Faëto*: du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions, qu'on n'a pas connues. Voici, Messieurs, voici le fin du Projet, aussi politique qu'exécutable. Après avoir concerté avec le *Turc* cette Expédition impie, ils font je ne sai quelle Confédération, entre *Paris*, *Londres*, & *Venise*, pour nous engager dans l'*Orient*, & porter nos Armes contre la *Perse*. Il arrive delà, Messieurs, que le *Grand Seigneur* trouve la République dépourvûë, & que le *Persan* occupé par nous dans ses propres Etats, ne peut entrer dans ceux de nôtre Ennemi commun. *Catilina*, ce Conspirateur célèbre, ce grand & renommé Scelerat, étoit un Homme de bien, & un bon Citoyen, au prix de ces gens abominables: c'étoit un *Romain* qui vouloit se rendre maître des *Romains*; s'il avoit résolu de tuer le Consul, & de se défaire du Sénat, au moins laissoit-il à *Rome* ses Dieux, ses Loix, ses Mœurs, & sa Langue: dans la Servitude qu'on nous avoit préparée,

parée , on ne laissoit à *Venise* , ni Religion , ni Loix , ni Coûtumes ; on ne laissoit peut-être aucun vestige de la Nation. Qui chercheroit , Messieurs , un Supplice égal a leur Forfait , n'en trouveroit point chez les plus ingénieux Tirans : mais je ne puis , je le confesse , me dépouiller des sentimens de l'humanité ; *quamquam fortasse inhumanum sit , humanum esse erga eum qui Hominem exuerit*. Qu'on les étrangle seulement , Messieurs ; & pour une marque éternelle de la benignité de nos Jugemens , punissons du Supplice le plus commun , le Crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

A Z A R O.

Mon Sentiment est tout contraire à celui de l'Excellentissime Seigneur , qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des personnes extraordinaires , ennemies de nôtre Gouvernement , capables de grands & pernicioeux Desseins ; qui concertent enfin avec le *Turc* la ruïne de la République : pour moi , Messieurs , je pense que ce sont des Foux ; mais il y a de deux sortes de *Folie* ; l'une qui vient de *privation de sens* ; l'autre d'une *imagination déréglée*. La premiere toute imbécile nous fait plaindre en elle la misere de la condition humaine ; la seconde toujourns agitée , agite le monde par l'extravagance de ses visions , & excite la haine des gens raisonnables , qui aiment l'ordre & le repos. Il n'est pas malaisé de connoître laquelle de ces deux Folies possède nos Conspirateurs prétendus , puis que leur imagination les porte au delà de toutes les choses les mieux établies. Ils se donnent la liberté de créer chimeriquement des Magistrats : ils se font en idée des Correspondances à *Constantinople* : il forment des Lignes imaginaires , & réglent , en un mot , toutes nos Affaires de Paix & de Guerre à leur fantaisie. Je voudrois savoir , Messieurs , de quelle Autorité ils agissent ; avec quel ordre , quelle Mission ? Certes la Folie a un grand avantage sur la Sagesse , si les paroles & les actions des Sages sont punies , aussi-tôt qu'elles sortent de la règle ; tandis que les Foux ont le privilege de tout dire , & de tout faire impunément. Quelle punition prendre , dira-t-on , de ces Prisonniers ? Mon Avis n'est pas qu'on les condamne à la mort , comme a voulu cet Excellentissime Seigneur ,

gneur, par un excès de zèle pour la République ; mais qu'on ôte la liberté à des Foux scandaleux, qui traitent extravagamment les matières sérieuses, réservées à la prudence des Sages.

A M E L I N O.

Peu de gens s'étonneront, Excellentissime Seigneur, de votre emportement contre la Folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la Sagesse. Comme les Opinions des hommes sont différentes, j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre Sentiment : & vous ferez surpris, Messieurs, que la seule considération des gens sensés, m'inspire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les Foux. Oui, Messieurs, le sujet de ma douleur est une pitié intéressée, qui fait que je m'oppose à leur punition en faveur des Sages. En effet, il y a un si grand mélange de Sagesse & de Folie dans les personnes raisonnables, qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui nous fait voir si divers & si contraires à nous-mêmes. Celui qui a su gagner notre jugement, & assujettir notre raison par la supériorité de la sienne, a besoin de notre facilité peut-être le même jour pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose, qui est extravagant dans une autre : ces grands Hommes, dont nous honorons la mémoire, n'étoient pas exemts de Folie : les Esprits extraordinaires de tous les tems ont eu la leur : c'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts : le *Caprice* des Peintres, des Poëtes, des Musiciens, n'est qu'un Nom civilement adouci, pour exprimer leur *Folie* sans leur déplaire. Laissons, Messieurs, laissons les Foux en repos, s'ils y peuvent être : il y a trop de gens intéressés à leur protection. Que s'ils viennent à faillir contre nos Loix, ordonnons de leur châtimement selon leur Crime : mais si on veut les punir pour l'intérêt du Bon-sens, & pour l'honneur de la Raison ; qu'on se souvienne que cette Raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens ; & que les plus zelés pour la vengeance, ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

P A M F I L I N O.

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer au Sénat, j'ai observé que
 Tom. I. X x l'envie

l'envie de faire voir nôtre esprit , & la vanité de bien parler , nous tirent souvent hors du sujet dont il est question , pour nous jeter en des choses générales , dont il ne s'agit pas. Je connoissois , Messieurs , comme le reste des gens , qu'il y avoit des Foux dans le monde : mais d'en savoir les ordres , les rangs , les distinctions ; de connoître ces différences délicates , qu'il y a de Folie à Folie ; les affinités & les alliances qui se trouvent entre la Sagesse & cette même Folie ; c'est , Messieurs , ce que je ne savois point , & ce que je viens heureusement d'apprendre de vos beaux Discours. Pour l'Affaire présente que nous avons à traiter , vous l'avez jugée indigne de vos Réflexions , & tout ce que je puis recueillir de vos Avis , se réduit à châtier des Foux sérieux qui font le métier des Sages , ou de pardonner aux Extravagans , en faveur de ces mêmes Sages , qui sortant de leur assiette , ne font que trop souvent le métier des Foux : Beau motif de Punition , ou de Grace ! Jugeons , Messieurs , jugeons *Sir Politick* & son Compagnon , par eux-mêmes ; sans les charger du Crime des Imaginations déréglées , s'ils sont Innocens ; & sans appeller les grands Hommes à leur secours , sans interesser les Peintres , les Poètes , les Musiciens à leur salut , s'ils sont Criminels. Mais , Messieurs , c'est nous-mêmes qui donnons corps à une chose purement chimérique : n'allons pas plus loin qu'il ne faut ; retranchons la moitié de nôtre Esprit , il ne nous paroitra aujourd'hui ni d'Innocens , ni de Coupables : nous verrons seulement des Foux ridicules , plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du Sens aux Chimères ; travailler son Intelligence , où rien ne peut être entendu ; c'est encherir sur les Chimériques , & se faire une Folie mystérieuse , qui passe la naturelle.

A G O S T I N O.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumieres , & j'ai les miennes , qui ne sont point fondées sur de simples conjectures : je parle *ex Visu & Auditu*. Il faut avouer que vous avez l'esprit bien en repos , *cum agitur de summa Rerum*. Le Sénat Romain , en de moindres périls , chargeoit les Consuls de prendre garde , *ne quid detri-*
menti

menti Respublica caperet. . . . Mais qui frappe à la Porte quand nous délibérons sur une Affaire de telle importance ?

Il tire la Sonnette, & l'HUISSIER entre.

L'HUISSIER.

Excellentissimes Seigneurs, un *Anglois*, un Mylord souhaite de vous parler.

AGOSTINO.

Qu'on le mette en Prison.

L'HUISSIER.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une chose de conséquence.

PAMFILINO.

Faites - le entrer.

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens : je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû ; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux Misérables, que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais, que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez - vous, Monsieur le Mylord : vous êtes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Senateurs de *Venise*.

PAMFILINO.

Ceci est véritablement contre les formes ; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers ?

Xx 2

TAN-

T A N C R E D E.

Je viens dire à Vos Excellences que ces pauvres Prisonniers n'ont point d'autre Crime que leur Folie.

P A M F I L I N O.

Les connoissez-vous?

T A N C R E D E.

On ne peut pas les connoître davantage.

P A M F I L I N O.

Et qui sont-ils?

T A N C R E D E.

Il y a un Chevalier *Anglois*, que les Livres de Politique ont rendu Fou, & qui a servi dix ans de divertissement à la Cour d'*Angleterre*; pour l'autre je ne le connois que depuis que je suis à *Venise*: c'est un *François* Chimérique, qui veut établir la Circulation de l'Or, & le faire revenir au même lieu d'où on le transporte, après avoir fait le tour du Monde.

P A M F I L I N O.

En avois-je bien jugé, Messieurs? Prenons garde; je vous prie, qu'au lieu de nous garantir d'un Danger au dedans, nous ne perdions la Réputation au dehors; & que le Sénat, qui a donné jusqu'ici une si grande opinion de sa Sagesse, ne s'expose à la raillerie Française, & au mépris des *Anglois*, quand on saura que nous traitons si gravement leurs Ridicules publics, & leurs Chimériques déclarés. Je suis d'avis, Messieurs, qu'on les mette aussi-tôt en liberté: nous ferons voir nôtre discernement à séparer les choses dont on doit se moquer, d'avec celles qu'on doit véritablement craindre.

A Z A R O.

Si j'ai été d'une autre Opinion, je me rends présentement à la vôtre, comme à la seule raisonnable.

P A M F I L I N O.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner aux Insensés: mais vous me faites connoître qu'il faut se moquer de ceux-ci: je suis de vôtre avis en toutes choses.

P A M-

P A M F I L I N O.

Qu'on ramene les Prisonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

A G O S T I N O.

N'allons pas si vite, Messieurs : la Précipitation est la mere du repentir.

P A M F I L I N O.

C'est trop discourir sur une Affaire si ridicule.

A G O S T I N O.

Je persiste en mon Opinion, quoi que seul de mon Avis ; & plaîse à Dieu que le vôtre ne soit pas funeste à la République.

S C E N E I V.

On fait rentrer les Prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR
POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE.

P A M F I L I N O.

Venez, Sclerats ; venez, gens dangereux à la République ; venez recevoir le pardon de tous vos Crimes. Politique, Circulateur ; allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique, où il vous plaira.

SIR POLITICK à Mr. de RICHE-SOURCE.

Ouais ! du ton que parle ce Sénateur, on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de Foux deux si grands Personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprends pas ! Il y va de la réputation de ma Politique, & de l'honneur de votre Circulation : je ne souffrirai jamais l'infamie de ce Jugement-là. *Aux SENATEURS.* Messeigneurs, retournez aux Avis tout de nouveau : je vous déclare que nous aimons mieux
être

être pendus, comme Conspirateurs, que d'être sauvés comme Foux.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Tout beau, Monsieur *Politick*, si vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi : Fou, ou Sage; pourvû qu'on me sauve, je suis content.

P A M F I L I N O.

Mylord, où sont les Femmes de ces Messieurs?

T A N C R E D E.

Les voila qui entrent.

S C E N E V.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME *de Sir Politick*, ME. DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

P A M F I L I N O.

SOyez les bien venuës, Mesdames, je suis chargé de grands Remercimens pour vous, de la part des Femmes de *Venise*. Leur Captivité vous donne de la compassion, leur méchant air vous fait pitié; vous les voulez mettre dans le Commerce du Beau-monde; elles vous en sont infiniment obligées: mais leur bonheur est réservé pour un autre tems, & il doit arriver un jour par des Personnes plus considerables que vous. Adieu, belle & honorable Compagnie.

Les SENATEURS sortent.

S I R P O L I T I C K.

Adieu de bon cœur, petits Politiques: vous ne vous connoissez guere en grands Personnages; & *Venise* n'est pas digne de nous posseder.

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne fait ce que c'est ici du Bel-air, du Beau-procédé, de la Belle-manière : les Femmes n'y voyent que des Maris. Sortons le plutôt que nous pourrons. Adieu.

LA FEMME de Sir Politick à TANCREDE.

Mylord, si vous demeurez en cette Ville après nous, je vous supplie de faire mes Complimens à la Dogesse. Cette honnête Dame n'a point de part à notre disgrâce, assurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de Complimens à faire à personne. Qui me ratrapera dans une République, fera bien fin : on n'y sauroit être aimé d'une Femme, sans courir hazard de sa vie. Cette Noble Venitienne avec qui j'ai dansé, m'a témoigné quelque passion, il est vrai ; mais rien de concluant ; & j'ai déjà reçu dix avis qu'on vouloit m'assassiner. Vive la France, pour les Galans ; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le Mari, ou avec un Rival : ici, le Poignard, ou le Poison ; le tout avec honneur, & dans les formes. Adieu, Messieurs & Mesdames ; très humble & très obéissant Serviteur. *Il sort.*

L'ALLEMAND.

Laissons aller *Boufignac* en France, & allons tous de compagnie à *Hambourg*, à *Lubec*, à *Dantzic* : ce sont des Cités d'un riche trafic, où il sera facile d'établir la Circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici, quand vous en ferez sortis : j'irai à *Rome*, ce grand Théâtre du Monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du Pays qui vous possédera.

SIR.

SIR POLITICK.

Mylord , en quelque lieu que nous soyons , disposez de nôtre Politique , & de nôtre Circulation , comme de choses qui sont autant à vous qu'à nous-mêmes.

TANCREDE , *après qu'ils sont tous partis.*

Il faut avoüer que j'ai une plaisante Etoile , de me faire tomber entre les mains les Foux & les Ridicules de toutes les Nations : ils divertissent quelque tems , mais à la fin ils ennuyent , & , Dieu merci , m'en voila défait.

Fin du cinquième & dernier Acte.



L E

PROPHETE IRLANDOIS*,

NOUVELLE.

DANS le tems que Monsieur de *Comminges* étoit Ambassadeur pour le Roi Très Chrétien, auprès du Roi de la Grande Bretagne, il vint à Londres un Prophete Irlandois, qui passoit pour un grand faiseur de Miracles, selon l'opinion des Crédules, & peut-être selon sa propre persuasion.

Quelques Personnes de Qualité ayant prié Monsieur de *Comminges* de le faire venir chez lui, pour voir quelqu'un de ces Miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa Curiosité naturelle, que par complaisance pour eux, & il fit avertir le prétendu Prophete de venir à sa Maison.

Au bruit qui se répandit par tout de cette Nouvelle, l'Hôtel de Monsieur de *Comminges* fut bien-tôt rempli de Malades, qui venoient chercher dans une pleine confiance leur Guérison.

L'Irlandois se fit attendre quelque tems; & après avoir été impatientement attendu, les Malades & les Curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie.

Tom. I.

Y y

Monsieur

* Il s'appelloit Valentin Greaterick. Après avoir assez long tems abusé l'Irlande, il vint se produire en Angleterre, au commencement de l'année 1665. Il prétendoit guérir toutes sortes de Maladies par le seul attouchement. La Goutte, le Rhumatisme, les Douleurs, les Convulsions étoient chassées par cet attouchement d'une partie à une autre jusqu'aux dernières extrémités du corps; après quoi elles dispa-roissoient entièrement. Cet Homme trouva les Esprits si généralement prévenus en sa faveur, que les Malades venoient en foule lui demander leur guérison; & la plupart s'en retournoient persuadés de l'avoir obtenu. On reconnut enfin qu'il y avoit dans son fait

beaucoup d'imposture. Henri Stubbe, Médecin Anglois a écrit un Livre des Cures surprenantes faites par Greaterick.

Monsieur de *Comminges* se préparoit à l'examiner profondément, esperant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avoit lû dans *Helmont* & dans *Bodin* : mais il ne le pût faire à son grand regret ; car la foule devint si grosse , & les Infirmes se preferent si fort pour être guéris les premiers , qu'avec les menaces & la force même on eût de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophete rapportoit toutes les Maladies aux Esprits : toutes les Infirmités étoient pour lui des Possessions.

Le premier qu'on lui présenta étoit un homme accablé de Gouttes , & de certains Rhumatismes dont il lui avoit été impossible de guérir. Ce que voyant nôtre faiseur de Miracles ; *j'ai vû* , dit-il , *de cette sorte d'Esprits en Irlande il y a long-tems. Ce sont Esprits aquatiques , qui apportent des froidures , & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps. Esprit malin qui as quitté le séjour des eaux , pour venir affliger ce corps misérable , je te commande d'abandonner ta demeure nouvelle , & de t'en retourner à ton ancienne habitation.* Cela dit , le Malade se retira ; & il en vint un autre à sa place , qui se disoit tourmenté de Vapeurs mélancoliques.

A la verité , il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement Hypochondriaques & malades d'imagination , quoi qu'ils ne le soient que trop en effet. *Esprit aérien* , dit l'Irlandois , *retourne dans l'Air exercer ton métier pour les Tempêtes , & n'excite plus de Vents dans ce triste & malheureux corps.*

Ce Malade fit place à un autre , qui selon l'opinion du Prophete n'avoit qu'un simple Lutin , incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginait l'avoir bien reconnu , à des marques qui ne nous paroissoient pas ; & faisant un souris à l'Assemblée : *Cette sorte d'Esprit* , dit-il , *afflige peu souvent , & divertit presque tous-jours.*

A l'entendre , il n'ignoroit rien en matiere d'Esprits. Il savoit leur Nombre , leurs Rangs , leurs Noms , leurs Emplois , toutes les Fonctions auxquelles ils étoient destinés ; & il se vantoit familièrement d'entendre beaucoup mieux les Intrigues des Démons , que les Affaires des Hommes.

Vous ne sauriez croire à quelle Réputation il parvint en peu de tems. *Catholiques & Protestans* venoient le trouver de toutes parts ; & vous eussiez dit que la Puissance du Ciel étoit entre les mains de cet Homme-là , lors qu'une Avanture où l'on ne s'attendoit point , fit perdre au Public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un Homme & une Femme de la Contrée , mariés ensemble , vinrent chercher du secours dans sa vertu , contre certains Esprits de Discorde , disoient-ils , qui troubloient leur Mariage , & ruinoient la Paix de la Maison.

C'étoit un Gentilhomme , âgé de quarante-cinq ans , qui seroit assez & sa Naissance & son Bien. Il me semble que j'ai la Demoiselle devant les yeux. Elle avoit environ trente-cinq ans , & paroissoit bien faite de sa personne : mais on pouvoit déjà voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé l'Epoux le premier pour la dignité du rang , la Femme voulut neantmoins parler la première ; soit parce qu'elle se crût plus tourmentée de son Esprit , ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie naturelle à son Sexe de parler.

J'ai un Mari , dit-elle , le plus Honnête-homme du monde , à qui je donne mille chagrins , & qui ne m'en donne pas moins à son tour. Mon intention seroit de bien vivre avec lui , & je le ferois toujours , si un Esprit étranger , dont je me sens saisir à certains momens , ne me rendoit si fiere & si insupportable , qu'il n'est pas possible de me souffrir. Mes Agitations cessées , je reviens à ma douceur naturelle , & je n'oublie alors aucun soin , ni aucun agrément , pour tâcher de plaire à mon Epoux : mais son Démon le vient posséder quand le mien me laisse ; & ce Mari qui a tant de patience pour mes Transports , n'a que de la fureur pour ma Raison. Là se tût une Femme en ap-

parence assez sincere , & le Mari qui ne l'étoit pas moins , com-
mença son discours de cette sorte.

„ Quelque sujet que j'aye de me plaindre du Diable de ma
„ Femme , je lui ai du moins l'obligation de ne lui avoir pas ap-
„ pris à mentir ; & il me faut avouer qu'elle n'a rien dit qui ne
„ soit très veritable. Tout le tems qu'elle me paroît agitée je suis
„ patient : mais aussi-tôt que son Esprit la laisse en repos , le mien
„ m'agite à son tour ; & avec un nouveau courage & de nouvelles
„ forces dont je me trouve animé , je lui fais sentir le plus for-
„ tement qu'il m'est possible , la dépendance d'une Femme , & la
„ superiorité d'un Mari. Ainsi nôtre vie se passe à faire le mal ,
„ ou à l'endurer : ce qui nous rend de pire condition que les plus
„ misérables. Voila nos tourmens , Monsieur ; & s'il est possible
„ d'y apporter quelque Remede , je vous conjure de nous le don-
„ ner. La cure d'un mal aussi étrange que le nôtre , ne fera pas
„ celle qui vous fera le moins d'honneur.

*Ce ne sont ici ni Lutins ni Farfadets , dit l'Irlandois , ce sont Es-
prits du premier ordre , de la Légion de Lucifer ; Démons orgueil-
leux , grands ennemis de l'obéissance , & fort difficiles à chasser. Vous
ne trouverez pas mauvais , Messieurs , poursuivit-il , en se tournant
vers l'Assemblée , que je regarde un peu dans mes Livres ; car j'ai
besoin de paroles extraordinaires. Là-dessus il se retira dans un Ca-
binet , pour y feuilleter ses Papiers ; & après avoir rejeté cent For-
mules comme trop foibles contre de si grands Ennemis , il tomba
sur une à la fin capable , à son avis , de confondre tous les Diables
de l'Enfer.*

Le premier effet de la Conjuración se fit sur lui-même ; car les
yeux commencerent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces &
de contorsions , qu'il pouvoit paroître le Possédé à ceux qui venoient
chercher du remede contre la Possession.

Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts , il les fixa
sur ces bonnes gens , & les frappant tous deux d'une Baguette , qui
ne devoit pas être sans vertu : *Allez , Démons , dit-il , allez ,*

Esprits

Esprits de dissention, exercer la discorde dans l'Enfer, & laissez rétablir par vôtre départ, l'heureuse union que méchamment vous avez rompue. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Possédés, & haussant un peu le ton de la voix. *Je vous entens murmurer, Démons, de l'obéissance que vous êtes forcés de me rendre : mais dussiez-vous en crever, il faut partir. Partez, partez.* Et vous, mes Amis, allez goûter avec joye le repos dont vous êtes privés depuis long-tems. C'en est assez, Messieurs, je vous jure que je suis tout en sueur du travail que m'a fait la résistance de ces Diables obstinés. Je pense bien avoir eu à faire à deux mille Esprits en ma vie, qui tous ensemble ne m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.

Les Démons expédiés, le bon Irlandois se retira; tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis, avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur.

Etant de retour en leur maison, tout leur parut agréable par un changement d'Esprit, qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trouverent un Air riant en toutes choses. Ils se regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas, pour exprimer leur Amour. Mais, vains plaisirs, qu'il faut peu se fier à vôtre durée; & que les personnes nées pour l'Infortune se réjouiissent mal à propos, quand il leur arrive un petit bonheur!

Telle étoit la douceur de nos mariés, lors qu'une Dame de leurs Amies vint leur témoigner sa joye, de celle qu'ils recevoient de leur guérison.

Ils répondirent à cette civilité avec toute la discretion du monde; & les Complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus, le Mari commença une Conversation fort raisonnable, sur l'heureux état où ils se trouvoient, après le misérable où ils avoient été.

Nôtre

Nôtre Epouse, ou pour faire admirer des choses merveilleuses, ou pour se plaire aux malignes, s'étendit avec agrément sur les tours que son Démon lui avoit inspiré pour tourmenter son Mari. Sur-quoi le Mari jaloux de l'honneur du sien, ou de sa propre autorité, lui fit entendre „ que c'étoit trop parler de choses passées, „ dont le souvenir lui étoit fâcheux. Il ajouta, qu'au bon état où „ ils se trouvoient rétablis, elle ne devoit plus songer qu'à l'obéissance qu'une Femme doit à son Epoux; comme il ne songeroit „ de son côté qu'à user légitimement de ses Droits, pour rendre „ leur condition aussi heureuse à l'avenir, qu'elle avoit été jusques-là infortunée.

La Femme offensée du mot d'obéir, & plus encore de l'ordre de *se taire*, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le Mariage; disant, que *les Diables n'étoient pas si loin qu'ils ne pussent être rappelés, en cas que cette égalité fût violée.*

Cette Amie, dont j'ai parlé, discrète & judicieuse autant que personne de son Sexe, lui représentoit sagement le devoir des Femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où les Maris étoient obligés. Mais sa raison au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter davantage, en sorte qu'elle devint plus insupportable qu' auparavant. *Vous aviez raison, ma Femme,* reprit le Mari; *les Diables n'étoient pas si loin qu'ils n'ayent pû être rappelés, ou plutôt vous avez été si chère au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible pour avoir affaire moi seul contre vous deux: ce qui m'oblige à me retirer, expose que je suis à des forces si dangereuses.* „ Et „ moi je me retire, *dit-elle*, avec cet Esprit qui ne me veut pas „ quitter. Il sera de méchante humeur, s'il n'est plus traitable „ qu'un Mari si fâcheux & si violent. „ Puis se tournant vers son Amie; „ Avant que de me retirer, *lui dit-elle*, je suis bien aise „ de vous dire, Madame, que j'attendois toute autre chose de „ votre Amitié, & de l'interêt que vous deviez prendre en celui „ d'une Femme, contre la violence d'un Mari. C'est une chose „ bien étrange de me voir insulter par celle qui me devoit sou-
„ tenir.

„ tenir. Adieu , Madame , Adieu. Vos Visites font beaucoup
„ d'honneur ; mais on s'en passera bien , si elles font aussi peu
„ favorables que celle-ci.

Qui fut bien étonnée , ce fut la bonne & trop sage Dame , instruite par sa propre expérience , que la Sagesse même a son excès , & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la Raison avec les personnes qui n'en ont point.

Vous pouvez juger qu'elle ne demeura pas long-tems seule dans un logis où l'on ne parloit que de Démons , & où l'on ne faisoit rien qui ne fût de la dernière extravagance.

Le Mari passa le reste du jour & toute la nuit dans sa Chambre , honteux de la joye qu'il avoit eue , chagrin du présent , & livré à de fâcheuses imaginations pour l'avenir.

Comme l'agitation de la Femme avoit été beaucoup plus grande , elle dura moins aussi ; & revenuë assez-tôt à son bon-sens , elle fit de tristes réflexions sur la perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'Esprit laissoit écouler peu de momens sans demander raison à celui de discorde , de la ruïne de ses intérêts & de ses plaisirs. Cet Esprit qui regne plus encore chez les Femmes , & particulièrement les nuits qu'elles passent sans dormir , prévalut sur toutes choses : en sorte que la bonne Epouse , renduë purement à la Nature , alla trouver son Epoux dez qu'il fût jour , pour rejeter tous les desordres passés sur une puissance étrangere , qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois , disoit-elle , dans le bon intervalle où je suis présentement , que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez , mon cher mais trop malheureux Mari , nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace Conjurat[i]on.*

Le pauvre Mari abattu de chagrin , comme il étoit , n'eût pas résisté à une Injure ; jugez s'il ne fut pas bien aisé de se rendre à une Douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour ;
„ pleurons , mon cœur , *lui dit-il* , pleurons nos communs mal-
„ heurs ,

„ heurs , & allons chercher une seconde fois le remede , que la
„ premiere n'a fû nous donner.

La Femme fût furprife agréablement de ce Discours ; car au lieu d'un fâcheux Démon , dont elle attendoit les insultes , elle trouva heureusement un homme attendri , qui la consola du mal qu'elle avoit fû faire , & qu'il avoit eu à souffrir.

Ils passerent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles Confiances , & après avoir mis ensemble tout leur espoir en la vertu du Prophete , ils retournerent à l'Hôtel de Monsieur de *Comminges* , chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle , que l'Irlandois les apperçût ; & les appelant assez haut pour être entendu de tout le monde. *Venez* , leur dit-il , *venez publier les merveilles qui se sont operées en vous , & rendre témoignage à la vertu toute-puissante qui vous a delivrés de l'Esclavage malheureux dans lequel vous gémissiez.*

La Femme répondit aussi-tôt , sans consulter , „ que pour le témoignage qu'il demandoit , ils étoient obligés de le rendre à „ l'opiniatreté des Démons , & non pas à sa vertu. Car en verité , „ vénérable Pere , *ajouta-t-elle* , depuis vôtre belle Operation , ils „ nous ont tourmentés comme par dépit , plus violemment que „ jamais. “ *Vous êtes des incrédules* , s'écria le bon Irlandois , animé d'un grand couroux , *ou des ingrats pour le moins , qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez , approchez , que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils se furent approchés , il examina exactement tous les traits de leur Visage ; il observa particulièrement leurs regards , & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelque impression de ces Esprits , *Vous avez raison* , dit-il tout confus , *vous avez raison ; ils ne sont pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps : mais ils y tiendront bien , si je ne les en arrache , par la vertu des paroles que je vais proferer : Quittez , Race maudite , un séjour de repos trop doux pour*

vous ,

vous , & allez fremir pour jamais en des lieux où habitent l'horreur , la rage , & le desespoir. C'en est fait , mes Amis , vous êtes assurément délivrés : mais ne revenez pas , je vous prie. Je dois mon tems à tout le monde , & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.

Ce fut-là que nos Patiens crurent être à la fin de tous leurs maux : ce jour leur parut comme le premier de leur Mariage , & la nuit fut attenduë avec la même impatience , que celle de leurs Nôces l'avoit été autrefois. Elle vint , cette Nuit tant désirée : mais hélas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs !

Le trop d'Amour fait la honte des Amans ; & je laisse à l'imagination du Lecteur la confusion d'une Avanture ,

*Où l'excès des desirs
Fait manquer les plaisirs.*

Heureusement pour le Mari , la Femme accusa les Démons innocens ; & le Prophete si fameux ne fut plus , à son égard , qu'un pauvre *Hibernois* , qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un Feu-folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son Epoux , à l'exemple des *Espagnoles* , qui s'imputent , en ces rencontres , la faute de leurs Amans , pour être persuadées que la force de leurs Charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de Nature , ni puissance de Maléfice. Ainsi la Femme , qui accusoit le Mari en toute autre chose , lors qu'il étoit le plus innocent , le justifie quand il a le plus failli à son égard ; aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui , à un manque d'appas en elle , que d'envisager nettement un vrai défaut ruineux pour jamais à ses plaisirs.

Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'interêt de sa Beauté , elle rappella bien-tôt en son esprit la malice des Démons , & tourna la confusion en dépit contre

l'Irlandois, qui n'avoit sù les en délivrer. *Il y a long-tems*, dit-elle brusquement, & comme si elle avoit été inspirée, *il y a long-tems que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je connois bien que nous attendrions vainement de lui nôtre guérison : mais ce n'est pas assez d'être détrompés, la Charité nous oblige à détromper les autres aussi bien que nous, & à faire connoître sa vanité, ou sa sottise.*

„ Mamie, reprit le Mari, il n'y a rien de si vrai que le mal-
 „ heur de cette nuit est un pur ouvrage de nos Démons. *L'Irlandois*
 „ *s'étoit voulu moquer d'eux, ils ont voulu se moquer de lui*
 „ & de nous, à leur tour. Vous me connoissez, & je me con-
 „ nois ; naturellement ce que vous savez n'a pû être ; & voila ce
 „ que les Conjurations nous ont valu. Au reste, Mamie, quand
 „ vous ferez vos reproches à ce beau Prophete, prenez garde de ne
 „ pas descendre à aucune particularité de cette nature : qu'il ne
 „ vous échappe rien, je vous prie, qui nous soit honteux. Tous
 „ Secrets de Famille doivent être cachés : mais celui-ci doit se ré-
 „ veler moins que pas un autre.

La Femme étoit prête à s'offenser, de se voir soupçonnée d'une telle indiscretion : mais pour ne pas rebrouïller les choses qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de se taire si à propos, que *l'Irlandois* seul auroit à se plaindre de son procédé.

On cherche ordinairement la nuit pour cacher sa honte, le jour parut ici pour la dissiper ; & ces pauvres gens, qui n'étoient pas encore bien remis de leur malheur, se tournerent avec le Soleil qui réjoüit tout, à l'esperance d'un meilleur succès pour l'avenir.

Ils sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit Déjeûné & un peu de Conversation, pour fortifier les corps & concilier les esprits, ils marcherent en paix vers la Maison où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils apprirent que *l'Irlandois* étoit allé à St. James, pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monsieur d'Aubigny.

C'étoit

C'étoit ce Monsieur d'Aubigny si connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fut jamais. Voici donc quelques-uns des Miracles que je remarquai à St. James, avec moins de crédulité que la multitude, & moins de prévention que Monsieur d'Aubigny.

Déjà les Aveugles pensoient voir la lumière qu'ils ne voyoient pas ; déjà les Sourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point ; déjà les Boiteux croyoient aller droit, & les Perclus pensoient retrouver le premier usage de leurs membres. Une forte idée de la Santé avoit fait oublier aux Malades leurs Maladies ; & l'imagination, qui n'agissoit pas moins dans les Curieux, que dans les Malades, faisoit aux uns une fausse Vûë de l'envie de voir, comme aux autres une fausse Guérison de l'envie de guérir.

Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois sur les Esprits : telle étoit la force des Esprits sur les Sens. Ainsi l'on ne parloit que de Prodiges ; & ces Prodiges étoient appuyés d'une si grande Autorité, que la multitude étonnée les recevoit avec Soumission, tandis que quelques éclairés n'osoient les rejeter par Connoissance. La Connoissance timide & assujettie, respectoit l'Erreur impérieuse & autorisée : l'Ame étoit foible où l'entendement étoit sain ; & ceux qui voyoient le mieux en ces Cures imaginaires, n'osoient déclarer leurs sentimens parmi un Peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, quand nôtre couple fendit la presse courageusement, pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as-tu point de honte, lui dit la Femme, d'abuser le Peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un Pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos Démons de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres ; se moquant également de nôtre Crédulité, & de ton imbecille Impuissance.*

Le Mari continua les mêmes Reproches avec les mêmes mépris, jusques à lui refuser le Nom d'Imposteur, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'Imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophete perdit la parole , en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable ; & ce redoutable Pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des Esprits , devint à rien aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'Irlandois surpris , étonné sortit promptement par la Porte de derriere , moins confus toutefois , moins mortifié que le Peuple ; n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses , ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour Monsieur d'Aubigny , il mit bien tôt le Prophete au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la force , & chagrin neantmoins d'avoir perdu son Erreur. Nos Mariés glorieux & triomphans , jouïssent des douceurs de la victoire ; & Monsieur d'Aubigny , qui passoit d'un esprit à un autre avec une facilité incroyable , quitta le merveilleux à l'instant , pour se donner le plaisir du ridicule avec moi , sur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas là : sa curiosité le porta à faire plus particulièrement connoissance avec la Dame , qui lui apprit toutes les Aventures de leur imaginaire Possession.



LETTRE



L E T T R E

A

MONSIEUR LE MARECHAL

D E

G R A M M O N T.

VOUS me reprochez de ne point donner de mes nouvelles à mes Amis, & je vous répons qu'il faut les connoître avant que de leur écrire. On se méprend dans la mauvaise fortune, si on conte sur de vieilles Habitudes, qu'on nomme assez légèrement Amitiés. Bien souvent nous voulons faire souvenir de nous des gens qui veulent nous oublier; & dont nous excitons plutôt le chagrin que les offices. En effet, ceux qui veulent bien nous servir dans nos Disgraces, sont impatiens de faire connoître l'envie qu'ils en ont, & leur générosité épargne à un Honnête-homme la peine secrète qu'on sent toujours à expliquer ses besoins. Pour ceux qui se laissent rechercher, ils ont déjà comme un dessein formé de nous fuir: nos Prières les plus raisonnables sont pour eux des Importunités assez fâcheuses. Je ferai une application particulière de ce sentiment général, & vous dirai que je pense avoir reçu des nouvelles de toutes les personnes qui voudroient s'employer en ma faveur: je fatiguerois inutilement des miennes, ceux qui ne m'ont pas donné des leurs jusques ici.

Parmi

Parmi les Amis que la mauvaise Fortune m'a fait éprouver, j'en ai vu qui étoient tout pleins de chaleur & de tendresse : j'en ai vu d'autres qui ne manquoient pas d'Amitié, mais qui avoient une lumière fort présente à connoître leur inutilité à me servir ; qui peu touchés de se voir sans crédit en cette occasion, ont remis aisément tous mes Malheurs à ma patience. Je leur suis obligé de la bonne opinion qu'ils en ont ; c'est une qualité dont on s'accommode le mieux qu'il est possible, & dont on laisseroit pourtant volontiers l'usage à ses Ennemis. Cependant il faut nous louer du Service qu'on nous rend, sans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas ; & rejeter autant qu'on peut certains sentimens d'Amour-propre, qui nous représentent les personnes plus obligées à nous servir qu'elles ne le sont. La mauvaise Fortune ne se contente pas de nous apporter les Malheurs, elle nous rend plus délicats à être blessés de toutes choses ; & la Nature qui devroit lui résister, est d'intelligence avec elle, nous prêtant un sentiment plus tendre pour souffrir tous les maux qu'elle nous fait.

Dans la condition où je suis, mon plus grand soin est de me défendre de ces sortes d'attendrissemens. Quoi que je montre un Air assez douloureux, je me suis rendu en effet presque insensible : mon Ame indifférente aux plus fâcheux accidens, ne se laisse toucher aujourd'hui qu'aux offices de quelques Amis, & à la bonté qu'ils m'ont conservée. Depuis quatre ans que je suis sorti du Royaume, j'ai éprouvé, de six moi en six mois, de nouvelles rigueurs, que je rens aussi légères que je puis, par la facilité de la patience. Je n'aime point ces résistances inutiles, qui, au lieu de nous garantir du mal, retardent l'habitude que nous avons à faire avec lui.

D'ailleurs ceux qui peuvent tout, ne nous rendent pas aussi malheureux qu'ils le pourroient, quand ils rencontrent de la Docilité à leurs Ordres. L'opposition aigrit leur volonté, & ne diminue rien de leur pouvoir. Cette Soumission pour les Maîtres, me dispose insensiblement à souffrir de ceux qui ne le sont pas. Je m'entens blâmer souvent mal à propos, & après une Justification légère,
pour

pour ne pas aigrir le monde par trop de raison , j'attens patiemment qu'il se détrompe de lui-même ; & veritablement il faut plus attendre du tems que de ses raisons. Dans la chaleur d'une méchante affaire , les uns ont de la peine à les dire , & les autres à les écouter : mais dans quelque retour , ou d'humeur , ou d'interêt , l'on fait nôtre mérite de ce qui avoit fait nôtre Disgrace. Il y a peu de personnes à la Cour dont je n'aye vû changer la réputation deux fois l'année , soit par la legereté de nos Jugemens , soit par la diversité de leur conduite. J'ose esperer que la même chose arrivera sur mon sujet ; mais plus par les réflexions d'autrui , que par aucun changement de mon côté. Un jour on me loüera d'être bon *François* , par ce même Ecrit * qui m'attire des Reproches : & si Monsieur le Cardinal vivoit encore , j'aurois le plaisir de me savoir justifié dans sa conscience ; car je n'ai rien dit de lui , qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roi , & de la gloire de son regne , je voulus laisser une image de l'état où nous étions avant la Paix ; afin que toutes les Nations connussent la supériorité de la nôtre ; & rejetant le mauvais succès de la négociation sur un Etranger , ne s'attachassent qu'à considerer les avantages que nous avions eus dans la Guerre.

* Voyez ci-dessus, pag. 128. la Lettre sur la Paix des Pyrénées.

Je finis un si fâcheux Entretien : c'est un ridicule ordinaire aux Disgraciés , d'infecter toutes choses de leurs Disgraces ; & possédés qu'ils en sont , d'en vouloir toujours infecter les autres. La Conversation de Mr. d'*Aubigny* , que je vais avoir présentement , me sauve d'une plus longue impertinence ; & vous de la fatigue que vous en auriez. Avec lui la joye est de tous les Pays , & de toutes les Conditions ; jusques-là qu'un Malheureux y devient trop gai , & perd sans y penser la Bien-séance d'un Sérieux , que l'on doit pour le moins aux Infortunes.





A

MADAME DE COMMINGES,

*Sur ce qu'elle dit un jour à Monsieur d'Aubigny,
qu'elle aimeroit mieux avoir été Hélène, que
d'être une Beauté médiocre.*

STANCES IRREGULIERES.

CONSOLEZ-VOUS Divinité mortelle,
On vous a vûe autrefois la plus belle;
Et pour une rare Beauté,
C'est assez que d'avoir été.

Nos sens assujettis n'oseroient bien connoître
D'un visage si respecté
Le changement qui veut paroître:
L'image de l'état où vous avez été,
Superbe de mille Conquêtes
Se garde tant d'autorité,
Que bien juger ce que vous êtes,
N'est pas en nôtre liberté.

Vôtre Beauté comme une absente,
A nôtre esprit se représente,
Quand nous sommes auprès de vous:
C'est un Bien détaché que sans soin & sans peine,
Que sans ajustement, & sans dépense vaine,
Vous pouvez conserver chez nous.

Dédaignez

Dédaignez le présent, c'est chose passagère,
 Qui de nôtre durée a les simples momens :
 Le présent n'est qu'un point, où ne se fondent guère
 Les solides contentemens.

Mais sagement flatez vôtre pensée
 D'une Gloire passée,
 Par la douceur du souvenir :
 Pour quelques traits changés ne soyez pas moins vaine ;
 Un jour on parlera de vous, comme d'*Hélène*,
 Et dans vos intérêts fera tout l'avenir.

Une chetive heure présente
 Fera-t-elle de l'importante
 Contre des tems passés, contre des tems futurs ?
 La Beauté la plus réverée
 D'un moment n'est pas assurée,
 Et tous les siècles vous sont sûrs.

La Beauté qui subsiste a toujourns des allarmes,
 Le Vent, l'Air, le Soleil, peuvent gâter ses Charmes ;
 Mais, *Iris*, vôtre vanité,
 Se trouve en pleine sûreté :
 La Chaleur la plus allumée,
 Les Vents les plus impétueux,
 L'Air grossier, l'épaisse Fumée,
 Ne vous obligent point à vous masquer contre eux.

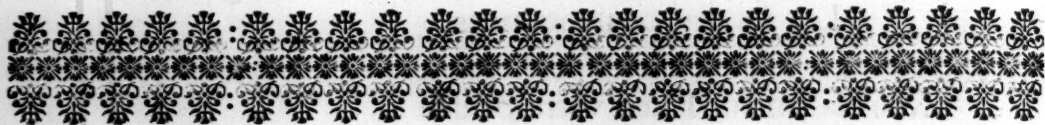
Vous avez du repos une égale Assûrance ;
 Ayant fait de vôtre Beauté
 Comme *Sylla* de sa Puissance,
 Ayant rendu la Liberté ;
 Vous avez désarmé l'Envie ;

Tom. I.

A a a

Vous

Vous avez appaisé la haine & le courroux ;
 Ne craignez pas qu'en votre vie
 Aucun desespéré conspire contre vous.



Sur la Mort de la Belle
MARION DE LORME.

S T A N C E S.

PHILIS n'est plus ; tous ses Appas
 Aussi bien que toutes mes Larmes,
 Contre la rigueur du trépas,
 Ont été d'inutiles armes.

Ici les Amours font en deuil,
 Et la Volupté défolée,
 Cherche à l'entour de son Cercueil
 Où son Ombre s'en est allée.

On l'entend gémir quelquefois
 Comme une misérable Amante,
 Qui du triste accent de sa Voix
 Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
 Loin du Soleil qui nous éclaire,
 Les seules peines de l'Amour
 Font sa douleur & sa misère.

Bien

Bien loin de ces grands Criminels
Dont le sort est si déplorable,
Bien loin de ces Feux éternels
Dont le Ciel punit un Coupable ;

Philis n'a pour toute rigueur
Que le supplice de sa flâme ;
Et rien qu'une triste langueur
Ne consume cette belle Ame.

Tantôt elle veut retenir
L'image des choses passées,
Et le plus tendre souvenir
Entretient ses molles pensées.

Tantôt excitant ses desirs,
Son Ame encor voluptueuse
Qui soupire après les plaisirs
S'attache à quelqu'Ombre amoureuse.

Dans ses inutiles desseins
Elle va chercher une bouche,
Elle pense trouver des mains,
Et ne trouve rien qui la touche.

L'Esprit veut imiter le Corps,
Et parmi ces faux exercices,
Les desirs qui sont ses efforts
Aspirent enfin aux délices.

Cependant il aime toujours,
Son soin est de se satisfaire,
Et la rigueur de ses Amours
De vouloir, & de ne rien faire.

A a a 2

LETTRE



L E T T R E

A

MONSIEUR LE MARQUIS

D E

C R E Q U I*.

* Mr. de St.
Evremond é-
crivit cette Let-
tre après avoir
repasé en Hol-
lande, en 1665.

A PRÈS avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me console d'achever ma vie dans la Liberté d'une République, où s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune, il seroit honteux de ne pas entrer dans le Monde, avec le dessein de faire sa Fortune : quand nous sommes sur le retour, la Nature nous rappelle à nous ; & revenus des sentimens de l'Ambition au desir de nôtre Repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un Pays où les Loix nous mettent à couvert des volontés des hommes, & où pour être sûrs de tout, nous n'ayons qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoutons à cette douceur, que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs Charges pour l'interêt du Public, & peu distingués en leurs Personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de différences odieuses dont les Honnêtes-gens soient blessés ; point de Dignités inutiles, de Rangs incommodes ; point de ces fâcheuses Grandeurs, qui gênent la Liberté, sans contribuer à la Fortune. Ici les Magistrats procurent nôtre Repos, sans attendre de Reconnoissance, ni de Respect même pour les Services qu'ils
nous

nous rendent : Ils sont sévères dans les Ordres de l'Etat, fiers dans l'Interêt de leur Pays avec les Nations Etrangères ; doux & commodes avec leurs Citoyens ; faciles avec toutes sortes de Personnes privées. Le fond de l'Egalité demeure toujours malgré la Puissance ; & par là le Crédit ne devient point insolent , la Conduite jamais dure.

Pour les Contributions , véritablement elles sont grandes ; mais elles regardent sûrement le Bien public , & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner de l'Amour qu'on a pour la Patrie, puis qu'à le bien prendre , c'est un véritable Amour-propre. C'est trop parler du Gouvernement , sans rien dire de celui qui paroît y avoir le plus de part *. A lui faire justice rien n'est égal à sa Suffisance que son Desintéressement , & sa Fermeté.

* Mr. le Pen-
sonnaire De
Wit.

Les choses Spirituelles sont conduites avec une pareille modération. La différence de Religion , qui excite ailleurs tant de Troubles , ne cause pas ici la moindre alteration dans les Esprits : chacun cherche le Ciel par ses voyes ; & ceux qu'on croit égarés , plus plaints que haïs , s'attirent une Charité pure & dégagée de l'indiscretion du faux Zele.

Comme il n'y a rien en ce Monde qui ne laisse quelque chose à désirer ; nous voyons moins d'Honnêtes-gens que d'habiles , plus de Bon-sens dans les Affaires , que de délicatesse dans les Entretiens. Les Dames y sont fort civiles , & les Hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfère à leur compagnie celle de leurs Femmes : elles sont assez sociables pour nous faire un Amusement ; trop peu animées pour troubler nôtre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très aimables ; mais il n'y a rien à espérer d'elles , ou par leur Sagesse , ou par une Froideur qui leur tient lieu de Vertu. De quelque façon que ce soit , on voit en *Hollande* un certain usage de Pruderie établi par tout , & je ne sai quelle vieille Tradition de Contenance , qui passe de Mere en Fille comme une espece de Religion.

A la verité on ne trouve pas à redire à la Galanterie des Filles ,
qu'on

qu'on leur laisse employer bonnement , comme une aide-innocente à se procurer des Epoux. Quelques-unes terminent ce cours de Galanterie par un Mariage heureux ; quelques malheureuses s'entre-tiennent de la vaine Esperance d'une condition qui se diffère toujours , & n'arrive point. Ces longs amusemens ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une Infidélité méditée : on se dégoûte avec le tems ; & le dégoût pour la Maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une Femme. Ainsi dans la crainte de passer pour trompeur , on n'ose se retirer quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude , moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant , on entretient languissamment les misérables restes d'une Passion usée. Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réflexions aux plus jeunes Filles , qui regardent le Mariage comme une aventure , & leur naturelle condition comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les Femmes , s'étant données une fois , elles croient avoir perdu toute disposition d'elles-mêmes ; & ne connoissant plus que la simplicité du Devoir , elles feroient conscience de se garder la liberté des affections que les plus Prudes se réservent ailleurs , sans aucun égard à leur dépendance. Ici tout paroît Infidélité ; & l'Infidélité qui fait le mérite galant des Cours agréables , est le plus gros des vices chez cette bonne Nation , fort sage dans la Conduite & dans le Gouvernement ; peu savante dans les plaisirs délicats , & les mœurs polies. Les Maris payent cette fidélité de leurs Femmes d'un grand assujettissement ; & si quelqu'un contre la coutume affectoit l'empire dans la Maison , la Femme seroit plainte de tout le monde comme une malheureuse , & le Mari décrié comme un homme de très méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses , & me fait regretter le tems où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été , pour ranimer ce que je suis ; & du souvenir des vieux sentimens il se forme quelque disposition à la Tendresse , ou du moins un éloignement de l'Indolence. Tyrannie heureuse
que

que celle des Passions qui font les plaisirs de nôtre vie ! Fâcheux empire que celui de la Raison, s'il nous ôte les sentimens agréables, & nous tient dans Inutilité ennuyeuse, au lieu d'établir un véritable Repos.

Je ne vous parlerai guère de la *Haye* : il suffit que les Voyageurs en sont charmés après avoir vû les Magnificences de *Paris*, & les Raretés d'*Italie*. D'un côté vous allez à la Mer, par un Chemin digne de la grandeur des *Romains* ; de l'autre vous entrez dans un Bois, le plus agréable que j'aye vû de ma vie. Dans le même lieu vous trouvez assez de Maisons pour former une grande & superbe Ville ; assez de Bois & d'Allées pour faire une Solitude délicieuse : aux heures particulieres, on y trouve l'innocence des plaisirs des Champs ; aux heures publiques, on y voit tout ce que la foule des Villes les plus peuplées sauroit fournir. Les Maisons y sont plus libres qu'en *France*, aux tems destinés à la société ; plus resserrées qu'en *Italie*, lors qu'une régularité trop exacte fait retirer les Etrangers, & remet la Famille dans un domestique étroit. De tems en tems nous allons faire nôtre Cour au jeune Prince*, à qui je laisserai sujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa Qualité n'a eu l'Esprit si bien fait que lui à son âge. A dire tout, je dirois des verités qu'on ne croiroit point ; & par un secret mouvement d'Amour-propre, j'aime mieux taire ce que je connois, que manquer à être crû de ce que vous ne connoissez pas.

* Le Prince d'Orange, qui n'avoit alors que quatorze ans.



LETTRE



L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE

D E

L I O N N E*,

* Premier
Ecuyer de la
grande Ecurie
du ROI; &
neveu du Mar-
quis de Lionne,
Ministre & Se-
cretaire d'Etat.

*Qui m'avoit fait dire de lui envoyer une Lettre
qu'il pût montrer au ROI.*

N E croyez pas, Monsieur, que j'aime trop les Pays Etrangers, quand vous me voyez employer si peu de soin & d'industrie pour mon Retour dans le nôtre. Ce n'est point une veritable Nonchalance; ce n'est point un grand Attachement aux lieux où je suis, ni une Aversion pour ceux où vous êtes. La verité est que je n'ai pas voulu demander au ROI le moindre soulagement, sans avoir souffert ce que j'ai dû souffrir, pour avoir été si malheureux que de lui déplaire. Après tant d'années de disgraces & de maladies, je croi pouvoir exposer la maniere dont j'ai failli; ou, si je l'ose dire, me justifier de l'apparence d'une Faute.

Comme le blâme de ceux qui nous sont opposés, fait la loüange la plus délicate qu'on nous donne, j'avois crû travailler ingénieusement à la gloire du Génie qui regne, en établissant la honte de celui qui avoit gouverné auparavant. Ce n'est pas que Monsieur le Cardinal n'ait eu des Talens recommandables: mais ces Qualités qui auroient eu de l'approbation parmi les Hommes, considérées purement

purement en elles-mêmes, sont devenuës méprisables par l'opposition de celles du R O I : d'où il arrive que des Actions assez belles sont obscurcies par de plus éclatantes ; que le moindre Mérite auprès du plus grand passe pour défaut : d'où il arrive que la Gloire du Prince ruine la Réputation du Ministre ; & trouver mauvais qu'on méprise ce qu'a fait son Eminence, est en quelque sorte avoir du chagrin, qu'on admire ce que fait Sa Majesté.

Que si l'on voyoit en usage les mêmes Maximes, qui étoient suivies, il paroîtroit qu'on veut exiger des Approbations en leur faveur ; & nous donnerions les nôtres aussi-tôt par une respectueuse Obéissance : mais puis qu'on s'en éloigne à dessein, jusqu'à prendre les voyes les plus opposées ; il y a quelque délicatesse à n'approuver pas ce qu'on évite, & quelque prudence à rejeter ce qu'un R O I si sage ne veut pas faire.

Ne m'alleguez point, que c'est un crime d'attaquer la Réputation d'un Mort : autrement celui qui la ruine, seroit le premier & plus grand Criminel lui-même. Quand il humilie l'Orgueil des *Espagnols*, & la Fierté des *Allemands* ; quand il abaisse Rome, & s'assujettit à l'Eglise ; quand il maintient l'Empire contre la Puissance du *Turc*, au même tems que le Roi d'*Espagne* abandonne l'Empereur, & laisse les Etats de sa Maison exposés à l'Invasion des Infidèles ; quand il fait la Guerre avec tant de conduite & de valeur, & la Paix avec tant de hauteur & de sagesse ; que fait-il sinon condamner par ses Actions ce que j'ai blâmé par le discours, & en donner à toute la Terre une plus forte, & plus expresse censure ?

N'en doutez point, Monsieur ; c'est du R O I que Monsieur le Cardinal a reçu l'Injure que l'on m'attribuë : les belles & admirables Qualités de Sa Majesté, ses Actions, son Gouvernement, ses Conseils, m'ont donné les petites Idées que j'ai de son Eminence ; & dans la Condition où je suis, j'ai à demander pardon d'une chose dont il m'est impossible de me repentir. Mais quel sujet de plainte a Monsieur le Cardinal, qui ne lui soit commun avec tous nos Rois ? Leurs Regnes n'ont-ils pas le même sort, que son Ministère ? Leurs Faits ne sont-ils pas anéantis

comme les siens ; leur Réputation effacée comme la sienne ?

Autrefois nous pensions assez faire de nous soutenir contre une Nation Ennemie : toute l'*Europe*, si on le peut dire, toute l'*Europe* aujourd'hui Confédérée, ne se trouve pas capable de nous résister. Autrefois nous tenions les Paix glorieuses, qui nous appor- toient la Restitution de quelque Place : aujourd'hui les *Espagnols* cherchent leur salut dans la cession de leurs Provinces ; & si la Ju- stice ne régloit toujours nos prétensions, il s'agiroit moins de ce qu'ils nous cèdent, que de ce qui leur reste. Autrefois nos Alliés murmuroient d'avoir été mal soutenus dans la Guerre, ou aban- donnés dans la Paix : de nôtre tems, ceux qu'on a vû tomber par leur faute, ont été relevés par nôtre secours ; & l'influence de nô- tre Pouvoir a formé toute la Grandeur des autres. S'attacher à nous ; c'est une Elevation certaine : s'en séparer ; une chute comme assurée.

Tant que le R O I agira comme il agit, il m'autorise à parler comme je parle : si on veut que je me démente, qu'il se relâche, qu'il abandonne ses Alliés, qu'il laisse rétablir ses Ennemis. Alors je deviendrai favorable à Monsieur le Cardinal, & ferai valoir les mêmes choses que j'ai décriées : mais aujourd'hui, que les Peuples attachés à nôtre Amitié regardent avec joye le Gouvernement que nous voyons, & que les Nations opposées à nos Interêts regrettent avec douleur le Ministère que nous avons vû ; toutes mes Réflexions me confirment en ce que j'ai dit, & mon Esprit ferme dans ses premiers sentimens, ne se peut tourner à d'autres pensées.

Si une tendresse du R O I conservée à la mémoire d'une Person- ne qui lui fut chère ; si la constance de son affection pour un Mort, lui ont fait trouver mauvais ce qui m'a paru si fort à son avantage, je le supplie de considérer, que mes intentions ont été trompées. Je n'ai pas crû blesser la délicatesse de son Amitié, & je pensois avoir des sentimens exquis sur l'interêt de sa Gloire. En toutes cho- ses les méprises sont excusables : mais l'erreur, qui vient d'un prin- cipe si noble & si beau, ne laisse aucun droit à la Justice. Ne pensez pas neantmoins, que je veuille faire ici des Leçons au lieu de

de très humbles Prières, & instruire SA MAJESTÉ de ce qu'Elle doit, au lieu de me soumettre à ce qu'Elle veut. J'attens avec une parfaite résignation, qu'il lui plaise ordonner de ma destinée, & je me prépare à la reconnoissance de la Grace, ou à la patience dans le Châtiment.

Si Elle a la bonte de finir mes Maux, Elle joindra la dépendance d'une Créature à l'obéissance d'un Sujet, & adoucira la contrainte qui lie, par l'affection qui attache. Mais je consulte peu mes sentimens, quand je parle de la sorte. L'obligation dans laquelle je suis nai, me tient lieu de tous les attachemens du monde : le devoir a les mêmes charmes pour moi, que les graces pourroient avoir pour les autres. Presqu'en tous les hommes la sujétion n'a qu'une docilité apparente : tandis qu'elle affecte un air soumis, elle excite un murmure intérieur, & sous des dehors humiliés, on tâche à défendre un reste de liberté par des résistances secretes. Ce n'est pas en moi la même chose. La Nature ne garde rien pour elle en secret : quand il faut obéir, les Ordres du ROI ne trouvent aucun sentiment dans mon ame qui ne les prévienne par inclination, ou ne s'y soumette sans contrainte par devoir. Quelque rigueur que j'éprouve, je cherche la consolation de mes maux dans le bonheur de celui qui les fait naître. J'adoucis la dureté de ma condition par la félicité de la sienne ; & rien ne sauroit me rendre malheureux, puis qu'il ne sçauroit arriver aucun changement dans la prospérité de ses Affaires.

A U M E S M E.

M O N S I E U R,

Si je pouvois m'aquitter de toutes les Obligations que je vous ai par des remerciemens, je vous rendrois mille Graces très humbles;

mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les Complimens du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un Honnête-homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un Ingrat : si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de vôtre Goût, je croi vous plaire mieux par une Ingratitude recherchée, que par une Reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procedé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi vous-même ; & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous serai toujours infiniment obligé ; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toujours quelque chose de fort doux & de fort agréable pour moi, quand même elles ne réussiroient pas.

* Voyez ci-dessus, pag. 118. L'Idée de la Femme qui ne se trouve point

Pour les Papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître ; rien n'est mieux à nous que ce que nous donne nôtre industrie. L'adresse que vous avez eue à faire vôtre larcin, méritoit d'être mieux récompensée, en vous faisant rencontrer quelque chose de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement qu'E-MILIE * n'est pas fort au goût des Dames de Paris. A vous dire vrai, elle est un peu *Hollandoise* ; son *Enbonpoint* me fait assez juger à moi-même qu'elle boit de la Biere ; & sa *Devotion*, qu'elle porte sa Bible sous son bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de Copie à personne des petits Cuvrages que je vous envoie, hormis celle de la LETTRE que Mr. de Turenne vous a demandée, pour trouver moyen de me servir, & que vous auriez bien fait de lui avoir déjà donné. J'ai ajouté quelque chose à la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE de Mr. Racine, qui me la fait paroître plus raisonnable que vous ne l'avez vûe. Si Mr. le Comte de St. Albans a envie de voir ce qui est entre vos mains, vous pouvez le lui montrer ; car je n'ai pensée au monde dont je ne le fisse le confident.

J'aurois bien de la joye que le Mariage du Fils du Marquis de *Cœuvres* se fit avec la Fille de Mr. de Lionne le Ministre, ayant toujours

toûjours été Serviteur de Messieurs d'Estrées & de Monsieur de Lionne autant qu'on sauroit l'être. Mais quand je songe que j'ai vû marié Mr. le Marquis de Cœuvres ; que j'ai vû son Fils à la bavette, venir donner le bon jour à Monsieur de Laon*, qu'il appelloit son Tonton, je fais une fâcheuse réflexion sur mon âge ; & levant les yeux au Ciel, avec un petit mouvement des épaules, je chante moins agréablement que Noblet,

* Le Cardinal d'Estrées d'aujourd'hui.

Mais hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Le bruit court ici comme à Paris, que la Paix de Portugal est faite* ; mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambassadeur de Portugal†, avec qui je joue à l'Hombre tous les jours, n'en a aucune nouvelle de Lisbonne. Il se plaint, dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le Portugal soit conté pour rien, & voici son raisonnement. On croit, dit-il, la Paix faite, parce qu'on sait que l'Espagne nous offre tout ; mais qui sait si nous voulons recevoir tout ? Ce qui vient des Castillans m'est suspect, je ne croirai rien que je ne sois informé par les avis de Lisbonne. Il y a dépêché un Express pour cela & pour les Affaires qu'il a en ce Pays-ci. L'Electeur de Cologne est à AMSTERDAM incognito, & le Prince de Toscane y arrive dans quelques jours. Le Prince de Strasbourg est à la Haye, prêchant que la Paix se fera, & peu de gens le veulent croire ; on est persuadé qu'avant que les Espagnols se soient bien résolus de traiter, on aura mis en Campagne. Ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience : ils laissent gagner tout ce qu'on veut ; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheur, ils se donnent peu d'action pour les éviter.

* Elle se fit le 12. Février 1668.

† Don Francisco de Melos.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous souvenez de mes Bagatelles de la Haye, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriez pas seulement le lire ; outre que je fai assez bien vivre, pour vous exempter de l'ennui que vous en auriez. Dans
la

la verité il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez ; mais il y en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des Observations que j'ai faites sur quelques Histoires Latines , je vous les enverrai.

Je vous prie de faire bien mes remerciemens à M***. Quelque estime que vous ayez pour lui , si vous le connoissiez autant que moi , vous l'estimeriez encore davantage. Adieu , Monsieur , je suis né si reconnoissant , que par dessein , ou par étude , je ne saurois devenir Ingrat ; & quelque résolution que j'aye eüe au commencement de ma Lettre , je ne puis la finir sans vous assurer qu'il me souviendra toute ma vie des Obligations que je vous ai. Je souhaite que ce soit long-tems :

*Mais hélas ! quand l'âge nous glace ,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser & des jambes à rompre pour la Campagne , que d'écrire , je vous dirois que votre Lettre est aussi délicatement écrite qu'elle sauroit l'être.



A U M E S M E.

M O N S I E U R ,

Si vous me faites l'honneur de m'écrire , je vous prie que nous retranchions ce M O N S I E U R , & toute la cérémonie qui gêne la liberté d'un Commerce de Lettres. Je vous prierai ensuite de vous moquer moins de moi par des Louanges excessives que vous donnez à des Bagatelles. L'inutilité les a produites , & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses ; je souhaiterois qu'elle pussent faire le vôtre. Telles qu'elles

les font , je ne laisserai pas de vous envoyer par le premier Ordinaire, les OBSERVATIONS SUR SALUSTE ET SUR TACITE, desquelles je vous ai parlé. Le premier donne tout au naturel : chez lui les affaires sont de purs effets du tempérament ; d'où vient que son plus grand soin est de donner la véritable connoissance des Hommes, par les Eloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre tourne tout en Politique, & fait des Mistères de tout, ne laissant rien désirer de la finesse & de l'habileté, mais ne donnant presque rien au naturel. Je passe delà à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires ; & en huit ou dix lignes, je fais voir que Mr. de *Lionne* le Ministre a réuni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils sauroient être. Il fait si froid que pour un Empire je n'écrirois pas une feuille de papier. Je vous enverrai aussi la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE, à mon avis, beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous suis fort obligé de m'avoir envoyé la Traduction qu'a fait Mr. de *Corneille* du petit Poème Latin des Conquêtes du Roi : je louerois extrêmement le Latin, si je n'étois obligé en conscience à louer davantage le François. Nôtre Langue est plus majestueuse que la Latine, & les Vers plus harmonieux, si je me puis servir de ce terme. Mais ce n'est pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de majesté aux pensées de *Lucain*, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de nôtre tems : avec cela j'admire encore plus ce que *Corneille* a fait de lui-même sur le Retour du Roi, que sa Traduction, toute admirable qu'elle est. Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poème de cette force-là, je ne ferois pas grand cas des *Homeres*, des *Virgiles*, & des *Tasses*. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi, d'avoir un homme qui puisse parler si dignement de ses grandes Actions.

Je vous prie d'assurer Mr. de *Lionne* de mes très humbles respects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ses bons offices.

offices quand il en trouvera l'occasion , & j'attens de vous une sollicitation discrète qui ne l'importune pas , mais qui le fasse souvenir de tems en tems de l'Affaire de vôtre très humble & très obéissant Serviteur.

* Il y alla
sur la fin de
Février 1668.

Monfieur *van Beuninghen* s'en va Ambassadeur Extraordinaire en *France* * ; ce seroit bien mon fait de m'en retourner avec lui.



A U M E S M E.

J'Aurois à vous faire de grandes excuses de ne vous pas envoyer ce que je vous ai promis , s'il en valoit la peine. Je suis ingénieux à différer l'ennui que mes Bagatelles vous peuvent donner ; & c'est une marque d'amitié que je vous donne assez délicate : cependant je passerai par dessus vôtre intérêt & le mien , pour vous envoyer les Pièces que je fais copier présentement. J'en adresse une à Monfieur *Vossius* , mon Ami de Lettres , & avec qui il y a plus à apprendre , qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous dirai cependant que j'écris aux Gens de Guerre & de Cour comme un Bel-Esprit & un Savant , & que je vis avec les Savans comme un homme qui a vû la Guerre & le Monde.

Pous la Confession galante de ma faute dont vous me parlez , je n'aurois pas manqué de la faire , si j'avois eu dessein de faire voir ce que vous m'avez volé. Personne ne fait mieux que vous combien cela étoit éloigné de ma pensée. Vous me ferez plaisir de me faire savoir si je dois esperer quelque retour en *France* , ou si je me dois résoudre à habiter le reste de mes jours les Pays Etrangers. L'Esperance est la source , ou du moins une des premières causes de l'Inquiétude , & l'Inquiétude n'est supportable qu'en Amour , où elle a même ses plaisirs , puis que comme vous savez ;

AMOUR,

A M O U R,

Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines :

par tout ailleurs c'est un grand tourment. Nous n'avons point ici l'ATTILA de *Corneille* : vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques Pièces de *Moliere*, s'il y en a de nouvelles ; je n'ai de curiosité que pour leurs Ouvrages. Les Anciens ont appris à *Corneille* à bien penser, & il pense mieux qu'eux. L'autre s'est formé sur eux à bien dépeindre les gens & les mœurs de son Siècle dans la Comédie ; ce qu'on n'avoit pas vû encore sur nos Théâtres. Insensiblement me voila Savant avec vous ; je vais recevoir une visite de Monsieur *Vossius*, à qui je parlerai de la Guerre de *Flandre*. Adieu, Monsieur ; j'ai banni le premier une Cérémonie ennuyeuse, je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'assurer Monsieur le Comte de *Grammont*, que je suis ravi de le voir Protecteur de la Maison de *Grammont* *.

* Mr. le Comte de Guiche après avoir été long-tems exilé, avoit enfin obtenu son retour en France, par le crédit de Mr. le Comte de Grammont. La plaisanterie roule sur ce que le Comte de Grammont avoit fait ce que le Maréchal son Frere avoit tenté plusieurs fois inutilement.



A U M E S M E.

VOUS n'êtes pas de ces gens qui cherchent plus à se satisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs Amis, qu'à pousser à bout leurs Affaires. Le premier soin que vous avez pris de moi, me laissoit assez d'obligations ; vôtre persévérance & toutes ces peines industrieuses que vous vous donnez, me font une espèce de honte, & je les souffrirois mal-aisément, si je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoigner ma Reconnoissance. Vous savez que rien n'égale la tendresse d'un malheureux ; je suis naturellement assez sensible aux graces que je reçois,

Tom. I.

Ccc

jugez

jugez ce que la mauvaise Fortune ajoute encore à ce bon Naturel. Du Tempérament dont je suis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impression que fait sur moi votre Générosité, & fais mon plaisir le plus doux & le plus tendre, de me laisser toucher: mais quelquefois des Réflexions ingrates veulent interesser mon jugement, & je me mets dans l'esprit d'examiner de sens froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien considéré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une Connoissance arrivée par hazard, ait pû produire les empressements que vous avez dans les intérêts d'un nouvel Ami.

Il semble que par une justice secrète les Proches de Mr. de Lionne veuillent reconnoître la grande estime & la vénération que j'ai toujours eue pour lui. Mr. le Marquis de Lessins Lionne au retour de Hollande faisoit ses Affaires de toutes les miennes. Votre chaleur passe encore celle qu'il avoit. J'espère que vous en inspirez quelque mouvement à Mr. le Marquis de ***, & qu'enfin les bons offices de Monsieur son Pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne sauriez vous imaginer combien je me sens touché de la nouvelle grace que Mr. le Marquis de *** vient de recevoir. Les grands Services du Pere, les grandes Espérances que donne le Fils, l'ont attirée; j'entens les espérances des Services qu'on attend de lui; car pour le mérite, il est déjà pleinement formé, & il n'est pas besoin de rien attendre de ce côté-là.

A peine ai-je eu le loisir de jeter les yeux sur ANDROMAQUE* & sur ATTILA†; cependant il me paroît qu'ANDROMAQUE a bien de l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas assez dans les choses, l'admireront; ceux qui veulent des Beautés pleines, y chercheront je ne sai quoi qui les empêchera d'être tout à fait contents. Vous avez raison de dire que cette Pièce est déchûe par la Mort de Montfleury: car elle a besoin de grands Comédiens, qui remplissent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre, c'est une belle Pièce, & qui est fort au dessus du médiocre, quoi qu'un peu au dessous du grand. ATTILA au contraire a dû gagner quelque

* Tragédie
de Racine.
† Tragédie de
Corneille.

quelque chose par la mort de *Montfleury*. Un grand Comédien eût trop poussé un Rôle assez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impression à sa ferocité sur les Ames tendres. Ce n'est pas que cette Tragédie n'eût été admirable du tems de *Sophocle* & d'*Euripide*, où l'on avoit plus de goût pour la Scene farouche & sanglante, que pour la douce & la tendre; tout y est bien pensé, & j'y ai trouvé de fort beaux Vers. Pour le sujet & l'Economie des Pièces, je n'ai pas eu le loisir d'y faire la moindre réflexion.

Je souhaite de tout mon cœur que *Corneille* traite le sujet d'*Annibal*; & s'il y peut faire entrer la Conférence qu'il eût avec *Scipion* avant la Bataille, je m'imagine qu'on leur fera tenir des Discours dignes des plus grands Hommes du monde, comme ils l'étoient. Je vous envoie les OBSERVATIONS SUR SALUSTE, dont je vous ai parlé, & je vous enverrai bien-tôt la DISSERTATION SUR ALEXANDRE, tout cela mal copié. Pour les Portraits ils sont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC MR. DE CANDALE, qu'on ne peut pas les en séparer, & je ne puis pas envoyer encore l'Ouvrage. Adieu: aimez-moi toujours, & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne fais pas si Mr. de *Lionne* veut qu'on le croie aussi poli, aussi délicat, autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces Qualités-là ne produisent qu'une molle Paresse, elles conviennent mal à un Ministre; mais quand un Ministre profond, & consommé dans les Affaires, se peut mettre au dessus d'elles, pour les posséder pleinement, & se faire encore quelque loisir agréable & voluptueux même, le mérite ne peut pas aller plus loin à mon avis.





DISSERTATION

SUR

LA TRAGÉDIE DE RACINE,

INTITULÉE

ALEXANDRE LE GRAND.

A

MADAME BOURNEAU*.

* Femme de
Mr. Bourneau
Président au
Sénéchal de
Saumur.

DEPUIS que j'ai lu LE GRAND ALEXANDRE, la vieillesse de *Corneille* me donne bien moins d'allarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrois qu'avant sa mort il adoptât l'Auteur de cette Pièce, pour former avec la tendresse d'un Pere son vrai Successeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette Antiquité, qu'il possédât si avantageusement; qu'il le fit entrer dans le Génie de ces Nations mortes, & connoître sagement le Caractère des Héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel Esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions, qui égalent la force de ses pensées: mais vous me permettrez de vous dire après cela qu'il n'a pas connu *Alexandre*

ni

ni *Porus*. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de *Porus* que d'*Alexandre*, en quoi il n'étoit pas possible de réussir; car l'Histoire d'*Alexandre* toute vraie qu'elle est, a bien de l'air du Roman; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux; c'est ôter à son Ouvrage, non seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce Maître de l'Univers, ou nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les Vices qu'il avoit, & donnons-leur les Vertus qu'il n'avoit pas: ne faisons pas *Scipion* plus grand, quoi qu'on n'ait jamais vû chez les *Romains* une Ame si élevée que la sienne; il le faut faire plus juste, allant plus au Bien, plus modéré, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à *César* contre *Alexandre*, n'alléguent en sa faveur, ni la passion de la Gloire, ni la grandeur de l'Ame, ni la fermeté du Courage. Ces Qualités sont si pleines dans le *Grec*, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus; mais qu'ils fassent le *Romain* plus sage en ses Entreprises, plus habile dans les Affaires, plus entendu dans ses Interêts, plus maître de lui dans ses Passions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes, s'est contenté de faire ressembler à *Alexandre* celui dont il vouloit donner la plus haute idée; il n'osoit pas lui attribuer de plus grandes Qualités, il lui ôtoit les mauvaises: *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus*.*

Peut-être que nôtre Auteur est entré dans ces considérations en quelque sorte; peut-être que pour faire *Porus* plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son *Alexandre*. Si ç'a été son dessein, il ne pouvoit pas mieux réussir; car il en fait un Prince si médiocre, que cent autres le pourroient emporter sur lui comme *Porus*. Ce n'est pas qu'*Ephestion* n'en donne une belle idée; que *Taxile*, que *Porus* même ne parlent avantageusement de sa grandeur: mais quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir, si ce n'est que par modestie il veuille paroître

* Velleius Paterculus (*Hist. Lib. II. c. 41.*) parlant de *César*.

paroître un simple Homme chez les *Indiens*, dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour un Dieu parmi les *Perfes*. A parler sérieusement, je ne connois ici d'*Alexandre* que le seul Nom ; son génie, son humeur, ses qualités, ne me paroissent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me passionnent, & je trouve un Prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang froid où je puis être. Je m'imaginois en *Porus* une grandeur d'Ame qui nous fût plus étrangère ; le Héros des *Indes* devoit avoir un Caractere différent de celui des nôtres. Un autre Ciel, pour ainsi parler ; un autre Soleil, une autre Terre y produisent d'autres Animaux & d'autres Fruits : les hommes y paroissent tout autres par la difference des Visages, & plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de Raison : une Morale, une Sagesse singulière à la région, y semble régler & conduire d'autres Esprits dans un autre Monde. *Porus* cependant, que *Quinte-Curce* dépeint tout Etranger aux *Grecs* & aux *Perfes*, est ici purement *François* : au lieu de nous transporter aux *Indes*, on l'amène en *France*, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux Siècles, doivent entrer dans le génie de la Nation dont il a été, dans celui du tems où il a vécu, & particulièrement dans le sien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'*Asie* autrement qu'un Consul *Romain* ; l'un parlera comme un Monarque absolu, qui dispose de ses Sujets comme de ses Esclaves ; l'autre comme un Magistrat qui anime seulement les Loix, & fait respecter leur autorité à un Peuple Libre. Il faut dépeindre autrement un vieux *Romain* furieux pour le Bien public, & agité d'une Liberté farouche, qu'un Flâteur du tems de *Tibère*, qui ne connoissoit plus que l'Interêt, qui s'abandonnoit à la servitude. Il faut dépeindre différemment des personnes de la même condition & du même tems, quand l'Histoire nous en donne de différens Caractères. Il seroit ridicule de faire le même Portait de *Caton* & de *César*, de *Catiline* & de *Cicéron*,

ron,

ron, de Brutus & de Marc-Antoine, sous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même tems. Le Spectateur, qui voit représenter ces Anciens sur nos Théâtres, suit les mêmes Régles pour en bien juger, que le Poète pour les bien dépeindre; & pour y réussir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son tems, renonce à son propre naturel, s'il est opposé à celui des Personnes qu'on représente; car les Morts ne sauroient entrer en ce que nous sommes, mais la Raison, qui est de tous les tems, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands Défauts de nôtre Nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son Air, ou ses Manieres. De-là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous; dont *Corneille* a fait une injuste & facheuse expérience dans sa *SOPHONISBE*. *Mairet*, qui avoit dépeint la sienne infidèle au vieux *Syphax*, & amoureuse du jeune & victorieux *Massinisse*, plût quasi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai esprit des gens de la Cour. Mais *Corneille*, qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois, que les Citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes: *Corneille*, qui presque seul a le bon Goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à nôtre Siècle, pour être entré dans le génie de ces Nations, & avoir conservé à la Fille d'*Asdrubal*, son véritable Caractère. Ainsi, à la honte de nos Jugemens, celui qui a surpassé tous nos Auteurs, & qui s'est peut-être ici surpassé lui-même, à rendre à ces grands Noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devons, asservis par la coutume aux choses que nous voyons en usage, & peu disposés par la raison à estimer des Qualités & des Sentimens qui ne s'accroissent pas aux nôtres.

Concluons, après une considération assez étendue, qu'*Alexandre* & *Porus* devoient conserver leur Caractère tout entier; que c'é-

toit

toit à nous à les regarder sur les bords de l'*Hydaspe*, tels qu'ils étoient, non pas à eux de venir sur les bords de la *Seine* étudier nôtre naturel, & prendre nos sentimens. Le Discours de *Porus* devoit avoir quelque chose de plus étranger & de plus rare. Si *Quinte Curce* s'est fait admirer dans la Harangue des *Scythes*, par des pensées & des expressions naturelles à leur Nation, l'Auteur se pouvoit rendre aussi merveilleux, en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre Monde.

La Condition différente de ces deux Rois, où chacun remplit si bien ce qu'il se devoit dans la sienne; leur Vertu diversement exercée dans la diversité de leur Fortune, attire la considération des Historiens, & les oblige à nous en laisser une peinture: le Poète qui pouvoit ajouter à la vérité des choses, ou les parer du moins de tous les ornemens de la Poésie, au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté; & soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par sécheresse & stérilité, il demeure beaucoup au dessous du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur, & tirer du fond de ces grandes Ames, comme fait *Corneille*, leurs plus secrets mouvemens; mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paroît, moins profond à pénétrer ce qui se cache.

* Voyez le
SERTORIUS
de *Corneille*,
Act. III, Sc. I.

J'aurois souhaité que le fort de la Pièce eût été à nous représenter ces Grands Hommes, & que dans une Scene digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs Ames jusqu'où elle pourroit aller. Si la Conversation de *Sertorius* & de *Pompée* * a tellement rempli nos esprits, que ne devoit-on pas espérer de celle de *Porus* & d'*Alexandre* sur un sujet si peu commun? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette Guerre. En effet, ce Passage de l'*Hydaspe*, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir; une grande Armée de l'autre côté avec des Chariots terribles, & des Elephans alors effroyables; des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettoient la confusion par tout, quand il falut passer un Fleuve si large sur de

de simples peaux ; cent choses étonnantes qui épouvanterent les *Macédoniens* , & qui sûrent faire dire à *Alexandre* , qu'enfin il avoit trouvé un péril digne de lui ; tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte , & dans la peinture de l'appareil , & dans le récit de la Bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois , à qui l'on ôte leur propre génie , pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes , la défense d'un Pays , la conservation d'un Royaume n'excite point *Porus* au Combat ; il y est animé seulement par les beaux yeux d'*Axiane* , & l'unique but de sa Valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers Errans , quand ils entreprennent une Avanture ; & le plus bel Esprit , à mon avis , de toute l'*Espagne* , ne fait jamais entrer *Don Quichotte* dans le Combat , qu'il ne se recommande à *Dulcinée*.

Un Faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie ; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur , dont la Réputation n'est pas venue jusques à nous : mais ces grands Personnages de l'Antiquité , si célèbres dans leur Siècle , & plus connus parmi nous que les vivans même ; les *Alexandres* , les *Scipions* , les *Césars* ne doivent jamais perdre leur Caractère entre nos mains ; car le Spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse , quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas , ou qu'on leur ôte des Vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs Vertus établies une fois chez nous , intéressent l'Amour-propre comme nôtre vrai Mérite ; on ne sauroit y apporter la moindre alteration , sans nous faire sentir ce changement avec violence. Sur tout , il ne faut pas les défigurer dans la Guerre , pour les rendre plus illustres dans l'Amour. Nous pouvons leur donner des Maîtresses de nôtre invention , nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire ; mais gardons-nous de faire un *Antoine* d'un *Alexandre* , & ne ruinons pas le Héros établi par tant de Siècles , en faveur de l'Amant que nous formons à nôtre fantaisie.

Rejeter l'Amour de nos Tragédies comme indigne des Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport; par je ne sai quelle liaison qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres: mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au dessus des hommes. Avec cette retenue, j'avouïrai qu'il n'y a point de sujets où une Passion générale que la Nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine & sans violence. D'ailleurs, comme les Femmes sont aussi nécessaires pour la Représentation que les Hommes, il est à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des Sentimens amoureux, & aux autres l'entretien secret où les fait entrer la Confidence, vous les réduisez ordinairement à des Conversations fort ennuyeuses. Presque tous leurs mouvemens, comme leurs discours, doivent être des effets de leur Passion: leurs joyes, leurs tristesses, leurs craintes, leurs desirs doivent sentir un peu d'Amour pour nous plaire.

Introduisez une Mere qui se réjouit du bonheur de son cher Fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre Fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'ame des Spectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce Sexe, voyons une Amante qui pleure la mort d'un Amant, non pas une Femme qui se désole à la perte d'un Mari. La douleur des Maîtresses tendre & précieuse nous touche bien plus que l'affliction d'une Veuve artificieuse ou intéressée, & qui toute sincere qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des Enterremens & de leurs Cérémonies lugubres.

* Voyez la
POMPEE de
Corneille.

De toutes les Veuves qui ont jamais paru sur le Théâtre, je n'aime à voir que la seule *Cornelie**, parce qu'au lieu de me faire imaginer des Enfans sans Pere, & une Femme sans Epoux, ses sentimens tous Romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'Amour
sur

sur nos Théâtres : mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être intéressée ; & que les plus grands Partisans ne croient pas que le premier but de la Tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement Héroïques, la grandeur d'Ame doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui seroit doux & tendre dans la Maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent foible & honteux dans l'Amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même ; elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chère & sûre Confidente ses craintes & ses douleurs : mais soutenue de sa gloire, & fortifiée par sa raison, elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentimens passionnés, & animer son Amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa foiblesse.

En effet, c'est un Spectacle indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des Soupirs & des Larmes : & s'il méprise fièrement les pleurs d'une belle Personne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de son cœur que la dureté de son Ame.

Pour éviter cet inconvenient-là, *Corneille* n'a pas moins d'égard au Caractère des Femmes Illustres, qu'à celui de ses Héros. *Emilie* anime *Cinna* à l'exécution de leur Dessin*, & va dans son cœur ruiner tous les mouvemens qui s'opposent à la Mort d'*Auguste*. *Cléopâtre* a de la passion pour *César*, & met tout en usage pour sauver *Pompée*† : elle seroit indigne de *César*, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son Frere ; & *César* indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. *Dircé* dans l'OEDIPE conteste de grandeur de courage avec *Thésée*, tournant sur soi l'explication funeste de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considérer *Sophonisbe**, dont le Caractère eût pu être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune *Masfinisse* au vieux *Siphax*, pour le Bien de sa Patrie ; il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir en quittant *Siphax*, qu'elle avoit fait les sentimens de son Amour, en se détachant de *Masfinisse* ; il faut la voir qui soumet toutes sortes d'attachemens ; ce qui

* Voyez le
CINNA, Act.
I. Sc. III.

† Dans la
Tragédie de
POMPEE.

* Voyez la
SOPHONIS-
BE.

nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions, à son Amour pour *Carthage*, & à sa haine pour *Rome*: Il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour sauver son Pays, tirer du sien un dernier secours pour sauver sa Gloire & sa Liberté.

* Voyez le
POMPEE.
Act. IV. Sc. III.

Corneille fait parler ses Héros avec tant de Bien-séance, que jamais il ne nous eût donné la Conversation de *César* avec *Cléopâtre* *, si *César* eût crû avoir les Affaires qu'il eut dans *Alexandrie*, quelque belle qu'elle puisse être, jusqu'à rendre l'entretien d'un Amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent: il s'en fût passé assurément, à moins que de voir la Bataille de *Pharsale* pleinement gagnée, *Pompée* mort, & le reste de ses Partisans en fuite. Comme *César* se croyoit alors le Maître de tout, on a pu lui faire offrir une Gloire acquise, & une Puissance apparemment assurée: Mais quand il a découvert la Conspiration de *Ptolomée*; quand il voit ses Affaires en mauvais état, & sa propre vie en danger; ce n'est plus un Amant qui entretient sa Maîtresse de sa passion, c'est le Général Romain qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empressement, pour aller pourvoir à leur sûreté commune.

Il est donc ridicule d'occuper *Porus* de son seul Amour, sur le point d'un grand Combat qui alloit décider pour lui de toutes choses; il ne l'est pas moins d'en faire sortir *Alexandre*, quand les Ennemis se rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empressement pour chercher *Porus*, non pas l'en tirer avec précipitation pour aller revoir *Cléophile*; lui qui n'eut jamais ces Impatiences amoureuses, & à qui la Victoire ne paroissoit assez pleine, que lors qu'il avoit ou détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, sans lui faire rien gagner de l'autre. Il est aussi peu Héros d'Amour que de Guerre; l'Histoire se trouve défigurée, sans que le Roman soit embellé: Guerrier dont la gloire n'a rien d'animé qui excite nôtre ardeur; Amant dont la passion ne produit rien qui touche nôtre tendresse.

Voilà

Voila ce que j'avois à dire sur *Alexandre & sur Porus*. Si je ne me suis pas attaché régulièrement à une Critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la Pièce en détail, que m'étendre sur la Bien-séance qu'on doit garder à faire parler les Héros ; sur le discernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs Caractères ; sur le bon & le mauvais usage des Tendresses de l'Amour dans la Tragédie, rejetées trop austèrement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de la Crainte & de la Pitié, & recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentimens.



OBSER-



OBSERVATIONS

S U R

S A L U S T E

E T S U R

T A C I T E.

A

MONSIEUR VOSSIUS*.

* Isaac Vossius, Fils du Faux Gerard Jean Vossius.

J'AI voulu faire autrefois un Jugement fort exact de *Saluste* & de *Tacite* ; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déjà fait, pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée, je me suis réduit à une seule Observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en Politique : chez lui la Nature & la Fortune ont peu de part aux Affaires ; & je me trompe, ou il nous donne souvent des causes bien recherchées, de certaines actions toutes simples, ordinaires & naturelles.

Quand *Auguste* veut donner des bornes à l'Empire, c'est à son avis par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même Empereur, s'il en est crû, prend des mesures pour

pour s'assurer les regrets du Peuple *Romain*, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son Successeur.

L'Esprit dangereux de *Tibère*, ses Dissimulations, sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme, que de donner à ce Prince un Artifice universel ; la Nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toujours quelque chose du temperament dans les Desseins les plus concertés : & il n'est pas croyable que *Tibère* assujetti tant d'années aux volontés de *Séjan*, ou à ses infames plaisirs, ait pu avoir toujours dans cette foiblesse & cet abandonnement, un Art si recherché, & une Politique si étudiée.

L'Empoisonnement de *Britannicus* ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne *Tacite* à observer la contenance des Spectateurs. Tandis qu'un Lecteur s'occupe à considerer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur dissimulée de *Néron*, les craintes secrètes d'*Agrippine* ; l'esprit détourné de la noirceur de l'action, & de la funeste image de cette Mort, laisse échapper le Parricide à sa haine, & le pauvre mourant à sa pitié.

La Cruauté du même *Néron* dans la mort de sa Mere, a une conduite trop délicate. Quand *Agrippine* auroit péri véritablement par une petite Intrigue de Cour si bien menée, il eût falu supprimer la moitié de l'art : car le Crime trouve moins d'aversion dans les Esprits, &, si je l'ose dire, il se concilie le Jugement des Lecteurs, lors qu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses *Tacite* fait des Tableaux trop finis, où il ne laisse rien à desirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente : souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée ; quelquefois il passe au delà des Affaires, par trop de pénétration & de profondeur ; quelquefois des Spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa

la faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage, qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossières, dont la vérité n'importe plus.

Saluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au Naturel, que *Tacite* à la Politique. Le plus grand soin du premier est de bien connoître le génie des Hommes; les affaires viennent après naturellement par des actions peu recherchées de ces mêmes Personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considérez avec attention l'Eloge de *Catiline*, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat, ni de ce vaste Projet de se rendre Maître de la République, sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvemens, & à s'unir les Factieux; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soutenues par tant de fierté où il étoit besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les Ambitieux & de tous les Corrompus, il ait été si près de renverser Rome, & de ruiner sa Patrie. Mais *Saluste* ne se contente pas de nous dépeindre les Hommes dans les Eloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les Harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La Harangue de *César* nous découvre assez qu'une Conspiration ne lui déplait pas. Sous le zèle qu'il témoigne à la conservation des Loix, & à la dignité du Sénat, il laisse appercevoir son Inclination pour les Conjurés: il ne prend pas tant de soin à cacher l'Opinion qu'il a des Enfers; les Dieux lui sont moins considérables que les Consuls, & à son avis la Mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens, & le repos des misérables. *Caton* fait lui-même son Portrait, après que *César* a fait le sien. Il va droit au Bien; mais d'un air farouche: l'austérité de ses Mœurs est inséparable de l'intégrité de sa Vie; il mêle le chagrin de son esprit, & la dureté de ses manières avec l'utilité de ses Conseils. Ce seul mot d'OPTIMO CONSULI, qui fâcha tant *Cicéron*, pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue, me fait pleinement comprendre, & les bonnes intentions, & la vaine humeur de ce Consul.

Enfin

Enfin par diverses Peintures de differens Acteurs , non seulement je me représente les Personnes , mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la Conjuración de *Catilina*.

Vous pouvez observer la même chose dans l'Histoire de *Jugurtha*. La description de ses Qualités & de son Humeur vous prépare à voir l'Invasion du Royaume , & trois lignes nous dépeignent toute la maniere de faire la Guerre. Vous voyez dans le Caractère de *Metellus* , avec le rétablissement de la Discipline , un heureux changement des Affaires des *Romains*.

Marius conduit l'Armée en *Afrique* du même esprit qu'il harangue à *Rome*. *Sylla* parle à *Bocchus* avec le même génie qui paroît dans son Eloge ; peu attaché au devoir & à la régularité , donnant toutes choses à la passion de se faire des Amis : *dein Parentes abundè habemus , Amicorum neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit*. Ainsi *Saluste* fait agir les hommes par tempérament , & croit assez obliger son Lecteur de les bien faire connoître. Toute personne extraordinaire qui se présente , est exactement dépeinte , quand même elle n'auroit pas une part considerable à son sujet. Tel est l'Eloge de *Sempronia* ; selon mon jugement inimitable. Il va même chercher des considerations éloignées , pour nous donner les Portraits de *Caton* & de *César* , si beaux à la verité , que je les préférerois à des Histoires toutes entieres.

Pour conclure mon Observation sur ces deux Auteurs ; l'Ambition , l'Avarice , le Luxe , la Corruption , toutes les causes générales des desordres de la République , sont très-souvent alleguées par celui-ci. Je ne sai s'il descend assez aux interêts & aux considerations particulieres. Vous diriez que les Conseils subtils & raffinés lui semblent indignes de la grandeur de la République ; & c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la Spéculation peu de choses ; presque tout dans les Passions & dans le Génie des hommes.

On voit dans l'Histoire de *Tacite* plus de Vices encore , plus de Méchancetés , plus de Crimes ; mais l'habileté les conduit , & la dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein , on n'agit

point sans mesure ; la cruauté est prudente , & la violence avisée. En un mot , le crime y est trop délicat ; d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître , & qu'ils apprennent sans y penser à devenir criminels , croyant seulement devenir habiles. Mais laissant-là *Saluste* & *Tacite* dans leurs Caractères differens , je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des Hommes , & une profonde intelligence des Affaires.

Ceux qui sont élevés dans les Compagnies , qui parlent dans les Assemblées , apprennent l'ordre , les formes & toutes les matieres qui s'y traitent. Passant delà par les Ambassades , ils s'instruisent des Affaires du dehors , & il y en a peu , de quelque nature qu'elles soient , dont ils ne deviennent capables par l'application & l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les Cours , on les voit grossiers au choix des gens , sans aucun goût du mérite , ridicules dans leurs dépenses & dans leurs plaisirs.

* Messire Hugues de Lionne, Marquis de Fresne & de Berny, Ministre & Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères.

Nos Ministres en France sont tout à fait exemts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous sans flâterie , & m'étendre un peu sur Monsieur de *Lionne* *, que je connois davantage. C'est en lui proprement que les talens séparés se rassemblent ; c'est en lui que se rencontrent une connoissance délicate du Mérite des Hommes , & une profonde intelligence des Affaires.

† Sulla... Literis græcis atque latinis juxta atque doctissimè eruditus , animo ingenti , cupidus voluptatum , sed gloriæ cupidior : otio luxurioso esse ; tamen ab negotiis nunquam voluptas remota, &c. *Saluste* de Bello Jugur.

Dans la verité , je me suis étonné mille fois qu'un Ministre qui a confondu toute la Politique des *Italiens* ; qui a mis en desordre la Prudence concertée des *Espagnols* ; qui a tourné dans nos interêts tant de Princes d'*Allemagne* , & fait agir selon nos Deseins , ceux qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes : je me suis étonné , dis-je , qu'un Homme si consommé dans les Négociations , si profond dans les Affaires , puisse avoir toute la délicatesse des plus polis Courtisans pour la Conversation & pour les Plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit *Saluste* d'un grand Homme de l'Antiquité , que son loisir est voluptueux : mais que par une juste dispensation de son tems , avec la facilité du travail dont il s'est rendu le maître , jamais Affaire n'a été retardée par ses Plaisirs † .

Parmi

Parmi les divertissemens de ce loisir , parmi ses Occupations les plus importantes , il ne laisse pas de donner quelques heures aux Belles Lettres , dont *Atticus* , cet Honnête-homme des Anciens , n'avoit pas aquis une connoissance plus délicate dans la douceur de son repos , & la tranquillité de ses Etudes. Il fait de toutes choses infiniment ; & la Science qui gâte bien souvent le naturel , ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur , de difficile , de rude , & lui apporte pleinement tous ses avantages , sans intéresser la netteté & la politesse de son Esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux Ouvrages ; personne ne les fait mieux : il fait également juger & produire ; & je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement , ou la beauté du génie. Il est tems de quitter le sien , pour venir à celui des Courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des Rois , comme ils font leur séjour ordinaire auprès des Princes , ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée , point d'aversion inconnue , point de foible qui ne leur soit découvert. Delà viennent les insinuations , les complaisances , & toutes ces mesures délicates qui font un Art de gagner les cœurs , ou de se concilier au moins les volontés : mais soit manque d'application , soit pour tenir au dessous d'eux les Emplois où l'on s'instruit des Affaires ; ils les ignorent toutes également , & leurs agrémens venant à manquer avec l'âge , rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieillissent donc dans les Cabinets , exposés à la raillerie des Jeunes gens , qui ne peuvent souffrir leur censure ; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent , & que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus : & certes le plus Honnête-homme dont personne n'a besoin , a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces Femmes galantes , à qui le monde plaît encore , quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages , nôtre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous : car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se sou-

tient que par le mérite de plaire , la fin des Agrémens doit être le commencement de la Retraite. Les gens de Robe au contraire, paroissent moins Honnêtes-gens quand ils sont jeunes , par un faux air de Cour qui les fait réussir dans la Ville , & les rend ridicules aux Courtisans : mais enfin , la connoissance de leur intérêt les ramene à leur profession ; & devenus habiles avec le tems , ils se trouvent en des Postes considerables , où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les Courtisans qui s'élèvent aux Honneurs par de grands Emplois , ne laissent rien à désirer en leur suffisance ; & leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de Cour la connoissance des Affaires , & l'expérience dans la Guerre.



LETTRE



L E T T R E
A
MONSIEUR LE COMTE
D E
L I O N N E.

JE ne fai pas bien encôre le succès qu'auront tous vos soins ; mais je vous puis assûrer qu'ils laissent une grande Reconnoissance à un Homme très sensible au moindre plaisir qu'il reçoit.

Vôtre Maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne , que par l'empêchement qu'elle apporte à vos sollicitations dans mon Affaire. Je crains qu'elles ne soient trop pressantes à l'égard de Monsieur de *Turenne* , & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cause. S'il ne m'avoit fait faire des Complimens par Monsieur le Comte d'*Auvergne* , & par Monsieur le Marquis d'*Estrades* , je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ses bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun Service qui l'oblige à s'interesser dans mes Affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie , ç'a été pour rendre justice à ses grandes Qualités , & faire honneur à mon jugement : mais je n'en ai rien attendu , comme en effet je ne devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger , il me laissera beaucoup de Gratitude ; si je lui suis indifferant , je n'aurai aucun sujet de m'en plaindre.

Les

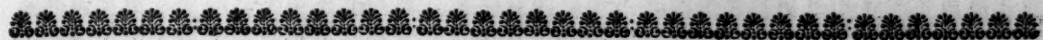
Les Bontés que vous me témoignez de Mr. de *Lionne* le Ministre, me donnent une satisfaction secrète, qui ne me laisse pas sentir le peu que j'en devrois avoir dans la situation où je me trouve. Si j'en étois pleinement persuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loisir de songer à ma mauvaise Fortune. En quelque lieu que je puisse être, assurez-le, je vous prie, qu'il aura toujours un Serviteur bien inutile malgré moi, & aussi zélé que vous pour tout ce qui le regarde. C'est ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon sentiment.

Modérez les Louanges excessives que vous me donnez sur mes Bagatelles. Dans le tems que vous me faites voir tant de sincérité aux choses solides & aux services effectifs, vous avez un peu moins de franchise à me dire nettement ce que vous pensez de ce que je vous envoie. Je vous pourrois dire avec plus de raison, que votre Lettre est la mieux écrite que j'aye vûe de ma vie; mais je crains de vous décrier par-là dans un Pays délicat, où l'on ne sauroit beaucoup & fort bien écrire, sans passer pour un Pédant, ou pour un Auteur.

* Monsieur le
Marquis d'Ef-
trades, Amba-
sadeur à la
Haye.

Votre ANDROMAQUE est fort belle: trois de mes Amis m'en ont envoyé trois par la Poste, sans considérer l'Economie nécessaire dans une République. Je ne regarde point à l'Argent, mais si les Bourguemestres savoient cette dissipation, ils me chasseroient de *Hollande*, comme un Homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un Etat populaire quand vous m'exemptez de ces dépenses, dont vous chargez très-judicieusement Monsieur l'Ambassadeur*, à qui il sied très-bien de répandre son Argent pour l'honneur de son Maître, & pour la dignité de la Couronne. Neantmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à *Amsterdam* huit ou dix jours après qu'elles ont paru en *France*, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'Ambassadeur des ports si considérables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé ANDROMAQUE, m'en ont demandé mon Sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle: mais je croi qu'on peut aller plus

plus loin dans les Passions , & qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentimens , que ce qui s'y trouve : ce qui doit être tendre n'est que doux , & ce qui doit exciter de la Pitié , ne donne que de la Tendresse. Cependant , à tout prendre , *Racine* doit avoir plus de Réputation qu'aucun autre , après *Corneille*.



L E T T R E A U M E S M E.

S'il étoit bien vrai que Monsieur de *Lionne* le Ministre agréât , comme vous dites , ces petits Ouvrages que je vous ai adressés , le plaisir de toucher un Goût aussi délicat que le sien , effaceroit aisément le chagrin de ma Disgrace ; & je me tiendrois obligé au malheur de mon Exil , où , manque de Divertissemens , je m'occupe à des Bagatelles de cette nature-là. S'il n'est pas satisfait de la peinture que j'ai fait de ses belles Qualités , qu'il s'en prenne à son Mérite , que je n'ai pû assez heureusement exprimer. Pourquoi est-il si habile & si Honnête-homme ? J'aime mieux lui voir plus de capacité & de délicatesse que je ne lui en donne , que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il lui arrive la même chose qu'à ces Femmes trop belles qui laissent toujours quelque chose à désirer dans leurs Portraits. Elles doivent être ravies de ruiner la réputation de tous les Peintres.

Madame *Bourneau* m'a fait un très méchant tour d'avoir montré un Sentiment confus que je lui avois envoyé sur l'*ALEXANDRE*. C'est une Femme que j'ai fort vûe en *Angleterre* , & qui a l'Esprit très bien fait. Elle m'envoya cette Pièce de *Racine* , avec priere de lui en écrire mon jugement : je ne me donnai pas le loisir de bien lire sa Tragédie , & je lui écrivis en hâte ce que j'en

j'en pensois ; la priant , autant qu'il m'étoit possible , de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuse que vous à se gouverner selon les sentimens de ses Amis , il se trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde , & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hai extrêmement de voir mon Nom courir par le monde presque en toutes choses , & particulièrement en celles de cette nature. Je ne connois point *Racine* , c'est un fort Bel-Esprit que je voudrois servir ; & ses plus grands Ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites Pièces ramassées ne s'impriment , comme vous me le mandez , je vous prie que mon Nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les avez , & le plus correctement qu'il est possible , que dans le desordre où elles passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.

* Voyez ci-dessus, pag. 372.

Je ne vous recommande point de donner à personne cette Justification détournée de ce que je fis à *Saint Jean de Luz* * : vous en connoissez les Raisons aussi bien que moi. J'ai prétendu louer celui qui regne , mais je ne sais pas si on veut de mes Louanges ; vous ne donnerez pas aussi le petit Portrait que vous ne copiâtes pas tout à fait. Du reste tout est à vous , vous en userez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute votre industrie pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât. En cas que vous ne le puissiez pas , vous en userez de la manière qui vous semblera la meilleure.

Vos Lettres sont si polies & si délicates , que les Imprimeurs de ce Pays-ci aussi empressés que ceux de *France* , ne manqueroient pas de me les demander , s'ils savoient que j'eusse quelque chose d'aussi bien fait & d'aussi poli. Dans la vérité , on ne peut pas mieux écrire que vous faites , ni si bien agir dans l'intérêt de vos Amis. Quelque envie que j'aye de revoir la *France* , je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu , autant par la rareté de trouver un Ami si soigneux & si passionné , que par la douceur du commerce. Pour les Louanges d'ATTILA , vous les rendez

rendez plus ingénieuses que je n'ai prétendu. La vérité est, que la Pièce est moins propre au goût de votre Cour, qu'à celui de l'Antiquité ; mais elle me semble très belle. Voilà bien des Bagatelles dont je me dispenserois, si la confiance d'une Amitié fort étroite n'admettoit dans le Commerce jusqu'aux moindres choses.



A U M E S M E.

J'Appréhende avec raison que la continuation de nôtre Commerce ne vous devienne odieuse par celle de mes Disgraces. C'est ce qui m'obligera de prendre beaucoup sur ma propre satisfaction à l'avenir, pour ne pas abuser d'un zèle aussi ardent que le vôtre. La Discretion est une vertu que l'on doit pratiquer parmi ses vrais Amis, & j'ai trop d'intérêt de vous conserver, pour ne m'en pas servir avec circonspection. Si j'osois vous découvrir mon Ame en cet endroit, vous la verriez pénétrée des bontés du plus désintéressé de tous les Amis du monde ; rien ne me soutenant dans votre cœur que votre pure Générosité. C'est ce qui m'a fait croire que vous voulez donner un exemple à la Postérité, pour la désespérer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin je m'examine de tous les côtés, & je ne vois rien en moi qui ne justifie le dégoût que l'on devoit avoir de ma personne. Les Réflexions me seroient très fâcheuses, si elles n'étoient adoucies par le souvenir d'une Personne pour qui j'ai les Adorations qu'un Mérite si accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faisons pas souffrir plus long-tems une Modestie aussi délicate que la vôtre, & passons au Sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS*. Je l'ai lû avec assez d'attention pour y remarquer de belles choses. Il passe, à mon sens,

* Tragédie
de Racine.

Tom. I.

Fff

l'ALE-

L'ALEXANDRE & L'ANDROMAQUE : les Vers en sont plus magnifiques ; & je ne serois pas étonné qu'on y trouvât du sublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir si dignement travaillé sur un Sujet qui ne peut souffrir une Représentation agréable. En effet l'idée de *Narcisse*, d'*Agrippine* & de *Néron* ; l'idée , dis-je , si noire & si horrible qu'on se fait de leurs Crimes , ne sauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur ; & quelques efforts qu'il fasse pour se défaire de la pensée de leurs Cruautés , l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque manière la Pièce.



D E

LA RETRAITE.

ON ne voit rien de si ordinaire aux Vieilles-gens que de soupirer pour la Retraite, & rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur Ame trop assujettie à leur humeur, se dégoûte du Monde par son propre ennui : car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils souffrent aussi peu la Solitude que le Monde ; s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer.

Une raison essentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous sommes vieux, c'est qu'il faut prévenir le Ridicule où l'Age nous fait tomber presque toujours. Si nous quittons le Monde à propos, on y conservera l'idée du Mérite que nous aurons eu : si nous y demeurons trop on aura nos Défauts devant les yeux ; & ce que nous ferons devenus effacera le souvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs c'est une honte à un Honnête-homme de traîner les infirmités de la Vieillesse dans une Cour où la fin de ses services a fait celle de ses intérêts.

La Nature nous redemande pour la Liberté, quand nous n'avons plus rien à espérer pour la Fortune. Voila ce qu'un sentiment d'Honnêteté, ce que le soin de nôtre Réputation, ce que le Bon-sens, ce que la Nature exigent de nous. Mais le Monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a fourni des Plaisirs tant que nous avons été capables de les goûter : il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

Fff 2

Pour

Pour moi, je me résoudrois à vivre dans le Convent, ou dans le Desert, plutôt que de donner une espèce de compassion à mes Amis ; & à ceux qui ne le font pas la joye malicieuse de leur raillerie. Mais le mal est qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne suffit point de connoître que l'on est tombé tout à fait, il faut sentir le premier qu'on tombe, & prévenir en homme sage la connoissance publique de ce changement.

Ce n'est pas que tous les changemens qu'apporte l'Age nous doivent faire prendre la résolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieillissant, je l'avoüe : mais parmi les pertes que nous faisons il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages. Si après avoir perdu mes Passions, les Affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaisirs, & plus de discretion dans mon procedé à l'égard des autres : si mon imagination diminue, je n'en plairai pas tant quelquefois, mais j'en importunerai moins bien souvent : si je quitte la foule pour la Compagnie, je serai moins dissipé : si je reviens des grandes Compagnies à la Conversation de peu de gens, c'est que je saurai mieux choisir.

D'ailleurs nous changeons parmi des gens qui changent aussi bien que nous, infirmes également, ou du moins sujets aux mêmes Infirmités. Ainsi je n'aurai pas honte de chercher en leur présence des secours contre la foiblesse de l'Age, & je ne craindrai point de suppléer avec l'Art à ce qui commence à me manquer par la Nature. Une plus grande précaution contre l'injure du Temps, un ménagement plus soigneux de la Santé, ne scandaliseront point les personnes sages ; & on se doit peu soucier de celles qui ne le font pas.

A la verité, ce qui déplaît dans les Vieilles-gens n'est pas le grand soin qu'ils prennent de leur conservation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde, s'ils avoient la même consideration pour autrui : mais l'Autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice & d'indiscretion ; car ils choquent mal à propos les inclinations de
ceux

ceux qui compâtissent le plus à leur foiblesse. Il semble que le long usage de la vie leur ait desappris à vivre parmi les hommes ; n'ayant que de la Rudesse, de l'Austérité, de l'Opposition pour ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paroît Vertu : ils mettent au rang des Vices tout ce qu'ils ne sauroient faire ; & contraints de suivre la Nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppose à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de tems où l'on doive étudier son humeur avec plus de soin que dans la Vieillesse ; car il n'y en a point où elle soit si difficilement reconnue. Un Jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaît de sa violence : mais les Vieilles-gens s'attachent à leur Humeur comme à la Vertu ; & se plaisent en leurs Défauts par la fausse ressemblance qu'ils ont à des Qualités loüables. En effet, à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les Plaisirs, croyant s'animer justement contre les Vices. Le sérieux leur paroît du Jugement ; le flegme de la Sagesse : & de là vient cette Autorité importune qu'ils se donnent de censurer tout ; le chagrin, leur tenant lieu d'indignation contre le mal ; & la gravité, de suffisance.

Le seul remède, quand nous en sommes venus jusques-là, c'est de consulter nôtre Raison dans les intervalles où elle est dégagée de nôtre Humeur ; & de prendre la résolution de dérober nos défauts à la vûe des hommes. La Sagesse alors est de les cacher : ce seroit un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est donc-là qu'il faut mettre un tems entre la Vie & la Mort, & choisir un lieu propre à le passer devotement, si on peut ; sagement du moins : ou avec une Devotion qui donne de la confiance ; ou avec une Raison qui promette du repos. Quand la Raison qui étoit propre pour le monde, est usée, il s'en forme une autre pour la Retraite, qui de Ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes, nous fait rendre véritablement Sages pour nous-mêmes.

De toutes les Retraites que nous pourrions faire quand nous sommes

mes vieux, je n'en trouverois point de préférables à celles des Convens, si leur Règle étoit moins austère. Il est certain que la Vieillesse évite la Foule, par une humeur délicate & retirée, qui ne peut souffrir l'importunité ni l'embarras. Elle évite encore avec plus de soin la Solitude, où elle est livrée à ses propres chagrins, & à de tristes, de fâcheuses imaginations. La seule douceur qui lui reste est celle d'une honnête Société; & quelle Société lui conviendrait mieux qu'une Société Religieuse, où les assistances humaines se donneroient avec plus de Charité, & où les Vœux seroient tous unis, pour demander à Dieu le secours qu'on ne peut attendre raisonnablement des hommes?

Il est aussi naturel aux Vieilles-gens de tomber dans la Devotion, qu'il est ordinaire à la Jeunesse de s'abandonner aux Voluptés. Ici la Nature toute pleine pousse hors d'elle ce qu'il y a de trop dans sa vigueur, pour le répandre voluptueusement sur les objets: là une Nature languissante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer, & s'attache plus étroitement à lui, pour se faire comme une ressource dans sa défaillance. Ainsi le même Esprit qui nous mène à la Société dans nos besoins, nous conduit à Dieu dans nos langueurs; & si les Convens étoient institués comme ils devroient l'être, nous trouverions dans les mêmes lieux & l'appui du Ciel & l'assistance des Hommes: mais de la façon qu'ils sont établis, au lieu d'y trouver le soulagement de ses maux, on y trouve la dureté d'une Obéissance aveugle en des choses inutiles commandées, en des choses innocentes défendues. On y trouve un sacrifice ordinaire de sa Raison; on y trouve des Loix plus difficiles à garder, que celles de Dieu & du Prince; des Loix rompuës scandaleusement par les Libertins, & endurées impatiemment par les plus soumis.

J'avoué qu'on voit quelquefois des Religieux d'un mérite inestimable. Ceux-ci connoissent les Vanités du Monde d'où ils sont sortis, & ce qu'il y a de grimace dans les lieux où ils sont entrés. Ce sont de véritables Gens de bien, & de véritables Devots, qui épurent les sentimens de la Morale par ceux de la Piété: ils vivent
non

non seulement exemts du trouble des Passions , mais dans une satisfaction d'esprit admirable : ils sont plus heureux à ne desirer rien, que les plus grands Rois à posséder tout. A la verité ces exemples sont bien rares , & la Vertu de ces Religieux est plus à admirer , que leur Condition à être embrassée.

Pour moi je ne conseillerois jamais à un Honnête-homme de s'engager à ces fortes d'Obligations , où tous les droits de la Volonté généralement sont perdus. Les Peines qu'on voudroit souffrir y sont rendues nécessaires ; le Peché qu'on a dessein de fuir s'évite par ordre , & le Bien qu'on veut pratiquer ne se fait qu'avec contrainte. La Servitude ordinaire ne va pas plus loin qu'à nous forcer à ce que nous ne voulons pas : celle des Convens nous nécessite même en ce que nous voulons.

La feu Reine de *Portugal* * , aussi capable de se conduire elle-même dans le Repos , que de gouverner un Etat dans l'agitation , eut envie de se faire Religieuse , lors qu'elle remit le Gouvernement entre les mains de son Fils † : mais après avoir examiné les Régles de tous les Ordres , avec autant de soin que de jugement , elle n'en trouva point qui laissât au Corps les commodités nécessaires , & à l'Esprit une raisonnable satisfaction. Il est certain que l'idée du Convent est assez douce à qui cherche l'innocence & le repos ; mais il est difficile d'y trouver la douceur que l'on s'est imaginée : si on l'y rencontre quelquefois , ce qui est bien rare , on n'en jouit pas long-tems ; & la meilleure précaution qu'on puisse avoir pour n'y entrer pas , c'est de songer que presque tous les Religieux y demeurent à regret , & en sortent quand il leur est possible avec joye.

Je souhaiterois que nous eussions des Sociétés établies , où les Honnêtes-gens se pussent retirer commodément , après avoir rendu au Public tout le service qu'ils étoient capables de lui rendre. Quand ils y feroient entrés par le soin de leur Salut , par le dégoût du Monde , ou par un desir de Repos , qui succederoit aux diverses agitations de la Fortune , ils pourroient goûter la joye d'un Retraite pieuse , & le plaisir innocent d'une honnête & agréable Conversation : mais dans ce lieu de repos je ne voudrois d'autres Régles que

* Louise-Françoise de Guisain, Fille du Duc de Médina Sidonia, & Femme de Jean Duc de Bragance, devenu ensuite Roi de Portugal, mourut le 18. de Février 1666.

† Don Alphonse.

que celles du Christianisme , qui sont reçues généralement par tout. En effet nous avons assez de maux à souffrir , & de péchés à commettre , sans que de nouvelles Constitutions fassent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes. C'est une folie de chercher loin des Cours une Retraite où vous ayiez plus de peine à vivre , & plus de facilité à vous damner que dans le Commerce des Hommes.

Je hai l'austérité de ces gens , qui pour donner au devoir plus d'étendue , ne laissent rien à la bonne Volonté : ils tournent tout à la nécessité d'obéir , sans autre raison que d'exercer toujours notre Obéissance ; que de ce qu'ils se plaisent à jouir toujours de leur pouvoir. Or je n'aime pas l'assujettissement à leur fantaisie ; je voudrois seulement de la docilité pour une bonne & sage discrétion. Il n'est pas juste que le peu de liberté que sauve la Nature des Loix de la Politique & de celles de la Religion , vienne à se perdre tout à fait dans les Constitutions de ces nouveaux Législateurs , & que des Personnes qui entrent dans le Convent par l'idée de la douceur & du repos , n'y rencontrent que de la servitude & de la douleur.

Pour moi , je m'y passerois volontiers des choses délicieuses , à un Age où le goût des Délices est quasi perdu : mais je voudrois les commodités dans un tems où le sentiment devient plus délicat pour ce qui nous blesse , à mesure qu'il devient moins exquis pour ce qui nous plaît , ou moins tendre pour ce qui nous touche. Ces commodités désirables à la Vieillesse , doivent être aussi éloignées de l'Abondance qui fait l'embaras , que du Besoin qui fait sentir la nécessité. Et pour vous expliquer plus nettement ma pensée ; je voudrois dans un Convent une frugalité propre & bien entendue , où l'on ne regarderoit point Dieu comme un Dieu chagrin , qui défend les choses agréables parce qu'elles plaisent ; mais où rien ne plairoit à des esprits bien faits , que ce qui est juste ou tout à fait innocent.

A la Prison de Monsieur *Fouquet* , Monsieur le Maréchal de *Clerambaut* avoit la tête remplie de ces imaginations de Retraite.

„ Que

„ Que l'on vivroit heureux , *me disoit-il* , en quelque Société , où
 „ l'on ôteroit à la Fortune la Jurisdiction qu'elle a sur nous ! Nous
 „ lui sacrifions , à cette Fortune , nos Biens , nôtre Repos , nos
 „ Années , peut-être inutilement ; & si nous venons à posséder ses
 „ Faveurs , nous en payons une courte jouissance , quelquefois de
 „ nôtre liberté , quelquefois de nôtre vie. Mais quand nos Gran-
 „ deurs dureroient autant que nous , elles finiroient du moins avec
 „ nous-mêmes. Et qu'ont fait des leurs ces grands Favoris , qui
 „ n'ont jamais vû interrompre le cours de leur Fortune ? Ne sem-
 „ blent-ils pas n'avoir acquis tant de Gloire , & amassé tant de
 „ Biens , que pour se préparer le tourment de ne savoir ni les quit-
 „ ter , ni les retenir ? “ C'étoient-là ses Entretiens ordinaires un
 mois durant que je fus avec lui ; & ce Courtisan agréable , dont
 la Conversation faisoit la joye la plus délicate de ses Amis , se lais-
 soit posséder entièrement à ces sortes de pensées , quelquefois judi-
 cieuses , toujours tristes.

J'avoüe qu'il y a des tems où rien n'est si sage que de se retirer :
 mais tout persuadé que j'en suis , je me remets de ma Retraite à la
 Nature , beaucoup plus qu'à ma Raison. C'est par ses mouve-
 mens qu'au milieu du Monde je me retire aujourd'hui du Monde
 même. J'en suis encore pour ce qui me plaît : j'en suis dehors
 pour ce qui m'incommode. Chaque jour , je me dérobe aux
 Connoissances qui me fatiguent , & aux Conversations qui m'en-
 nuyent : chaque jour je cherche un doux Commerce avec mes
 Amis , & fais mes délices les plus chers de la Délicatesse de leur
 Entretien.

De la façon que je vis , ce n'est ni une Société pleine , ni une
 Retraite entiere : c'est me réduire innocemment à ce qui m'ac-
 commode le plus. Dégouté du Vice comme trop grossier , & blef-
 sé de la pratique de la Vertu comme trop rude , je me fais d'in-
 nocentes douceurs qui conviennent au repos de la Vieillesse , &
 qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore
 agréablement sentir.

Lors que nous approchons du fatal Monument
 La Nature se plaît à vivre innocemment,
 Et la même autrefois qui dérégloit la vie,
 D'un doux & saint repos nous inspire l'envie.

Il n'est plus de beaux jours

Quand il n'est plus d'Amours:

Mais nôtre Esprit défait de son ardeur première,
 Garde pour son couchant une douce lumière,
 Qui nous fait oublier la plus vive Saison
 Par les derniers Plaisirs que donne la Raison.



ENTRETIEN

*De deux Dames avec une Religieuse mal
 satisfaite de sa Condition.*

UNE DAME.

Contez-nous un peu vôtre fort:
 Que fait-on dans le Monastère?
 Madame & moi souhaitons fort
 D'en apprendre tout le mystère.

LA RELIGIEUSE.

Sans égard au teint précieux
 D'une Beauté jeune & fleurie,
 Celle qui se fôïette le mieux
 De l'Abbesse est la plus chérie.

L'Esprit

L'Esprit est un Mérite auprès d'elle odieux;
 Qui n'est pas imbécille y passe pour Impie:

Un Directeur tendre & pieux

Avec une devote Amie,

Sur les autres impérieux

Veut exercer sa tyrannie:

Nôtre Chœur est fastidieux

J'en hai la fade mélodie:

Nôtre Repas pernicieux

La seule faim nous y convie;

Car le Troupeau religieux

Qui souvent jeune & toujours prie

Prend un appétit furieux

Et de tous mets se rassasie.

Un Prêcher ignorant & vieux

Avec grande Cérémonie

Tousse, crache, leve les yeux,

Et puis fait à la Compagnie

Un long Sermon fort ennuyeux

Dont il faut qu'on le remercie.

Après que le bon Pere a discouru des Cieux

Nous chantons *Vespres* & *Complie*;

Et le *Salut* fait les Adieux

De nôtre méchante Harmonie:

Suit le Soupé délicieux

D'une Pomme cruë ou rotie,

Puis un Sommeil peu gracieux

Me tient au lit mal endormie,

Attendant l'ordre injurieux,

Qui m'en fait faire une sortie

Par un tems froid & pluvieux:

Enfin je me trouve asservie

A tant de peines en ces lieux

Qu'il me faut aspirer par force à l'autre Vie.

Ggg 2

Heureuse

Heureuse est une bonne Sœur
 Que cette espérance a charmée !
 Mais il faut plaindre le malheur
 Où tombe une pauvre enfermé,
 Qui ne goûte point la douceur
 Qu'apporte une si belle idée.
 C'est un Entretien assez doux
 A la plus Prude, à la plus Sage
 De songer quelquefois que la mort d'un Epoux
 Rompt les liens du Mariage :
 Il n'en est pas ainsi chez nous
 Le Mari qui nous tient en Cage
 Est éternel & hors des coups.
 Qui savent procurer le bonheur du Veuvage.

L A D A M E.

En verité, ma Sœur, vos Murmures sont grands,
 Si c'est-là tout le mal qu'ont les Religieuses :
 Vous traitez vôtre Epoux comme on fait les Tirans,
 Et vos plaintes sur tout sont fort injurieuses.
 Le Ciel nous a donné des Etats differens,
 Mais nous n'en sommes pas pour cela plus heureuses :
 Le chagrin des Maris, l'embarras des Enfans ;
 Des Infidélités aux pauvres Amoureuses
 De qui les fots desirs ont été trop constans ;
 D'un Amour emporté les suites trop fâcheuses,
 D'un autre mieux conduit les égards trop gênans ;
 Les tendres mouvemens des Ames vertueuses
 Etouffés avec peine & toujours renaissans ;
 Le luxe des Habits en quelques Somptueuses
 Dont le Crédit se perd avec tous les Marchands ;
 La passion du Jeu dans les Nécessiteuses ;
 Le tourment qu'on se donne à disputer des Rangs ;
 Une fière hauteur que les Impérieuses

Opposent

Opposent vainement à la faveur du tems ;
Un bas attachement , des foiblesses honteuses
Qui ne servent de rien à l'interêt des gens ;
Le malheur du succès pour les Ambitieuses
Dont les Cœurs élevés sont trop entreprenans ;
L'inquiet mouvement qui perd des Intrigueuses
Pour se mêler de tout avec trop peu de sens ;
Voilà , ma chere Sœur , nos Voluptés flâteuses :
Du Monde , qui vous plaît , voilà les doux présens ;
Voilà ce grand bonheur qui vous rend envieuses.

L A R E L I G I E U S E.

Ce Lieu que mille fois j'ai nommé ma Prison
Sera vôtre Retraite assez-tôt que je pense ;
Car celle qui se voit dans l'arrière-saison
Pourra faire l'expérience
Des Régles de nôtre Maison
Avec beaucoup de bienfiance.

L' A U T R E D A M E.

A vous entendre discourir
Trop heureux est le sort des autres ;
Vous aimeriez , ma Sœur , à danser , à courir ,
Nous aimerions en paix des jours comme les vôtres ;
Mais à son propre état chacun se doit tenir.
Gardons nôtre embarras , dites vos Patenôtres :
La Sagesse est de bien souffrir
Vous vos chagrins , & nous les nôtres.
Ecoutez vos Devoirs , plutôt que vos Raïsons ,
Ayons plus de Vertus chez nous que d'Oraïsons :
Des maux qu'un Dieu souffrit ayez toujours l'image ,
Imitez-le dans ses Douleurs ;
Des biens que Dieu nous fait faisons un bon usage ,
Imitons-le dans ses Faveurs.

Vaincre

Vaincre de nos Amours la douce violence,
 Ne permettre à nos Cœurs que de justes Desirs,
 Un Repos innocent, & d'honnêtes Plaisirs,
 C'est pour nous assez de souffrance:
 L'Ordre nous coûte des soupirs,
 Une bonne Conduite est nôtre Pénitence.

L A R E L I G I E U S E.

Je sens ranimer ma langueur
 Par vos Discours pleins de Sagesse
 Et si vous étiez mon Abbessé
 Rien n'égalerait ma ferveur.

A la première Dame.

Pour vous, Madame la Conteuse
 De tant de Malheurs differens,
 Ou faites chez vous la Pleureuse,
 Ou soyez avec nous Pénitente ceans.



LETTRE



LETTRE
DE MONSIEUR
DE CORNEILLE
A MONSIEUR
DE S^T. EVREMOND,

Pour le remercier des Louanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'ALEXANDRE de Racine.

MONSIEUR,

L'Obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; & dans la confusion où j'en suis , je m'obstinerois encore dans le silence , si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous pour Ingratitude. Bien que les Suffrages de l'importance du vôtre , nous doivent toujours être très précieux , il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre Estime, en un tems où il semble qu'il y ait un Parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; & vous me consolez glorieusement de la Délicatesse de nôtre Siècle , quand vous daignez

daignez m'attribuer le bon Goût de l'Antiquité. C'est un merveilleux Avantage pour un homme, qui ne peut douter que la Postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avoie après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains Trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens ; & de regarder avec pitié ces opiniâtres Entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à nôtre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici, que vous m'avez pris par mon foible ; & que ma SOPHONISBE, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne ? Que vous flâtez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres, ces Caractères de leur Tens, de leur Nation, & de leur Humeur ! J'ai crû jusques ici que l'Amour étoit une Passion trop chargée de foiblesse, pour être la dominante dans une Pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement & non pas de corps ; & que les grandes Ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles Impressions. Nos Doucereux & nos Enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie ?

M O N S I E U R,

Vôtre très humble & très obéissant
Serviteur, CORNEILLE.

RE'PONSE



R É P O N S E

D E M R.

DE S^T. EVREMOND

A L A L E T T R E

D E M R.

DE CORNEILLE.

M O N S I E U R ,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du Monde d'une Grace qu'on vous feroit , puis que vous vous sentez obligé d'une Justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages , vous devriez des Remerciemens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais Réputation n'a été si bien établie que la vôtre en *Angleterre* & en *Hollande*. Les *Anglois* assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient , renoncent à cette opinion souvent bien fondée , & croient faire honneur à leur *Ben. Johnson* * de le nommer LE CORNEILLE D'ANGLETERRE. Monsieur *Waller* , un des plus beaux Esprits du Siècle , attend toujours vos Pièces nouvelles , & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en Vers *Anglois* , pour sa satisfac-

* Ben. Johnson fleurissoit sous les Regnes de Jacques I. & de Charles I. Il entreprit de réformer le Théâtre Anglois , & le fit avec beaucoup de succès. Ses Comédies sont admirables , & surpassent de beaucoup ses Tragedies. Il mourut en 1637.

Tom. I.

H h h

tion

tion particuliere. Vous êtes le seul de nôtre Nation, dont les sentimens ayent l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en *France*; il n'y a que vous, dit-il, de tous les *François* qui sache penser. Monsieur *Vossius*, le plus grand Admirateur de la *Grece*, qui ne sauroit souffrir la moindre comparaison des *Latins* aux *Grecs*, vous préfere à *Sophocle* & à *Euripide*.

Après des Suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que vôtre Réputation est attaquée en *France*. Seroit-il arrivé du Bon-Goût comme des Modes, qui commencent à s'établir chez les *Etrangers*, quand elles se passent à *Paris*? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les Vieux Héros, quand on en voit un Jeune qui efface toute leur Gloire: mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos Théâtres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous? Je croi que l'influence du mauvais Goût s'en va passer; & la premiere Pièce que vous donnerez au Public, fera voir par le retour de ses Applaudissemens le recouvrement du Bon-sens, & le rétablissement de la Raison. Je ne finirai pas sans vous rendre grâces très humbles de l'Honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des Louanges que vous donnez à mon Jugement: mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connoître la Beauté de vos Ouvrages, je confonds nos Interêts; & me laisse aller avec plaisir à une Vanité mêlée avec la Justice que je vous rends.



LETTRE



L E T T R E
A
MONSIEUR LE COMTE
D E
L I O N N E.

VOTRE impatience de mon Retour augmente la mienne, pour avoir le plaisir de vous revoir : mais vous ne sauriez m'ôter tout à fait la crainte, que des Sollicitations trop vives auprès de Monsieur de *Lionne* le Ministre, ne vous rendent moins agréable, & mes Interêts importuns. Je dois être assez équitable pour ménager sa bonne volonté, & croire que les grandes Affaires dont il est chargé tous les jours, ont quelque chose de plus pressant que les miennes. Votre activité pour vos Amis me donne ce soupçon-là : mais il ne me dure pas long-tems ; votre adresse me rassûre, & me persuade que vous prendrez toujours votre tems fort à propos. J'eusse été bien fâché que la Comparaison de Monsieur le Prince, la Lettre détournée, & le Portrait de ***, se fussent trouvez en la disposition de Mr. *Barbin* *. Pour tout le reste, il est devenu votre par votre Larcin, pourvû que mon Nom n'y paroisse point, & que je n'y contribuë en rien : ainsi la chose & les manieres dépendent de vous. Vous êtes trop raisonnable pour être aussi piqué que vous semblez l'être, de ce que je vous écrivis sur

Hhh 2

les

* Fameux
Libraire de
Paris.

les Imprimeurs de *Hollande*. Je n'ai eu autre dessein que de vous faire voir combien j'estime la délicatesse d'un Stile aussi poli que le vôtre. Dans la vérité on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

* François Baron de Lifola, étoit de Bezanson. Il se mit au service de l'Empereur, qui l'employa dans diverses Ambassades, où il se fit connoître d'une manière très avantageuse. Pendant la Guerre de Flandre, la Garnison de Lille ayant intercepté une Lettre que Mr. de Lionne écrivoit au Roi; Mr. de LISOLA publia des Remarques sur cette Lettre. Il écrivit encore quelques autres Ouvrages contre la France. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

† Gouverneur des Pays-Bas.

§ Comédie de Moliere.

¶ Tragédie de Mr. Corneille le Jeune.

Le nouvel Ecrit de *Lifola* * a été imprimé à *Bruxelles*, il n'en est venu ici que sept ou huit Exemplaires. Un de mes Amis me le lût, & ne me le voulut pas laisser. C'est une suite des Remarques sur la Lettre de Monsieur de *Lionne* le Ministre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à *Paris* pour la Paix, sont des amusemens & des artifices pour empêcher l'*Angleterre* & la *Hollande* de s'opposer à la Conquête des *Pays-Bas*: il maintient que le dessein d'attaquer la *Franche-Comté* & celui de faire la Paix, étoient incompatibles, tirant des Conséquences de tout. Dans ses Remarques, il y a des choses très spirituelles, mais il y a trop de Railleries pour une matiere si importante. Les *Espagnols* ne sauroient s'empêcher d'accepter l'alternative; l'*Angleterre* & la *Hollande* sont Maîtresses de la Paix; mais le Marquis de *Castel Rodrigue* † ne souhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les *Hollandois* & les *Anglois* dans son Parti. On souhaite fort la Paix ici, & on ne néglige rien qui puisse regarder la Guerre.

Je suis fort obligé à Monsieur de *Corneille* de l'honneur qu'il me fait. Sa Lettre est admirable, & je ne sai s'il écrit mieux en Vers qu'en Prose. Je vous supplie de lui rendre ma Réponse, & de l'assurer que personne au Monde n'a tant d'estime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lû ni l'*AMPHITRION* § ni *LAODICE* ¶, mais en jettant les yeux par hazard sur *LAODICE*, les Vers m'y ont arrêté plus que je ne pensois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi, de la bonté qu'il a eue de m'envoyer sa Pièce; je la lirai avec grand soin, & avec autant de plaisir assurément. Vous n'aurez point de Complimens pour votre particulier; les Amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut sentir la cérémonie.

Depuis votre Lettre écrite, j'ai lû un Acte de *LAODICE* qui m'a semblé fort beau. *Moliere* surpasse *Plaute* dans son *AMPHITRION*, aussi bien que *Terence* dans ses autres Pièces.

A U



A U M E S M E.

Rien n'est si doux en Amitié, aussi bien qu'en Amour, que l'expression d'une véritable Tendresse; & on ne sauroit mieux la témoigner, qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Votre déplaisir du mauvais Succès de mon Affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir supporter doucement ce qui m'en reste. Je n'avois rien sù de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes Amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus que vous, une chose assez fâcheuse: mais cette discrétion, toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner, qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept Années entières de Malheurs ont dû me faire une habitude à souffrir, si elles n'ont pû me former une vertu à résister. Pour finir un Discours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop austère pour celui qu'on entretient; je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse, & quelques Amis aussi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la considération de leur mérite. Cependant il ne faut pas se désespérer pour vivre chez une Nation où les agrémens sont rares. Je me contente de l'Indolence, quand il se faut passer des plaisirs: j'avois encore cinq ou six années à aimer la Comédie, la Musique, la Bonne-chère; & il faut se repaître de Police, d'Ordre, d'Economie, & se faire un amusement languissant à considérer des Vertus *Hollandoises* peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces très humbles à Monsieur de *Lionne* le Ministre, de la bonté qu'il a eue pour moi. Je suis un Serviteur si inutile, que je n'oserois même parler de Reconnoissance; mais je n'en suis pas moins sensible à l'Obligation. Vous m'obligerez aussi de m'écrire de l'état de mon Affaire, & ce qui

qui a été répondu. Votre Lettre sera assurément tenuë dans le Paquet de Monsieur d'Estrades quand il sera ici. Pour les Airs, & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant de ports : mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, soit en Musique, soit en autre chose. Pour ces Bagatelles, où je me suis amusé quelquefois, je n'ai rien que la moitié d'un Discours qui est encore tout broüillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Intérêt sale & vilain ; la Vertu toute pure ; & les Sentimens d'un Homme du Monde qui fait le tempérament, & qui tire de l'un & de l'autre, ce qui doit entrer dans le Commerce.* J'avois laissé ces Papiers en Angleterre que j'ai trouvé perdus, à la réserve de quelques Périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuster ; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.



L'INTEREST



L'INTEREST

*Dans les Personnes tout - à - fait
corrompues.*

Le Corrompu parle.

J'AI passé, Messieurs, par toutes les Conditions ; & après une exacte réflexion sur la Vie , je ne trouve que deux choses qui puissent occuper solidement un Homme sage ; le soin d'acquiescer & celui de conserver. L'Honneur n'est qu'un Entêtement de Jeunes gens : c'est par là qu'on commence sa Réputation quand on est Fou , & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption*, si-tôt qu'on est Sage.

Quant à moi , je n'eus jamais l'Esprit gâté de chimères. Devoir, Amitié, Gratitude, Obligation, & le reste de ces Erreurs qui font les liens des Sots & des Foibles, ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La Nature me fit naître avec le vrai génie de l'Interêt, que j'ai cultivé par l'étude, & fortifié par l'expérience. L'Avidité qui fait le même effet pour le Bien, que l'Ambition pour la Puissance, m'a élevé aux grands profits, sans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons différentes, qui sont autant de fruits différens de nôtre industrie. Il seroit difficile d'en faire bien le détail : mais on ne se trompera jamais si on tient pour Maxime principale, de *préferer l'Utile à l'Honnête*. S'attacher à l'Utile, c'est suivre le dessein de la Nature, qui par un secret instinct nous por-

te

te à ce qui nous convient, & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'Honneur est un devoir imaginaire, qui pour la considération d'autrui, nous fait abstenir des Biens que nous pourrions avoir, ou nous défaire de ceux que nous devrions garder.

* Pensée de
Machiavel.

Pour ce qui touche la Conservation; n'est-il pas juste de ménager avec soin, ce qu'on a su amasser avec peine? Tant que nous aurons de l'Argent dans nos coffres, nous aurons des Amis & des Serviteurs assurés*: si nous l'épuisons par une vaine Libéralité, nous ne ferons que laisser aux hommes la liberté d'être Ingrats, perdant ce qui les attire à nous sûrement, pour les rattacher à eux-mêmes. Il est peu de personnes reconnoissantes; & quand nous pourrions en rencontrer, il est certain que le prix de la Gratitude approche rarement de celui du Bienfait.

Il y a une chose de grand usage, que j'ai heureusement pratiquée; c'est, Messieurs, de promettre toujours, & de ne donner presque jamais. On tire plus de services par les Promesses que par les Présens; car les Hommes se mettent en état de mériter ce qu'ils espèrent de nous: mais ils ne savent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent; ils le font passer pour une Recompense de leurs peines, ou pour un effet de leur Industrie. Encore parmi les Ingrats, ceux-ci me paroissent le moins à craindre, parce qu'ils nous détrompent aussi-tôt, & ne sauroient nous coûter qu'un seul Bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus dangereux, qui nous prêchent le Bien qu'on leur fait, jusqu'à importuner tout le monde. Ils ont toujours le Nom de leur Bienfacteur dans la bouche, & son Portrait dans leur chambre; mais qu'arrive-t-il de ce vain appareil de Reconnoissance? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle Préention; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçue, ils croient s'être rendus dignes d'un autre, qu'ils ne manquent pas de demander. Belle subtilité de nos jours, d'avoir tourné la Gratitude du côté de l'avenir, elle qui n'avoit été jusqu'ici que le ressentiment d'une Obligation passée!

Comme

Comme vous avez à vivre avec des gens qui font des desseins sur vous, c'est à vous à prendre des précautions contre eux; & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaises Intentions par la délicatesse du discernement, je trouve à propos de s'en garentir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laisser pas établir un Mécontentement universel qui vous feroit abandonner de tout le monde, il sera bon de paroître desintéressé quelquefois, par un secret dessein d'intérêt; il sera bon de donner au Public certaines actions de franchise apparente, mais en effet concertées, & de contraindre votre naturel à faire une Grace aussi noblement, que si elle partoît d'une véritable inclination. Par là vous ferez oublier les dégoûts du passé, & laisserez en vûe des agrémens pour l'avenir.

Mais dans ces rares occasions, le secret est de choisir un Mérite bien reconnu, ou l'un de ces sujets agréables qui plaisent à tous les Hommes: par cette Estime ou cette Amitié universelle, chacun fortement se croit obligé d'un Bien qui n'est reçu que d'un seul. Après l'éclat d'une si belle action, laissez reposer le monde dans l'opinion de votre générosité, & prenez plaisir quelque tems à jouir de l'adulation des Flâteurs, & de l'approbation des mauvais Juges.

Comme vous aurez excité par là des Desirs, & laissé concevoir des Esperances, tous ceux qui pensent avoir quelque mérite, tâcheront de le faire valoir auprès de vous. Vos Ennemis chercheront des voyes secrètes de se raccommoder, pour n'avoir pas l'exclusion de vos Bienfaits. Vos Amis animés d'un nouveau zèle, s'efforceront de les mériter; & les personnes qui vous sont particulièrement attachées, redoubleront leurs soins & leur assiduité dans les fonctions de leurs Charges.

Alors, voyant tout le monde bien réuni sur vos Loüanges, vous reprendrez insensiblement vos manieres accoutumées. Votre Commerce deviendra plus difficile: vous voir, ne sera pas une petite grace; vous parler, en fera une plus grande: les Rides de votre Visage rebuteront les Fâcheux, & vos Agrémens satisferont les mal-

habiles : vôtre Familiarité , quelque ingrate qu'elle soit , fera ménagée comme une faveur précieuse ; & pour achever ce Discours en peu de mots , vous mettrez en usage toutes les choses vaines pour les autres , & prendrez sagement toutes les solides pour vous.



L A V E R T U

T R O P R I G I D E.

Le Vertueux parle.

J'AI passé comme vous par toutes les Conditions , & après une exacte réflexion sur la Vie , je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse ; la moderation de ses Desirs , & le bon usage de sa Fortune.

Ceux à qui la Raison donne le repos que nous ôte la fantaisie , vivent exemts de beaucoup de Maux , & sont en état de goûter les Biens les plus veritables. Un homme élevé aux Grandeurs , qui fait trouver aux autres leur Fortune dans la sienne , joint un grand Mérite à un grand Bonheur ; & il n'est pas plus heureux par le Bien qu'il possède , que par celui qu'il fait faire : mais qui , comme vous , cherche son Interêt avec tout le monde , & ne peut souffrir que personne le trouve avec lui , celui-là se rend indigne de toute Société ; il devoit être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant , quelque mauvaise opinion que j'aye de vous , il me semble qu'il y a de la vanité dans la confession de vos Vices. La Nature n'a pas laissé en vôtre pouvoir d'être aussi méchant que vous voulez l'être. On n'est pas tout-à-fait Ingrat impunément ;
on

on ne trahit point sans remors ; on n'est pas si avide du Bien d'autrui , ni si avare du sien sans quelque honte. Et quand vous auriez composé avec vous-même , exempt de combats intérieurs & d'agitations secrètes , il vous reste encore à conter avec le monde , dont vous aurez à essuyer des reproches importuns , & des accusations fâcheuses.

Pour ce génie d'Interêt dont vous nous parlez , c'est ce qui vous rend méprisable : car on trouve d'illustres Scelerats ; mais il ne fut jamais d'illustre Avare. La grandeur de l'Ame ne peut compâtrir avec les ordures de l'Avarice. D'ailleurs qu'y a-t-il de plus injuste , que d'attirer à soi tout ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain , pour ne l'employer à aucun usage ? C'est entretenir le Crime , & dérober au Public par un vol continuel , ce qu'on a tiré une fois des Particuliers.

Ceux qui prennent avec violence , pour répandre avec profusion , sont beaucoup plus excusables. Leur Dépense est comme une espèce de restitution ; les dépoüillés semblent rentrer en quelque part de leur Bien , quand la magnificence expose à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains. Si la mauvaise Réputation vous est indifférente ; si l'Injustice ne vous touche point , ayez au moins quelque considération pour votre repos.

Depuis que l'Argent s'est rendu maître de vos desirs ; qu'il soit chez vous , ou qu'il soit ailleurs , il fait également votre peine : ce que vous manquez à gagner vous afflige ; ce que vous possédez vous inquiète ; ce que vous n'avez plus vous tourmente : & comme il n'y a rien de si agréable que d'avoir du Bien & de s'en servir , il n'y a rien de si malheureux que d'être avide & trop ménager tout ensemble.

J'avoüe que votre Discours sur les Ingrats n'est pas moins ingénieux que véritable ; mais on peut dire que cette délicatesse vous vient plus de vos observations que de votre expérience. Vos grandes Précautions contre l'Ingratitude , marquent moins de haine pour elle , que d'aversion pour la Générosité ; & véritablement vous ne fuyez pas moins les Reconnoissants que les Ingrats. Les uns

& les autres reçoivent des Graces , & vôtre intention est de n'en point faire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait , vous êtes irréconciliable lors que vous avez fait un plaisir , s'il ne vous en attire un autre plus considerable.

Puis que je me suis engagé insensiblement en cette matiere des Bienfaits , je la veux pousser encore davantage. Il y a des Hommes de l'humeur du Cardinal *Ximenes* , qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande , pour n'être pas prévenus , disent-ils , dans leurs desseins , ni troublés dans l'ordre du Bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens , qui refusent tout aux inspirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe , & se rencontrer en des Ames fort élevées ; mais le plus souvent ce sont Jalousies malhonnêtes & fausses Délicatesses d'honneur , que produit une veritable répugnance à faire des Graces.

Permettons aux Miserables de s'expliquer à nous dans leurs besoins , puis que nous ne songeons pas à eux dans nôtre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne Action , & laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Cependant , nous croirions être gouvernés , si nous ne nous rendions difficiles à la persuasion du Bien , tandis que nous nous pensons bien Maîtres de nous , dans la crédulité la plus grande que nous puissions avoir pour le Mal. Chacun craint l'ascendant de ses Amis , s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui ; chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié , le secret d'une Imposture , & l'artifice des mauvaises impressions qu'on lui donne. C'est-là pourtant que la précaution est honnête ; c'est-là qu'on peut être sur ses gardes avec jalousie ; c'est-là qu'il faut se défendre des insinuations délicates , qui nous conduisent insensiblement à mal faire.

Mais pour quitter des Discours trop généraux ; que vous sert de ménager si finement la liberté de vous voir & de vous parler ? A quoi bon ce grand art qui regle tous les plis de vôtre Visage , qui gouverne

gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides* ? Donner à propos , & refuser avec raison , seroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'est un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui sont dans votre dépendance. Vous pensez montrer la subtilité de votre Esprit , & vous ne faites voir que la malice de votre Naturel.

Cette industrie que vous employez à trouver des *choses vaines pour les autres* , est vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des Richesses , & chaque jour vous en retranche l'usage ; vos Biens augmentent , & vos Sens qui en doivent jouir , diminuent. Vous gagnez des choses étrangères , & vous vous perdez vous-même. Que devient donc cette Naissance si heureuse ? Quelle utilité de ce beau génie d'Interêt ? Vous passez votre vie parmi des Trésors superflus , dont l'Avarice ne vous laisse pas la disposition , & dont la Nature vous empêche la jouissance. Malheureuse Fortune qui ne regarde ni vous ni les autres , que par l'inquiétude de vos soins , & par le chagrin de leur envie !



SENTIMENT

*D'un honnête & habile Courtisan , sur cette
Vertu rigide , & ce sale Interêt.*

JE suis fâché , Monsieur , qu'une Vertu trop sévère vous anime si fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les Vicieux , ou du moins un peu plus de Délicatesse dans la manière de vos Corrections.

Je fais que la Raison nous a été donnée pour régler nos Mœurs : mais la Raison autrefois rude & austère , s'est civilisée avec le tems ; elle ne conserve aujourd'hui presque rien de son ancienne rigidité.

rigidité. Il lui a falu de l'austérité pour établir des Loix , qui pussent empêcher les Outrages & les Violences : elle s'est adoucie pour introduire l'Honnêteté dans le commerce des Hommes , elle est devenuë délicate & curieuse dans la recherche des Plaisirs ; pour rendre la vie aussi agréable qu'on avoit tâché de la rendre sûre & honnête. Ainsi , Monsieur , il faut oublier un tems , où c'étoit assez d'être sévère , pour être crû vertueux ; puis que la Politesse , la Galanterie , la Science des Voluptés , font une partie du Mérite présentement.

Pour la haine des méchantes actions , elle doit durer autant que le Monde ; mais trouvez bon que les Délicats nomment Plaisir , ce que les gens rudes & grossiers ont nommé Vice , & ne composez pas vôtre Vertu de vieux sentimens qu'un Naturel sauvage avoit inspiré aux premiers Hommes.

Il me semble que vous débutez mal avec des Courtisans , de leur prêcher sans cesse la moderation de leurs desirs , eux qui font de leur Ambition leur plus grand mérite. Vous pouriez peut-être leur inspirer le dégoût du Monde , mais de les réduire dans la Cour à régler si justement leurs prétensions ; c'est ce qu'il ne faut pas entreprendre. On peut quasi se passer de tout éloigné d'elle : il est difficile quand on y vit , de ne pas desirer beaucoup , & mal-honnête de se borner aisément à peu de chose.

Parmi tant d'Interêts differens , où se rencontre le vôtre , c'est avec peine que l'Ambition & la Vertu se concilient. On doit louer la délicatesse de ceux qui trouvent moyen de les accommoder ensemble ; il faut se contenter quelquefois du Bien , qui n'est pas entier , & tantôt se satisfaire du moindre Mal ; il ne faut pas exiger une Probité scrupuleuse , ni crier que tout est perdu dans une médiocre Corruption.

Les Dieux , dit quelqu'un , n'ont jamais fait un plus beau Présent aux Hommes que l'Ame du dernier Caton ; mais ils se tromperent au tems qu'ils voulurent la donner : la Vertu qui eût été admirable dans les commencemens de la République , fut ruineuse sur ses fins , pour être trop pure & trop nette. Ce juste Caton qui
pouvoit

pouvoit sauver sa Patrie, s'il se fût contenté de rendre ses Citoyens moins méchans, la perdit, & se perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des Gens de bien. Une Probité moins entière, qui se fût accommodée aux Vices de quelques Particuliers, eût empêché l'Oppression générale; il falloit souffrir la Puissance, pour éviter la Tirannie, & par là on eût conservé la République, à la vérité corrompue, mais toujours République.

Ainsi, Monsieur, ne regardons pas tant le Monde comme il doit être, qu'on ne le puisse souffrir comme il est: que cette indulgence neantmoins ne soit pas pour nous. Cherchons des temperamens pour les autres, & soyons sévères pour nous-mêmes: ennemis du Vice en nos propres consciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les Hommes nos ennemis.

Car à quoi songez-vous de parler des Avarés & des Ingrats comme de Monstres qui vous effrayent? Je sais que l'Ingratitude & l'Avarice sont de fort vilaines qualités; mais puis qu'elles sont si communes dans le Monde, ou résolvez-vous de les souffrir, ou sauvez-vous dans la Solitude; & portez dans une Retraite cette Vertu, qui aura fait haïr votre personne dans une Cour.

Si vous voulez corriger les Ingrats, inspirez aux Grands un meilleur choix pour des personnes reconnoissantes. Quand on les verra plus délicats, & plus soigneux dans la distribution de leurs Graces, les Personnes obligées se feront une étude particulière de reconnoître ces Bienfaits. S'il vous prend envie de changer l'humeur d'un Avaré, ne croyez pas en venir à bout par de beaux Discours; toute la Morale y seroit employée sans aucun effet: proposez-lui des Fortunes considérables qui se font par la dépense, insinuez le mépris où fait tomber une Économie sordide, parlez de l'avantage que prennent sur lui les Personnes de sa Condition, par un honnête usage de leur Bien: & pour le guérir d'un sale Interêt, n'oubliez jamais de lui en mettre devant les yeux un autre honorable.

Représentez à votre artificieux Intéressé, que toutes les machines feront leur effort contre lui-même. Il veut des Serviteurs fidèles,

les, & l'exemple de sa méchante foi corrompra les siens : il se fait une habileté ingénieuse de promettre, & de ne rien donner ; on se fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun fera lui-même sa récompense. Il tient ses Amis dans une familiarité honteuse sans aucun crédit, ce leur est un moyen d'étudier ses défauts, de pénétrer ses Affaires, sans que rien les oblige à la discrétion & au secret.

Pour ces Bienfaits concertés que produisent la méditation, & le dessein, comme ce n'est qu'un petit intervalle dans une vilaine conduite ; ils ne font qu'une légère suspension dans les cœurs : & si-tot que votre Corrompu retourne à son premier procédé, le monde aussi diligent reprend sa première haine.

Par de semblables Raisons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la Vertu, & le préjudice qu'apporte un sale Interêt ; c'est la Délicatesse que j'ai désirée dans la manière de vos Corrections, ne pouvant souffrir que vous vous érigiez en Philosophe, ou en Devot de profession, pour vous animer d'un Esprit chagrin & importun contre les Vices. Car enfin, Monsieur, qu'esperez-vous de ce beau Sermon ? *chaque jour vous apporte des Richesses, & chaque jour vous en retranche l'usage : vos Biens augmentent, & vos Sens qui en doivent jouir, diminuent : vous gagnez des choses étrangères, & vous vous perdez vous-même.* Ces gens-là prennent la chose tout autrement ; l'Argent qui leur vient est la consolation du jour qui s'en va.

L'affoiblissement de leurs Sens est réparé, ce leur semble, par l'augmentation de leurs Biens ; & quand ils se perdent eux-mêmes, ils croient en quelque sorte se recouvrer dans l'acquisition des choses étrangères. Votre Sagesse, Monsieur, est trop pure pour des hommes si corrompus ; il y a trop d'éloignement de vous à eux, pour pouvoir jamais convenir ensemble : contentons-nous d'être Gens de bien pour nous, & n'affectons pas une Probité qui nous rende fâcheux aux autres : choisissons le commerce des Honnêtes-gens, sans avoir en horreur ceux qui ne le sont pas : souffrons toutes sortes de personnes, & pratiquons le plus celles qui nous plaisent davantage.

Comme

Comme il y a peu de ces pleines Vertus qui puissent tout-à-fait vous satisfaire , il y a peu de Vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raison. D'ailleurs si on trouve des défauts au plus Honnête-homme, quand on l'étudie bien ; on découvre quelque chose de bon en celui qui l'est le moins , quand on se donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout soit Vertu , tout soit Vice : les bonnes & les mauvaises Qualités sont confonduës , & un discernement délicat peut faire la séparation de ce mélange.

Un Avare ne laisse pas d'avoir des Amis , & de les servir , quoi qu'il aime son Argent beaucoup plus qu'eux : s'il a du crédit, il les servira dans leurs affaires ; & sera bien aise que ses diligences l'aquittent envers eux des offices de l'Amitié. Un autre méritera la douceur de vôtre Commerce par une Amitié pure , & un Esprit agréable que son peu d'industrie vous rend inutile , dez qu'il faut agir pour vos interêts. Je connois des Paresseux que le moindre office à rendre met au desespoir ; à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il se faut donner pour vous servir : mais en qui vous trouverez les assistances les plus solides de Bien & d'Argent , quand vous n'exigerez ni leurs soins , ni leurs peines.

Comme il y a des personnes trop économes & très agréables , ôtez-leur toute allarme de dépense ; & fréquentant peu leurs Maisons , jouïssiez avec plaisir de leur compagnie dans la vôtre. Tel homme fera un plaisir de bonne grace , qui n'aura pas reconnu un Bienfait ; & peu ponctuel à témoigner sa Gratitude , il laissera la Reconnoissance à vôtre discrétion. Il y a des personnes legeres & extravagantes , dont le commerce ordinaire se doit éviter , & dont la témérité vous peut être utile une fois plus que la prudence des Sages. Les Prudens agiront moins dans vos interêts , mais leur jugement réglera vôtre conduite.

D'ailleurs nous sommes toujours les mêmes ; c'est faire trop d'honneur à la Nature humaine , que de lui donner de l'uniformité ; celui qui vous néglige aujourd'hui avec froideur , cherchera de-

main par quelque mouvement extraordinaire, l'occasion de vous servir. Enfin les hommes sont changeans & divers ; mêlés de bonnes & de mauvaises parties. Tirons d'eux ce que l'Industrie nous en peut faire tirer honnêtement, & ne fuyons pas des personnes pour leurs défauts, qui pourroient avec autant de droit nous éviter pour les nôtres.

Il est tems de recueillir en peu de mots, ce que l'on peut dire sur des Sentimens si opposés ; ils ont cela de commun dans leur opposition, qu'ils nous tiennent, quoi que différemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns par l'Amour-propre d'une Vertu qui n'est bonne que pour nous, nous éloignent trop de la Vie civile ; les autres nous jettent dans la Société, pour rapporter les droits du Public à notre utilité seule : si nous voulons suivre les premiers, tout sera Vice pour nous dans l'idée d'une Vertu que le monde ne met point en usage ; si nous nous laissons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de Foi ni d'Honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme si nous n'étions pas de leur espèce ; indifférens au Mérite, exemts de leurs Passions, insensibles à leurs Plaisirs, & possédés de notre seul Interêt. D'un côté les Intentions sont trop pures, de l'autre trop corrompues : mais on se passe plus aisément du Bien, qui ne produit pas une Vertu inutile, qu'on ne souffre les effets d'une si dangereuse Corruption.



CONVER-



CONVERSATION
DU DUC
DE CANDALE
AVEC MR.
DE ST. EVREMOND.

JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux Hommes de savoir mes Affaires & mes Disgraces ; mais on ne sauroit trouver mauvais sans chagrin, que je fasse réflexion sur ma Vie passée, & que je détourne mon Esprit de quelques fâcheuses considérations, sur des pensées un peu moins désagréables. Cependant, comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût-ce à soi-même, plusieurs Personnes de grand mérite seront mêlées dans ce Discours, qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune Conversation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de Monsieur d'Aubigny*.

* Mr. d'Aubigny mourut en 1669.

A la Prison de Monsieur le Prince †, j'avois un fort grand commerce avec Monsieur de Candale. Les Plaisirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de simples agrémens, sans dessein & sans intérêt. Il avoit vécu auparavant dans une étroite Amitié avec Moret §, & le Chevalier de La Vieuville ; & Vineuil avoit donné à cette Union le nom de Ligue, par une espece de ridicule, qu'elle méritoit

† En 1650.

§ Le Comte de Moret, Frere aîné du Marquis de Vardes.

méritoit assez. En effet, ils avoient mille Secrets de bagatelles; ils faisoient des Mistères de rien, & se retiroient en particulier dix fois le jour, sans aucun plaisir d'être ensemble, que celui d'être séparés des autres. Je ne laissois pas d'être de leur société, mais jamais de leur Confidance, laquelle se rompit à la fin sans aucun sujet de broüillerie entr'eux-mêmes.

* Madame
de St. Loup.

Monsieur de *Vardes* en s'en allant à l'Armée, avoit laissé à *Paris* une Maîtresse aussi aimable que femme du monde*: mais elle avoit été aimée & avoit aimé; & comme sa tendresse s'étoit épuisée dans ses premières Amours, elle n'avoit plus de Passion véritable: ses affaires n'étoient plus qu'un intérêt de Galanterie, qu'elle conduisoit avec un grand art, d'autant plus qu'elle paroissoit naturelle, & faisoit passer la facilité de son Esprit pour une naïveté de Sentimens. Son Histoire étant connue, elle ne prenoit pas le parti de faire la Prude impudemment; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle se voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de dessein une fausse négligence. Elle n'alloit pas au *Louvre* disputer un Galant contre ces jeunes Beautés qui font tout le bruit dans le monde: elle savoit l'en tirer avec adresse; & n'avoit pas moins d'industrie pour le conserver, qu'elle en avoit eu pour se l'acquérir. Un simple commerce de Bien-séance ne lui eût pas été permis avec une femme tant soit peu aimable; & une Amitié ordinaire avec les hommes se reprochoit, comme une tendresse dérobée à son Amour. Les Plaisirs particuliers lui faisoient craindre un attachement: elle appréhendoit d'être oubliée dans les Divertissemens de foule; sur tout elle crioit contre les *Repas du Commandeur*†, où l'on respiroit certain air de liberté, ennemi des Passions délicates; enfin, si elle n'avoit tous vos soins, elle se plaignoit d'être abandonnée, & parce qu'elle se disoit toute à vous, elle vouloit que vous fussiez tout à elle.

* De Souvré.

Monsieur de *Vardes* absent ne pût maintenir long-tems une Maîtresse de cette humeur. Elle se rendit à la vûe du jeune Monsieur de *Candale*; encore, dit-on, que ses desseins avoient prévenu l'impression que fait la présence, & qu'elle avoit songé à se le mettre
entre

entre les mains, avant que de le connoître. Monsieur de *Vardes* fut sensible à ce changement, comme à la perte d'un plaisir qui lui étoit fort cher ; mais en Honnête-homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monsieur de *Candale* avec le dépit d'un Rival, sans jamais y mêler la haine d'un Ennemi.

Moret, dont la Gravité représentoit l'Honneur en toutes choses, se tint offensé en la Personne de son Frere, & prit pour un véritable affront, ce que l'Intéressé avoit reçu comme un simple déplaisir. Ses plaintes furent d'abord assez fieres : les voyant mal reçues dans le monde, il changea de discours sans changer de procédé. Il se disoit malheureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une Personne pour laquelle il avoit eu tant de considération toute sa vie ; il disoit que Monsieur de *Candale* étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des Amis plus dignes de son amitié ; & qu'avec beaucoup de déplaisir il se voyoit obligé d'en chercher d'autres sur lesquels il pût faire plus de fondement. C'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde ; avec une fausse Modestie, qui marque plus la bonne opinion qu'on a de soi, que ne feroit une présomption légèrement déclarée. Pour le Chevalier de *La Vieuville*, il se tint desobligé, aussi-tôt que *Moret* pensa l'être, & tant pour lui plaire, que par la vivacité de son naturel, il anima les Reproches un peu davantage.

Je voyois Monsieur de *Candale* à l'ordinaire ; & comme il lui faisoit toujours quelque Confident, je le devins aussi-tôt de ses plaintes sur le procédé de ces Messieurs, & peu de tems après de sa Passion pour Madame de *Saint Loup*. Dans la chaleur de cette nouvelle Confidence, il ne pouvoit se passer de moi, pour me confier en secret de petites choses, fort cheres aux Amans, & très indifferentes à ceux qui sont obligés de les écouter. Je les recevois comme des Mistères, & les sentoies comme des Bagatelles importunes. Mais son Humeur étoit agréable ; je trouvois son Procédé obligeant, & il avoit un Air si noble en toute sa Personne, que je prenois plaisir à le regarder, au même tems que j'en avois peu à l'entendre. Jusques-là, je n'avois pas eu le moindre dessein dans son

son Commerce. Quand je me vis maître de son Esprit , si je l'ose dire , je pensai que je ne ferois pas mal de ménager une Personne , qui devoit être un jour fort considerable. Alors je me fis une étude particuliere de le bien connoître , & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvoit être sensible. Je louois sa Maîtresse sans trahir mes sentimens , car elle me paroissoit fort aimable ; & je blâmois le procédé de *Moret* & du Chevalier de *La Vieuville* , qui , selon mon sens , n'avoient aucune raison.

Il y a des Insinuations honnêtes , dont le moins artificieux se peut servir : il y a des Complaisances aussi éloignées de l'adulation que de la rudesse. Comme Monsieur de *Candale* avoit l'Ame passionnée , je mêlois dans nos Entretiens ce que je connoissois de plus tendre. La douceur de son Esprit faisoit une certaine Délicatesse , & de cette petite délicatesse il se formoit assez de discernement pour les choses qui n'avoient pas besoin d'être approfondies. Outre le naturel , il y tournoit son esprit par étude , & par étude je lui fournissois des sujets où il pouvoit employer cette espece de lumiere. Ainsi nous nous séparions sans aucun de ces dégoûts qui commencent à la fin des Conversations ; & content de moi , pour l'être de lui , il augmentoit son Amitié à mesure qu'il se plaisoit davantage.

Ceux qui cherchent de la Docilité dans les Esprits , établissent rarement la Supériorité du leur , sans faire sentir avec chagrin une humeur impérieuse. Le Mérite ne fait pas toujours des impressions sur les plus Honnêtes-gens ; chacun est jaloux du sien , jusqu'à ne pouvoir souffrir aisément celui d'un autre. Une Complaisance mutuelle concilie ordinairement les volontés ; neantmoins , comme on donne autant par là qu'on reçoit , le plaisir d'être flaté se paye cherement quelquefois , par la peine qu'on se fait à flater un autre. Mais qui veut bien se rendre Approbateur , & ne se soucie pas d'être approuvé , celui-là oblige à mon avis doublement ; il oblige de la louange qu'il donne , & de l'approbation dont il dispense. C'est un grand secret dans la Familiarité d'un Commerce , de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur Amour-propre.

Quand

Quand on fait les rechercher à propos, & leur faire trouver en eux des Talens dont ils n'avoient pas l'usage, ils nous savent gré de la joye secrete qu'ils sentent de ce Mérite découvert, & peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choses particulieres pour m'étendre sur des Observations générales. J'y serois plus scrupuleux, si j'avois à entretenir le Public d'Affaires de grande consideration. Comme je ne parle qu'à moi seul sur une matiere peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre; & ne cherchant qu'à me plaire, je suis ingénieux à tirer de mon Esprit des pensées qui me contentent. Je veux donc me laisser aller à ma fantaisie, pourvû que ma fantaisie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance; car il faut éviter le dérèglement aussi bien que la contrainte; & pour revenir à quelque sorte de régularité, je reprends la Narration que j'ai commencée.

La premiere chose que fit la Cour à la détention de Monsieur le Prince, fut d'aller en *Normandie* pour en chasser Madame de *Longueville*, & ôter aux Créatures de sa Maison les Gouvernemens qui étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monsieur de *Candale*, & deux jours entiers d'un tems & d'un chemin assez fâcheux, nous eûmes une Conversation presque continuë, & assez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuisés à parler de sa Passion, de celle de quelques autres, & indifferemment de tous les Plaisirs, nous vinmes à tomber insensiblement sur le misérable état où se trouvoit Monsieur le Prince, avec tant de Gloire, & après tant de Grandeurs. Je lui dis „ Qu'un Prince si grand & si malheureux devoit „ être plaint de tout le monde: Que sa conduite à la verité avoit „ été peu respectueuse pour la Reine, & un peu fâcheuse pour „ Monsieur le Cardinal; mais que c'étoient des fautes à l'égard de „ la Cour, & non pas des crimes contre l'Etat, capables de faire oublier les Services importants qu'il avoit rendus: Que ses „ Services avoient soutenu Monsieur le Cardinal, & assuré le pou-
„ voir

„ voir dont Son Eminence venoit de se servir pour le perdre :
 „ Que la *France* eut peut-être succombé au commencement de
 „ la Régence, sans la Bataille de *Rocroi* qu'il avoit gagnée : Que
 „ la Cour avoit fait toutes les fautes sans lui après la Bataille de
 „ *Lens*, & ne s'étoit sauvée que par lui dans la Guerre de *Paris* :
 „ Qu'après avoir si bien servi, il n'avoit fait que déplaire par
 „ l'impétuosité d'une humeur dont il n'avoit pû être le maître ;
 „ mais que tous ses Dessesins & ses Actions alloient pleinement
 „ au service du Roi & à la grandeur du Royaume. Je ne fais pas,
 „ ajoutai-je, ce que la Cour gagnera par sa Prison, mais je fais
 „ bien que les *Espagnols* ne pouvoient rien souhaiter de plus favo-
 „ rable.

Je suis obligé, dit Monsieur de Candale, je suis obligé à Mon-
 sieur le Prince, de mille Honnêtetés qu'il a eues pour moi, malgré
 son chagrin contre Monsieur d'Espéron mon Pere. J'ai été, peut-
 être, un peu plus sensible que je ne devois, à des Obligations si le-
 geres, & je n'ignore point qu'on m'a accusé de ne prendre pas assez
 de part aux intérêts de ma Maison. Tous ces discours ne m'ont pas
 empêché d'être son Serviteur, & ses Disgraces ne m'en empêchent pas
 encore : mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner
 qu'une douleur secrète à ses Malheurs ; inutile pour lui en l'état qu'il
 est, & ruineuse pour moi, si je la fais paroître.

„ Voila, repris-je, les sentimens d'un fort Honnête-homme,
 „ & que je trouve d'autant plus généreux, que la Prison de Mes-
 „ sieurs les Princes, est la chose la plus avantageuse que vous puis-
 „ siez désirer. Je vous regarde aujourd'hui comme le plus confi-
 „ derable Homme de *France*, si vous voulez l'être. On vient de
 „ mettre nos Princes du Sang au Bois de *Vincennes*, dont appa-
 „ remment ils ne sortiront pas si-tôt. Monsieur de *Turenne* &
 „ Monsieur de *Bouillon* se sont éloignés pour les servir. Mon-
 „ sieur de *Nemours* n'est de rien, tout Honnête-homme qu'il est,
 „ & ne fait présentement quel parti prendre. Monsieur de *Guise*
 „ est prisonnier en *Espagne* : tout le reste de nos grands Seigneurs
 „ est suspect, ou négligé de Monsieur le Cardinal. Dans la situa-
 tion

„ tion où sont les choses , si vous ne savez pas faire valoir la con-
 „ sideration de vos Etablissmens , & les bonnes qualités de vôtre
 „ Personne , ne rejetez rien sur la Fortune qui vous sert si bien ,
 „ prenez-vous-en à vous seul ; car c'est vous qui manquerez à vous-
 „ même.

Il m'écoûta avec la plus grande attention du monde ; & plus touché de mon discours que je ne me l'étois imaginé , il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avois données. Il me dit bonnement , que la Jeunesse & les Plaisirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de sérieux jusques-là ; mais qu'il étoit résolu de quitter son inutilité , & de mettre tout en usage pour se donner de la considération. *Je vais vous faire une Confidance*, poursuivit-il , *que je n'ai jamais faite à personne : vous ne sauriez croire l'inclination que Monsieur le Cardinal a pour moi. Vous savez qu'il a quelque dessein de me faire épouser une de ses Nièces , & l'on croira aisément que sa bonne volonté est fondée sur le projet de cette Alliance ; j'y en attribue moi-même une partie : mais je ne m'y connois point , ou il a pour moi quelque Foible. Je vous confierai encore un plus grand Secret , c'est que je ne me sens aucune Amitié pour lui ; & à vous parler nettement , j'ai le cœur aussi dur pour Son Eminence , que Son Eminence le sauroit avoir pour le reste des Courtisans.*

„ J'aimerois beaucoup mieux , lui dis-je , que vous eussiez quel-
 „ que tendresse ; car il sera difficile que vos véritables Sentimens
 „ échappent à sa pénétration. Si vous m'en croyez , vous le ver-
 „ rez rarement en particulier ; & lors que vous y serez obligé , en-
 „ treprenez-le de vôtre dévouement en général , sans vous laisser
 „ conduire dans un détail curieux , qui lui donne le loisir de vous
 „ examiner , & la facilité de vous connoître. Quand le Roi &
 „ la Reine seront chez lui ; quand il cherchera à se divertir avec
 „ ses Courtisans ordinaires , ne manquez jamais de vous y trou-
 „ ver : & là par toute sorte de complaisances & d'agréments , tâ-
 „ chez d'entretenir une Amitié qu'il est assez disposé à entretenir
 „ de lui-même. S'il étoit d'humeur à se faire un vrai Favori , sa

„ familiarité vous feroit avantageuse : mais la bonne volonté ne
„ pouvant être si pure, qu'il n'y entre du dessein ; un grand Com-
„ merce lui fera découvrir tous vos Foibles , avant que vous ayez
„ trouvé le moindre des siens. Quelque dissimulation qu'un hom-
„ me de votre âge puisse avoir , ce ne lui est pas un petit mal-
„ heur d'avoir à souffrir les observations d'un vieux Ministre ,
„ supérieur par l'avantage du Poste , & par celui de l'expérience.
„ Croyez - moi, Monsieur, il est dangereux de voir trop souvent
„ un Habile-homme , quand la difference , & souvent la contra-
„ rieté des intérêts ne permet pas de s'y fier. Si cette Maxime
„ peut être reçûe chez les autres Nations , elle est comme infailli-
„ ble dans la nôtre, où la pénétration pour découvrir , va plus
„ loin que la dissimulation pour se cacher. Ne présumez donc
„ pas de pouvoir combattre Monsieur le Cardinal par son Art ,
„ ni de faire contester vos finesse avec les siennes. Contentez-
„ vous de ménager vos Agrémens avec beaucoup de conduite , &
„ laissez agir son Inclination. L'Inclination est un mouvement
„ agréable , qui nous est d'autant plus cher, qu'il nous semble pu-
„ rement nôtre. Il naît dans le fond de nos tendresses , & s'y en-
„ tretient mollement avec plaisir : en quoi il differe de l'Estime ,
„ laquelle est reçûe comme une chose étrangere ; une chose qui ne
„ s'établit & ne se maintient point en nous par la faveur de nos
„ Sentimens, mais par la justice que nous sommes obligés de ren-
„ dre aux Personnes vertueuses.

„ Nous allons tomber dans un tems où apparemment Mon-
„ sieur le Cardinal aura besoin de ses Serviteurs. Il faut vous fai-
„ re considérer comme un Homme utile, après vous être fait ai-
„ mer comme une Personne agréable. Le moyen d'être tout-à-
„ fait bien avec lui , c'est de remplir ces vûes d'Interêt , aussi bien
„ que les sentimens de son Affection ; & c'est ce que vous ferez
„ infailliblement , en lui promettant une grande considération que
„ vous vous ferez donnée. Elle ne vous manquera pas , si vous
„ vous éloignez de la conduite de Monsieur d'Espernon , sans vous
„ éloigner de ses intérêts , qui doivent toujours être les vôtres.
„ Heu-

„ Heureusement la Nature vous a donné une humeur trop opposée à la sienne. Il n'y a rien de si contraire que la douceur de votre Esprit, & l'austérité du sien ; que votre Complaisance, & ses Chagrins ; que vos Insinuations, & sa Fierté. Laissez-vous donc aller à votre Naturel presque en toutes choses : mais donnez-vous garde de prendre sans y penser les sentimens d'une fausse Gloire. On démêle mal-aisément la fausse d'avec la véritable : une Hauteur mal entendue passe pour une grandeur d'Ame ; & trop sensible à ce qui vient de la qualité, on est moins animé qu'on ne doit pour les grandes choses. Voici le Portrait de Mr. d'ESPERNON, si je ne me trompe. Dans le respect qu'il exige, dans les devoirs qu'on lui rend, il oubliera ce qu'on doit au Gouverneur & au Colonel*, pourvu qu'on rende à Monsieur d'Espernon ce qu'on ne lui doit pas. Je ne dis point que la distinction ne doive être agréable aux Personnes de grande Qualité ; mais il faut se l'attirer, & non pas se la faire présumptueusement soi-même.

* Le Duc d'Espernon étoit alors Gouverneur de Guienne & Colonel général de l'Infanterie.

„ Il seroit honteux de laisser perdre les choses établies par le Mérite & par le Crédit de ses Prédecesseurs : on ne sauroit avoir trop de fermeté à maintenir ces sortes de Droits, quand la possession en est laissée : mais il n'en va pas ainsi en des prétentions nouvelles qui doivent être établies par délicatesse & par douceur, avant que d'être apperçûes. C'est-là qu'il vous faut aller adroitement aux autres, pour les faire venir insensiblement à vous ; & au lieu de prendre avec fierté, ce qu'on peut refuser avec justice, un Habile-homme employe toute son Industrie à se faire donner ce qu'il ne demande pas.

„ Soyez honnête, officieux, libéral ; que chacun trouve chez vous sa commodité & son plaisir ; on vous portera volontairement, ce que vous exigerez sans succès par une hauteur affectée. Personne n'est blessé du Respect qu'il veut bien rendre, parce qu'il peut ne le rendre pas, & qu'il pense donner des marques de son Amitié, plutôt que de son Devoir. La jalousie de la Liberté est commune à tous les hommes ; mais diverses gens la

„ font confister en diverfes choses. Les uns rejettent toute supé-
„ riorité ; le choix des Supérieurs tient lieu de Liberté à quelques
„ autres. Le *François* particulièrement est de cette humeur : im-
„ patient de vôtre Autorité & de sa Franchise , il ne sauroit rece-
„ voir de Maîtres sans chagrin , ni demeurer le sien sans dégoût :
„ ennuyé de sa propre profession , il cherche à se donner ; & trop
„ content de la disposition de sa volonté , il s'assujettit avec plaisir ,
„ si on lui laisse faire sa Dépendance. C'est à peu près nôtre Na-
„ turel , que vous devez consulter plutôt que le vôtre dans la con-
„ duite que vous avez à tenir.

„ Il y a deux choses parmi nous , qui apportent des distinctions
„ fort considérables ; la Faveur du Roi déclarée , & un grand Mé-
„ rite à la Guerre , bien reconnu. La Faveur qui ne diminue
„ rien en *Espagne* de la jalousie des Rangs , leve bien des contesta-
„ tions en *France* , où chacun se laisse conduire purement à l'in-
„ terêt , sous prétexte d'honorer la confiance ou l'inclination du
„ Prince. Les plus corrompus , dont le nombre est grand , por-
„ tent leur Servitude où ils croient trouver leur Fortune ; & ceux
„ qui s'abandonnent le moins , ne laissent pas de se faire un mé-
„ rite de leur Souffrance. On voit bien quelques faux généreux
„ qui mettent ridiculement leur honneur à mépriser les Ministres ;
„ on voit des Esprits rudes qui pensent être fermes : mais il est peu
„ de gens habiles & honnêtes , qui sachent conserver de la Dignité
„ en ménageant leurs Affaires. A le bien prendre , tout cede à
„ nos Favis , si la Cour ne sort pas de sa situation ordinaire.
„ Pour le mérite de la Guerre , il apporte une considération fort
„ grande ; & quand on a commandé dignement de grosses Ar-
„ mées , il reste une impression de cette Autorité , qui se conser-
„ ve dans la Cour même. On honore avec plaisir un Général
„ qui a fait acquiescer de l'honneur : ceux mêmes qui en ont le
„ moins acquis , se souviennent agréablement des fatigues dans la
„ mollesse. On s'entretient des Actions passées dans l'inutilité pré-
„ sente ; on rappelle la mémoire du péril dans la sûreté ; l'image de
„ la Guerre enfin ne se présente point dans la Paix sans un souve-
„ nir

„ nir du Commandement qu'on a exercé sur nous ; & de l'O-
 „ béissance que nous avons renduë. C'est à ce mérite de la Guer-
 „ re que l'Ambition vous doit pousser ; c'est-là que vous devez
 „ appliquer tous vos soins , pour arriver quelque jour au Com-
 „ mandement des Armées. Un Emploi si noble & si glorieux
 „ égale les Sujets aux Souverains dans l'Autorité ; & comme il
 „ fait quelquefois d'un Particulier un Conquerant , il peut faire
 „ du Prince le mieux établi, le dernier des Misérables, s'il néglige
 „ une Vertu nécessaire à soutenir sa Fortune. Lors que vous aurez
 „ bien réglé votre conduite pour la Cour , & animé votre ambi-
 „ tion pour la Guerre , il vous restera encore à vous donner des
 „ Amis , dont la réputation bien établie puisse contribuër à la vô-
 „ tre ; & qui fassent valoir votre application nouvelle , quand vous
 „ vous donnerez plus de mouvement.

„ De tous les hommes que je connois , il n'y en a point avec
 „ qui je vous souhaite un commerce plus particulier qu'avec Mr.
 „ de Palluau*, & avec Monsieur de Mioffens†. La grande liai-
 „ son que j'ai avec l'un & l'autre , pourroit vous rendre suspect
 „ le bien que j'en dis toujourns : mais ne craignez pas en cela de
 „ déferer à mon sentiment , & croyez qu'on trouve mal-aisément
 „ de si Honnêtes-gens qu'eux dans le Monde. J'avoüe pourtant
 „ que l'Amitié de Monsieur le Marquis de CREQUI § me
 „ semble préférable à toute autre : la chaleur pour ses Amis , si
 „ vive & si animée ; sa fidelité si pure & si nette , me la font
 „ estimer infiniment. D'ailleurs , son Ambition , son Courage ,
 „ son Génie pour la Guerre , un Esprit universel , qui s'étend à
 „ tout , ajoutent à l'Amitié une considération fort particuliere.
 „ On lui peut donner sans faveur ce bel Eloge qu'on donnoit à
 „ un Ancien ; *Ita ut ad id unum natus esse videretur quod aggre-*
 „ *deretur.* Quand son choix le déterminâ à sa Profession , la Na-
 „ ture l'avoit préparé à toutes ; capable de cent choses différentes ;
 „ aussi propre à ce qui regarde le métier des autres , qu'à ce qui
 „ touche le sien. Il pourroit se donner de la réputation par les
 „ Lettres , s'il ne la vouloit toute par les Armes. Une Gloire

ambitieuse

* Philippe de
Clerembaut,
Comte de Pal-
luau, fait Ma-
rêchal de Fran-
ce en 1653.
Il mourut en
1665.

† César Phœ-
bus d'Albret,
Comte de Miof-
sens, fait Ma-
rêchal de Fran-
ce en 1653. &
mort en 1676.

§ François de
Crequi, Mar-
quis de Mari-
nes, fait Ma-
rêchal de Fran-
ce en 1668.

„ ambitieuse ne souffre point les petites Vanités : mais il n'en est
 „ pas moins curieux, & cherchant dans une Etude secrète le plai-
 „ sir particulier de s'instruire, il joint à l'avantage de savoir beau-
 „ coup, le mérite de cacher discrettement ses Connoissances. Peut-
 „ être ne croyez-vous pas pouvoir rencontrer dans la jeunesse où il
 „ est, ce qu'à peine on attend de l'âge le plus avancé ; & j'a-
 „ vois que nous donnons quelquefois aux jeunes gens une estime
 „ précipitée par la faveur de nos sentimens. Quelquefois aussi
 „ nous rendons une justice bien lente à leur Vertu ; oubliant à louer
 „ ce qu'ils font de bien dans le tems de l'exercice & de l'action,
 „ pour donner des loüanges à ce qu'ils ont fait dans la cessation &
 „ le repos. Rarement on ajuste la Réputation à la Vertu, & j'ai
 „ vû mille gens en ma vie, estimés ou du Mérite qu'ils n'avoient
 „ pas encore, ou de celui qu'ils n'avoient déjà plus. On trouve
 „ en Monsieur le Marquis de *Crequi* un ajustement si rare. Quel-
 „ ques grandes esperances qu'il donne de l'avenir, il fournit dans
 „ le présent de quoi contenter les plus difficiles, & il a seulement à
 „ désirer ce que les autres ont à craindre ; l'attention des Observa-
 „ teurs, & la délicatesse des bons Juges.

* Feu Monsieur
 le Marquis de
 Ruvigny, Pere
 du Comte de
 Gallway.

„ Un premier Ministre, un Favori qui chercheroit dans la Cour
 „ un sujet digne de sa confiance, n'en sauroit trouver, à mon
 „ avis, qui la mérite mieux que Monsieur de RUVIGNY*.
 „ Vous verrez peut-être en quelques autres, ou un talent plus
 „ brillant, ou de certaines actions d'un plus grand éclat que les
 „ siennes. A tout prendre, à juger des hommes par la confide-
 „ ration de toute la vie, je n'en connois point qu'on doive esti-
 „ mer davantage, & avec qui l'on puisse entretenir plus long-tems
 „ une Confiance sans soupçon, & une Amitié sans dégoût. Quel-
 „ ques plaintes que l'on fasse de la corruption du Siècle, on ne
 „ laisse pas de rencontrer encore des Amis fidèles ; mais la plupart
 „ de ces gens d'honneur ont je ne sai quoi de rigide, qui feroit
 „ préférer les insinuations d'un Fourbe à une si austère Fidélité. Je
 „ remarque dans ces Hommes qu'on appelle *solides & essentiels*,
 „ une Gravité qui vous importune, ou une Pesanteur qui vous en-
 „ nuye.

„ nuye. Leur Bon-sens même, pour vous être utile une fois dans
„ vos Affaires, entre mal à propos tous les jours dans vos Plaisirs.
„ Cependant, il faut ménager des Personnes qui vous gênent,
„ dans la vûe que vous pourrez en avoir besoin; & parce qu'ils
„ ne vous tromperont pas quand vous leur confierez quelque cho-
„ se, ils se font un droit de vous incommoder aux heures que
„ vous n'avez rien à leur confier. La Probité de Monsieur de
„ *Ruvigni*, aussi propre que la leur pour la confiance, n'a rien
„ que de facile & d'accommodant pour la compagnie; c'est un
„ Ami sûr & agréable, dont la liaison est solide, dont la familia-
„ rité est douce, dont la conversation est toujours sensée & tou-
„ jours satisfaisante.

„ La Prison de Monsieur le Prince a fait sortir de la Cour une
„ Personne considérable, que j'honore infiniment; c'est Monsieur
„ de LA ROCHEFOUCAULT, que son courage & sa condui-
„ te feront voir capable de toutes les choses où il veut entrer. Il
„ va trouver de la réputation où il trouvera peu d'interêt; & sa
„ mauvaise fortune fera paroître un Mérite à tout le monde, que
„ la retenue de son humeur ne laissoit connoître qu'aux plus déli-
„ cats. En quelque fâcheuse condition où sa destinée le réduise,
„ vous le verrez également éloigné de la foiblesse & de la fausse
„ fermeté; se possédant sans crainte dans l'état le plus dangereux,
„ mais ne s'opiniâtrant pas dans une Affaire ruineuse, par l'ai-
„ greur d'un ressentiment, ou par quelque fierté mal-entendue.
„ Dans la vie ordinaire son Commerce est honnête, sa Conversa-
„ tion juste & polie: tout ce qu'il dit est bien pensé; & en ce
„ qu'il écrit, la facilité de l'expression égale la netteté de la pen-
„ sée. Je ne vous parle point de Monsieur de *Turenne*; ce seroit
„ trop de présomption à un Particulier de croire que ses senti-
„ mens pussent être considérés parmi les témoignages publics, &
„ la justice universelle que les Nations lui ont renduë. D'ail-
„ leurs, il ne faut pas vous entretenir long-tems de Personnes
„ éloignées, qui ne peuvent contribuer en rien à vos inte-
„ rêts.

„ Je

„ Je reviens à Monsieur de *Palluan* & à Monsieur de *Mioffens*,
 „ pour les dépeindre par des Qualités qui vous seront ou agréa-
 „ bles, ou utiles. Vous trouverez dans le commerce de Monsieur
 „ de *PALLUAN* tous les Agrémens imaginables, autant de se-
 „ cret & de sûreté que vous en puissiez désirer. N'attendez pas
 „ de lui les empressements d'un jeune homme qui s'entête de vous
 „ servir, & dont vous avez plus à redouter l'imprudence, qu'à
 „ désirer la chaleur. Il fera toujours à propos ce que vous exi-
 „ gerez de lui, & ne manquera point aux offices que fait rendre
 „ un Courtisan délicat. Si votre Amitié est une fois bien liée, il
 „ s'interessera dans votre Conduite; plus utile pour la régler par
 „ ses Conseils, que propre à pousser vos Affaires à bout par sa
 „ Vigueur. Je l'ai toujours vu fort opposé aux faux Généreux;
 „ & pour avoir tourné en ridicule l'ostentation d'une Probité af-
 „ fectée, plusieurs ont cru qu'il étoit assez indifférent pour la ve-
 „ ritable. Je puis dire neantmoins que je n'ai jamais connu en
 „ personne une Honnêteté plus naturelle; sans fourbe, sans arti-
 „ fice, sans finesse avec ses Amis; attaché à la Cour sans prosti-
 „ tution aucune, & tâchant de plaire avec une Délicatesse éloignée
 „ de toute sorte d'Adulation.
 „ Une Liaison vous sera plus avantageuse pour vos Affaires avec
 „ Mr. de *MIOSENS*, particulièrement dans une conjoncture
 „ comme celle-ci, où l'on devra presque tout à l'Industrie. Il va
 „ être admirable dans une Cour où il y aura divers Interêts, &
 „ beaucoup d'Intrigues. Il entrera d'abord avec vous, espérant
 „ que vous lui ferez bon à quelque chose; & si vous vivez bien
 „ avec lui, il se fera un honneur particulier de vous être bon à
 „ tout. Pour peu que vous soyez soigneux, vous attirerez tous
 „ ses soins; si vous êtes complaisant, il sera flatteur; ayez quel-
 „ que tendresse, il sera plus sensible qu'on ne croit, & qu'il ne
 „ pensera lui-même. Alors il quitte les vûes d'intérêt, & ani-
 „ mant son commerce de toute la chaleur de l'Amitié, il se char-
 „ ge à la fin de vos Affaires comme des siennes; industrieux,
 „ ponctuel, diligent à les poursuivre; ne comptant pour rien ces
 „ offices

„ offices généraux dont les liaisons ordinaires s'entretiennent, il ne
 „ croira pas que vous deviez être content de lui, & ne le fera pas
 „ lui-même, qu'il ne vous ait effectivement servi. Le seul danger
 „ qu'il y ait, c'est de choquer la délicatesse de son Humeur : un
 „ Oubli, une Indifférence témoignée sans y penser, pourroit faire
 „ naître sérieusement la sienne ; une Raillerie sur une Demoiselle
 „ qu'il aime ; un Discours qu'il aura fait, mal pris ou plaisamment
 „ tourné, lui seront des Injures sensibles ; & sans proportion du
 „ ressentiment à l'offense, il cherchera peut-être à se vanger dans
 „ les choses qui vous importent le plus. Comme il n'y a personne
 „ plus capable de faire valoir vos bonnes Qualités, quand il vous
 „ aime, il n'y en a point qui sache pousser si loin vos Foibles &
 „ vos Défauts, quand il croit que vous lui donnez sujet de ne
 „ vous aimer pas. Voilà ce que vous avez à craindre de son Hu-
 „ meur ; mais il n'est pas difficile de vous en garantir. Pour être
 „ sûr de lui, vous n'avez qu'à être sûr de vous-même ; & si vous
 „ avez des égards sur ce qui le touche, j'ose assurer qu'il en aura
 „ pour vous encore davantage.

*Pour Monsieur de Palluau, reprit Monsieur de Candale, j'avoüe
 que je m'accommoderois aussi bien avec lui qu'avec homme du monde ;
 & vous m'obligerez, vous qui êtes si fort de ses Amis, de le rendre
 plus particulièrement des miens. J'estime les bonnes qualités de Mon-
 sieur de Miossens autant que vous. Je sai qu'on ne peut pas en avoir
 de meilleures ; personne n'a plus d'Esprit, & il l'emploie aussi vo-
 lontiers, qu'utilement pour ses Amis : mais il a tenu jusques ici un
 procédé si desobligeant avec moi, que je ne me résoudrai jamais à lui
 faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que
 vous pûssiez nous unir insensiblement avec adresse, je n'y trouverois
 pas moins de plaisir que d'avantage.*

*Moret & le Chevalier de La Vieuville avoient donné cette Aver-
 sion-là à Monsieur de Candale ; & il l'auroit assez prise de lui-mê-
 me par un secret sentiment de Gloire qui ne pouvoit souffrir la
 Hauteur que Monsieur de Miossens avoit avec lui en toute occasion,
 & à laquelle son humeur molle & paresseuse ne se donnoit pas la*

peine de s'opposer. Je ne prétens pas interesser par là son Courage. Il en avoit véritablement ; mais la Facilité de son Esprit & sa Nonchalance , avoient un air de foiblesse , particulièrement en de petites occasions qui ne lui sembloient pas assez importantes pour troubler la douceur de son repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit sa Gloire , & sa Gloire lui faisoit trouver le véritable usage de son Cœur. Je l'ai vû même aller au delà de ce qu'il se devoit , après avoir négligé des choses obscures , qui éclatoient à la fin ; capable de hazarder ses Etablissmens & de se perdre lui-même , quand il voyoit sa Réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de prise sur lui par ses Négligences , & le monde pouvoit le pousser trop loin par un ridicule malicieux , qui lui faisoit perdre la moderation de son humeur , ordinairement assez douce , & toujours moins douce que glorieuse.

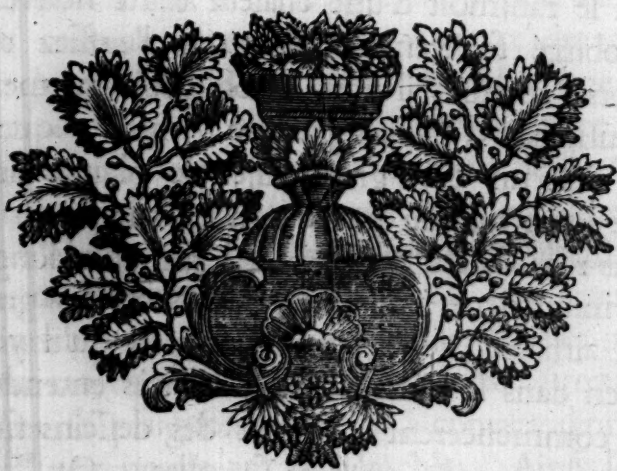
Voilà quelques Traits du Portrait de Monsieur de C A N D A L E. Comme il a eu assez d'éclat dans le Monde , pour laisser la curiosité de le connoître tout-à-fait , il ne sera pas hors de propos d'en donner une Peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui eussent tant de Qualités différentes : mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes , que la Nature avoit exposé en vûe celles qui plaisoient , & caché au fond de son Ame ce qui pouvoit donner de l'aversion. Je n'ai jamais vû un Air si noble que le sien. Toute sa Personne étoit agréable , & il faisoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un Esprit médiocre , pour la douceur de la Conversation & pour les Plaisirs. Une legere habitude le faisoit aimer : un profond commerce ne s'entretenoit pas long-tems sans dégoût ; peu soigneux qu'il étoit de ménager votre Amitié , & fort léger en la sienné. Dans cette nonchalance pour ses Amis , les habiles gens se retiroient sans éclat , & ramenoient la familiarité à une simple connoissance : les plus tendres se plaignoient de lui , comme d'une Maîtresse ingrate , dont ils ne pouvoient se détacher. Ainsi les Agrémens de sa Personne , le soutenoient malgré ses Défauts , & trouvoient encore des sentimens pour eux en des Ames irritées. Pour lui , il vivoit avec ses Amis , comme la plupart des Maîtresses avec leurs Amans.

Amans. Quelque service que vous lui eussiez rendu , il cessoit de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire ; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude , & sensible aux douceurs d'une nouvelle Amitié , comme sont les Dames aux délicates tendresses d'une Passion naissante. Cependant il laissoit les vieux Engagemens sans les rompre , & vous lui eussiez fait de la peine de vous séparer tout-à-fait de lui ; l'éclat des ruptures ayant je ne sai quelle violence éloignée de son humeur. D'ailleurs il ne vouloit pas se donner l'exclusion des Retours , quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il étoit sensible aux Plaisirs , & intéressé dans les Affaires , il revenoit à vous par vos agrémens , & vous recherchoit dans ses besoins. Il étoit fort Avare & grand Dépensier , aimant ce qui paroïssoit dans la dépense , blessé de ce qui se consommoit pour paroître. Il étoit facile & glorieux ; intéressé , mais fidèle ; qualités bisàrement assorties , qui se trouvoient dans un même Sujet ensemble. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper ; & quand l'Interêt , maître ordinaire de ses mouvemens , lui faisoit manquer de parole , il étoit honteux de vous en avoir manqué , & peu content de lui , jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il se ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous , & se sentoît obligé secrètement que vous l'eussiez reconcilié avec lui-même. Hors l'Interêt , il vous desobligeoit rarement : mais vous vous attiriez aussi peu d'Offices par son Amitié , que d'Injures par sa Haine ; & c'est un assez grand sujet de plainte entre les Amis , de n'avoir à se louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les Femmes , il fut assez long-tems indifférent , ou peu industrieux à se donner leurs bonnes grâces. Quand il leur parût si aimable , elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du sien dans sa nonchalance ; & très entendues dans leurs intérêts , elles commencerent à former des desseins sur un Homme qui attendoit un peu tard à en faire sur elles. On l'aima donc , & il fût aimer à la fin. Les dernières années de sa vie , toutes nos Dames jetterent les yeux sur lui. Les plus retirées ne laissoient pas de soupîrer en secret ; les plus galantes se le disputant , aspiroient à

le posséder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir divisées par des intérêts de Galanterie, il les réunit dans les Larmes par sa Mort. Toutes le sentirent aimé, & une Tendresse commune fit bien-tôt une Douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux Sentimens, & s'imaginèrent de perdre encore ce qu'elles avoient déjà perdu. Plusieurs qui lui étoient indifférentes, se flatoient qu'elles ne l'auroient pas été toujours; & se prenant à la Mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient une Personne si aimable, dont elles eussent pû être aimées. Il y en eut qui le regreterent par Vanité, & on vit des inconnues s'insinuer avec les intéressées dans un commerce de pleurs, pour se faire quelque mérite de Galanterie: mais la véritable Maîtresse* se rendoit illustre par l'excès de son Affliction; heureuse, si elle ne se fût pas consolée! Une seule Passion fait honneur aux Dames, & je ne sai si ce n'est pas une chose plus avantageuse à leur Réputation, que de n'avoir rien aimé.

* La Comtesse
d'Olonne.



LETTRE



L E T T R E
A
MONSIEUR LE COMTE
D E
L I O N N E.

M O N S I E U R,

Peut-être n'êtes-vous pas à *Paris* : peut-être y êtes-vous ; & que votre Silence est plutôt un effet de votre oubli que de votre absence : mais quand cela seroit , je vous ai trop d'obligation de vos soins passés , pour me plaindre de votre indifférence présente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une Réponse , & rétablir un Commerce qui vous déroberoit des heures que vous saurez mieux employer. Mais, Monsieur, vous devez quelque chose encore à votre Amitié , & vous vous en acquiterez si vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui , de me faire savoir que vous vous portez bien. La nouvelle de votre Santé me donnera une joye où vous êtes plus intéressé que personne ; & si vous étiez de mon humeur , vous croiriez que se bien porter , vaut mieux que commander à tout le Monde. Il n'est point de Trésors qui valent une année de Santé.

Excusez , Monsieur , le Caquet d'un Infirme , qui se trouvant un quart-d'heure de Santé , ne croit pas qu'on puisse parler d'autre chose.

chose. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de vôtre Bras cassé, & de toutes vos Blessures. Aujourd'hui que vous êtes pleinement guéri, goûtez-en le plaisir, & me laissez faire de tristes réflexions sur la Chançon que vous m'avez apprise;

*Mais hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

S'il y a quelques Airs aussi agréables que celui-là dans la Musique de LA FESTE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui est plus que jamais, &c.



A U M E S M E.

JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les Airs que vous m'avez envoyez. J'aurois mille graces à vous rendre, mais connoissant vôtre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux Remerciemens; car le redoublement continuel des Obligations pourroit fatiguer une reconnoissance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je suis sensible comme je dois, & que vous pouvez disposer de moi plus que d'homme que vous connoissiez.

* La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, défendue contre le Livre du Sieur Claude Ministre de Charenton. Mr. Claude y répondit bientôt, & les Jansénistes n'ont jamais fait qu'une Replique générale à cet Ouvrage. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle aux Articles de Mr. ARNAUD & de Mr. CLAUDE.

Je n'ai jamais été si surpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à *Amsterdam*. Il y a environ vingt ans que je fis de petits Discours sur les Maximes qui sont dans ce petit Livre-là; je ne sai qui les a pû avoir. Continuez, je vous supplie, à m'aimer toujours, & croyez que vous n'aurez jamais un Ami plus sûr & plus passionné pour vôtre service. Quand il y aura quelque chose d'agréable, je vous supplie de me l'envoyer. Si-tôt que la *RÉPONSE de Monsieur Arnaud à Monsieur Claude** sera imprimée, je vous supplierai de me l'envoyer avec la *REPLIQUE de Monsieur Claude*, qui suivra bien-tôt assurément;

rement ; *habita ratione* du port , c'est à dire , par une autre voye que celle de la Poste.

Ne laissez pas de continuer à m'obliger : quelque délicate que soit ma Reconnoissance elle durera autant que moi , & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes Intérêts.



A U M E S M E*.

* Mr. de St. Evremond écrivit cette Lettre, d'abord après son Retour en Angleterre, en 1670.

SI je ne consultois que la Discretion , je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres , & la peine que vous donnera une Réponse , que par honnêteté vous me voudrez faire : mais comme je suis homme à songer autant à mon plaisir qu'au vôtre , vous trouverez bon que je prenne celui que j'ai de vous entretenir ; & tout ce que je puis faire pour vous , Monsieur , est de n'en pas abuser par un trop fréquent usage. Si vous sâviez la peine que j'ai à me contraindre là-dessus , vous me pardonneriez aisément ce que je fais , pas la violence que je me donne à n'en pas faire davantage.

Je suis revenu dans une Cour , après avoir été quatre Ans dans une République , sans plaisir ni douceur : car je croi que *La Haye* est le vrai Pays de l'Indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens : mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif ; & quelque imagination de retourner en *France* , m'avoit fait chercher *Londres* , comme un milieu entre les Courtisans *François* & les Bourguemestres de *Hollande*. Jusques ici je pouvois demeurer dans la Pesanteur , ou , pour parler plus obligeamment , dans la Gravité de Messieurs les *Hollandois* : car je ne me trouve gueres plus avancé vers la *France* que j'étois ; & l'étude de Vivacité que j'ai faite , nuit fort à mon repos , & me recule de l'Indolence , sans m'avancer vers les Plaisirs. J'entens celui que je m'imaginois , à vous voir à *Paris* ; ne laissant pas , à dire le vrai , d'en trouver ici parmi beaucoup d'Honnêtes-gens.

Monsieur

Monsieur le Duc de *Buckingham* votre Ami m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monsieur de *Lionne* le Ministre ; je vous supplie, Monsieur, de lui rendre mille graces de ma part. Je suis un de ses Admirateurs ; mais mon Admiration ne vaut pas la peine qu'il s'est donnée , & sa seule Générosité l'a fait agir si noblement. Je vous conjure d'en avoir assez pour vous souvenir quelquefois de votre très humble & très obéissant Serviteur.



A U M E S M E.

Quand je ne regretteroie pas Monsieur de *Lionne* le Ministre par mon propre intérêt , votre seule considération m'auroit fait recevoir la nouvelle de sa Mort * avec beaucoup de douleur : tout le monde le regrette à *Paris* , à ce qu'on me mande ; & je vous puis assûrer que les Etrangers honorent sa mémoire avec les mêmes sentimens qu'en ont les *François*. Quelque mérite qu'ayent eû les plus grands Ministres de nôtre Etat , on s'est toujous réjoui de leur mort , & il a falu du tems pour passer de la haine de leur Personne , à la vénération de leurs Vertus. Monsieur de *Lionne* est le seul qui ait fait appréhender de le perdre , & fait connoître ce qu'on a perdu au même instant qu'il est mort. Faire de longs Discours sur la Mort des grands Hommes , c'est vouloir ajoûter quelque chose de triste & de douloureux à la Mort même : elle n'a pas besoin de ces aides-là pour être funeste ; ce qui m'en fait finir l'entretien , & vous assûrer qu'on ne peut pas être plus veritablement que je suis , &c.

* Il mourut
en 1671.

Fin du premier Tome.

TABLE



T A B L E

Des Matieres principales contenues dans le premier Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que les Chiffres se rapportent aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A
Les *Abfences*, combien insupportables à un Cœur tendre. *Page 57.*
Academiciens, Comedie : quand elle fut composée. *n. 1.* Refondue en 1680. *n. là-même.*

Albret (César Phœbus d') Comte de Miolsens, fait Maréchal de France, sa mort. *n. 449.* Son caractère. *452.*

Alexandre le Grand, mis en parallele avec César. *121, 142, &c.* Quel étoit son principal but dans ses Etudes. *142.* Sa passion pour Homere, & pour Pindare. *là-même.* Il fut superstitieux. *143.* Il étoit moderé dans les plaisirs de l'Amour. *144.* Excessif à l'égard des plaisirs de la Table. *là-même.* Très liberal. *là-même.* Fort sensible à l'amitié. *là-même.* Ce qu'auroit fait Alexandre placé dans les mêmes circonstances où se trouva César. *145.* Combien est admirable l'entreprise formée par Alexandre d'attaquer le Roi de Perse. *145, 146.* Fierté d'Alexandre, où elle parut le plus. *146.* Il est souvent en danger manifeste de perdre la vie. *147.* L'étendue de ses Conquêtes fort surprenante. *148.* Il a joui paisiblement de son Empire. *là-même.* Tous les Capitaines de son Armée Macedonienne comparés à lui, furent regardés comme des gens médiocres durant sa vie; *Tom. I.*

ce qu'ils furent après sa mort. *148.* Alexandre est excusable d'avoir cherché son origine dans les Cieux. *là-même.* Il ne donne pour raison que ses volontés. *149.* Ses emportemens. *là-même.* En quelles occasions il étoit dans son naturel. *149, 150.*

Ame, son immortalité, jamais homme n'en a été persuadé par sa raison. *103.* Sentiment de Socrate sur ce sujet. *là-même.* Ce qu'en pensoit Epicure. *là-même.* D'où viennent les contradictions d'Aristote & de Seneque sur l'immortalité de l'Ame. *104.* Sur cet Article la Foi doit assujettir notre Raison. *là-même.* Un Discours sur l'immortalité de l'Ame, a poussé certaines gens à chercher la mort; quelle en peut être la vraie cause. *104.* Ce qu'on fait en voulant se persuader de l'Immortalité de l'Ame par la Raison. *105.*

Amis, quels sont nos vrais Amis dans nos Disgraces. *361.*

Amour, vive peinture d'un Amour tendre & malheureux. *40, 50, 51.* D'un Amour constant, quoi que méprisé. *52, 53.* Quel est le veritable objet de l'Amour. *76.* Si l'Amour doit être banni des Tragédies comme indigne des Héros. *390.* Jusqu'à quel point il y peut être admis. *391.*

Andromaque, Tragédie de Racine, Jugement
N n n

TABLE DES MATIERES.

ment sur cette Piece. 382, 402, 403.
Annibal, son Caractère. 177, 178, 179. Si ce qu'il fit en Italie, doit être préféré à ce que César a fait dans les Gaules. 178. Tâche de rendre Fabius suspect aux Romains, & de faire valoir Minutius. 180. Il ne fait pas profiter de sa bonne fortune. 181. Raison de cette foiblesse. *là-même*. Sa grande habileté dans la Guerre mise dans tout son jour. 185, 186, 187.
Apologie pour Monsieur le Duc de Beaufort, attribuée mal-à-propos à Monsieur de Saint-Evremond. n. 44. Girard le véritable Auteur de cette Pièce. *là-même*.
Argent, combien il est avantageux de conserver son Argent. 428.
Aubigny (Louis Stuart d') grand Aumônier de la Reine Catherine, Infante de Portugal. n. 244. Sa mort. n. 347.
Auguste tâche à persuader l'utilité de ses ordres avant que d'en exiger l'exécution. 200. Cache une puissance nouvelle sous des noms connus. *là-même*. Consulte long-tems s'il doit retenir l'Empire. 200, 201, 202. Trouve dans sa modération la sûreté de sa personne & de sa puissance. 203. Il n'avoit pas beaucoup de talens pour la Guerre. 204. Dans le Gouvernement il conduisoit tout. 205. Ne distinguoit point son intérêt de celui du Public. *là-même*. Il avoit soin de récompenser le Mérite. *là-même*. Il vécut familièrement avec les Gens de Lettres. 206. Souffrit sans peine la liberté que le Peuple se donne de juger des Affaires publiques. *là-même*. Fut trop sensible aux disorders de sa Famille. 207. Se laissa trop gouverner par Livie. 208. Combien son Regne fut doux. *là-même*.

B

B *Andoin* : la Traduction en François de l'Histoire que Davila a fait en Italien des Guerres Civiles de France, le plus supportable de ses Ouvrages. n. 5.
Berville se trompe de croire que Petrone ait voulu représenter Seneque par Eumolpe. 223.

Bienfaits, conduite à tenir dans la prétension des Bienfaits. 84.
Boisrobert, comment il s'insinua dans l'amitié du Cardinal de Richelieu. n. 5. Caractère de son Esprit. *là-même*. Accusé de vice de Non-conformité. *là-même*.
Britannicus, Tragédie de Racine, son éloge. 405, 406.
Brun (Monsieur le) Procureur général au Parlement de Dole. n. 34.
Brutus adroit à se servir des dispositions du Peuple, après la mort de Lucrece. 155. Son Caractère difficile à déterminer. *là-même*.
Brutus loüable & blâmable à differens égards pour avoir tué César. 83.

C

C *Adeau*, terme bourgeois. 34.
Camus (Jean-Pierre le) Evêque du Bellay, Auteur de quelques Romans pieux. 79.
Candale (le Duc de) amoureux de Madame de Saint-Loup. 441. Sa générosité. 444. Il n'avoit point d'inclination pour le Cardinal Mazarin qui étoit disposé à l'aimer. 445. Conseils que lui donne Monsieur de Saint-Evremond pour se bien conduire auprès du Cardinal Mazarin. 445, 446. Autres avis plus généraux. 447, 448. Caractère du Duc de Candale. 454, 455. Il avoit peu d'inclination pour les Femmes. 455. Il fut fort regretté des Dames. 456.
Car, en danger d'être banni de la Langue. 31.
Caractères des grands Personnages de l'Antiquité doivent être conservés religieusement dans nos Pièces de Théâtre. 389.
Carthaginois, en quoi supérieurs aux Romains du tems de la première Guerre Punique. 172, 173. Leur mauvaise conduite durant la seconde Guerre Punique. 177.
Caton, (le dernier) réflexion sur le tems qu'il parut dans le Monde. 434.
Cavalerie, le bon usage en fut ignoré long-tems par les Romains. 160.
César, son éloge. 140. Mis en parallèle avec Alexandre.

TABLE DES MATIERES.

- Alexandre. 141, 142, &c. A quoi se réduit l'amour qu'il avoit pour les Sciences. 142. César Sectateur d'Epicure. 142. Nullement dévot. 143. Amateur des voluptés qui le touchoient. *là-même.* Exposé par cette raison aux railleries sanglantes du Poëte Catulle. *là-même.* Le but de sa libéralité. 144. Le caractère de son amitié. *là-même.* Bon Mot contre César. 143. Ce qu'auroit fait César, placé dans les circonstances où se trouva Alexandre. 145, 146. Par la seule Bataille de Pharale il devint maître de cent Peuples differens que d'autres avoient vaincu. 148. Il fut le plus grand des Romains. 149. Il étoit adroit à justifier ses injustices par de spécieux prétextes. *là-même.* Egal, & maître de ses passions. *là-même.*
- Chagrin, combien il est ridicule de s'y abandonner. 112.
- Chapelain, tourné agréablement en ridicule, à l'occasion de la dureté de ses Vers, & de la foiblesse de son Génie. 14, 15, &c. Chapelain cité. 234. Vers ridicules de sa Pucelle. n. 234.
- Cineas, Ministre du Roi Pyrrhus; son Caractère. 169.
- Clerembaut (Philippe de) Comte de Paluan, fait Maréchal de France; sa mort. n. 449. Son caractère. 452.
- Cœur, description vive des transports de deux Cœurs, pleins d'un sincere amour. 98.
- Colletet, Auteur du Monologue des Tuileries. n. 11.
- Colomby, Parent & Disciple de Malherbe. n. 12. Quelle Charge il avoit à la Cour. *là-même.*
- Complaisance, son utilité dans le commerce de la Vie. 442.
- Condé (le Prince de) ce qu'il admiroit le plus dans Alexandre. 146.
- Convens, la vie qu'on y mene n'est pas fort agréable. 410, 411. Inconvenient des Régles qu'on est obligé d'y observer. 410, 412.
- Coquette, son caractère. 94.
- Corneille, habile à soutenir le caractère des Femmes Illustres. 391. Il fait parler ses Héros avec toute sorte de bien-séance. 392. Il préféroit *Sophonisbe* à la plupart de ses Pièces. 420. Ce qu'il jugeoit de la part que l'Amour doit avoir dans les Tragédies. *là-même.*
- Cotterie, terme bourgeois. 34.
- Cour Sainte, Ouvrage de Dévotion, composé par le Pere Caussin Jesuite. 79.
- Cour, quand c'est qu'un honnête-homme a droit de mépriser la Cour. 86.
- Courtisans qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe, combien ridicules. 86, 87. Conduite de la plupart des Courtisans à l'égard des malheureux. 88. Génie des Courtisans. 399. Deviennent ridicules en vieillissant. *là-même.*
- Cremutius Cordus, nomme dans une Histoire Brutus & Cassius, les derniers des Romains: comment Auguste reçut cette Liberté; & ce qu'elle coûta à l'Auteur sous Tibere. 206, 207.
- Crequi (François de) fait Maréchal de France. n. 449. Son caractère. 449, 450.

D

- Dame engageante, son caractère. 95.
- Decies, ce qu'on doit juger de leur dévouement. 168.
- Delicatesse tyrannique. 199.
- Descartes, ce qu'a produit sa démonstration d'une substance qui doit penser éternellement. 105.
- Des-Marets, Auteur d'une Comédie intitulée *Les Visionnaires*. n. 32.
- Denil, il a ses charmes. 218, 219.
- Dévotion, espece de tendresse qui peut aisément changer d'objet. 125. La Dévotion demande moins de lumiere que de soumission à la volonté de Dieu. 126. Deux écueils à éviter dans la Dévotion. 127.
- Donza, combien il préféroit Petrone à Lucain. 233.

E

TABLE DES MATIERES.

E

- E**coles, question ridicule qu'on y fait sur l'existence de Dieu. 137.
Epicure, sa Secte la plus en vogue à Rome. 139.
Epernon (le Duc d') son portrait. 447.
Eumolpe, si le faux Eumolpe de Petrone fut le veritable Senèque. 223.
St. Euremand, idées de quelques-unes de ses qualités. 48. Quels conseils il donne au Duc de Candale. 445, 446, 447, 448.

F

- F***Abius* (Quintus) son caractère. 179.
Fabricius, s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent. 167, 168.
Favoris, quel sentiment on doit avoir pour les Favoris. 89. Ils sont plus respectés en France qu'en Espagne. 448.
Femmes, leur pénitence ordinaire. 124. Différens motifs qui les portent à la Dévotion. 124, 125. Leur caractère particulier paroît presque toujours dans leur Dévotion. 125. Femmes dévotes, moyen de bien juger du mérite de leur Dévotion. 125, 126. Quelle perte est plus sensible aux Femmes. 219. Moyen de connoître jusqu'où va leur attachement à leur Beauté. 220, 221.
Févilantines, espece de Chançons galantes, pourquoi ainsi nommées. n. 78.
François, en quoi ils excellent sur les Anciens. 235. Un de leurs grands défauts. 387.

G

- G***Assendi*, son éloge. 138.
Gaulés, leur état lors que César en fit la conquête. 147.
Generosité sans la justice, ce que c'est. 84.
Germanicus devient suspect à Tibere pour lui avoir rendu un grand service. 210.
Girard, Auteur de l'Apologie pour le Duc de Beaufort. n. 44.
Godeau, le caractère de son Esprit. 2. Son

Benedicite, une de ses meilleures Pièces. n. 8.

- Gombauld*, le caractère de son Esprit. 5. Il étoit Protestant. n. 31.
Gomberville, son antipathie pour le Mot de Car. n. 31.
Gournai (Mademoiselle de) Fille d'alliance de Montagne, dont elle publia les Essais corrigés, avec une Préface de sa façon. n. 21. Se déclare pour les expressions surannées. là-même.
Graccus, son caractère. 194, 195.
Grands, leur adresse pour s'empêcher de faire des graces. 84.
Greuterick (Valentin) prétendoit guérir toutes sortes de Maladies par le seul atouchement. n. 349.
Grece, la source du Savoir & de la Politesse. 139.
Guerre, la Science de la Guerre passe d'une Nation à une autre. 164. Le mérite de la Guerre rend un homme fort confident. 448. Quel fut le veritable sujet de la premiere Guerre Punique. 172.
Gusman (Louise-Françoise de) Reine de Portugal; sa mort. n. 411.

H

- H***Aro* (Don Louis de) Plenipotentiaire pour les Espagnols à la Paix des Pyrenées; son caractère. 135.
La Haye, son éloge. 371.
Hobbes loué. 137. A quoi il attribuoit la division des Chrétiens. là-même.
Hollande, combien la vie qu'on mene dans cette République est douce. 368. Les contributions y sont grandes, mais bien employées. 369. La difference de Religion n'y cause aucun desordre. là-même.
Caractère des Dames Hollandoises. 369, 370.
Hommes, ce qui les a portés à se joindre en société. 168. On peut tirer usage des hommes qui ont le plus de défauts. 437.
L'Honneste-homme prend un juste milieu entre la bassesse & la fausse générosité. 88, 89.

I

TABLE DES MATIERES.

du Duc de Candale. 456.
Orange (le Prince d') quel étoit le caractère de son Esprit à l'âge de quatorze ans. 371.
Ovide; quelle fut la cause de son exil. 207.

P

P*arrhes*, redoutables à la République Romaine, lors qu'elle étoit dans sa plus grande puissance. 147.
Passion; vieille Passion, miserable Vertu, tournée en ridicule. 85.
Penitence; caractère de la Pénitence ordinaire des Femmes. 124.
Petrone, s'il a prétendu se moquer de Seneque, lors qu'il tourne en ridicule le Stile & l'Eloquence de son Siècle. 223.
 Jugement que Tacite fait de Petrone. 226. Son amour pour les plaisirs ne le rendit pas ennemi des affaires. *là-même*.
 Ce qu'on doit juger de la maniere dont il mourut. 226, & 227. Quel but il s'est proposé en composant le Livre que nous avons de lui. 227, 228, &c. Si Petrone a eu dessein de nous décrire les débauches de Neron. 229. Admirable par son stile, & par la facilité qu'il avoit à donner ingénieusement toute sorte de caractères. 231, &c. Combien il est supérieur à Lucain. 233. Il fait paroître beaucoup d'éloquence dans ses Déclamations. 233, 234. Petrone est plus délicat que Catulle & Martial. 234. A la réserve d'Horace, il est peut-être le seul de l'Antiquité qui ait su parler de galanterie. *là-même*.
Peuples; leur origine ordinairement fabuleuse. 151, 152.
Philosophie, combien douteuse & incertaine. 137.
Plaisirs, comment il faut jouir des Plaisirs présents. 110. Délicatesse dans les Plaisirs, son usage. 111. Objets de nos Plaisirs, leurs effets. *là-même*. Les Gens qui ne songent qu'à leurs Plaisirs, plus humains & plus accessible que ceux qui ne pensent qu'à leurs affaires. 87.
Plutarque, mis en parallèle avec Seneque.

224. Jugement sur les *Traité de Morale* de cet Auteur. 224. Plutarque étoit sensible au plaisir de la Conversation. 224, 225. Son goût fort médiocre pour les choses purement de l'Esprit. 225. Ses Vies des Hommes Illustres, son Chef-d'œuvre. 225. En quoi consiste sur-tout l'excellence de cet Ouvrage. *là-même*.
 Plutarque ne pénètre pas fort avant dans le fond du naturel des Personnages qu'il entreprend de faire connoître. *là-même*.
 Inferieur à Saluste & à Montagne par cet endroit-là. *là-même*.
Politique, ses usages. 138.
Porcheres d'Arband, Intendant des Plaisirs nocturnes. 13.
Prétieuse, son caractère. 94, 95, 96. En quoi une Prétieuse fait consister son plus grand mérite. 96.
Protestante; si un Mari est à couvert de tout accident avec une Femme Protestante. 107.
Pyrrhus, son caractère. 169.

R

R*acine*, ce qu'il devoit apprendre de Corneille. 384. Il fait d'Alexandre un Prince médiocre. 385, 386. Donne à Porus un air François. 386. Parle trop foiblement du passage de l'Hydaspe par Alexandre. 388. Défigure le caractère d'Alexandre. 392.
Rancé (Armand-Jean le Bouthillier) Abbé de la Trappe: quel fut le principal motif de sa conversion & de sa retraite. n. 243. Sa mort. *là-même*.
Reconnaissance des gens de Cour, où il y a moins d'égard pour le passé, que de dessein pour l'avenir. 84.
Reconnaissance dangereuse au Bien-facteur. 428.
Reconnoissans par une inclination naturelle qu'ils ont pour la reconnaissance. 83. Reconnoissans imbecilles. *là-même*.
Reformateurs; leur sagesse est inutile dans le Monde. 87. Ils ont leurs intérêts particuliers en vûe. *là-même*. Combien ils sont dangereux. 88.
Religieuses;

TABLE DES MATIERES.

I

- J** *Ansenistes* divisés en trois classes. 248.
Immortalité de l'Ame, Voyez *Ame*.
Indolence agréable, ce que c'est. 112.
Ingratitude de l'Ame, ce que c'est. 82. Ingratitude du cœur, *la-même*. Ingratitude fondée sur l'opinion de notre mérite. 83.
Ingrat; l'amour de la liberté fait des Ingrats. 83. Moyen de corriger les Ingrats. 435.
Intérêt, le plus attaché à son intérêt, doit paroître desintéressé quelquefois: avantage de cette conduite. 429.
Johnson (Ben.) quand il a fleuri: sa mort. n. 421.

L

- Belles **L** *Etres*, quel est leur usage. 138.
Lionne (Hugues de) son caractère. 398, 399.
Lisola (François Baron de) employé utilement par l'Empereur en diverses Ambassades. n. 424.
Louis XIV. sa conduite louée par opposition à celle du Cardinal Mazarin. 373, 374.
St. Loup (Madame de) Maîtresse de Mr. de Vardes. 440. Son caractère. *la-même*. Elle devient amoureuse du Duc de Candale. *la-même*.

M

- M** *Alherbe*, tour ingénieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la perte de son Epoux. 219, 220.
Mariage, embarras d'une Femme engagée dans les liens du mariage. 416, 417.
Mathématiciens, fort utiles. 138.
Mathématiques, trop pénibles. 138.
Mazarin (le Cardinal) faisoit grand cas d'une Pièce de Mr. de Saint-Evremond, intitulée *Retraite de Monsieur le Duc de Longueville*, &c. n. 36. Il fut duppé par Don Louis de Haro aux Conférences pour la Paix des Pyrénées. 130. Son *Tom. I.*

- avidité agréablement tournée en ridicule. 131, 132, 134. Sa timidité. 133.
Jaloux de Monsieur de Turenne. 134.
 Comment il manioit les Affaires particulières, & comment il se comportoit dans les Traités publics. 135.
Mecenas; excellent avis qu'il donne à Auguste. 207.
Milon, Ministre de Pyrrhus; son caractère. 169.
Minutius (Marcus) son caractère. 179, 180.
Moliere, son éloge. 381. Supérieur à Plaute & à Terence. 424.
Monde; il est composé de deux sortes de gens. 87. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'assujettir à ses Maximes. 87.
Monologue des Tuileries, Piece en Vers composée par Colletet. n. 11. L'estime qu'en fit le Cardinal de Richelieu. *la-même*.
Montagne, ce qu'il pensoit des Opinions de Plutarque & de Seneque. 224.
Montbazou (la Duchesse de) mourut en 1657. n. 241. On prétend que sa mort fut une des raisons qui engagerent l'Abbé de la Trape à quitter le Monde. n. 243.
Morale, son utilité. 138.
Moret (le Comte de) Frere aîné du Marquis de Vardes. n. 439.
Mort, méditation d'une mort concertée, souvent déraisonnable & peu sincère. 109. Ce qui seul peut diminuer l'horreur de la Mort. *la-même*.

N

- N** *Aturel* sauvage & libre, ce qu'il est propre à produire. 155.
Nuit voluptueuse, décrite vivement par Petrone. 233.

O

- O** *Lonne* (la Comtesse d') ses perfections & ses bonnes qualités. 61, 62. Ses défauts. 62, 63. Elle fut Maîtresse du
 O o o du

TABLE DES MATIERES.

Religieuses; portrait de leur maniere de vivre. 415, 416.

Religion Reformée; elle est aussi avantageuse aux Maris, que la Catholique est favorable aux Amans. 106, 107.

Renti (le Marquis de) ce qui fut la cause de sa mort. n. 79. Sa Vie écrite par le P. St. Jure Jesuite. *la-même.*

Republicains; d'où vient qu'ils sont ingrats, 83.

Robe; gens de Robe, leur caractère. 400.

Rocheffoucault (le Duc de la) son caractère. 451.

Romains, ils étudioient de bonne heure la Politique. 139. Ils aimoient passionnément les Belles-Lettres. *la-même.* Ils ont eu la vanité de se croire descendus des Dieux. 150. Dans les commencemens de la République, Voisins violens, étrangement capricieux, & rustiques. 156, 157. Ce qu'on doit juger de leur frugalité, de leur moderation, de leur éloignement des plaisirs. 157. De leurs premieres Guerres. 158. Caractere des Romains des premiers Siècles. 159. En quoi les derniers Romains ont differé des anciens. *la-même.* Cause des Eloges excessifs donnés aux anciens Romains. 159. Jusqu'où les Romains portoient la jalousie de la Liberté. 161. La constitution de leur Gouvernement les empêchoit de donner toujours le Commandement de leurs Armées aux plus habiles Chefs. 161, 162. Ils étoient peu habiles dans l'Art militaire, du tems de la premiere Guerre Punique. 162, 163. Leur couragé & leur fermeté leur tenoient lieu de tout. 172. D'où venoient les grands avantages qu'Annibal remporta sur eux. 163. Leur desintéressement, quand Pyrrhus passa en Italie. 165, 166. Leurs mœurs se corrompent après la premiere Guerre Punique. 173. Leur conduite à l'égard des Carthaginois, mal entendue. 173, 174. Les Romains n'eurent jamais tant de grandeur, tant de veritable mérite, que du tems de la seconde Guerre Punique. 175,

176. Ils furent, après cela, plus attachés à leur intérêt particulier, qu'à celui de la République. 189. Quel étoit le génie des Romains, lors que Tibere parvint à l'Empire. 209. Leur condition malheureuse, sous les Empereurs après Tibere. 213.

Rome, quel usage on y faisoit de la Philosophie. 139. Son Enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois. 153. Ses Rois ont eu des talens particuliers, qu'ils ont pris plaisir à cultiver. 153. Si cette diversité de talens a été la cause du peu d'accroissement de Rome sous les Rois. 153, 154.

Ruvigny (le Marquis de) Pere du Comte de Gallway: son caractère. 450, 451.

S

Sagesse, à quel usage elle nous a été principalement donnée. 109. Son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la mort. *la-même.*

Saluste, son caractère. 379. Excellé à faire connoître le génie des Hommes. 396, 397.

Sciences qui touchent le plus les Honnêtes-gens. 138.

Scipion l'Africain, son caractère. 190, 191, 192. Exposé à l'envie, il se bannit de Rome. 192.

Senèque, par quel endroit il étoit le plus estimable. 222. Jugement sur son stile. 222, 223. Quel est l'effet naturel de ses Discours. 223. Il y a plusieurs faits curieux, répandus dans ses Ouvrages. 223, 224. Ses Opinions trop sévères, & peu convenables à son état. 225.

Sidias, Héros d'un petit Ouvrage de Théophile. n. 91.

Socrate, l'inutilité de sa Sagesse à l'approche de la Mort. 109.

Songes; leur origine agréablement décrite par Petrone. 233.

Stubble (Henri) Médecin Anglois, a fait un Livre des Cures surprenantes de Greaterick. n. 349.

T

TABLE DES MATIERES.

T

T*Acite*, son caractère. 379. Le Jugement qu'il fait de Petrone, n. 226. Donne trop peu au naturel. 394, 395.
Tambonneau (le Président) raillé, parce qu'il faisoit le difficile sur la bonne che-
 re. n. 71.
Tarquin le superbe, son caractère. 154.
Theologie, à qui elle convient, selon Mon-
 sieur de Saint-Evremond. 136.
Tibere; son dessein le plus caché, mais le
 plus suivi. 209. Un grand Mérite lui
 étoit suspect. 210. Il agit ouvertement
 en Tyran sanguinaire. 211. Tout lui
 fait ombrage. 211, 212. La vie lui de-
 vient onéreuse. 212. Il fut la cause de
 tous les desordres des Regnes suivans.
 213, 214.
Turenne (le Vicomte de) donne un con-

seil qui sauve la France. n. 187. Son
 éloge. 451.

V

V*eilles-gens*, pourquoi ils doivent quit-
 ter le grand Monde. 407. Ce qui
 choque le plus dans les Vieilles-gens.
 408, 409. Pourquoi l'on ne doit jamais
 étudier son humeur avec tant de soin que
 dans la Vieillesse. 409. Il est naturel
 aux Vieilles-gens de tomber dans la dé-
 votion. 410.
Vivre: moyen de vivre heureux. 112, 115.
Utile, s'il doit être préféré à l'Honnête.
 427, 428.

X

X*imenes (le Cardinal) pourquoi n'ac-
 cordoit jamais ce qu'on lui deman-
 doit. 432.*

Fin de la Table des Matieres du I. Tome.

